MISÉ FÉRÉOL

PREMIÈRE PARTIE

I.

C'était jour d'*arrivade* à Arles. On attendait les taureaux.

Par les rues étroites et tortueuses de l'ancienne cité de Marius, les gens endimanchés, turbulens, excités, se pressaient : les uns courant au-devant du cortège, les autres se dirigeant vers la place du Forum, le chemin des Arènes.

Pour qui n'a jamais vu pareil spectacle, le tableau surchargé, bigarré, ruisselant, d'une coloration à la fois claire et vigoureuse, taché d'ombres noires et de lumières brillantes, semé de touches crues, est assurément d'un incroyable effet. Il faudrait, pour l'imaginer, allier au rayonnement doré du soleil de Provence le pimpant pittoresque des villes d'Espagne ou d'Italie. Les rideaux aux larges raies pendant aux portes, les balcons en saillie garnis de fleurs, les tendelets d'étoffes vives, amarrés d'une maison à l'autre, barrant le bleu du ciel, et, sous ces voûtes flottantes, une foule bruyante, animée, jacassière, en son exultation des grandes fêtes.

Midi sonnait à la vieille horloge de la place du Forum. A une fenêtre de l'hôtel principal du lieu, un jeune homme regardait, accoudé, fumant nonchalamment son cigare, promenant un œil insoucieux sur cette toile vivante. Grand, mince, joli garçon du reste, son costume de voyage, du dandysme le plus achevé, dénon-

çait un étranger, et en tout autre instant il eût certes été le point de mire de cette curiosité avide qui s'intéresserait au vol d'une mouche si la mouche venait de loin; mais, pour l'heure, les cervelles avaient bien autre affaire. Pressés au seuil des maisons, envahissant les cafés, au beau milieu des rues, par bandes, par familles, par couples, on se groupait. Des charrettes dételées servaient d'estrade aux *raffys* (paysans); parfois quelque fille y grimpait, leste et délurée, et c'étaient de longs rires, de joyeuses apostrophes, de malins propos.

On n'a pas trop vanté la beauté des Arlésiennes. Descendantes superbes d'un race affinée et charmante, le type romain s'est gardé là dans toute son antique pureté. Nulle autre femme au monde, peut-être, ne joint à tant de dons naturels un art plus galant de les rehausser; nul costume n'a plus d'originalité, nulle démarche plus de noblesse, nulle coquetterie plus de piquant. Dans leurs cotillons bariolés, leurs *aises* (corselets) de velours, leurs fichus de gaze, leurs lourds bandeaux tranchant sur le satin du ruban, bavardes et rieuses avec des airs de patriciennes et des gazouillemens d'oiseaux, elles s'interpellaient, répondant sans façon aux avances des gars qui circulaient, la veste sur l'épaule, animés et parfois audacieux.

En sa contemplation machinale, l'étranger avisa tout à coup deux filles assises sous la tente d'un café auprès d'une matrone. L'une d'elles, une blondine aux cheveux dorés comme des épis mûrs, avec une sorte d'audace naïve, l'examinait en souriant et le montrait du doigt. Les regards s'étant rencontrés, tout naturellement, le jeune homme rendit le sourire; mais comme, à son tour, la compagne de la rieuse levait la tête, il fut ébloui par les éclairs de deux grands yeux noirs, sombres et provocans, des yeux invraisemblables, aux longues paupières frangées, qui semblaient remplir tout le visage. Devinant qu'il s'agissait de lui et flatté d'une attention si téméraire, l'étranger demeura un instant sous le feu. Puis bientôt, flairant sans doute quelque aventure, il quitta la fenêtre, mit vivement son chapeau et descendit. Quelques minutes plus tard, il s'installait à une table voisine des deux *galantes*.

C'est seulement en ce pays privilégié de Provence qu'on a chance de rencontrer dans une même femme les beautés si différentes des races grecque, romaine, arabe. La brune aux grands yeux réalisait une sorte de type mélangé, rare, étrange, superbe. La chevelure luxuriante, couleur de jais, le nez droit, se rattachant au front par une seule ligne, le teint mat, d'une coloration chaude, les dents étincelantes sous des lèvres pourpres, le buste développé, la taille fine, les hanches fortes, et dans la tenue, dans le geste, je ne sais quelle grâce attique avec cette insouciance un peu hautaine d'une

sauvage civilisée. Elle écoutait distraitement le babil de sa compagne, qu'on eût volontiers prise pour sa suivante, bien que toutes deux fussent également coiffées d'une simple cornette. Soudain la gentille commère, remarquant la fenêtre vide, se retourna brusquement, et apercevant le Parisien derrière son dos, lui décocha une œillade moqueuse.

Déjà peut-être l'étranger caressait-il dans son esprit quelque espoir de bonne fortune, quand, au moment où il s'apprêtait à glisser sa chaise pour se rapprocher des jolies filles, un matelot, en habit de gala, survenait brusquement.

— Té! Exupère! s'écria la bavarde en s'arrêtant court.

— Comment va, Planette? dit le marin en tendant à la blondine ses larges mains, dans lesquelles elle mit vivement les siennes.

Puis, se tournant vers la belle brune :

— Eh! bonjour, misé Féréol.

Il ôta son béret, s'essuya le front et s'assit auprès d'elles.

Cette arrivée malencontreuse dépitait un peu le jeune élégant. Sans plus s'inquiéter de sa présence, les Provençales causaient avec le marin; misé Féréol, grave, mais ses grands yeux attentifs, tandis que la sémillante Planette inventait mille agaceries, balançant la tête, inclinant le cou, rajustant son ruban avec ces gestes inutiles et charmans que la coquette exécute d'instinct, comme le paon fait la roue.

La gaîté d'ailleurs se respirait dans l'air. Une brise tiède agitait doucement les larges platanes, soulevait les banderoles légères, ridait les tendelets chamarrés. De tous côtés, les voix se mêlaient bruyamment. Gare à la coiffe dont le *parpayoum* (papillon) n'étendait pas symétriquement ses deux ailes! sans pitié, la pécbère était accusée de courir un *calinaire*. Tant pis pour la *capella* (arrangement de fichu) dont un pli rebelle avait rompu le sévère alignement! le cœur avait battu trop fort et l'avait déplacé.

Grâce à ce courant d'animation folle et de familiarité méridionale, l'étranger eut bientôt noué conversation avec le marin, qui lui donna volontiers tous les renseignemens que semblait réclamer son ignorance de Parisien. « Les taureaux arrivaient à une heure, amenés par leurs *guardians;* ils venaient du mas du Grand-Palun. »

— Tiens! dit le jeune homme, alors ils sont à moi.

Ce mot produisit le plus vif étonnement.

— Mais alors vous êtes M. Bodin? répliqua Exupère.

— Bodin... de Romaz, ajouta le Parisien. — Vous me connaissez?

— Capitelle! si je vous connais!

Il allait poursuivre quand Planette, intervenant tout à coup, lui poussa vivement le coude.

— Nous demeurons aux Saintes, dit-elle, et les Saintes sont à une lieue de chez vous.

Aux questions de M. de Romaz elle répondait qu'elle était venue avec son amie passer le dimanche à Arles lorsque un frénétique hourrah retentit.

— Les voilà ! les voilà !

Affolée, hurlante, la foule se ruait, battant des mains. Il passait dans l'air comme un souffle de vertige et de témérité. Tout à coup un taureau déboucha sur la place, puis un second, un troisième, faisant leur trouée, tête basse, les naseaux fumans, les cornes menaçantes. Derrière, montés sur des chevaux de Camargue, les *guardians*, le trident à la main.

Ce fut alors une bagarre effrayante, un indescriptible tumulte. Cernées de toutes parts, les bêtes mugissaient, poursuivies, traquées. Déjà quelques intrépides avaient roulé, grièvement blessés. Des rues adjacentes accouraient des marins, la *bourdjine* au bras. Les femmes se montraient les plus ardentes et les plus audacieuses : la coiffe à demi tombée, la *capella* presque dénouée, elles s'élançaient agressives, égarées, affrontant le danger, sourdes aux cris des *guardians*. Avec un étonnement mêlé de quelque effroi, Pierre de Romaz suivait cette scène d'une frénésie si étrange, quand soudain il vit misé Féréol debout sur sa chaise, frémissante, l'œil en feu, secouant follement son fichu rouge qu'elle avait arraché. A cet imprudent défi, un taureau se retourna et fondit brusquement sur elle. D'un mouvement irréfléchi, l'étranger agita naïvement son chapeau que l'animal creva d'un coup de corne. Par bonheur, Exupère était là; plus prompt que l'éclair, il avait enlevé l'imprudente par la taille; d'un seul bond, enroulant sa *bourdjine*, il détourna le taureau et le retint captif. Un tonnerre d'applaudissemens éclata, mêlé de rires moqueurs provoqués par la naïve défense du Parisien, qui ramassa son chapeau troué en riant lui-même de sa mésaventure.

Le premier acte de la pièce était joué. Les taureaux, furieux et domptés, se laissaient traîner aux Arènes. En quelques minutes, la place fut vide. Dans la bagarre, les deux jolies filles et la matrone étaient disparues.

Fatigué par une nuit de voyage, Pierre de Romaz regagna son hôtel. Rentré chez lui, il vint se poser machinalement à la fenêtre. Machinalement aussi, il regarda le café désert. Puis il arpenta la pièce en sifflotant entre ses dents, choisit un cigare dans une grande boîte d'argent, au couvercle orné d'un blason quelque peu fantaisiste, et, son cigare allumé, il alla s'étendre sur un divan. Là, pour toute distraction, il ne lui restait qu'à maugréer contre l'é-

trange fantaisie de son notaire, lequel l'obligeait de venir conclure lui-même la vente d'une propriété de Camargue.

Petit-fils d'un simple pêcheur enrichi, par contraste peut-être, le jeune viveur méprisait tous tracas d'affaires. Aidé de son frère André, ayant mené rondement l'héritage paternel, c'était pourtant une véritable aubaine que cette cession avantageuse du vieux domaine de famille, depuis si longtemps négligé et abandonné. Bientôt d'ailleurs, bercé par les vagues rumeurs de la rue, la tête encore pleine de ce mouvement de fête, songeant presque avec une sorte de regret à ces belles filles qu'il ne reverrait plus, il s'endormit.

II.

Vers trois heures, Pierre fut réveillé par la visite de maître Chavagnas, le notaire le plus considéré et le plus considérable de la ville d'Arles et de ses alentours. Petit, alerte, visage rond, le tabellion aimait à se grandir sur ses pointes et affectait volontiers l'air bourru. Au demeurant, le meilleur homme qui fût au monde. Avec la brusquerie d'un vieil ami de la famille, il tendit à Pierre ses deux mains, et d'un ton grondeur :

— Enfin, mauvais sujet! s'écria-t-il.

Le jeune homme le fit asseoir sans paraître s'étonner de cette mine rébarbative.

— De quoi vous plaignez-vous, mon cher Chavagnas, dit-il en lui tapant amicalement sur l'épaule, puisque me voilà?

— Après ma troisième lettre.

— C'est de l'obéissance, quand même.

— Vous êtes un grand fou. Il est vrai que vous avez de qui tenir. Enfin, vous voilà!

Ici le notaire fit une pause. Pierre devina qu'il cherchait l'exorde d'un discours.

— Ah! çà, Chavagnas, dit-il, vous avez un visage d'enterrement Est-ce que l'affaire de Romaz ne va plus?

— Elle va, mais, pour l'instant, ce n'est pas seulement de Romaz qu'il est question.

— De quoi, alors?

— Il s'agit de vos fredaines, de l'état de vos affaires. Votre frère et vous...

— Je flaire un sermon, Chavagnas, interrompit le jeune homme.

— Oh! un petit résumé tout au plus, répliqua le notaire, tournant sa tabatière entre ses doigts.

— Est-ce que ce sera long?

— Très court : Mon cher garçon, si vous continuez de ce train, vous êtes ruinés.

Quelle que fût sa légèreté, à ce mot, Pierre eut un sursaut.

— Ruinés! s'écria-t-il. Eh! mon cher Chavagnas, vous n'y allez pas de main morte dans vos menaces. Ruinés!

— C'est bien simple : à la mort de votre père, vous aviez déjà écorné l'héritage. Les usuriers coûtent cher. Depuis, Dieu sait quelle vie vous avez menée. Tous les deux, chacun de votre côté, vous ne vous êtes pas fait faute de recourir à moi à chacune de vos folies. Enfin, pour toute fortune, il ne vous reste plus, à ce jour, que les maisons de Marseille et vos terres de Camargue.

— Et cela vaut?

— Hypothèques purgées, sept cent mille francs tout au plus à partager entre André et vous.

— Ce n'est pas grand'chose.

— Hé! beaucoup s'en contenteraient; mais des mangeurs comme vous, il va falloir en rabattre.

Chavagnas entra alors dans quelques détails sur l'affaire de Romaz.

— Et vous avez un acquéreur? demanda Pierre un peu déconcerté malgré lui.

— Oui. Il offre deux cent mille francs.

— Bon! terminons vite, car vous comprenez, mon cher Chavagnas, que cette surprise qui m'attendait ici n'ajoute pas précisément à l'agrément du voyage. Malgré toute l'affection reconnaissante que je vous porte, j'ai hâte de repartir. Faites-moi donc préparer demain une procuration.

— Oh! que non! La chose ne marchera pas ainsi. Il faut que vous alliez à Romaz.

— Pourquoi faire?

— Parbleu! pour y rencontrer Rémondi votre acquéreur. Il est encore à Marseille. Je vais lui annoncer votre arrivée, il se rendra au mas. Il tient à traiter avec vous

— Que le bon Dieu vous bénisse! Mais c'est au moins huit jours que vous me demandez là.

— Non, quinze, au bas mot.

Le jeune homme se défendit vivement. Jamais il ne supporterait si long ennui. Qu'allait-il faire, durant quinze grands jours, hors de toutes ses habitudes, enterré dans une ferme de Camargue? Chavagnas lui prouva que c'était là un sacrifice nécessaire. Rémondi était un original entêté qui ne démordrait pas de son ultimatum. — Pierre fut bien forcé de se résigner.

— Quelle espèce d'homme est-ce que ce Rémondi? demanda-t-il.

— Un riche fabricant de savons. Oh! celui-là amasse et ne mange pas, ajouta Chavagnas avec aigreur.

— Merci. Enfin, est-ce seulement habitable, Romaz?

— C'était superbe du temps de votre grand-père Élie Bodin. Mais une propriété ainsi abandonnée...

— Au moins ai-je des voisins?

— On n'a pas de voisins en Camargue... Pourtant vous n'êtes séparé de la Tour, le château Rémondi, que par le petit Rhône.

— Bien obligé! le savonnier!

Le notaire laissa passer ce dernier cri d'amertume. Il expliqua à Pierre, qui écoutait avec une mine de chien qu'on fouette, la marche à suivre et lui donna des instructions pour entamer l'affaire de la vente. Tout étant convenu, le jeune homme s'engagea à se mettre en route dès le lendemain. Comme ils allaient se quitter :

— Tiens! à propos, s'écria Chavagnas, dites donc, Pierre, Rémondi a une fille...

A cette nouvelle, Pierre bondit.

— Chavagnas, un mot de plus, je reprends le train.

— Là, là, calmez-vous, je vous renseigne, voilà tout. Est-ce qu'avec vos vingt-huit ans vous ne devriez pas songer à vous marier?.. Ainsi donc, c'est entendu : aussitôt notre homme là-bas, vous m'écrivez?

— Je le crois bien! et vous accourez.

Là-dessus, Chavagnas se leva. Pierre le reconduisit. A la porte, après une dernière poignée de mains :

— Ah! j'oubliais de vous dire, reprit encore Chavagnas, Mlle Rémondi a un million de dot.

Cette fois, Pierre n'eut pas le temps de répondre. Le notaire dégringolait l'escalier.

III.

Le lendemain, à neuf heures, Pierre était habillé et prêt à partir. Une calèche, attelée en poste, l'attendait devant le perron de l'hôtel. Les malles attachées, le valet de chambre installé sur le siège auprès du cocher, le panier aux provisions soigneusement garanti, la voiture s'ébranla.

Dans ces petites rues étroites et tortueuses, pavées de cailloux anguleux, les chevaux allaient au pas. Çà et là, sur les portes, les commères soulevaient leurs rideaux, avançaient la tête, échangeant à haute voix leurs réflexions sur l'étranger. Le pont de fer passé, Trinquetaille, joli faubourg assis dans la campagne, apparut, coquet et riant. Puis, les maisons s'espacèrent. La route, tracée en pleins champs, bordée d'arbres et de fossés comblés d'herbes folles, de roseaux frissonnans, d'une végétation luxuriante, se déroula silencieuse et solitaire. Pierre, à l'ombre sous la capote relevée, le cigare

aux lèvres, les jambes étendues, se laissait machinalement emporter, l'esprit envahi de mélancoliques songeries. Les nettes déclarations de Chavagnas l'avaient quelque peu troublé ; cette perspective de deux semaines en Camargue ajoutait encore à son ennui. Pourtant, en respirant cet air frais du matin, il se sentait pénétré d'un vague sentiment de bien-être. A sa droite, les collines du Languedoc, s'enlevant d'un fin ton violet, mêlé de rose, sur le blanc laiteux de l'horizon, rompaient seules la monotonie de la plaine verte; mais cette monotonie même avait cet attrait de quiétude qui endort les préoccupations. Çà et là quelque détail charmant : le vol capricieux d'un ramier, les gracieux ébats d'une calandre autour des iris jaunes.

Aux environs d'Arles, la terre produit des moissons superbes : c'est déjà la Camargue, mais c'est plutôt un immense jardin. A cette extraordinaire fertilité, on devinerait difficilement l'étrange désert que renferme ce delta. — Cependant, cette campagne si pimpante paraît abandonnée. Pas de hameaux : de loin en loin, un *masset* au toit de chaume, une bergerie couverte de roseaux secs et surmontée d'une croix. Parfois, un bruit d'ailes : c'est une pie qui s'élève de l'herbe haute ; un chant : c'est un *pioulaire* qui appelle dans le feuillage.

Après plus d'une heure de route, Pierre n'avait pas rencontré une âme. Les chevaux couraient à travers les champs humides de rosée, et la plaine se déroulait toujours. Déjà fait à cet isolement, ce fut presque avec surprise qu'à un coude du chemin, il aperçut de loin deux femmes qui marchaient côte à côte. La voiture les atteignit bientôt. Comme elles se retournaient au bruit des grelots, il laissa échapper un cri en reconnaissant les jolies filles de la place du Forum.

— Comment ! c'est vous? dit-il. Qu'est-ce que vous faites par ici?

— Nous retournons aux Saintes, répondit Planette.

— A pied?

— Eh bien, nous savons marcher.

— Je ne souffrirai jamais cela, s'écria-t-il en sautant à terre. Vous allez monter dans ma voiture, au moins jusqu'à Romaz.

A cette proposition, elles se regardèrent.

— Ne sommes-nous pas voisins? ajouta-t-il.

Misé Féréol ébauchait un refus. Après un court débat, Planette s'élança d'un bond de chèvre. Elles s'installèrent. M. de Romaz s'assit en face d'elles. La voiture repartit.

Cette gentille rencontre avait rendu à Pierre quelque belle humeur, et il se reprenait à cet espoir d'aventure que l'arrivée du matelot Exupère avait désorienté la veille. La conversation s'engagea avec quelque gêne de misé Féréol ; mais Planette, si natu-

rellement gaie et babillarde, fut bientôt à l'aise. Au bout d'un quart d'heure, elle faisait les honneurs du pays, embrouillant volontiers les sujets, mêlant la *manade* (troupeau) aux *roubines* (prises d'eau), les *drailles* (chemins) aux *bordigues* (pêcheries), détails fort indifférens au jeune homme, dont toute l'attention était absorbée par l'étonnante beauté de misé Féréol. Silencieuse, presque hautaine dans son indifférence, comme étrangère à la causerie, par instans, son grand regard de flamme croisait celui de Pierre, et il en ressentait une impression étrange, une sorte de chaleur qui lui montait au front. A coup sûr, c'était là une singulière paysanne, avec son buste superbe de déesse qui se moulait sous la blanche *capella* ainsi qu'un beau marbre sous une draperie. Le contraste qu'elle formait avec Planette le frappait encore plus qu'à leur première rencontre. On eût dit une demoiselle portant par pure fantaisie la cornette et le costume d'une villageoise, tant il y avait de grâce, de distinction, d'élégance même dans ses attitudes. Essayant de la tirer de son silence, Pierre rappela les incidens de l'*arrivade*, le danger qu'un instant elle avait couru. Il se moqua gaîment de sa maladresse à la protéger, tout en la plaisantant sur son audace à braver les taureaux.

— Elle est folle ! s'écria Planette.

La belle fille ne put se défendre d'un sourire. Une légère rougeur colora ses joues. Elle répondit d'une voix dont le timbre grave et profond parut à Pierre d'un indicible charme :

— Que voulez-vous ? Nous sommes des sauvages.

Planette saisit avec empressement l'occasion d'un long récit. Elle décrivit la course des Arènes avec une exubérance de gestes et de jolis rires qui en augmentait singulièrement l'intérêt.

C'est au-delà des plaines de Meyran qu'on entre dans la vraie Camargue. La végétation est encore superbe, mais on sent qu'elle s'appauvrit peu à peu. — L'aspect de la Camargue est peut-être unique au monde dans son contraste si étrange de stérilité et d'abondance. C'est un désert semé d'oasis ; c'est la mort et la vie se côtoyant, s'étreignant, luttant, jusqu'à ce que la mort l'emporte enfin à l'extrémité du delta.

— Eh quoi ! est-ce de la neige ? dit tout à coup Pierre, en montrant du doigt la plaine où s'étalaient, par endroits, des couches blanches comme du givre cristallisé.

Planette éclata de rire.

— C'est la *sansouïre*, répondit-elle.

On appelle ainsi de vastes espaces nus, dévorés par une sorte de lèpre, et où le sel, ramené à la surface par le rayonnement solaire, fait l'effet de champs de neige. Ce phénomène, particulier à la Camargue, imprime au paysage un caractère de sauvagerie

étrange et grandiose, quelque chose du désert africain avec ses étincellemens, son uniformité sévère, ses mirages. Sur ces landes stériles quelques touffes d'*angane*, herbe grise et ligneuse; de loin en loin, une *manade* sous la protection d'un *guardian*, paresseusement étendu, son chien à ses côtés.

Midi sonnait quand on arriva à Albaron.

A la vue de ce joli hameau, arrosé comme un jardin par le petit Rhône, Pierre proposa de s'arrêter pour déjeuner. La gaîté et le grand air avaient excité l'appétit. Le domestique défit le panier aux provisions; le couvert fut vite étalé sur l'herbe fraîche, à l'ombre de rosiers sauvages et d'acacias en fleurs. La jeunesse a de ces heures charmantes où elle jouit pleinement, sans souci de l'instant qui précède ou de l'heure qui suit. Pierre avait oublié ses ennuis. Il fit des frais d'esprit pour les deux Camargoises, exhiba son répertoire si goûté dans son monde de viveurs, imita les comiques en vogue à Paris. — Planette riait sans comprendre. Misé Féréol ne se départait pas de sa gravité froide. Au dessert, il voulut forcer les jeunes filles à tremper leurs lèvres dans du vin de Porto.

— Ainsi, monsieur Bodin, demanda Planette en choquant gentiment son verre à celui de Pierre, vous venez vous établir à Romaz?

— Au contraire, je viens pour le vendre.

— Comment! le vendre?

— Mon Dieu! oui.

— On dit pourtant que c'est bien beau, reprit-elle en jetant à la dérobée un coup d'œil à sa compagne.

Pierre alors l'interrogea. Elle ne sut rien répondre. Avec des mines futées, elle avoua qu'elle connaissait le mas pour l'avoir à peine vu en traversant la route.

Entre filles et garçon la causerie, tôt ou tard, devait prendre une allure galante. Pierre, après avoir vanté le costume pittoresque des Provençales, en arriva tout naturellement à un compliment sur leurs personnes.

— Quel âge avez-vous? demanda-t-il sans façon, en regardant l'une après l'autre les deux amies.

— A peu près le même âge, répondit Planette; j'ai dix-huit ans, Albine en a vingt. Et vous?

— Oh! moi, je suis le vieillard, répliqua-t-il. J'ai vingt-huit ans.

— Déjà?

— Comment! ça vous étonne?

— Oui.

— Est-ce un compliment?

— Les filles n'en font pas aux garçons.

— Pour une fois!

— Faut-il dire la vérité?

— Tout entière, et en buvant encore ce verre de porto.

Elle vida son verre, et passant sa langue rose sur ses lèvres humides :

— Eh bien ! vous n'avez pas du tout les manières d'un homme ; vous avez plutôt l'air d'un garçonnet. Ça ne vous fâche pas?

— Pas du tout ! Et si j'avais dix ans de plus, j'en serais même très flatté.

La curieuse Planette ramena bientôt l'entretien sur la vente de Romaz, qui semblait l'intriguer particulièrement. Pierre ayant prononcé le nom de son acquéreur :

— Comment ! c'est monsieur Rémondi? s'écria-t-elle. Tant mieux ! j'avais déjà peur.

— Peur? demanda-t-il. Pourquoi?

— Eh ! répliqua-t-elle, avec un sourire malin, nous autres paysans nous aimons surtout les gens du pays. Après ça, au fond, ça m'est bien égal !

Mais Planette était partie. Dans le flux de ses paroles, elle jeta ces mots :

— M. Rémondi a une demoiselle, n'est-ce pas, Albine?

A cette question, misé Féréol, sortant de sa réserve silencieuse, entama le plus gracieux éloge de la jeune fille.

Pierre écoutait avec un hypocrite intérêt. L'expression ardente de ces yeux noirs, l'éclat de ces dents blanches, le chant de la voix modulée comme une voix italienne, alerte et enjouée comme un gazouillement, le ravissaient.

Il fallut songer à poursuivre la route. Ils remontèrent en voiture. Pierre affectant avec misé Féréol des allures de séducteur, il la vit bientôt se refroidir. A un moment, comme il essayait de lui prendre la main, elle la retira, presque fâchée.

— Vous, vous êtes une coquette, dit-il. Parions que vous n'êtes pas si difficile avec les gars du village.

Après Albaron, l'aspect du pays change brusquement. La terre de désolation commence. Plus d'arbres, quelques frêles tamarix, quelques rares touffes d'ormeaux nains. Plus de *massets*, plus de bergeries, mais de nombreuses *manades* parquées au hasard ; parfois le *tibaneau* au toit bas et pointu d'un *guardian*. Le chemin inégal, plein d'ornières, se rétrécit ; c'est le désert, enfin, le marais glauque coupé çà et là par la *sansouire* blanche. Le vent bruit, les volatiles se rassemblent, l'horizon n'a plus qu'une coloration indécise et changeante : l'eau, tour à tour jaune, violette, rouge ou brune, suivant que le terrain la nuance, que les ajoncs s'y mirent, que les nuages s'y reflètent. — Et pourtant avril rayonnait sur cette lande sauvage, sur cette maremme pestilentielle. Une végétation adorable recouvrait à demi les mares croupissantes, qu'on eût prises

pour d'immenses corbeilles toutes pleines de fleurettes délicates. Parmi les roselières, des iris de toutes nuances, des liserons enroulés; tapissant les *roubines*, des mousses piquées de *saladelles*, de centaurées; semés dans la *sansouire*, les bouquets frais éclos des *anganes*, et, comme pour compléter la grâce du tableau, une multitude d'oiseaux de Camargue voletaient en poussant de petits cris.

Depuis deux heures, ils voyageaient ainsi.

— Nous entrons sur vos terres, dit soudain Planette, comme la voiture traversait un petit pont encombré de filets et de claies en roseaux; cette *bordigue* (pêcherie) est à vous.

L'approche de la mer se fait toujours sentir en Camargue. Un vent sec s'élève du large, inclinant tout sous son souffle puissant. A mesure qu'on avance, le marais perd sa parure; seul, le vert des roseaux dessine encore ses bords vaseux. Une odeur âcre emplit l'air, parfum sans nom qui tue; la mal'aria règne : c'est le lot de cette plaine maudite.

Ils allaient toujours par ces grands espaces effrayans d'aridité. Le chemin devenant presque impraticable, les chevaux ralentissaient leur allure, soulevant sous leurs pas une poussière salée. Depuis un instant, Pierre se taisait, envahi malgré lui par une vague impression de tristesse. Tout à coup, Planette étendit la main vers un bouquet de bois.

— Voilà Romaz! dit-elle.

Dix minutes plus tard, la calèche s'enfonçait dans une sorte d'avenue au fond de laquelle une large toiture grise trouait le vert des arbres. Les *roubines* couraient de chaque côté du chemin, sur leurs bords un épais gazon. La voiture contourna une pelouse, où plantes et arbustes croissaient au hasard. Le mas apparut: construction vaste, sans art, sans goût, élevée d'un seul étage, jaunie, effritée même par endroits, mais un superbe manteau sur ses murailles, clématites, jasmins de Virginie, rosiers du Bengale, chèvrefeuilles, tout cela entremêlé de vignes, de lierre, de glycines aux grappes mauves, de volubilis nuancés. Planette fit arrêter la calèche devant un bâtiment d'avant-garde qui semblait une dépendance.

— Hé! la *tante* (fermière)! cria-t-elle.

A cet appel, une vieille femme, soulevant le rideau de toile verte qui masquait la porte, se montra sur le seuil.

— La *tante*, répéta Planette en sautant à terre, c'est M. Bodin.

Pendant que la paysanne, stupéfaite, s'empressait auprès de Pierre, Planette s'était élancée dans la maison. Elle en ressortit aussitôt. A son tour, misé Féréol était descendue.

— Allons, adieu! lui dit Planette; bonjour au capitaine!

— Mais la voiture va vous mener, s'empressa de dire Pierre.

Misé Féréol refusant, il se tourna vers Planette, comme son amie s'éloignait.

— Et vous? demanda-t-il en la voyant rester.

— Moi, je suis arrivée, je suis chez moi, répliqua-t-elle en riant.

— Chez vous?

— Votre servante, monsieur Bodin; je suis la fille de votre *baille* (fermier), ajouta-t-elle avec une gentille révérence et en faisant sonner un trousseau de clés qu'elle avait déjà suspendu à sa ceinture.

— Voyez-vous l'effrontée qui s'est jouée de moi!

L'arrivée du seigneur avait en quelques minutes révolutionné le mas. A la voix de la *tante* et de Planette, deux gars, occupés à serrer de la luzerne, s'étaient approchés pour prendre les bagages. Un peu remise d'une si étourdissante surprise, la mère Isoarde avait entraîné Pierre dans sa maison, le forçant à s'asseoir, tandis qu'on courait chercher le *baille*. Debout, en face de lui, elle le contemplait avec un sourire de ravissement. Une seule fois, il était venu au mas, à l'âge de trois ans. Et la bonne *tante* se complaisait à retrouver dans le jeune homme tous les traits de l'enfant. Puis, la ménagère s'inquiéta bientôt. Pourquoi n'avait-il pas averti? Au fond de ce pays perdu, les provisions étaient difficiles. Le boucher des Saintes ne tuait qu'une fois la semaine. Le *baille* étant survenu, les étonnemens recommencèrent. Durant ces discours, un gros chien jappait autour du maître, le flairant presque comme un ami; un chat blanc, pelotonné sur l'appui de la croisée, regardait de ses yeux ronds; une pie apprivoisée sautillait, jacassant en patois. Pierre retrouvait au fond de sa mémoire certains vers de *l'Odyssée* qui semblaient lui retracer sa propre situation. Il se faisait l'effet d'Ulysse reconnu par sa nourrice. Enfin, il coupa court, en alléguant sa fatigue.

Sur un signe du *baille*, Planette se leva.

— Si vous voulez bien, monsieur Bodin, dit-elle, je vais vous conduire.

Tout en marchant aux côtés de Planette, Pierre causait de choses et d'autres. Tout à coup, au bout d'un instant :

— Qu'est-ce que c'est donc que cette misé Féréol? demanda-t-il.

— C'est la fille du capitaine.

— Quel capitaine?

— Comment! quel capitaine? mais il n'y en a qu'un... le capitaine Féréol. Tout le monde le connaît.

— Pas à Paris, je vous assure, répliqua-t-il en riant.

— C'est juste. Eh bien, c'est un ancien marin. Il a même commandé un navire de votre grand-père, Élie Bodin.

— Et il habite près d'ici?

— Il habite les Saintes.

Ils avaient atteint le mas, Planette en ouvrit la porte toute grande, traversa le vestibule et monta rapidement l'escalier. Pierre la suivait. En moins d'une minute, elle eut donné du jour à l'appartement du grand-père.

— On tâchera de vous faire dîner dans une heure, monsieur Bodin.

Resté seul, tandis que le valet de chambre installait les bagages, le jeune homme se mit à visiter son logis. Rien de triste dans ces vastes pièces propres, rangées, inondées de clarté. Néanmoins, il se sentait repris de mélancolie. Qu'allait-il faire de son isolement?

— Bah! se dit-il, en tâchant de se résigner, c'est quelques jours à passer dans ce trou.

IV.

Pierre s'éveilla de grand matin. Un bourdonnement de ruche, les mille bruits de la basse-cour, des chansons d'un rythme bizarre, tout à Romaz s'animait dès l'aube. Il se leva, s'habilla et descendit. Le *baille* et la *tante* l'attendaient pour faire défiler devant lui tout le cortège des gens : garçons de fermes, charretiers, bouviers, paluniers, bergers et *guardians*.

Le plan d'un mas de Camargue est chose singulière et compliquée. L'isolement des fermes, la difficulté des communications par ces chemins que la moindre pluie effondre, l'immense étendue de chaque tènement, nécessitent une installation qui réponde à tous les besoins d'un personnel nombreux. Romaz formait presque un hameau : écuries, étables, celliers, laiterie, fromagerie, tout cela groupé, contigu. De ci, de là, des débris de ruines romaines : tronçons de fûts de colonnes, de chapiteaux, statues mutilées, bas-reliefs, indifféremment employés aux usages les plus vulgaires. Les écuries seules arrêtèrent Pierre. A midi, harassé, il revint déjeuner. Sa sieste faite, il ne sut plus qu'imaginer pour remplir son temps. L'ennui commençait, lourd, irritant, et il avait peut-être deux semaines à mener pareille vie. Par bonheur, avant le soir, on lui apprit qu'il y avait chasse superbe sur les étangs. La perspective de cette distraction le consola. Cependant, au bout de deux jours, il était las de courir seul pour abattre des canards. Planette disant merveille des Saintes, l'idée vint à Pierre de visiter l'endroit. Ordre fut donné d'atteler la carriole, et il partit avec le *baille*.

Il n'est pas au monde un trou plus affreux que ce pauvre village des Saintes-Maries ou des Saintes, comme on dit vulgairement. On y arrive par une route mal tracée, souvent impraticable, qui s'allonge à travers le marais immense de la Grand-Mar. Un amas de maisons chétives. Ni arbres, ni jardins, ni verdure : une seule rue, ou plutôt une longue ruelle aboutissant à la mer. La carriole s'arrêta devant l'auberge; un rassemblement se forma. Pierre descendit au milieu de ces sauvages qui le dévisageaient de leurs regards à la fois curieux, stupides, atones. L'aubergiste, accouru en hâte, ouvrit la porte du cabaret : une salle peinte en bleu, au plafond bas, et, malgré les toiles épaisses qui masquaient les fenêtres, des nuées de mouches d'une prodigieuse grosseur. Pierre recula épouvanté et s'enfuit.

Les Saintes, pourtant, possèdent une église célèbre. On sait le culte ardent des gens de Provence pour les Trois Maries. La tradition rapporte que, chassées de Béthanie, Marie Salomé, sœur de la Vierge, Marie Jacobé et Marie Sara, leur servante, s'étant sauvées en barque, une tempête les jeta sur cette grève déserte. Elles y restèrent et y moururent. Un sanctuaire fut bâti sur l'emplacement même de leurs tombeaux. Leurs reliques, précieusement gardées dans des châsses, ne sont exposées que durant les huit jours du pèlerinage, où se presse, chaque année, une foule innombrable, mêlée de bohémiens dont Sara est la patronne. Pierre visita les trois tabernacles, écouta le long récit du sacristain, but un verre d'eau du puits miraculeux; enfin, ayant tout vu, il flânait sur la place, quand une jeune fille passa devant lui. En reconnaissant misé Féréol, il eut un mouvement de surprise. Elle-même s'arrêta comme étonnée. Tout en saluant, il se précipita pour la rejoindre.

— En vérité, dit-il, il fallait votre rencontre pour compenser à mes yeux la laideur de ce trou.

Elle ne parut pas entendre le compliment.

— Vous êtes venu visiter notre église? lui demanda-t-elle de sa voix grave.

— Oui, mademoiselle, et ma dévotion aura reçu son prix.

— Quel beau souvenir, n'est-ce pas? reprit-elle, indifférente à cette galanterie.

— Oui.

— Vous ne dites pas cela d'un air bien convaincu.

— Je l'avoue.

— La légende est pourtant jolie, répliqua-t-elle d'un ton charmant.

— Oh! oh! voilà une réflexion de païenne.

— De païenne?

— Une bonne chrétienne n'a pas besoin qu'une légende soit jolie pour y croire.

— J'y crois, moi, dit-elle; d'ailleurs, vraie ou fausse, cette croyance anime pour moi ce pauvre désert.

Il marchait près d'elle. Sur leur passage, le rideau de toile, qui masque chaque porte, se soulevait, et quelque tête, coiffée d'une cornette, apparaissait sournoisement. Les filles des Saintes se cachent de l'étranger; pour un peu, elles rabattraient leurs coiffes, comme leurs belles aïeules mauresques se dérobaient sous leurs voiles. La propreté est peut-être la seule vertu de ces parias, propreté si rare dans le Midi qu'elle semble presque une coquetterie. Dans la plus pauvre de ces masures, il est un coin blanc, soigné, orné comme une chapelle, pour lequel on a tous les respects. C'est une chambre de jeune fille, toute faite des reliques de famille; un sable doré recouvre la terre battue; sur les murs, des brins de tamarix encadrent quelques images naïves; un nœud de ruban retient les rideaux de la croisée. Là, enfin, tout est fraîcheur et grâce. — Pierre et misé Féréol atteignirent l'extrémité de la rue; on aperçut la mer bleue, immense, superbe. Le temps était doux; sur la grève, quelques canots échoués, des filets étendus. Au-dessus d'une haie d'*anganes* qui entourait une maison à volets verts, isolée des autres, un vieillard, d'allures martiales, se montra et parut surpris à la vue d'un inconnu cheminant aux côtés de misé Féréol.

— Père, c'est M. Bodin, dit-elle.

— Comment! le petit Pierre ?

— Mon Dieu, oui, monsieur, répondit le jeune homme en riant.

— Ah ! l'heureuse chance !

Et tout aussitôt, ouvrant vivement la porte de la haie :

— Entrez, entrez, cria le marin d'une voix forte et bien timbrée.

Le capitaine était un homme d'environ soixante ans, de haute taille, l'œil profond et vif. Ses cheveux gris coupés en brosse, son menton bien rasé et ses courts favoris, dénonçaient l'officier de marine. Presque paralysé d'une jambe, il marchait à l'aide d'une forte canne.

— Allons, asseyez-vous là, sous mes arbres, dit-il à Pierre, en se moquant de ses trois tamarix qui n'avaient pu grandir dans cette aridité. — Albine, va chercher une bouteille de vin blanc. Vous allez goûter à notre piquette de Camargue.

Misé Féréol revint bientôt, portant une bouteille et deux verres qu'elle posa sur une petite table en rotin. Il faisait chaud, Pierre trouva la boisson délicieuse.

— Je savais votre arrivée par ma fille, reprit le marin. Vous l'avez ramenée d'Arles dans votre voiture. J'aurais été vous voir et vous

remercier, mais ma maudite carcasse!.. Je vous attendais, du reste.

Sur ce ton familier, la causerie s'anima bientôt. Le souvenir d'Élie Bodin, conservé vivace dans le cœur de son vieux camarade, nouait d'emblée une sorte de lien entre Pierre et son hôte.

— Je vous ai vu pas plus haut que ça, dit le capitaine, en élevant la main à la hauteur de son genou; mais, pardieu! le temps a marché depuis...

Et se plaisant à évoquer le passé qui semblait ressusciter sous sa parole chaude et colorée, il conta mille détails intéressans sur le grand-père que Pierre n'avait pas connu.

Le buste droit, la tête haute, expressive, l'air ouvert, le capitaine avait ce ton ferme et net que donne l'habitude du commandement, joint à la sérénité enjouée de l'homme supérieur aux coups du sort et qui garde jusqu'à la fin l'inaltérable énergie d'une âme bien trempée, d'un caractère solide. Tout cela, mêlé à cette grande rondeur d'allures et de façons qui conquiert à première vue.

— Ah! çà, s'écria-t-il tout à coup, qu'est-ce que j'apprends? vous vendez Romaz?

— Oui, répondit Pierre.

— Je comprends ça. C'est si loin de Paris! Il n'y avait que le vieux Bodin qui pouvait l'habiter. Il faut être né là pour y vivre. Et c'est Rémondi qui achète?

— Vous le connaissez?

— Parbleu! c'est mon ami.

Tout en causant avec le capitaine et un peu surpris de trouver pareil esprit dans ce trou, Pierre regardait misé Féréol, qui s'était assise à quelques pas et brodait. Ce n'était plus la paysanne qu'il avait rencontrée à Arles, coiffée du *parpayoum* camargois. Chez elle, sa mise était presque celle d'une demoiselle. Une robe de toile, serrée à la taille par une ceinture, l'habillait avec une sorte de grâce native. Elle avait jeté en entrant son chapeau de paille commune, et ses lourdes tresses brunes couronnaient son front uni et mat. Pierre la contemplait avec une admiration assez mal déguisée. Sa beauté si éclatante lui semblait encore rehaussée par cette élégance simple qui la parait d'un charme étrange au fond de ce village perdu. Il s'étonnait d'avoir pu se méprendre sur elle durant leur joli voyage à travers les champs de Camargue. Sa tenue, sa réserve de fille bien élevée qui contrastait avec le sans-façon un peu vulgaire de Planette, le ton même de sa causerie, ses expressions presque choisies, n'étaient-ce point là autant d'indices? — Silencieuse, elle restait étrangère à l'entretien. Par instans, pourtant, elle levait les yeux, comme gênée sous le regard ardent de

Pierre ; un éclair jaillissait de ses prunelles sombres, et bien vite elle poursuivait sa tâche.

— Laisse donc un instant ton ouvrage, *pichounette*, dit le père.

— Je vous écoute tout en travaillant.

Une ombre passa sur le front du capitaine pendant qu'il la considérait tirant vivement son aiguille, mais tout aussitôt, retrouvant son ton enjoué :

— Mon Dieu ! et moi qui ne songe pas à vous remercier d'un emprunt que je vous fais depuis longtemps, et sans votre autorisation encore. Je veux parler de la bibliothèque de votre grand-père, où je continue de puiser par une vieille habitude. C'est notre unique distraction. Albine me fait des lectures, et quelles lectures ! Tous les prêcheurs en *us* y ont passé, sans compter je ne sais combien d'ennuyeux pédagogues qui ont plus étudié les étoiles que le cœur des fillettes.

— Allons donc, père, interrompit misé Féréol, tu sais bien que ces prêcheurs en *us* et ces ennuyeux pédagogues, comme tu dis, sont nos meilleurs amis.

Tout interloqué de ce langage, Pierre, néanmoins, saisit au vol l'occasion d'une galanterie.

— Me voilà trop heureux, mademoiselle, d'avoir pu vous être agréable, et je compte bien que, tant que j'en serai le maître, vous conserverez tous vos droits sur la bibliothèque de Romaz.

Par les fenêtres ouvertes, on apercevait l'intérieur de la maisonnette. Fort simplement meublé de perse, le petit salon, aux murs blanchis à la chaux, était presque pimpant. Quoique vieux et usés, les rideaux et les meubles n'attristaient pas la vue ; le temps répand sur les objets de ces tons doux, comme une touche harmonieuse qui les revêt d'une grâce intime.

La visite avait duré plus de deux heures. Le jeune homme enfin prit congé. Misé Féréol s'étant levée pour le reconduire et le mettre dans son chemin, il resta tout penaud auprès d'elle, cherchant comment il s'excuserait des propos de la voiture et de sa familiarité quelque peu grossière.

— Vous avez dû me prendre pour un rustre, l'autre jour, quand je vous ai ramenée d'Arles, dit-il. J'ai été vraiment fort maladroit dans mes paroles et mes façons. Maintenant que je reconnais jusqu'à quel point je m'étais mépris, me pardonnerez-vous ?

— Je n'accuse que ma cornette, répliqua-t-elle avec un sourire qui pouvait être tout aussi bien de l'indulgence que de la fierté.

V.

Pierre revint au mas enchanté de sa visite. La causerie du capitaine était pleine d'esprit et d'entrain. La singulière beauté de

misé Féréol l'avait charmé. Il devinait en elle une étrange nature, qu'il n'avait jamais rencontrée. Tout l'intriguait : sa réserve froide que démentait son regard de flamme, sa grâce simple, et jusqu'à cette curieuse érudition qu'elle semblait avoir acquise comme toute naturelle. Bref, les Féréol l'avaient conquis. Maintenant, il savait qu'en attendant son savonnier, il trouverait auprès d'eux un allègement à son ennui. — Sitôt rentré, il monta dans sa bibliothèque les livres qu'il s'était chargé de rapporter, et en choisit d'autres pour les envoyer sans retard.

— Eh bien! vous avez donc été voir le capitaine? lui dit Planette. Comment va misé Féréol? ajouta-t-elle en se moquant.

— Oui, mauvaise ; encore un de vos méchans tours. Vous avez aidé à mon erreur.

Par discrétion, Pierre s'imposa au moins deux jours avant de se représenter chez ses voisins, deux jours qu'il employa comme il put à courir le pays. Mais déjà il connaissait les moindres coins du domaine : les champs de blé et de vignes, les étendues de foin jaune, les pacages hauts et drus, les étangs poissonneux, les oseraies semblables à d'immenses bouquets d'aigrettes. A tout cela, il préférait encore les marais du Grand-Palun, peuplé d'oiseaux, et la *sansouire* nue où parquaient taureaux et chevaux sauvages.

Grand amateur de sport, il se passionnait pour ses élèves. Le cheval camargue, qu'on croit issu des chevaux africains dont les Maures se servaient dans leurs conquêtes, et qu'ils amenèrent après l'invasion de l'Espagne dans le midi de la France, se rapproche en effet du cheval arabe. Il en a l'encolure et la petite taille, la tête un peu grosse, les yeux à fleur de tête, aux prunelles très dilatées. Les privations du jeune âge altèrent souvent le type de beauté primitive. Farouche et indépendant, impossible à dresser, il s'échappe de l'écurie pour revenir au marais accoutumé. — Pierre tenta pourtant quelques prouesses.

Enfin, deux jours écoulés, il reprit la route des Saintes, craignant un peu d'y reparaître trop tôt. Il trouva le capitaine, assis dans son jardinet, misé Féréol brodant à ses côtés.

— Comment! c'est vous? s'écria le marin. Eh! mon cher ami, je commençais à désespérer... J'allais envoyer au mas chercher de vos nouvelles.

Un tel accueil mit Pierre à l'aise. Il s'installa, ravi, entre le père et la fille qui s'était contentée de répondre à son bonjour par un léger salut.

— Hein! je suis sûr que le temps vous dure à Romaz? demanda le capitaine.

— Je l'avoue.

— Alors, qu'avez-vous donc fait qu'on ne vous a vu hier, ni avant-hier?

— J'avais peur d'être indiscret.

— Indiscret! avec moi? Allons donc! vous ne comprenez pas qu'ici vous êtes en famille?

Au cours de la causerie, le marin raconta l'enfance d'Albine. Resté veuf presque à la naissance de sa fille, il s'était mis à l'élever comme un garçon. Vigoureuse comme un mousse, l'esprit solide, le caractère bien trempé, sa *pichounette* avait tous les courages et toutes les droitures. Aussi, grâce à elle, à demi impotent qu'il était, pouvait-il remplir ses devoirs de maire. Elle le remplaçait au besoin. Misé Féréol, les yeux sur sa broderie, souriait par instans.

— A propos, s'écria tout à coup le capitaine, si vous voulez pêcher ou vous promener en mer, j'ai un canot. Albine, va donc le lui montrer sur la plage.

Misé Féréol se leva, plia son ouvrage, et, sans façon, emmena Pierre. Froide, silencieuse, elle marchait à ses côtés; malgré lui, devant cette excessive retenue, se sentant presque timide, il ne trouvait rien à lui dire. Arrivés sur la grève, elle le conduisit au canot échoué sur le sable.

— Il est fort bien gréé, dit-elle, en prenant un aviron qu'elle lui montra. Il résiste à la lame mieux qu'un gros bateau. Il sert de canot de sauvetage.

Le jeune homme la regardait, si gracieuse dans ses mouvemens, le traitant avec l'aisance d'une fille du monde. Il s'étonnait de n'en pas imposer à cette sauvage, si neuve pourtant à ses élégances de Parisien.

Quand ils furent de retour:

— Eh bien! demanda le capitaine, ma barque vous va-t-elle?

— Admirablement.

— Bon! au premier jour nous hisserons la voile. Vous verrez ma fille dans son métier de matelot. Elle en sait aussi long que moi.

Après cette visite, chaque jour, Pierre alla aux Saintes. Le capitaine le traitait en gamin qu'on a fait sauter sur ses genoux, et dont la place reste marquée dans la famille. Dès la troisième fois, il le tutoyait comme il avait tutoyé son père et son grand-père. Puis en l'entendant appeler sa fille: « mademoiselle: » dis donc tout bonnement: Albine! s'était-il écrié gaîment.

Cette familiarité, presque imposée par son père, ne paraissait pas surprendre misé Féréol. Elle aussi l'appelait « Pierre » tout court, sans plus d'embarras. Ne le connaissait-elle pas avant de l'avoir rencontré, comme elle connaissait tous les Bodin? Il est de ces vieux amis ignorés qui pourtant vous touchent de près, tant ils ont

tenu de place dans les pensées, dans les entretiens. Quand M. de Romaz s'était nommé à la table du café d'Arles, elle avait retrouvé en lui un souvenir, un compagnon de ses jeunes années.

Dans ce train d'intimité, Pierre fut bientôt au courant de tout ce qui concernait ses voisins. Les Féréol vivaient d'une petite retraite; la jeune fille y ajoutait par son travail de broderie. Pour l'instant, une charge de plus accroissait encore les embarras du ménage. Le marin avait élevé un neveu qu'il aimait presque à l'égal d'Albine; depuis deux ans, il l'avait envoyé à l'école de Toulon pour y être reçu capitaine au long cours.

En dépit de l'humeur douce et indulgente du maire des Saintes, il était un sujet qui l'exaspérait et qu'il ramenait pourtant avec une sorte d'obstination.

— Ici, voyez-vous, nous avons la fièvre, disait-il à Pierre; en été, on meurt comme des mouches. Eh bien! il suffirait de quelques travaux pour assainir le pays. On peut tout, mais on ne fait rien.

— Ah! répliquait misé Féréol, si votre ami Élie Bodin avait vécu!

Avec un enthousiasme qui donnait un éclat extraordinaire à sa radieuse beauté, elle parlait à Pierre du rêve d'Élie Bodin. Sous la direction du grand-père, des études premières avaient été entreprises, tout un plan d'assainissement, d'écoulement d'eaux, de mode d'irrigation; malheureusement, c'en était fait de ce projet qui eût transformé le pays.

Et Pierre écoutait, éprouvant une admiration singulière pour cette curieuse créature, d'un caractère si neuf pour lui, si franche, si simple, si droite, si courageuse. Il se sentait comme dominé par cette jeune raison.

Retenu au logis par ses maudites jambes, le capitaine, qui n'y entendait pas malice, envoyait Pierre et misé Féréol se promener tous deux, comme il eût fait d'un frère et d'une sœur. S'agissait-il pour Albine d'une course chez un administré du village ou à quelque mas éloigné :

— Pierre va t'accompagner, disait-il.

Et ils partaient.

Cependant misé Féréol, si réservée en présence de son père, traitait Pierre dans le tête-à-tête avec une sorte d'ironie dissimulée sous une indifférence un peu hautaine. Parfois même son accent devenait presque agressif. Elle le trouvait ridicule dans son accoutrement de Parisien. Elle se moquait de son ombrelle, de ses gants, de ses escarpins qui se remplissaient de sable. Il s'irritait, répliquait avec humeur, ce qui d'ailleurs ne l'empêchait pas de tenir compte de toutes ces remarques. Il en arriva à modifier sa toilette, quitta son ton de sceptique, changea ses façons d'efféminé contre des allures plus sérieuses et plus viriles.

Il est des sentimens contre lesquels on ne lutte ni ne raisonne. Pierre n'avait rien prévu, ou plutôt il n'avait pas voulu se défendre. Séduit par la magnifique beauté d'Albine, tout en se trouvant stupide, il s'était abandonné à ce charme qui l'attirait près d'elle. Sous le regard brûlant de la Provençale, des ardeurs folles lui montaient au cerveau. Le soir, seul au mas, il se complaisait dans une rêverie toute pleine de souvenirs. Dans le train tumultueux de son existence parisienne, la rencontre de cette belle fille n'eût éveillé sans doute qu'un caprice fugitif; mais la solitude, le désœuvrement, ce milieu bizarre et si nouveau, l'unique distraction qui consistait pour lui dans sa visite de chaque jour, tout aidait à cette préoccupation captivante, à cette tension de son esprit sur une image d'un attrait si excitant, à cette absorption entière de sa pensée et de ses heures.

Les jours s'écoulaient ainsi. Un après-midi, ils marchaient à travers champs, revenant d'un mas éloigné où misé Féréol avait eu affaire pour le capitaine. Comme ils avaient échangé quelques paroles un peu vives :

— Voyons, qu'avez-vous donc contre moi? demanda Pierre légrement dépité.

— Moi? rien.

— Si, je comprends que je vous déplais.

— Mais vous n'avez ni à me plaire ni à me déplaire.

— Par exemple! je ne me contente pas d'une si belle indifférence. Que faut-il faire pour gagner votre amitié?

— Vous l'avez.

— Alors d'où vient cette hostilité que je ne comprends pas?

— Il n'y pas d'hostilité, répliqua-t-elle, il y a seulement que nos caractères ne sont pas les mêmes; nous ne pouvons nous entendre.

Et sur le ton de familiarité naïve dont elle avait coutume de lui parler, elle lui reprocha sa futilité, son ignorance, son oisiveté, sa vie sans but, sans objet, son inutilité enfin.

Il avaient atteint la grève. Misé Féréol proposa de s'arrêter un instant. Ils s'assirent. Il est des silences qui semblent bercer quelque pensée douce. Pierre regardait la mer bleue.

— Que pourrais-je bien faire, reprit-il tout à coup, pour occuper mon temps, comme vous dites?

— Ce ne sont pas les occasions qui vous manquent.

— Lesquelles?

— Travaillez à améliorer Romaz. Votre *baille* est un brave homme, mais arriéré, comme tous nos paysans. Mon père, qui s'y connaît, pourrait vous donner d'excellens conseils.

— Bah! je le vends, Romaz... Ah! oui! il reste le projet du

Grand-Palun, n'est-ce pas? ajouta-t-il avec un sourire malin. C'est que je ne suis pas bâti pour les héroïsmes.

— Ça, c'est vrai.

— Méchante! mais je ne sens vraiment pas le besoin d'autre occupation que celle que j'ai là, en ce moment...

— Étendu sur le sable, à pourchasser un crabe?..

— A causer avec vous, à vous regarder.

— Vous serez donc toujours fou?

— Non, vous me convertirez.

— Je ne l'espère pas.

— Essayez...

A ce moment, leurs regards s'étant croisés, elle baissa vivement les yeux. Il y eut un silence.

— Quelle influence avez-vous donc sur moi? reprit-il enfin d'une voix émue, tout ce que vous me dites me touche et m'intéresse... Ce triste pays ne me déplaît plus... vous l'habitez...

Comme s'il se fût agi d'une boutade d'enfant, elle se contenta de hausser les épaules. Puis elle se leva. Silencieux, ils regagnèrent la maisonnette.

VI.

Pierre achevait de déjeuner quand Planette lui annonça M. Narcisse Rémondi, lequel se précipita comme une tempête sur les pas de la Camargoise, emplissant le vestibule de sa grosse voix.

— Eh! bonjour! cria-t-il dès le seuil, avec cet accent marseillais d'un comique si sincère. Ce formaliste de Chavagnas voulait vous écrire pour vous annoncer mon retour, mais bah! je suis un bonhomme, moi, tout rond, sans façons, et me voilà!

Il éclata de rire, en tendant ses deux larges mains à Pierre.

Quarante-cinq à cinquante ans, trapu, le visage hâlé, caché à demi sous une épaisse barbe brune en broussailles, l'œil petit et profondément enchâssé, étincelant d'une sorte de bonne humeur narquoise où perçait une pointe d'orgueil, c'était bien le parvenu, ancien ouvrier de fabrique, arrivé à force de travail et d'audace à brasser des millions. — Une fois assis dans un fauteuil, il alluma fort tranquillement sa pipe et de son ton alerte et gai :

— Enchanté de faire votre connaissance. Moi je n'ai pas perdu de temps. Rendu à dix heures ce matin à la Tour, me voici à Romaz. Une heure et demie juste, ajouta-t-il en tirant sa montre accrochée à un chaîne d'acier.

— Vous me voyez tout confus d'avoir été devancé, répondit Pierre.

— Bon! tout le plaisir est pour moi... Ah! çà, c'est très gentil

ici, poursuivit-il en promenant son regard autour de lui, ça n'est pas moisi du tout.

— Ma foi! cet éloge revient à Planette.

— Mais c'est un trésor que cette fille-là. Et elle est gentille!.. Si je vous l'enlevais?

Il accompagna cette plaisanterie d'un gros rire

— Un peu de patience, au moins, répliqua Pierre. Ne fait-elle pas partie de Romaz ?

—Gaillard! comme vous y allez! c'est Mme Rémondi qui ouvrirait l'œil! — Ah! çà, voyons, c'est pas tout ça! nous avons à causer. J'ai déjà tout visité ici avec Chavagnas. Je viens vous chercher pour vous emmener sans façon dîner à la Tour. Vous comprenez que ma femme veut vous voir.

— C'est trop d'amabilité vraiment.

— Dame! vous savez, je dis ça bien entre nous, c'est un peu elle qui commande. Et puis d'ailleurs, elle raffole de vous. Elle a lu votre nom dans les journaux... à des représentations de théâtres, à des grandes machines de fêtes...

— Je suis vraiment reconnaissant à Mme Rémondi...

— Bon! vous lui ferez vos complimens vous-même. Et puis, vous verrez ma fille!.. un fier lutin, allez! Et qui ne manque pas non plus de gaîté. C'est dans la famille !

A ces effusions d'orgueil paternel, Pierre ne put se défendre d'imaginer l'héritière sur le modèle du savonnier.

— Allons! s'écria Rémondi se levant, en route ! mon cher ami, si vous le voulez bien.

Sous le vestibule, ils croisèrent Planette.

— Bonne chance! murmura-t-elle malignement à l'oreille de son maître.

La faconde du Marseillais ne manquait pas d'une certaine drôlerie ; sous sa vulgarité un peu affectée, perçait une malice spirituelle, une sorte d'orgueil plaisant. Ces types d'enrichis, qui se font une gloire de la pauvreté de leur origine, ne sont pas rares dans ce monde de l'industrie où la victoire, lentement et péniblement conquise, donne une plus grande confiance en soi-même. Pierre eut vite compris que, sous ses dehors d'une rusticité demi-naïve et demi-affectée, Rémondi cachait une vanité à lui. D'ailleurs, cette verve méridionale qui trouve tout naturellement le trait, passionnée, un peu vantarde, ne lui laissait guère le temps d'une réflexion. Un sujet succédait à un autre avec la même abondance de paroles, la même prodigalité de saillies.

Au courant de la causerie, on en vint à nommer les Saintes. Pierre ayant parlé des Féréol.

— Eh bien! comment va-t-il, le capitaine? demanda Rémondi.

Vous avez encore vu là une belle fille! mais, dame, la *pauvre* mène une triste vie. Elle viendra probablement demain voir Claire : elles sont amies. Il y a aussi le neveu Honorat, un gentil garçon et solide celui-là. Je vas le pousser. C'est des bonnes gens tout ça, et ils ne sont pas riches. — Bon! nous voilà sur un coin de marais, s'écria-t-il tout à coup; bouchez-vous le nez. Vous avez la peste là dedans, et de la plus pommée. Ça va être compris dans le marché, sans augmentation, par exemple! Et nous sommes en France, mon cher monsieur de Romaz, en France!

— Mais il paraît pourtant qu'avec quelques travaux on pourrait assainir. On s'est même déjà occupé d'un projet, je crois?

— D'un projet? Dites de cent. Il y a beau jour qu'on a positivement reconnu qu'il suffirait d'un canal de desséchement et de quelques travaux d'irrigation pour transformer tout ça.

— Eh bien?

— Eh bien! les ingénieurs sont venus; soyez tranquille, ce ne sont pas leurs visites qui manquent. Il y a vingt ans qu'on étudie... Des grimoires et encore des grimoires,.. des commissions et toujours des commissions,.. et puis c'est tout, quoi! Du moment qu'un de ces messieurs s'est dérangé, le gouvernement a fait son devoir, jusqu'à ce qu'un autre de ces messieurs se dérange à nouveau. Qu'est-ce qu'on veut de plus? Ça a coûté de l'argent tous ces voyages-là... On a même offert un très beau banquet au dernier ingénieur.

Ils étaient arrivés au bord du Rhône. Une barque élégamment décorée stationnait sur la rive. Quatre rameurs en costume de fantaisie, portant sur leur chapeau de toile cirée le nom de *la Tour* inscrit en lettres d'or, s'empressèrent à la vue du Marseillais. Le fleuve fut vite traversé. On vint accoster devant un embarcadère en marbre blanc, orné de gros vases du Japon remplis de feuillage.

De l'autre côté du Rhône, tout est fertilité. Bâti en pierre rousse de Fonvielle, au beau milieu de son parc superbe, le château Rémondi avait grand air. Ses élégantes tourelles ouvragées trahissaient de hautes prétentions. Un kiosque, tout au bord de l'eau, ceint de massifs d'arbustes en fleurs, ajoutait à toute cette richesse un attrait charmant de gaîté et de confort.

Plein de son orgueil de châtelain, tout en allant par les allées, le savonnier observait sournoisement son hôte.

— Hein! qu'est-ce que vous dites de ça? demandait-il.

Soudain une jeune fille déboucha en courant devant eux. A la vue d'un étranger, surprise, presque confuse, elle s'arrêta.

— Claire, dit Rémondi, notre voisin, M. de Romaz. Va prévenir ta mère.

Mlle Claire salua d'un sourire. Puis, comme un trait, elle s'enfuit, ne laissant à Pierre de cette entrevue rapide que l'impression d'une

robe rose et d'un large chapeau de paille sous lequel deux grands yeux l'avaient curieusement regardé.

Dès qu'elle eut disparu, Rémondi, clignant de l'œil de l'air souriant d'un amateur :

— Qu'est-ce que vous dites encore de ça?.. répéta-t-il.

— Mes complimens! Mlle Rémondi est charmante. Elle vous ressemble, répliqua Pierre avec aplomb.

— On le dit.

Arrivés au haut du perron monumental, le Marseillais poussa Pierre de Romaz devant lui, par la porte du salon, et l'annonça d'une voix de stentor.

Meublé avec un luxe criard, le salon de la Tour trahissait la qualité de ses hôtes.

Assise, presque étendue dans une causeuse de satin cramoisi, une toilette voyante, de gros diamans aux oreilles, Mme Rémondi attendait sous les armes. Son attitude languissante et étudiée contrastait singulièrement avec ses formes exubérantes et l'épanouissement de son teint. A l'entrée du visiteur, elle se leva avec une précipitation comique.

— Quelle bonne aubaine, monsieur de Romaz! dit-elle en jouant la plus aimable surprise.

— Oh! les femmes! s'écria Rémondi, c'est elle qui m'a envoyé vous chercher.

Les joues de la châtelaine s'empourprèrent, et, foudroyant son mari du regard :

— C'est-à-dire que je ne vous espérais pas sitôt, reprit-elle, dissimulant mal son dépit.

Mme Rémondi pouvait avoir quarante ans. Grande, forte, un soupçon de moustache, elle était encore avenante avec ses magnifiques cheveux noirs et ses dents blanches.

— Je te laisse avec le voisin, mignonne, dit le Marseillais; je vais m'occuper de la bouillabaisse.

— Eh bien! sonnez, répliqua-t-elle, c'est l'affaire de votre cuisinière.

— Non, non, non. Tu sais bien que, pour la sauce, il n'y a pas mon pareil.

— Faites comme vous voulez, mais, pour Dieu! allez quitter votre habit de toile.

Quand son mari fut sorti :

— Je vous demande bien pardon, monsieur de Romaz, dit-elle, M. Rémondi est certainement le meilleur des hommes, mais il a ses idées; et je lui répète en vain qu'avec notre fortune il ne lui convient pas de se mêler de certains détails. Je vous prie aussi d'excuser le négligé de son costume. Que voulez-vous? chez lui, c'est

une sorte de travers, une originalité de caractère que je ne puis corriger.

Pierre assura poliment qu'il trouvait Rémondi fort bien dans ses allures de gentilhomme campagnard. Cette flatteuse épithète lui valut un sourire des plus aimables.

— C'est que je suis justement tout le contraire de mon mari, moi, reprit la châtelaine, et même, je vous avoue que, si j'étais seule maîtresse, nous quitterions Marseille. Nous sommes assez riches pour nous retirer des affaires. En attendant, j'ai fait élever ma fille à Paris; les façons y sont meilleures, et on n'a pas d'accent.

A ce moment, l'entretien fut interrompu par l'entrée de Mlle Claire.

Vêtue de foulard blanc, ses cheveux châtains relevés sur le haut de la tête, une grosse rose piquée dans leur masse un peu ébourriffée, elle jeta au jeune homme une œillade de pensionnaire fraîchement échappée des grilles. Pierre, quelque bonne volonté qu'il y mît, ne sut pourtant la trouver laide.

— Claire, dit Mme Rémondi, M. de Romaz.

— La présentation est déjà faite, maman, répondit la fillette d'un ton délibéré qui ne manquait pas de grâce.

Elle venait chercher sa mère pour aller rendre à Friquet la visite habituelle.

— Friquet, monsieur, ajouta-t-elle, c'est mon poney, un petit camargois, blanc comme ma robe, capricieux comme un joli démon qu'il est, et de plus très gourmand. Voilà sa ration de sucre, continua-t-elle en agitant une aumônière pendue à sa ceinture.

Tout ceci fut débité d'un ton si charmant de naturel et de belle humeur, que Pierre sentit s'évanouir ses préventions,

— Que tu es enfant! répliqua Mme Rémondi, qui se leva lentement.

Puis avec une petite moue :

— Je la gâte un peu, il n'y a que quinze jours qu'elle m'est revenue du couvent.

La femme de chambre apporta une ombrelle pour la châtelaine. Mlle Claire planta son chapeau au hasard et s'enfuit en courant, tandis que deux grands lévriers, couchés au bas du perron, s'étant dressés à sa voix, jappaient autour d'elle, faisant des bonds jusqu'à son épaule.

La mère suivait au bras de M. de Romaz, essayant d'excuser ces exubérances d'enfant.

On entra aux écuries. Le *correct* britannique avait entièrement présidé à l'installation des *boxes* et aux moindres détails des aménagemens. Les Marseillais affichaient là, comme ailleurs, leurs luxueuses prétentions. Pierre remarqua quelques très beaux sujets qui méritèrent son approbation de connaisseur. Comme ils ache-

vaient leur tournée, ils trouvèrent Mlle Claire qui baisait fort gentiment le museau rose d'un cheval blanc. Son chapeau s'étant dérangé, pour s'en débarrasser, elle l'avait planté sur les oreilles de la bête.

— Voyez donc, dit-elle dans un éclat de rire, comme il est drôle ainsi!

Mais au même instant Pierre surprit un signe de la mère à la fille qui, tout aussitôt, affecta des mines de demoiselle.

Après une courte visite aux volières et à la faisanderie, on regagna le château; le Marseillais attendait pour se mettre à table. Le dîner était servi avec une sorte d'exagération de luxe dans le service, le nombre des gens, le menu des plus compliqués et des plus rares. Le savonnier riait de son gros rire de bourgeois content de tout. Sa femme, au contraire, guindée dans ses façons, le surveillait du coin de l'œil, comme pour contenir une humeur trop facétieuse. Habituée à ces escarmouches, et sûre de conduire tout son monde avec son gentil sourire, Claire dévorait à belles dents, babillant avec la liberté d'allures qui semblait lui être familière et qui chez elle était une grâce.

On prit le café dans le salon d'or. La fillette apporta à Pierre une boîte du Japon pleine de cigares.

— En voilà un très sec, dit-elle, en touchant un londrès du bout de son petit doigt.

— Choisi par vous, mademoiselle,.. dit Pierre galamment.

— Et vous pourrez fumer tranquille, je ne joue pas de piano.

— C'est-à-dire que tu n'en veux plus *toucher*, riposta vivement la mère, tu es paresseuse!..

Les lampes jetaient une douce lueur. Devant une table, le père faisait une partie de tric-trac avec sa fille. Un peu à l'écart, Mme Rémondi assise auprès de Pierre.

La soirée était tiède. Par les fenêtres ouvertes les senteurs du jardin montaient par bouffées. Pierre fumait. Mme Rémondi avait entamé l'affaire de Romaz. A un moment, elle s'interrompit à un éclat de voix de Rémondi et de Claire qui se querellaient sur un coup de dés.

— Mon Dieu! que vous êtes bruyans tous deux!

— Chut! chut! dit Rémondi en riant, le tonnerre gronde.

D'une façon presque naturelle, la savonnière en arriva à reparler de Claire, et, sans avoir l'air d'y toucher, elle entama les doléances maternelles sur la grande affaire de l'établissement d'une jeune fille... Claire allait avoir dix-huit ans.

— Après tout, nous n'avons qu'elle d'enfant, ajouta-t-elle, et ce ne sont certainement pas les partis qui lui manqueront. D'abord, nous ne tenons pas à la fortune, pourvu que celui qui lui plaira

soit d'une bonne famille, eût-il, comme tous les garçons, fait quelques folies de jeunesse. Eh! mon Dieu! ce sont souvent là les meilleurs maris. N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur de Romaz?

L'heure venue pour Pierre de prendre congé, toute la famille l'accompagna jusqu'à l'embarcadère.

— Enveloppe-toi, chérie, dit la mère, en jetant un fichu à sa fille.

Une lune splendide éclairait la nuit. La châtelaine avait pris le bras du voisin, tandis que Claire ouvrait la marche avec son père. La tête à demi cachée sous sa mantille blanche, par instans elle se retournait; ses deux grands yeux brillaient dans son visage d'enfant. Au moment où le jeune homme sautait en barque :

— Rappelez-vous que vous êtes toujours attendu! dit gracieusement Mme Rémondi.

— D'ailleurs, j'irai vous chercher, moi, ajouta le Marseillais, avec une forte poignée de mains.

— Bonsoir, monsieur! s'écria à son tour la fillette de sa voix jeune et sonore.

— Le *million* a de beaux yeux, se dit Pierre.

VII.

Le lendemain, à son réveil, Pierre s'amusa à se remémorer les moindres incidens de sa visite à la Tour. Il riait en lui-même des confidences de la mère, allusions un peu bien transparentes et que, sans trop de fatuité, il croyait pouvoir prendre pour lui. Tout cela ne semblait-il pas dénoncer quelque projet prémédité, une entente, sans doute, avec ce malin de Chavagnas, bien capable d'organiser un tel complot?

— Je veux que le diable m'emporte si la brave dame n'avait pas l'air de me tendre la perche! se dit-il.

Tout en se moquant, il s'habilla en hâte pour courir aux Saintes : l'arrivée de Rémondi l'avait empêché de s'y rendre la veille. En longeant la rue du village, il aperçut de loin le capitaine sur sa porte. Quand il l'eut rejoint :

— J'ai passé la journée d'hier à la Tour, dit Pierre.

— Oui, je m'en suis douté. Albine vient de partir à l'instant pour aller voir Claire.

— Ah!

— Elle ne rentrera que ce soir. C'est toi qui la remplaceras. Hèle la Louisoun pour qu'elle nous fasse à déjeuner.

Pierre, au fait des choses du ménage, alla chercher la servante qui demeurait auprès de l'église. Le repas fut bientôt préparé. Il se mit à table en face du capitaine, à la place d'Albine,

dont l'absence le laissait tout déconfit. Il ne la verrait pas encore ce jour-là, et il sentait un grand vide, comme une impression d'ennui, presque de tristesse.

Les relations les plus amicales se nouèrent bientôt avec les hôtes de la Tour. Toute la famille, y compris Claire, avait visité le mas. L'affaire de la vente faisant les frais de ces allées et venues, Pierre en arrivait à croire qu'il s'était un peu hâté de supposer qu'on lui jetait la fille à la tête. Rassuré sur ce point délicat, il ne se pressait plus de conclure le marché.

— On s'habitue à tout, pensait-il en matière d'excuse, et d'ailleurs, pour achever de croquer ma fortune à Paris, j'y reviendrai assez tôt.

La vérité, c'est que toute sa vie, maintenant, était aux Saintes. Quoique charmante, Claire ne le distrayait pas de l'image d'Albine. Pour lui, Mlle Rémondi était une gentille pensionnaire déjà dressée aux allures mondaines, ayant ce babil aimable, cette assurance élégante des filles élevées à bonne école. Ces filles-là, il les connaissait. Il savait comment elles valsent, de quels mouvemens elles font bouffer leurs cheveux, de quels gestes elles manient leur éventail. En misé Féréol, au contraire, tout était neuf, étrange, irritant : c'était la femme inconnue, ignorée, qui éveille toutes les curiosités, avive toutes les ardeurs. En lui parlant, elle attachait sur lui son grand regard noyé sous de longues paupières, et dont les lueurs provocantes contrastaient si étrangement avec la froideur tranquille de ses paroles. A chaque entrevue, il sentait croître la fougue de ses sens. Par instans, des envies folles le prenaient de baiser ces beaux cheveux noirs, de saisir cette jolie main, un peu hâlée, pour y coller ses lèvres. Il se demandait quelles pensées cette sauvage superbe étouffait sous ses attitudes de sphinx, sous sa froideur presque hautaine. Il se disait qu'une étincelle ferait éclater quelque jour ce volcan; un incendie devait couver sous cette neige.

Les chaleurs commençant à se faire sentir, souvent, l'après-midi, Pierre et Albine emmenaient le capitaine sur la grève. Sans port, sans abri, la plage solitaire des Saintes-Maries n'est même pas troublée par les pêcheurs. L'horizon est immense, limpide; l'eau se détache en vigueur sur la teinte claire et lumineuse du ciel. A l'ombre des dunes, où végètent quelques touffes d'*angame*, on passerait des heures sans se lasser de cette monotonie grandiose, de ce long murmure qui vient du large, de cette coloration éblouissante. — Pierre s'asseyait aux pieds de la jeune fille. Parfois, s'arrêtant court au milieu de l'entretien, le bruit sourd des vagues bleues, roulant sur le sable pailleté de mica, le berçait dans quelque étrange rêverie. Si le capitaine l'interrogeait tout à

coup, il semblait s'éveiller, et c'était l'occasion d'un accès de gaîté.

Dans les choses d'amour, la prévoyance n'a jamais eu part, et il est entendu que le cœur a toujours ouvertement rompu avec la raison. On eût donc fort étonné Pierre en lui demandant quel avenir il envisageait à sa passion. En ses transports les plus extravagans, la pensée de faire d'Albine sa femme ne lui fût jamais venue. Les préjugés de son éducation, ses idées sur le monde, tout le détournait d'une de ces folies du cœur qui enflamment certaines imaginations généreuses et séduisent quelques âmes sages. D'un autre côté, en dépit de ce respect de l'hospitalité, que les amans s'excusent si facilement de violer, le caractère de misé Féréol suffisait à la protéger contre toute tentative. Elle n'était pas de celles qu'on surprend et qu'un moment de faiblesse livre sans défense. — Il n'entrevoyait aucun but : il aimait !

VIII.

Un jour enfin, il se trahit. Seuls, tous deux, dans le petit salon de la maisonnette, leur causerie avait roulé sur les Rémondi. Pierre s'étant moqué avec beaucoup de verve du savonnier et de la savonnière :

— Vous êtes méchant, Pierre, dit misé Féréol, ne pouvant toutefois s'empêcher de sourire.

— Ma foi ! vous avouerez que leur prétention n'engage pas à l'indulgence.

— Ce sont de braves gens, c'est tout ce que je sais apprécier. Une paysanne comme moi ne s'entend guère aux façons ni au beau langage.

— Vous êtes trop modeste, je ne sais pas au monde une femme qui ne fût fière de vous ressembler. Il y a en vous quelque chose d'indéfinissable dont on est forcé de subir le charme...

— Il n'y a en moi, interrompit-elle, qu'une vive affection pour mon père, et le courage dans la vie qui nous est un devoir à tous.

Après un silence :

— Décidément, reprit-il, je sens que, quoi que je dise ou que je fasse, je vous suis insupportable.

— Quelle idée !

Il eut un geste de dépit.

— Et, d'ailleurs, que vous importe?

— Vous êtes dans un mauvais jour, dit-elle en souriant.

— Non, je songe seulement que vous ne me comprenez pas, répliqua-t-il d'un ton presque amer.

Elle ne répondit rien. Pendant quelques minutes, il la contem-

pla, envahi par ce trouble qu'il avait tant de peine à dominer près d'elle. Puis, d'une voix basse et émue :

— J'en suis arrivé à ne plus vivre qu'avec une pensée, murmura-t-il, une seule. Je sens que ma volonté, ma raison, ne me protègent plus. J'ai oublié pourquoi je suis venu ; je ne songe plus à m'éloigner. Rien ne m'intéresse en dehors d'ici. J'ai des bonheurs insensés et d'épouvantables tortures. Je suis las de lutter. Albine, vos dédains sont trop cruels...

Misé Féréol ne s'était pas départie de son calme indifférent. Par instans seulement, ses sourcils s'étaient légèrement rapprochés. Les yeux sur son ouvrage, elle n'avait même pas tenté d'interrompre cette tirade dont chaque parole était un aveu. Avait-elle peur de cette fougue? Pierre n'en put rien deviner. Ne comprenait-elle donc pas qu'il s'agissait d'elle, qu'elle était adorée éperdûment, follement, que la passion, si difficilement contenue, débordait soudain du cœur et des lèvres? Ou bien redoutait-elle une déclaration plus directe? Tout à coup, elle se leva, et d'un ton glacé :

— La ménagère vous renvoie, dit-elle; j'ai mes provisions à faire au village.

A demi étourdi, il marcha auprès d'elle jusqu'à la porte. Là, sans rien ajouter, elle s'enfuit précipitamment.

Effrayé de l'aveu qu'il avait osé, Pierre cherchait à deviner sous quelle impression Albine l'avait quitté. N'avait-il pas tout perdu en se dévoilant? Ce soir-là, il devait dîner à la Tour. Il envoya un mot d'excuse et s'enferma seul chez lui.

Il songeait. Nos propres sentimens semblent colorer les objets qui nous environnent comme d'un reflet de nous-mêmes. Le salon du grand-père avait cette harmonie paisible qui dénonce un bonheur calme, ce je ne sais quel ensemble où le confort est tout intime, où l'on se sent chez soi, au milieu des siens. Dans un grand cadre, une peinture naïve représentait l'aïeule, sa coiffe arlésienne crânement posée, son œil noir largement ouvert. Elle avait été belle et aimée. Dans un coin, sa table à ouvrage, où quelque tricot inachevé avait été précieusement gardé, un coffret à son chiffre, un nœud de ruban; un trophée d'armes, une carte géographique que la main d'Élie Bodin avait couverte de signes, des étagères garnies de petits navires modèles, la bibliothèque sainement choisie. De tout cela s'échappait un parfum d'amour et de quiétude. Pierre remontait dans le passé, évoquant les longues années vécues là par les vieux époux. Et l'image de misé Féréol flottait devant ses yeux, tantôt chaste vision qui imposait tous les respects, tantôt ombre irritante qui le rendait fou de désirs. Il se demandait quelle avait été sa pensée en l'écoutant, quels mouvemens avaient

agité son cœur. Effrayée de ses ardeurs et de ses flammes, quelle lueur avait éclairé soudain sa jeunesse, encore endormie dans ses innocences d'enfant? Il eût voulu voler près d'elle, l'interroger, l'étreindre, lui apprendre tout ce qu'elle ignorait d'elle-même, lui révéler cette soif de passion que tout être porte en soi, et qu'elle trahissait à son insu par les effluves brûlans de son regard, pénétrer son âme, s'en emparer comme d'une création, animer enfin de son souffle cette Galatée superbe qu'il croyait déjà lui appartenir. Mais non, muette, insensible, rien n'avait ému sa placidité indifférente. Dès le premier jour, elle l'avait pris pour un garçon sans caractère et sans raison. C'est là un de ces jugemens qu'une femme ne révoque pas.

Le lendemain, comme d'ordinaire, il se rendit aux Saintes. Une sorte de dépit se mêlait à son impatience de la revoir. Cette paysanne, cette ignorante du monde s'était emparée de sa vie.

Quand il arriva, le capitaine était seul dans le jardinet, occupé à raccommoder un filet. On parla de la pêche, du vent, de mille riens; le temps passait.

— Albine est donc sortie? demanda Pierre.

— Non, elle était ici tout à l'heure... Quelque affaire de ménage, sans doute.

En vain Pierre prolongea sa visite; il lui fallut se retirer sans l'avoir aperçue.

Le jour suivant, dès le matin, il était chez les Féréol. Il y resta jusqu'au soir. Elle ne parut pas. L'intention était évidente : elle le fuyait.

La coquetterie la plus exercée n'eût su inventer moyen plus habile que cette retraite soudaine pour exalter jusqu'au délire la passion bouillonnante et affolée de Pierre, devenue un véritable martyre. Avec une persévérance entêtée, chaque après-midi, il partait pour les Saintes, pris d'un espoir secret. Elle ne paraissait pas. C'était une épreuve peut-être, un hasard; il est parfois de si étranges coïncidences. Son cœur battait plus fort quand il arrivait à la maison. Le capitaine était seul. Allait-elle venir? Palpitant, distrait, il attendait. Le temps s'écoulait; attristé, irrité, il cherchait à prendre congé sans se trahir; mais une fois sur la route, la colère l'étreignait : il s'y abandonnait, maudissant sa folie, accusant l'ingrate de se jouer de lui, se moquant de cette poursuite bête, sans but. Puis, quand il avait recouvré quelque calme, l'amour-propre suscitait comme une fausse honte de se laisser vaincre dans cette lutte où elle semblait garder tout l'avantage. Il se devait à lui-même de lui marquer à son tour quelque indifférence. Satisfait de cette excuse qui cachait un désir ardent, il s'abandonnait à une pensée

tenace de la revoir, s'aveuglant de bonne foi sur sa passion, qui s'enracinait de plus en plus profonde.

Une semaine s'était écoulée, dans ces déceptions et ces dépits quand, un après-midi, Pierre trouva misé Féréol assise auprès de son père. A sa vue, elle se leva rougissante, lui fit un imperceptible signe, et sortit en emportant son ouvrage. Le capitaine resta aussi surpris que son hôte.

— N'y prenez point garde, dit-il avec embarras. Albine est dans un accès de sauvagerie.

Mais Pierre n'écoutait pas. Une idée étrange, insensée, lui surgit tout à coup. Ce trouble, cette rougeur... Pendant une minute, étourdi, il ferma les yeux : son cœur battait à se briser. A grand'-peine, il parvint à se dominer, et, tant bien que mal, imaginant un prétexte, il s'échappa.

Aimé! il était aimé!.. Il croyait marcher dans un rêve. Ce pauvre pays resplendissait de toute la joie de son âme. Le marais, avec sa bordure de roseaux effarouchés, avec ses eaux nuancées où le soleil semait des paillettes d'or, donnait un éclat féerique à la plaine dévastée. Les oiseaux pépiaient dans les tamarix. Tout était en fête.

La soirée s'écoula délicieusement dans ces songeries où chaque souvenir vient encore confirmer l'espoir. Comment n'avait-il pas deviné plus tôt? Parmi ces paysans, n'était-il pas le seul que la belle misé Féréol pût distinguer? Avec sa nature délicate, ne devait-elle pas être prise par ce côté d'éducation raffinée dont elle avait un si naturel instinct? A son insu, l'amour avait grandi dans cette intimité, jusqu'au jour où, effrayée d'elle-même, elle avait fui... Il est des minutes qui rachètent des semaines d'angoisse.

IX.

Pierre arrivait aux Saintes.

— On ne passe pas.

C'était la jolie Claire Rémondi, qui barrait avec son ombrelle l'entrée de la haie.

Il s'inclina en riant.

— J'avais aperçu votre robe rose du bout de la rue.

— Est-ce qu'elle ne me va pas, ma robe rose?

— Vous savez bien que tout vous va, mademoiselle.

— Pour cette galanterie, je désarme, dit-elle, en abaissant son ombrelle.

Elle marcha devant lui jusqu'au petit salon.

— Venez vite apprendre la grande nouvelle, continua la fillette : Honorat est reçu capitaine, et nous lui donnons le commandement

de *la Claire*, un navire superbe de douze cents tonneaux, tout frais sorti des chantiers de Liverpool.

Le capitaine, rayonnant, ne se lassait pas de remercier Rémondi, dont la grosse bonhomie se défendait contre toute cette gratitude.

— Allons donc! je fais mon affaire en faisant la vôtre. Honorat est intelligent et dévoué. La meilleure chance est pour moi.

Misé Féréol, de son côté, rapportait à Claire toute cette joie. Quelle surprise pour le pauvre cousin, déjà préoccupé de trouver un emploi!

Le Marseillais coupa court à ces effusions en se levant brusquement.

— Claire, cria-t-il, partons vite, nous sommes en retard.

La voiture attendait le père et la fille au bout du village. Pierre et Albine voulurent les accompagner jusque-là. Le Marseillais offrit son bras à misé Féréol. Claire prit celui du seigneur de Romaz.

— Faisons cortège, dit-elle.

Les Rémondi, installés dans leur calèche, après un dernier adieu, Pierre et Albine restèrent seuls pour la première fois, depuis ce jour où il s'était trahi. Un peu embarrassé, il ne trouvait rien à dire, s'attendant à ce qu'elle esquivât leur retour à deux. Mais soudain, comme si elle eût pris une résolution :

— Pierre, dit-elle, passons par la grève. Voulez-vous?

Cet air délibéré, succédant à tant de réserve, le jeta dans une surprise extrême. Ce tête-à-tête hautement demandé lui parut cacher un mystère. Il s'en effraya presque. Un pressentiment vague l'agitait, une sorte d'appréhension secrète qu'il ne savait définir. Elle aussi se taisait, marchant d'un pas rapide. Bientôt, ils eurent atteint une place abritée par la dune et semée d'*anganes*. Au bord de la Méditerranée, ces heures étincelantes de soleil sont d'un calme sévère, dans leur limpidité d'azur et d'or. Une sorte de murmure emplit l'air, rumeur confuse et étouffée qui vient du large, voix de l'abîme profond.

Une frange d'écume bordait le rivage comme une traînée de neige; et la nappe limpide frissonnait à peine sous un remous presque insensible, tandis que la lumière y reflétait ses mille colorations. Misé Féréol fit signe au jeune homme de s'asseoir à ses côtés.

— J'ai à vous parler, Pierre, dit-elle d'une voix tranquille et ferme où perçait comme une décision mûrement réfléchie. Mon père doit ignorer les motifs d'une sorte de gêne survenue entre nous. Il s'en inquiète et ne peut la comprendre. Il faut que vous m'aidiez à lui épargner jusqu'à l'ombre d'un trouble dont il souffrirait plus que moi.

A ce début, Pierre sentit une impression de froid. Leurs regards s'étant rencontrés, elle baissa vivement la tête, et d'un ton radouci :

— Pardonnez-moi, reprit-elle, je ne veux pas vous blesser. Il est tout naturel que vous ne vous soyez pas préoccupé de certaines choses... qui peuvent devenir un chagrin pour moi-même.

— Un chagrin, Albine! Oh! ne savez-vous pas, n'avez-vous pas deviné tout ce qu'il y a dans mon cœur de dévoûment pour votre père et pour vous?

— Si! Et c'est parce que je crois à ce dévoûment que j'y viens faire appel, quoi qu'il puisse vous en coûter.

— Mon Dieu! que voulez-vous dire?

— Je veux vous demander de ne plus revenir aux Saintes, où votre présence si assidue peut étonner ce pauvre monde qui nous entoure...

— Quoi! vous craignez?..

— Oh! je ne crains rien, répliqua-t-elle en relevant la tête avec assurance, on me connaît assez!

— Eh bien! alors?

— Ce qu'on n'oserait penser, je le pense, moi, continua-t-elle. Et la fierté que j'ai pour mon père et pour moi me fait un devoir de me défendre contre tout ce qui pourrait froisser une susceptibilité excessive peut-être, mais dont je ne me départirai pas.

Pierre l'écoutait, atterré de ce langage froid et dur, sous lequel perçait une émotion visible aux battemens de cœur qui soulevaient le corsage de misé Féréol.

— Voyons, reprit-il, presque effaré, tout cela est un jeu, n'est-ce pas? Albine, vous voulez m'effrayer,.. ou m'imposer une épreuve,.. Ce que vous dites là est impossible. Je vous jure que je ne vous comprends pas.

A ce mot, elle fixa son regard sur le regard de Pierre.

— Vous ne me comprenez pas? poursuivit-elle hardiment. Eh bien! je vais parler.—Abusant de la naïve confiance de mon père, de cette liberté de frère, enfin, qu'il vous laissait avec moi, vous n'avez pas craint d'y insulter, en jetant entre nous je ne sais quelles paroles de galanterie de votre monde qui m'ont forcée à vous fuir, de peur d'en être réduite à vous montrer mon mépris.

— Albine! non! non! Oh! pas ce mot-là du moins, c'est trop! Je ne l'ai pas mérité. Eh bien! oui, j'ai été coupable, j'ai été fou. Vous savez bien que j'ai mal vécu, que je n'ai jamais pensé, que j'ai toujours mal agi, entraîné par l'exemple funeste de ce monde mauvais qui était le mien. Hélas! vos railleries, vos dédains me l'ont assez fait entendre. Mais vous offenser, vous ou votre père, grand Dieu! Est-ce ma faute à moi, si, converti par vous au bien, au vrai, à tout ce qui élève le cœur, et le courage, et la foi, si, corrigé tout à coup de ma futilité stupide, je me suis cru meilleur et plus près de vous? Est-ce ma faute enfin, si, vous aimant pour

tout ce que vous avez fait de moi, je n'ai pas su vous cacher ma folie, ma souffrance et...

— Taisez-vous! taisez-vous! s'écria-t-elle en l'interrompant avec une impétuosité étrange.

— Mais pourquoi? Albine, Albine, si je vous aime? répliqua-t-il en saisissant une de ses mains.

Elle la retira brusquement et se leva comme pour s'enfuir. Mais aussi prompt qu'elle, d'un bond, il fut debout. Il la retint de force par les poignets, et dans une sorte d'égarement :

— Albine, je vous en prie, ne nous séparons pas ainsi, dit-il. J'ai eu tort; j'ai mal fait de troubler notre amitié. Mais que vous importe comment je vous aime? Je me tairai.

— Laissez-moi, s'écria-t-elle en désordre et essayant de se dégager.

— Non, reprit-il violemment, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez pardonné, que vous ne m'ayez dit pourquoi vous êtes si dure avec moi.

— Parce que je ne vous aime pas!.. Et je ne vous aime pas, parce que tout ce que j'ai jamais vu en vous du caractère d'un homme, c'est cet acte de brutalité que je subis. Vous me faites mal! vous dis-je; vous me faites mal!

Atteint au cœur par ces mots, il ouvrit les mains; elle s'enfuit, le laissant atterré de cette étrange scène. Cloué sur place, il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eut disparu derrière une butte de sable où séchait un amas de varech.

X.

Tout d'abord, Pierre resta écrasé, absorbé dans une méditation stupide; on eût dit qu'il avait perdu la pensée. Puis, soudain, il se redressa. Un rire amer s'étrangla dans sa gorge. Vraiment, il l'avait échappé belle. Emporté par un mouvement désordonné de passion, la tête égarée dans une sorte de délire, excité par cette résistance dédaigneuse et s'entêtant à la vaincre, peut-être, si elle ne l'avait pas arrêté, allait-il lui demander d'être sa femme? Quoique bien aise d'avoir évité pareille sottise, il éprouvait pourtant une irritation âpre, un regret cuisant à l'idée que, maintenant, tout était bien fini entre eux.

Rentré à Romaz, se défiant sans doute de lui-même, il dîna à la hâte et alla s'installer chez la mère Isoarde. Il essaya de babiller avec Planette, de rire avec les gens. Mais, vers dix heures, il fallut bien regagner le mas.

Quand il se retrouva dans sa chambre, quand tout fut silence autour de lui, il se laissa tomber accablé dans un fauteuil. Le sou-

venir le ressaisit. Il se sentait impuissant à lui échapper. Les paroles dures et dédaigneuses d'Albine lui revenaient à la mémoire, ses regards courroucés, son accent froid et méprisant, il se retraçait tout. — Torturé par ces rappels, il se leva. La lande s'étendait endormie, sous un ciel lumineux. Au loin, le village des Saintes se découpait nettement sur l'horizon pâle et clair. Il ouvrit brusquement la croisée et s'accouda au balcon. Elle le méprisait!.. Des élans d'indignation folle le saisissaient, des tentations furieuses de bravades inouïes. Que pouvait-il inventer pour se relever à ses yeux?

Après quelques heures d'un sommeil de fièvre, il se réveilla abattu, découragé. Sa colère s'était apaisée. Par un triste retour, il songeait qu'en effet l'existence qu'il avait menée jusqu'alors était inutile et misérable, aux yeux de cette fille fière et énergique, habituée à tous les courages, à toutes les luttes. Nous subissons à notre insu l'influence du milieu et des êtres qui nous entourent. Il en arriva peu à peu à absoudre la cruelle bien-aimée, il comprit presque sa sévérité, et, au fond de lui, il s'avoua peut-être qu'elle avait raison.

Après la défense si formelle de misé Féréol, Pierre, désormais, ne pouvait plus reparaître aux Saintes. A l'heure de la visite habituelle, un accablement douloureux le saisit. C'était fini; il ne la verrait plus. Pour échapper aux questions de Planette, il sortit, et comme à l'ordinaire, gagna la route. Mais après quelques pas, il se retourna brusquement, et coupant à travers le marais, marcha au hasard, cherchant à s'arracher à ce souvenir qui l'obsédait. Il y avait un mois à peine qu'il était arrivé dans cette solitude. On eût dit qu'un siècle se fût écoulé entre sa vie présente et celle qu'il menait quelques semaines auparavant.

Dans ce courant de pensées, il avait atteint les bords du Valcarès. Rien n'est comparable à la désolation de ces plaines incultes. Des eaux stagnantes, des lambeaux de terrains rongés, des roselières à demi submergées, le Grand-Palun s'étendait ainsi l'espace de plusieurs lieues. Arrêté au milieu de la lande, il contemplait ce désert. L'étang, presque desséché, semblait en augmenter encore l'aspect sinistre. C'était bien le coin le plus affreux de cette Camargue, pourtant déjà si triste. Les mugissemens des bœufs sauvages troublaient seuls ce silence de mort. Pierre avançait machinalement. Une voix l'interpella tout à coup.

— Hé! monsieur!

Derrière le pli de terrain où il s'abritait du soleil, un *guardian*, mouchoir rouge noué sous le feutre, son trident à ses côtés, se leva. Il avait reconnu son maître.

— Prenez garde d'enfoncer, dit-il; vous allez vous perdre, bien sûr.

Pierre eut un mouvement de mauvaise humeur.

— C'est bon! c'est bon!

L'homme haussa les épaules et se tut.

Pierre, en effet, sentait le terrain céder sous ses pieds. Il se rapprocha.

— Allons, accompagnez-moi, dit-il.

— Il faut d'abord laisser revenir mon *dondaire*.

Le *dondaire* est un taureau apprivoisé; une sonnette au cou, on l'a dressé à poursuivre les taureaux mutinés qui tenteraient d'abandonner le troupeau.

Cette existence d'un *guardian*, vivant avec ses bêtes sur la lande, éteint toute intelligence, tandis que le corps s'endurcit, exposé aux intempéries. Celui-ci était vieux, blanchi à son dur métier. Il s'était recouché à l'ombre, son œil fixé dans le vide. Pierre enviait ce calme somnolent, cet engourdissement, cette insensibilité de l'âme qui préserve peut-être de toute souffrance. Tout à coup, l'homme se dressa.

— J'entends le *dondaire*.

Un tintement de clochettes se rapprochait. Un taureau venait vers eux, suivi d'un second qui s'arrêta auprès du *guardian*.

— Maintenant, marchons, dit-il.

Il faut une longue pratique pour se hasarder sans danger sur ces langues de terre. Souvent, la couche solide, fort peu épaisse, s'effondre sous les pas. A un endroit, Pierre aperçut de gros pieux, à demi pourris et déjetés qui dessinaient une sorte de courbe dans la *sansouïre*.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda-t-il.

— Ça, c'était pour la rivière, répondit le *guardian*. Une idée de M. Bodin!..

Ces mots rappelèrent tout à coup à Pierre le grand projet tant de fois vanté, et regretté, dans les causeries des Saintes. Il crut entendre Albine s'enthousiasmer à ce rêve d'Élie Bodin : fertiliser ce désert, arracher à la misère et à la mort tant de malheureux. Et, regardant ce tracé, maintenant inutile, il songeait... Tout pensif, il regagna le mas, l'esprit flottant, plein de vagues pensées.

Dans la chambre du grand-père, une feuille de carton était clouée par quatre clous sur la boiserie. Jusqu'alors, il avait à peine remarqué ce plan du Grand-Palun, mais du Grand-Palun transformé, assaini, peuplé. Pris de curiosité, il se mit à l'étudier. Le profil de la plaine était soigneusement relevé. Avec un peu d'illusion, on eût pu imaginer ce que devait être ce travail, colossal comme résultat, et assez simple dans la pratique. Là, des canaux d'asséchement où les marais venaient se déverser; ici, des *roubines* habilement ménagées apportaient l'eau du Rhône à travers la lande inculte; au

bord du Valcarès, les bâtimens d'un mas ébauchés; un hameau, formé de cabanes et d'étables, se groupait alentour.

Le bruit de la porte le tira de cette contemplation; Chavagnas entrait radieux.

— Tiens, c'est vous? dit Pierre.

— Mon Dieu, oui! Rémondi m'a appelé à la Tour pour une affaire, et je n'ai pas voulu venir si près de vous sans vous voir. Eh bien! tout marche; il paraît que nous n'avons plus qu'à dresser nos actes de vente... Mes complimens.

Sans répondre au notaire, Pierre l'amena devant la carte jaunie.

— Connaissez-vous ça, Chavagnas? demanda-t-il.

— Ça? Parbleu! c'est le plan du Grand-Palun, avec les travaux que ce pauvre Bodin voulait entreprendre.

Un instant, ils regardèrent tous deux le croquis. Puis Pierre fit asseoir le notaire en face de lui.

— Dites-moi, Chavagnas, reprit-il, mon grand-père a dû vous parler souvent de ce projet?

— C'était son dada.

— Donc, vous avez été le confident de ses vues, de ses idées, pour mener à bien cette entreprise?

— Naturellement. J'ai même chez moi tout un paquet de paperasses, auquel j'ai collaboré quelque peu.

— On m'a dit que des études sérieuses avaient été commencées par un ingénieur.

— C'est très vrai. Oh! la question a été étudiée à fond. Si votre grand-père avait vécu quelques années de plus, vous auriez une fameuse propriété, à la place de votre lande à taureaux.

Une pensée illumina le regard de Pierre.

— Et vous dites, reprit-il, que vous avez chez vous les papiers qui concernent l'affaire?

— Parfaitement. Plans, rapports, calculs, etc,.. tout cela fait partie de votre succession.

L'air songeur de Pierre frappa soudain Chavagnas. Le front dans sa main, le jeune homme semblait absorbé par des réflexions graves. Au moment où le notaire allait l'interroger, il leva la tête.

— Chavagnas, dit-il, j'ai l'intention de reprendre ce projet. Avec ce qui me reste, cela serait-il possible?

En entendant ces paroles, le notaire fit un bond sur son fauteuil.

— En voilà bien d'une autre! s'écria-t-il. Comment! vous?..

— Mais ne serait-ce pas une bonne affaire?

— Oh! à tripler vos revenus du coup, rien de moins!

— Alors, répondez à ma question sur les ressources nécessaires. A quel chiffre monteraient les travaux?

— Ma foi, vous m'en demandez bien long... En tout cas, je puis

vous assurer que, pour pareille entreprise, ce ne serait pas les fonds qui vous manqueraient.

— Eh bien! envoyez-moi les papiers relatifs à l'affaire.

— Je ferai mieux. Si vous êtes décidé à étudier tout cela, je vous enverrai aussi Massol.

— Qu'est-ce que Massol?

— L'ingénieur qui avait commencé les travaux, il y a trente ans.

— Envoyez aussi Massol.

— Tout de bon? — Ah! çà, mais... et Paris?

— Paris? j'y renonce.

A ce mot, Chavagnas eut un de ces sourires narquois qui lui étaient particuliers. Il regarda Pierre en homme qui devine le fin fond des secrets.

— Alors, c'est donc fait? Il y a anguille sous roche, reprit-il. Eh bien! mon cher, mes nouveaux complimens.

— A quel propos?

— Ah! dit en riant le notaire, inutile maintenant de barguigner. J'en sais long. Mme Rémondi, qui est la forte tête de la Tour, est folle de vous. Je viens d'avoir avec elle un sérieux entretien au sujet d'une jeune personne... Gaillard, vous avez fait des vôtres! car il paraît que la jolie Claire a déjà le cœur tout plein de rêves... Bref, le père aussi vous adore, et, pour ne pas aller par quatre chemins, il me reste à vous dire que je suis formellement chargé de vous encourager dans une demande que votre timidité bien naturelle retient.

Pierre avait écouté sans sourciller.

— Mon cher Chavagnas, répliqua-t-il d'un ton qui semblait couper court à toute insistance, tranchons donc une bonne fois cette question qui paraît laisser subsister un malentendu entre nous. Je suis allé à la Tour, j'y retournerai encore, en voisin, à la condition qu'on ne se méprenne pas sur mes intentions. Mlle Rémondi est peut-être une jeune fille charmante, mais elle ne me plaît pas. Jamais, entendez-vous bien, jamais je ne l'épouserai.

A cette déclaration si nette, Chavagnas resta comme abasourdi. Il était facile de comprendre que la résolution de Pierre n'était pas une de ces volontés qu'on ébranle ou qu'on peut fléchir. Le notaire dut se résigner,

— Un million! soupira-t-il.

— Allons donc! reprit le jeune homme en souriant, ne venons-nous pas de découvrir une mine à exploiter?

Le notaire resta jusqu'au lendemain. Très pratique en affaires, même en ce qui concernait les rendemens agricoles, Chavagnas était de bon conseil, et son dévoûment doublait encore son habi-

leté. Pierre avait hâte de se jeter dans ce travail, espérant sans doute qu'il s'y guérirait de ses souvenirs. Durant la soirée, on régla les questions les plus pressantes. De l'avis de Chavagnas, Massol était peut-être un peu vieux pour une telle entreprise; mais il avait un fils, ingénieur distingué, qu'il s'adjoindrait. Quant aux fonds, on en trouverait plus qu'il n'en faudrait. Enfin, le séjour de Pierre en Camargue devant se prolonger, et, la vente de Romaz étant indispensable à la liquidation des intérêts des deux frères, le notaire se chargea d'obtenir de Rémondi une année de répit pour l'entrée en jouissance. D'ici là, Pierre aurait le temps de se bâtir un logement dans le nouveau mas.

Le lendemain matin, avant de regagner Arles, Chavagnas voulut aller visiter le Grand-Palun. Montés sur de solides chevaux de Camargue, ils cheminèrent par les marais, sous la conduite d'un *guardian*. Quand ils eurent atteint le Valcarès, ils s'arrêtèrent pour embrasser l'immense étendue désolée.

— Mon Dieu! une telle transformation est-elle possible? murmura Pierre, presque effrayé de la tâche qu'il allait entreprendre.

— C'était ainsi dans la haute Camargue, répliqua le notaire, et vous avez vu leurs prairies et leurs bestiaux.

Chavagnas laissa Pierre plein d'espoir et de confiance. Un intérêt nouveau entrait dans sa vie. Avec cette fougue de jeunesse qui se prend si vite aux choses d'imagination et de cœur, immédiatement il eût voulu se mettre à l'œuvre. La pensée surtout qu'il avait trouvé le moyen de se relever fièrement aux yeux d'Albine le jetait dans une fièvre d'enthousiasme et d'orgueil. Il allait enfin se venger de tant de dédains.

XI.

Ainsi que l'avait promis le notaire, deux jours plus tard, les Massol, père et fils, survenaient, munis des documens qui se rattachaient au grand projet d'Élie Bodin. Quoique l'affaire eût été étudiée à fond, il fallait l'examiner à nouveau, en dépit de l'impatience de Pierre qui traitait de lenteurs ces préliminaires obligés de la mise en œuvre. Tout en acceptant la direction de l'entreprise, l'ingénieur comptait se décharger sur son fils de la conduite des travaux. Pierre agréa volontiers cet arrangement. Le jeune homme l'avait séduit à première vue. Les choses ainsi décidées, le surlendemain le vieux Massol, après une tournée générale et quelques instructions, regagna Arles.

Enfin Pierre put dépenser l'ardeur qui le dévorait. Feuilletant les paperasses, comparant les plans, relevant les calculs, il se faisait tout expliquer. Son ignorance avait besoin d'une longue initiation,

Il s'irritait de ne rien comprendre à ces termes techniques, de pouvoir à peine suivre les démonstrations les plus élémentaires. Une partie des journées se passait avec le jeune Massol, sur la lande, à lever des croquis. En perspective, tous deux voyaient déjà la plaine se transformer, se peupler.

Sur ces entrefaites, un matin, Pierre se rendait au Valcarès, quand, à mi-chemin, il rencontra misé Féréol. Il affecta de détourner la tête, malgré l'émotion qui l'étreignait. Elle s'arrêta, et, sans un mot, lui tendit sa main. Il ne la prit pas. Elle eut un regard d'étonnement presque douloureux, et avec un sourire doux et triste, d'un ton embarrassé :

— J'ai entendu dire que vous vouliez continuer les travaux abandonnés, dit-elle.

— C'est en effet mon intention, répliqua-t-il sèchement.

— Alors, reprit-elle de plus en plus timide, l'idée m'est venue de vous féliciter.

— Je ne mérite pas vos félicitations, interrompit-il du même ton froid; j'ai trouvé l'occasion d'une bonne affaire, j'en profite, voilà tout.

— Oh! non! ne vous défendez pas, c'est si beau ce que vous allez faire!

Puis, d'une voix humble, presque suppliante :

— Pierre, j'ai été sévère et injuste, je le regrette, je vous assure. Que voulez-vous? Je suis une sauvage. Ce n'est pas ma faute... Je vous en demande pardon...

Elle leva sur lui ses grands yeux; devant ce visage impassible, dur, ses paupières se mouillèrent. Il ne faiblit pas.

— Je vous remercie, répondit-il avec quelque ironie, mais vous eussiez pu vous épargner cette démarche. Je n'ai attaché nulle importance à ce qu'il vous plaît de nommer votre injustice et votre sévérité. Je n'ai donc ni à vous pardonner ni à vous en vouloir.

Une minute, elle resta comme atterrée. Enfin, d'une voix basse et tremblante :

— Adieu! dit-elle.

— Adieu! répondit-il.

Il faut peu de chose pour raviver un souvenir mal éteint. En dépit de ses rancunes, de ses colères, Pierre n'avait jamais oublié. Il avait cru chasser la pensée d'Albine, mais elle couvait au fond de lui, impérieuse et poignante. N'était-ce pas pour elle et à cause d'elle qu'il s'était résolu à continuer l'œuvre du grand-père? — Cette démarche le jeta dans un désordre extrême. Ce fut d'abord un étonnement, une sorte de stupeur où il eut quelque peine à se reconnaître. Pourquoi était-elle venue? pourquoi ces excuses? pourquoi cet aveu de sa dureté, et ce regret qu'elle en témoignait?

enfin, quelle raison la poussait à s'humilier, à se compromettre presque par cette poursuite, où c'était elle, cette fois, qui implorait? Il la revoyait avec son sourire triste, son grand regard timide, ce trouble de tout son être. Il entendait sa voix hésitante, émue, suppliante... Et il s'abandonnait à de bizarres soupçons. S'il s'était mépris sur cette insensibilité, sur cette rigueur? Cet emportement farouche dans leur scène sur la grève, alors qu'elle s'était si vivement défendue contre l'espoir qu'il avait osé lui dévoiler d'être aimé d'elle, n'était-ce pas dépit, ou feinte pour l'abuser? Tant de véhémence n'accusait-elle pas comme une crainte, le sentiment de sa faiblesse? L'indifférence n'a ni courroux, ni éclats.

Durant quelques jours, tout en continuant ses travaux, il se livra en lui un étrange combat, à la fois doux et douloureux. Il en arrivait presque à ne plus douter qu'Albine l'aimait. Il se complaisait à se convaincre, à évoquer toutes les preuves qui l'affermissaient dans cette croyance. Mais retenu par une sorte d'orgueil, il n'osait revenir sur l'adieu brutal qu'il avait prononcé. Parfois pourtant, las de ces luttes, il voulait courir aux Saintes; puis il lui venait à l'esprit, soudain, que peut-être le capitaine savait tout. Elle avait pu se trahir, tout confesser, ou bien, froissée à son tour par ce dédain qu'il lui avait marqué, allait-elle s'en venger en le chassant?

Une semaine s'était écoulée dans ces anxiétés, quand, un matin, Pierre reçut un billet du vieux Féréol. On avait un service à lui demander; le capitaine l'attendait dans l'après-midi.

Ces deux lignes causèrent au pauvre amoureux une joie folle. Il crut deviner un appel d'Albine. En une seconde, tout ressentiment s'évanouit. Au sortir de tant d'angoisses, il sentait qu'il l'aimait davantage.

« Les pensées de travail, a dit un sage, ne vont pas seules. Elles en éveillent d'autres, saines, nobles, généreuses. » Déjà, dans l'esprit de Pierre, une idée avait germé, à son insu. Désir confus, peu à peu, la chimère avait pris corps. Rompant d'un coup avec son passé, trouvant une fortune dans son entreprise, ramené aux notions vraies de la vie, il songeait à un long bonheur auprès de la bien-aimée, à cette possession qui défie toute atteinte, au mariage enfin. Et pourquoi pas? La raison semblait cette fois justifier les enthousiasmes de l'amour. Albine n'était-elle pas de moitié dans son existence nouvelle, agrandie d'un intérêt si puissant? ne lui devait-il pas ce retour sur lui-même, cette conversion?

Quand il partit pour les Saintes, il était résolu à se déclarer. Les rêves d'amans ont des ailes. Il imaginait la joie inouïe qu'il allait lui apporter, il en savourait d'avance la surprise délicieuse. C'était à elle qu'il parlerait, à elle qu'il confierait ses désespoirs, ses transes, et cette adoration, cette reconnaissance, cet orgueil qu'elle lui

inspirait. Sans plus tarder, il la supplierait d'être sa femme. Quel avenir s'annonçait plus sûr, plus resplendissant?

Il atteignit l'entrée du village. Arrivé à la maison, il fut obligé de s'arrêter. Il tremblait comme un enfant. Le ciel était bleu, la mer avait ce calme uni d'un beau lac au repos. Tout palpitant, il poussa la petite porte de l'enclos. Elle était là, cueillant quelques fleurs à un maigre rosier sauvage. Elle pâlit si fort à sa vue qu'il eut peur de lui causer une émotion trop violente. Il s'approcha, n'osant parler. Un instant, ils restèrent immobiles, en face l'un de l'autre. Tout à coup, elle parut faire un effort.

— Venez, dit-elle, on vous attend.

Et d'un pas hâtif, elle marcha droit à la maison.

Le capitaine n'était pas seul. Un beau garçon, qui pouvait avoir vingt-cinq ans, une sorte de colosse bien découplé, le visage brun, aux traits réguliers, éclairé d'un regard franc et énergique, se leva à l'entrée de Pierre.

— C'est Honorat, dit le capitaine pour toute présentation.

Avec un bon sourire, qui donnait un véritable charme de bonté à sa rude physionomie, le jeune marin tendit sa main à Pierre.

Honorat! n'était-ce pas presque le frère d'Albine? Pierre répondit à ces effusions avec son âme d'amant qui devait aimer tout ce qu'aimait Albine.

— Je vous connais déjà, monsieur, dit Honorat. Les lettres de ma cousine m'ont tout appris de vous.

— Dis donc : Pierre, toi aussi, s'écria brusquement le capitaine.

— Le capitaine a raison, reprit Pierre; ici, on veut bien me considérer un peu comme de la famille. Faites comme les autres.

— Je ne demande pas mieux, répliqua le jeune marin. Mon Dieu! je m'explique comme un matelot, sans phrases, mais avec tout mon cœur. Vous avez en moi un ami sur lequel vous pouvez compter.

Il est des natures sympathiques qui nous prennent dès l'abord. Ce mélange de force et de bonhomie, de loyauté un peu âpre, frappait tout particulièrement Pierre. En dehors du lien qui attachait Honorat à Albine, il se sentait attiré vers ce beau et brave garçon dont le front rayonnait de sincérité. Ce n'était point là un homme du monde dressé aux élégances; ses larges mains trahissaient le matelot fait aux plus rudes metiers; mais sous ces dehors un peu rudes, on devinait l'être courageux et intrépide, capable de pousser l'abnégation jusqu'à l'héroïsme.

— A propos, s'écria le capitaine, et ton grand projet, Pierre? N'était cette grosse affaire, je ne te pardonnerais jamais d'être resté plus de quinze jours sans venir nous voir. Albine, pourtant, t'a toujours défendu quand je t'accusais d'oublier tes amis.

Le regard de Pierre ayant rencontré celui d'Albine, elle se détourna rougissante.

— Ah! çà, c'est donc vrai? demanda le capitaine, tu continues les travaux de Bodin?

— Mais oui.

— Sais-tu, mon garçon, que tu fais là une belle chose?

— Bah! capitaine, je refais une fortune; j'ai quelque peu entamé la mienne, comme vous savez?

Honorat joignit ses félicitations à celles de l'oncle Féréol. Ces éloges, devant Albine, donnaient à Pierre une joie orgueilleuse. Il se disait qu'elle seule comprenait le mobile qui l'avait poussé; elle seule était dans le secret de son cœur. En cet instant, comme elle devait trouver doux ce résultat de ses conseils, de son influence!

Sur ce ton de causerie familière, on parla du brevet de capitaine d'Honorat, et du commandement promis par Rémondi. C'était là une aubaine inespérée. Tous trois allaient se trouver bien heureux, et la jolie cousine ne serait plus aussi pressée de broder ses coiffes. Pierre riait en lui-même de la surprise qu'il leur ménageait par surcroît. Ses yeux suivaient Albine, qui allait et venait par la pièce, comme si elle eût voulu échapper à l'entretien. Tantôt elle s'asseyait à la fenêtre, devant sa petite table, et tirait quelques points de sa broderie. Puis, brusquement, comme agitée par sa pensée, elle se levait.

— Vous voilà sans doute auprès de nous pour quelque temps? demanda Pierre à Honorat.

— Nous autres, marins, répondit Honorat avec une pointe de mélancolie, nous ne faisons guère que toucher la terre; c'est notre métier de quitter tout ce que nous aimons.

— Voyons, c'est pas tout ça, s'écria tout à coup le capitaine. Pierre, ce matin, je t'ai parlé d'un service. J'ai une fameuse nouvelle à t'annoncer, et une bonne!

— Dites vite, capitaine, que je partage votre joie.

— Eh bien! mon ami, j'ai voulu te demander d'être le témoin de ma fille : ce gamin-là épouse sa cousine.

JACQUES VINCENT.

(La dernière partie au prochain n°.)

UN

POÈTE COMIQUE PHILOSOPHE

ÉPICHARME.

Un des regrets qu'expriment le plus souvent les amis des lettres grecques, c'est que nous n'ayons plus les comédies de Ménandre. On ne peut dire cependant qu'elles nous soient complètement inconnues : le demi-Ménandre latin, Térence, nous donne au moins le reflet de ces qualités aimables et délicates dont nous voudrions voir dans l'original athénien la brillante et vive floraison. Il y a dans le même genre une perte plus complète et presque aussi regrettable, c'est celle des comédies d'Épicharme. Ici, au lieu d'imitations qui sont elles-mêmes des chefs-d'œuvre, nous n'avons que des indices, de vagues témoignages, quelques vers sauvés par le caprice du hasard ; mais ces faibles débris et ces souvenirs incomplets font entrevoir l'intéressante figure d'un poète créateur qui, dans des conditions très particulières et avec des élémens contradictoires, a frayé à l'art une voie régulière ; révélé, semble-t-il, ce que, sous les formes grossières et licencieuses de ses premiers essais, il contenait en lui de force pénétrante et de noblesse ; marqué enfin pour l'avenir ses caractères les plus durables. Par malheur, de pareils mérites se concluent ou se laissent deviner plutôt qu'ils ne se voient. Pour les apercevoir avec quelque netteté, il faut d'abord restituer, et souvent dans le vide ; mais cette resti-

tution, incomplète et plus qu'à demi hypothétique, a son utilité et son intérêt, pour peu qu'elle réussisse à ressaisir une forme évanouie de l'art grec et à mettre dans leur jour les faits et les idées qui lui servent de bases.

I.

Deux faits frappent d'abord l'attention dans ce qu'on sait de l'histoire d'Épicharme. Ce poète comique, inventeur de son art, semble avoir fait l'effort d'esprit suivi que suppose une pareille invention, dans le trouble d'une vie errante et incertaine; et, de plus, il laissa la réputation d'un philosophe. Ce n'est pas que les aventures, même les plus graves, soient incompatibles avec le génie comique : Regnard a bien exploré l'extrême nord de l'Europe et porté les chaînes des pirates algériens; ni qu'un auteur comique ne puisse commencer par étudier la philosophie : les leçons de Gassendi n'ont point arrêté la vocation de Molière. Mais les agitations dans lesquelles fut impliquée la première partie de la vie d'Épicharme n'ont guère d'analogue dans les temps modernes, et ses études philosophiques ne furent pas un simple accident de sa jeunesse. On sent que ces faits anciens ont leur caractère propre, que les hasards d'une destinée particulière se rattachent alors à certaines conditions générales de l'humanité, et que, chez ceux qui sont le jouet des événemens ou appliquent leur esprit aux problèmes de la philosophie, le fond de l'âme est touché.

D'après le témoignage qui paraît le plus autorisé, Épicharme à peine né, à l'âge de trois mois, fut transporté de Cos, sa patrie, dans la ville sicilienne de Mégare. Une autre tradition ne lui fait accomplir ce voyage que plus tard, avec un certain Cadmus, son compatriote, qui suivit en Sicile une colonie de Samiens. Cette question de date ne se peut résoudre avec certitude; mais ce qu'il y a là de plus intéressant, c'est le fait et les conditions sociales auxquelles il se lie. Il est curieux de voir ainsi la vie des poètes et des penseurs impliquée dans ces migrations qui transportent les Grecs d'un bout à l'autre de leur mer, la Méditerranée. Les causes de ces migrations sont le plus souvent violentes. Les conquêtes ou les menaces du dehors, les dissensions intérieures, l'établissement des tyrannies, souvent ambitieuses et cruelles, amènent des révolutions et des changemens de patrie. Les Grecs se lancent sans hésiter dans ces lointains voyages : toujours l'inconnu les a tentés, sans que les terreurs de leur imagination réprimassent cette inquiète activité et cet esprit d'aventure; et c'est ce qui a puissamment aidé ce grand mouvement de colonisation qui leur a donné presque tous

les rivages du monde antique. Ils abandonnent sans crainte leur patrie, avec ses institutions, ses usages, les douceurs de sa civilisation, sûrs de se retrouver les mêmes sur un sol étranger, même au seuil de la barbarie. Et une chose bien remarquable, c'est que les qualités les plus délicates et les plus sérieuses de l'esprit grec, celles qui font les artistes et les philosophes et qui semblent avoir le plus besoin de recueillement, s'accommodent très bien de ce mouvement et de ces vicissitudes. Parmi les villes grecques les plus exposées aux invasions, les plus agitées par les révolutions et en même temps les plus commerçantes et les plus riches, ce sont celles qui occupent les côtes découpées de l'Asie-Mineure et les îles voisines, ou encore les colonies lointaines de la Sicile et de l'Italie; ce sont elles aussi qui produisent ou attirent chez elles la plupart des grands lyriques, les premiers philosophes, les premiers historiens. Vers le temps de la naissance d'Épicharme, Ibycus de Rhégium se rencontre avec Anacréon de Téos à la cour de Polycrate, le célèbre tyran de Samos, Xénophane de Colophon meurt à Élée, sur les côtes de la Grande-Grèce, et, dans la même région, Pythagore de Samos s'établit à Crotone.

Peut-être en réalité n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que ces agitations n'aient pas été contraires au développement de la philosophie. On conçoit que certains esprits, fatigués de ces troubles, s'en soient dégagés par l'élan de la pensée, qu'ils aient dominé cette matière changeante de la destinée humaine par une indifférence ou une sagesse supérieure, qu'ils aient eux aussi déplacé leurs espérances et cherché en eux-mêmes ce que leur refusait l'incertitude du sort, l'équilibre et la paix. Ce Cadmus, dont le nom se rencontre dans les traditions sur Épicharme, est un exemple de ces dispositions morales qu'éveille parfois le sentiment de l'instabilité au milieu des commotions du présent ou des menaces de l'avenir. Hérodote raconte avec admiration qu'il abandonna « volontairement, sans y être déterminé par la crainte d'aucun péril, par esprit de justice, » la tyrannie de Cos, que son père lui avait transmise très solidement établie, et qu'il s'expatria. L'historien semble oublier qu'à ce moment la prise de Milet mettait fin à la révolte des Ioniens et que le grand conflit de la Grèce et de la Perse allait éclater. En tout cas, que Cadmus obéît à un calcul de prudence personnelle ou cédât à un élan de patriotisme hellénique, il ne trouva dans sa nouvelle patrie ni le repos, ni l'indépendance, ni ce régime de justice dont il paraissait épris. Il avait suivi une colonie de Samiens que les habitans de Zanclé avaient eu l'imprudence d'appeler pour faire un établissement dans leur voisinage. Or ces Samiens s'emparèrent par trahison de la ville même de Zanclé,

dont ils furent bientôt chassés par leur allié, le tyran de Rhégium Anaxilas, et Cadmus, réfugié à Mégare, fut encore arraché de cet asile, lorsqu'en 483 Gélon détruisit cette ville, forcée à se rendre, et en transporta les principaux habitans à Syracuse. Ce n'est pas tout: ce tyran démissionnaire, réduit, par une conséquence imprévue de son sacrifice, à vivre sous la dépendance d'un autre tyran, est envoyé par ce maître étranger, au plus fort de la lutte des Grecs et des Perses, sur un des points les plus menacés par les barbares. Gélon, occupé lui-même à repousser une formidable invasion des Carthaginois, qu'appelaient contre lui le tyran dépossédé d'Himère et le gendre de celui-ci, Anaxilas de Rhégium, et d'un autre côté inquiet sur l'issue de la grande guerre soutenue par la Grèce contre l'Orient, chargea Cadmus d'aller à Delphes observer les événemens. Il lui avait remis de riches présens, qu'il devait offrir au roi des Perses avec l'hommage de soumission, la terre et l'eau, si celui-ci était vainqueur. Après Salamine, Cadmus rapporta en Sicile les trésors qui lui avaient été confiés pour cet emploi éventuel; trait de probité qui lui vaut une seconde fois l'admiration d'Hérodote.

Cette destinée d'un homme dont Épicharme fut peut-être le compagnon, donne une idée des périls, des aventures, des conflits d'ambitions et de perfidies dans lesquels était alors impliquée, en Occident comme en Orient, la vie d'un sage ou d'un penseur, quelque effort qu'il fît pour y échapper. S'il n'est pas certain qu'Épicharme ait accompagné Cadmus à Zanclé et partagé comme lui la fortune de la colonie samienne, il semble hors de doute qu'il était avec lui à Mégare, quand la ville fut prise et dépeuplée, et qu'avec lui aussi il fut transporté à Syracuse, où l'attendait de même la faveur du prince. Ce qui ne paraît pas moins sûr, c'est qu'auparavant il avait été en relation avec les pythagoriciens ou au moins qu'il subit profondément l'influence du pythagorisme. Or l'institution du pythagorisme est le témoignage le plus frappant des besoins moraux qui s'éveillèrent à cette époque.

S'il est une chose évidente au milieu des ombres dont l'imagination antique s'est plu à envelopper ce merveilleux philosophe, c'est que l'idée mère d'où sont sorties toutes les doctrines de Pythagore, c'est l'idée de l'ordre : l'ordre dans le monde, dans la vie politique, dans la vie morale, voilà ce qu'il prétendit découvrir ou créer. Il est vrai que tous les systèmes inventés par les philosophes antérieurs n'ont pas d'autre objet que d'expliquer les lois de l'harmonie universelle; mais la théorie des nombres, enserrant dans les cadres de ses combinaisons multipliées, avec les rapports musicaux des sons, toutes les formes, tous les élémens du monde physique et du monde moral, imprime à l'école pythagoricienne un carac-

tère particulier de précision et de méthode. Et surtout, quel autre philosophe que Pythagore se présente ainsi avec ce nombreux cortège de disciples des deux sexes façonnés corps et âme par la doctrine du maître? Le pythagorisme répond dans la philosophie aux mystères dans la religion, tels qu'ils achevaient de se constituer à Éleusis vers le temps où il se formait lui-même. Mais il y a en sa faveur cette différence que l'idéal de pureté auquel l'initié, sous l'empire d'une disposition passagère, n'aspirait qu'un seul instant pendant la fête sainte était présent à l'esprit du pythagoricien tous les jours et à tous les momens de son existence. Son costume, ses alimens, son régime de vie sont soumis à une règle constante; l'examen de conscience quotidien et la prière, d'autres pratiques pieuses et morales journellement accomplies, peuvent seuls le rendre digne de la félicité après sa mort. Enfin cette sorte de catéchisme étend l'empire de ses prescriptions sur toute la cité, soumise à l'autorité d'une aristocratie philosophique. Sous le gouvernement des instituts pythagoriciens, à Crotone, à Métaponte, sur d'autres points de la Grande-Grèce, en face des tyrannies, s'établit une forme nouvelle de cette *eunomie* dorienne, si admirée des philosophes et si incomplètement réalisée dans la Grèce propre. La réalité ne s'accommode pas longtemps des républiques idéales : la mobilité de l'esprit grec, l'amour de la liberté, les passions de toute sorte secouèrent bientôt le joug de ces confréries d'ascètes qui réglementaient la sagesse pour elles-mêmes et pour autrui. Mais les pythagoriciens dispersés allèrent répandre au loin les enseignemens de l'école, et il resta une trace profonde de cette science inspirée qui était apparue un jour armée de la parole de vie, et dont le charme austère, pénétrant les âmes d'élite, s'était fait sentir à des populations entières, docilement rangées sous sa loi. Pendant la jeunesse d'Épicharme, le pythagorisme était dans toute la force de sa première et merveilleuse expansion.

Il fut disciple de Pythagore, lit-on dans Diogène de Laërte. D'après un autre écrivain, Jamblique, il n'aurait été admis que parmi les disciples *du dehors*, et encore non pas du maître lui-même, mais du pythagoricien Arésas. Cela semblerait vouloir dire qu'Épicharme n'avait pas reçu la consécration supérieure; il serait resté *en dehors du voile*, exclu de la vue des mystères, dans la classe des aspirans que huit années d'épreuves et de préparation retenaient au seuil du sanctuaire philosophique. Il est probable qu'il faut faire un pas de plus et refuser au poète comique aussi bien le premier degré que le degré supérieur de l'initiation. Quel qu'ait pu être le rapport qui unissait les doctrines spéculatives du pythagorisme et les pratiques à demi religieuses de la vie pythagorique,

il importe de les distinguer : on pouvait s'occuper des premières sans être engagé dans les secondes. Un poète dramatique ne se partage guère entre son art et un ascétisme exigeant, et l'on a peine à se figurer Épicharme enchaîné par l'observation des règles minutieuses de la sagesse pythagoricienne et possédé en même temps de ce goût pour les farces mégariennes dont il doit tirer la comédie. D'ailleurs, et ceci a presque la valeur d'un argument positif, les fragmens de ses œuvres ne nous montrent pas en lui un pythagoricien pur, un disciple astreint à la reproduction fidèle et exclusive de la doctrine sacrée. La seule chose certaine, c'est que son esprit, curieux et actif, ouvert aux pensées graves comme aux vives impressions de la vie réelle, fut attiré par les spéculations de la philosophie contemporaine et qu'il subit surtout l'influence des pythagoriciens.

Ainsi, si l'on ne peut admettre absolument, comme Platon semble le faire dans un jeu de discussion, qu'il ait été un adepte de la doctrine du *devenir* et fait du changement et de l'*écoulement* le principe de toute chose, du moins avons-nous la preuve que certains points du système d'Héraclite lui étaient familiers. Dans un dialogue qui mettait en présence les opinions de ce philosophe et, suivant M. Zeller, celles des éléatiques ou simplement, comme cela paraît plus vraisemblable (1), les croyances vulgaires, les dieux, tels que les conçoit la pensée philosophique, éternels, ne souffrant ni diminution, ni accroissement, ni changement d'aucune sorte, sont opposés au monde, toujours mobile, surtout aux hommes, dont l'existence est insaisissable au milieu des renouvellemens perpétuels qu'ils subissent :

« Tous sont dans le changement à tous les instans de la durée... Toi et moi, nous sommes autres aujourd'hui que nous n'étions hier; nous serons autres encore, et jamais nous ne resterons les mêmes. »

C'est bien là un écho de la proposition célèbre : « Nous entrons et nous n'entrons pas dans les mêmes fleuves; nous sommes et nous ne sommes pas. »

Épicharme avait même inventé une forme d'argument, l'*argument de l'accroissement*, qui se rapportait à cet ordre d'idées, et qui, adopté par Chrysippe et les stoïciens, était resté dans les écoles. En quoi consistait cet argument? C'est ce qu'il n'est pas facile de déterminer, malgré quelques indications de Plutarque. Le point particulier sur lequel il portait, c'est que cet écoulement perpétuel

(1) C'est l'interprétation donnée par M. Lorenz dans son livre sur *la Vie et les Écrits d'Épicharme*.

de toutes les substances, soumises à une succession indéfinie de pertes et d'accessions, exclut pour chacune d'elles l'identité. Il n'y a pas pour elles diminution et accroissement, comme on dit par abus de langage, mais une série de morts et de naissances. Quant à la forme propre de l'argument, nous en avons certainement quelque chose dans le même fragment dont il vient d'être question :

« A. Si à un nombre impair ou, si l'on veut, pair, on ajoute ou l'on retranche un jeton, te semble-t-il rester le même? — B. Non, assurément. — A. De même, si à la mesure d'une coudée on ajoutait ou l'on retranchait une longueur, cette mesure existerait-elle encore? — B. Nullement. — A. Eh bien! considère maintenant les hommes... »

C'était sans doute sur ce fait de science vulgaire, que toute variation du nombre et de la mesure produit un nouveau nombre et une nouvelle mesure, qu'était fondé l'argument auquel Épicharme avait attaché son nom. Plus tard, dans les écoles, les applications s'étaient multipliées. Ainsi l'on avait pris pour exemple la galère sacrée de Délos, réputée toujours la même depuis le temps où elle avait transporté Thésée en Crète, quoiqu'on en eût renouvelé constamment toutes les pièces. Ou bien on disait qu'un débiteur ne devait rien à son créancier, puisqu'il n'était plus le même qu'au jour de l'emprunt; qu'un invité de la veille venait dîner sans invitation, puisque l'homme d'aujourd'hui est autre que celui d'hier. On en était donc arrivé à des sophismes analogues à ceux du *tas de blé* et du *chauve*.

Ces subtilités dialectiques, dont le principe, sinon tous les développemens et toutes les formes, était attribué à Épicharme, nous autorisent du moins à reconnaître en lui un esprit singulièrement délié, quel que fût d'ailleurs le degré de sérieux qu'il mettait dans son invention. Et, à ce propos, il n'est pas indifférent de remarquer qu'avant les Syracusains Corax et Tisias, qui passent pour les inventeurs de la rhétorique, il avait trouvé une figure, une construction logique ou un enchaînement progressif de conséquences, qu'Aristote désigne par un nom particulier, en rappelant comme un fait connu l'usage qu'en avait fait Épicharme. En voici un exemple :

« A. Le sacrifice amène un banquet; le banquet, une compotation. — B. Conséquence fort douce, à mon avis, — A. La compotation, une ivresse tumultueuse; l'ivresse, des injures et des coups; les coups, un procès; le procès, une condamnation; la condamnation, des fers, des entraves et une amende. »

On voit que le poète tirait de cette figure des effets d'un comique tempéré. Ailleurs, il semble faire des allusions qui indiqueraient à Syracuse, la patrie de la rhétorique, un développement technique

antérieur à la date généralement adoptée. Ce genre de préoccupation chez lui paraît encore attesté par le titre d'une de ses comédies, dont il ne reste guère qu'un calembour : elle s'appelait *Logos et Logina*. Ces deux noms désignaient-ils, comme le pense M. Bernhardy, deux personnifications, mâle et femelle, de l'art oratoire? Ou bien, suivant une supposition de Welcker, étaient-ce un pythagoricien, désigné par le mot *Logos*, qui joue un grand rôle dans l'enseignement pythagorique, et son disciple? Quelle que soit l'incertitude de ces hypothèses, il faut reconnaître que le titre de la comédie perdue est bien fait pour en provoquer, celles-ci ou d'autres, et que la pensée d'y chercher des rapports avec la dialectique oratoire ou philosophique, alors naissante, n'a rien d'invraisemblable. La curiosité d'un public grec pour ces sortes d'inventions était extrême, même pour celles de la grammaire. On a cité plus d'une fois, sinon parfaitement défini, la *Tragédie des lettres* de Callias; des tragiques avérés, Euripide, Agathon, Théodecte, se transmettent, comme un thème agréable à la foule, une description des lettres qui entrent dans la composition du nom de Thésée; ils en chargent un personnage qui ne sait pas lire. Sophocle, dans le drame satirique d'*Amphiaraüs*, va jusqu'à mettre l'alphabet en ballet, ou du moins confie à un danseur le soin d'en figurer les signes. Bien avant eux, le même sujet avait attiré, dit-on, l'intérêt d'Épicharme; il s'en serait même occupé, non par un caprice accidentel de poète, mais en grammairien, s'il est vrai qu'il fut de moitié dans les inventions par lesquelles un autre poète, Simonide, passe pour avoir complété l'alphabet hellénique.

Pour revenir à la philosophie pure, parmi les maîtres illustres dont les idées ne furent pas étrangères à Épicharme, à côté d'Héraclite, il faut placer Xénophane, qui passa une partie de sa longue vie à Zanclé et à Catane, et que le poète put connaître personnellement. Nous ne savons trop si sa reproduction d'un point de doctrine d'Héraclite était sérieuse ou ironique : il paraît avoir combattu franchement Xénophane. C'est la seule chose qui ressorte clairement d'un passage de la *Métaphysique* d'Aristote. C'est ce que prouverait aussi, si on l'admettait, l'ingénieuse et vraisemblable explication que Welcker a donnée du vers célèbre : « C'est l'esprit qui voit, l'esprit qui entend : tout le reste est aveugle et sourd. » Xénophane avait dit de Dieu : « Tout entier il voit, tout entier il comprend, tout entier il entend. » Dans le grec, il y a un rapport sensible entre les deux vers, et il n'est pas impossible que l'opinion pythagoricienne sur la distinction de l'âme intelligente et du corps ait été ainsi opposée au panthéisme éléatique, qui voyait dans toutes les opérations de l'intelligence et des sens la divinité elle-

même, une et indivisible. Dans ce mouvement de la pensée grecque, si active à cette époque, un esprit comme celui d'Épicharme s'éveillait à bien des impressions qui lui suggéraient des idées et des formes. Il se faisait ainsi comme un fonds commun où se reconnaît souvent l'esprit philosophique en général plutôt qu'une doctrine déterminée. Ainsi, ce n'est pas particulièrement un pythagoricien ou un disciple d'Héraclite, c'est en général un penseur qui, dans un petit dialogue d'un ton familier, se sert des procédés d'une dialectique élémentaire pour distinguer l'abstrait du concret, l'art de l'artiste et enfin le bien de l'honnête homme, en concluant que le bien existe en soi, et qu'on apprend à devenir honnête homme, comme à devenir danseur ou joueur de flûte. De même, c'est simplement un moraliste observateur qui dit dans un autre fragment que chaque espèce d'être se considère elle-même comme ce qu'il y a de mieux au monde : « Rien n'est plus beau pour l'homme que l'homme, pour le chien que le chien, pour l'âne que l'âne, pour le porc que le porc. » Nous ignorons si cette observation le conduisait jusqu'à l'argument de Xénophane contre l'anthropomorphisme :

« Si les bœufs et les lions avaient des mains, si avec ces mains ils peignaient et faisaient des ouvrages comme les hommes, ils représenteraient les dieux sous des formes et avec des corps semblables aux leurs : les chevaux les feraient semblables aux chevaux, les bœufs semblables aux bœufs. »

En tout cas, il n'y a pas là matière à des recherches profondes, et c'est bien vainement qu'un certain Alcimus prétendait découvrir dans ce texte et dans d'autres, cités plus haut en grande partie, la preuve qu'Épicharme avait été un précurseur de Platon, fort utile au grand philosophe.

Il y a une observation générale qui s'applique à toutes ces interprétations philosophiques d'Épicharme, c'est que nous ne sommes pas sûrs de posséder l'expression de sa pensée personnelle. Est-ce lui-même, est-ce un de ses personnages qui parle dans ces fragmens isolés que le hasard nous a transmis? Il est souvent difficile de le savoir. Le seul point qui reste bien établi, c'est qu'il subit surtout l'influence pythagoricienne et qu'il la subit profondément. C'était la croyance de toute l'antiquité. S'il en avait été autrement, comment Ennius aurait-il eu la pensée d'intituler *Épicharme* le poème où il exposait des idées attribuées à Pythagore? Soit qu'il eût imité un ouvrage analogue du poète grec, soit que, comme le veut M. Vahlen, l'excellent éditeur d'Ennius, il l'eût fait parler comme un interprète du maître, dans les deux cas la conclusion est la même. Comment s'expliquer aussi, à moins d'admettre sa célébrité comme pythagoricien, que de bonne heure, dès avant le

temps d'Aristoxène, le disciple d'Aristote, son nom ait été frauduleusement inscrit en tête de livres renfermant des idées pythagoriciennes, comme cette *République*, dont le véritable auteur était, paraît-il, un joueur de flûte nommé Chrysogonos?

« Nous vivons par le nombre et par la raison : ces deux choses font le salut de tous les mortels. »

Voilà un vers de ce poème. D'autres, qui viennent peut-être de la même source, car Clément d'Alexandrie, qui les cite comme d'Épicharme, lui attribuait *la République*, ont un caractère analogue ; par exemple ceux-ci :

« Si tu as l'esprit pur, pur est tout ton corps. »

« Si ton esprit est pieux, tu ne saurais souffrir aucun mal après ta mort : le souffle qui t'anime se fixera en haut dans le ciel. »

« Voilà la définition de l'homme : une outre gonflée. »

C'est-à-dire qui se vide et s'affaisse, quand elle est abandonnée par le souffle qui la soutenait. Citons encore deux vers conservés par Plutarque et sans doute authentiques; il y est question d'un mort :

« L'union qui s'était formée s'est dissoute, et il s'en est retourné là d'où il était venu, la terre à la terre, le souffle en haut : qu'y a-t-il là de pénible? Absolument rien. »

L'âme, d'après une proposition pythagoricienne, est une particule détachée de l'éther. Il y a quelque rapport entre cette pensée et l'assertion de Ménandre d'après laquelle Épicharme disait que les dieux étaient les vents, l'eau, la terre, le soleil, le feu, les astres, et qui, sous une forme peu scientifique, renfermait sans doute une allusion aux quatre ou aux cinq élémens primitifs admis par les pythagoriciens. Ce n'est pas le lieu d'interpréter en détail, ni ce témoignage, ni les autres textes. Il nous suffit de remarquer que les fragmens philosophiques d'Épicharme, plus ou moins authentiques et portant plus ou moins la couleur pythagoricienne, contribuent à nous le faire voir à la place secondaire, mais honorable, où le mettait l'estime des anciens, dans le cercle où rayonna d'abord l'enseignement de Pythagore, entre le maître et un autre philosophe inspiré, le Sicilien Empédocle.

L'examen des fragmens d'Épicharme au point de vue philosophique n'a qu'une médiocre importance, car on n'y trouve rien qui soit de nature à éclairer le pythagorisme, ni qui révèle une puissante originalité. Il y a peut-être plus d'intérêt à rechercher au point de vue de l'art sous quelle forme le poète avait exprimé cet ordre d'idées dont il est pour nous l'interprète assez imprévu. Était-ce dans ses comédies? était-ce dans un poème distinct?

La première opinion, développée surtout par Grysar, dans son

livre connu sur *la Comédie dorienne,* s'appuie d'abord sur un témoignage ancien, mais postérieur d'environ huit siècles aux faits racontés. Jamblique dit qu'Épicharme, une fois transporté à Syracuse, s'abstint, par crainte du tyran Hiéron, de confesser ouvertement sa foi de philosophe, mais la dissimula sous la forme poétique et se servit de la comédie pour publier les doctrines de Pythagore. Un apôtre déguisé en comédien, ce serait assurément une forme piquante de prédication philosophique, surtout si l'on se représente le contraste que devaient offrir les audacieuses bouffonneries de la comédie antique et le caractère de la philosophie professée. Il s'agissait en effet de métaphysique, de science, de morale austère, matières peu propres, semble-t-il, à captiver une foule avide de plaisir et apportant au théâtre toutes les exigences d'un public de carnaval. Si nous connaissions dans le détail le mélange d'élémens si disparates, l'histoire de la propagande des idées par le théâtre trouverait ici son premier et son plus curieux chapitre. Malheureusement, nos fragmens sont si loin de nous représenter nettement cette union du comique et du sérieux, que nous en sommes réduits à chercher le comique. C'est à ce point qu'on serait tenté de se demander, en négligeant l'autorité fort suspecte de Jamblique, s'ils ont pu appartenir à des comédies, et par suite, comme nous n'avons pas d'autres textes que ces fragmens, si jamais la philosophie a pénétré dans le théâtre d'Épicharme.

Et, en effet, dans le ton la note comique est à peine marquée. La forme est en général simple et familière, mais pas un seul trait ne rappelle, même de loin, la verve étincelante et hardie de la comédie ancienne. Peut-être l'intention comique se faisait-elle mieux sentir dans les passages qui encadraient ces morceaux; mais il est clair que cette hypothèse n'a en elle-même aucune valeur. On s'autorise, il est vrai, de quelques lignes de Plutarque auxquelles il a été fait allusion plus haut, sur l'argument de *l'accroissement,* pour restituer quelque scène à la façon de Molière. C'est M. Lorenz qui a eu l'idée de cette restitution assez ingénieuse. On se rappelle la consultation donnée à Sganarelle par le philosophe Marphurius et les coups de bâton par la vertu desquels le pyrrhonien reprend conscience de la réalité de son existence. Or nous lisons dans Épicharme que l'homme change perpétuellement, qu'il n'est pas le même aujourd'hui qu'hier, et l'on cite des formes de l'argument qui porte son nom, où l'invité d'hier n'est pas invité aujourd'hui, où un débiteur s'autorise de ce principe pour nier une dette contractée la veille. Mettez ces sophismes en action, supposez un hôte refusant sa porte à celui qu'il a invité le jour précédent, ou plutôt mettez le débiteur en présence du créancier et se

défendant contre les réclamations de celui-ci avec ses armes philosophiques : « Tu ne m'as pas demandé hier cette somme? — Celui qui l'a demandée n'est plus. — Quoi! n'est-ce pas toi-même qui l'as reçue? — Je n'existais pas. » De même dans Molière : « Mais en l'épousant, je crains... — La chose est faisable. — Qu'en pensez-vous? — Il n'y a pas d'impossibilité. — Mais que feriez-vous, si vous étiez à ma place? — Je ne sais. » Et rien n'empêche de croire que le créancier recourait aussi à l'argument décisif du bâton et réveillait ainsi chez le débiteur le sentiment de son identité. C'est peut-être à cela qu'aboutissait dans une comédie perdue l'exposition qui remplit le plus important des fragmens philosophiques d'Épicharme, celui où est marquée l'empreinte de la doctrine d'Héraclite. On peut encore, pour donner plus de piquant à la scène, supposer que c'est le créancier qui est partisan de la doctrine du *devenir*, et que le débiteur se moque de lui en répondant par les propositions qu'il lui emprunte. Le défaut de cette restitution, quelque esprit qu'on y puisse mettre, c'est de ne reposer sur aucune base solide, car dans le passage de Plutarque bien interprété, ces exemples de *l'invité* et du *débiteur* sont attribués, non à Épicharme lui-même, mais aux sophistes qui ont tourné à leur manière son argument.

Cependant il y a deux raisons de penser que la plupart des fragmens philosophiques ont été extraits de comédies. Parmi les cinq les plus étendus où ce caractère semble le plus marqué, trois au moins ne peuvent guère avoir une autre origine : ils sont sous forme de dialogue. Deux font parler successivement les interlocuteurs, et dans le troisième, le personnage qui parle seul en interpelle un second, Eumée, auquel il communique ses observations sur l'instinct des animaux. Ce nom d'Eumée a même fait penser que ces vers pouvaient être tirés de la pièce intitulée *Ulysse naufragé*. Ensuite les mètres employés par le poète amènent à la même conclusion : c'est ou le trimètre ïambique, qui de la poésie satirique est passé au drame, dont il est l'instrument ordinaire, ou bien le tétramètre trochaïque, qui ne convient pas mieux à une exposition philosophique. Ajoutons que l'emploi de ces deux vers dans une même œuvre, très fréquent dans le drame, serait sans exemple dans un poème didactique. Cette raison tirée des mètres est décisive. Elle tranche aussi la question pour des vers qui offrent un intérêt particulier parce qu'on y a cru saisir l'accent personnel du poète philosophe; ce sont des tétramètres trochaïques :

« Ce que je pense, car telle est ma pensée, ce que je sais bien, c'est qu'il restera plus tard un souvenir de ces choses que je dis.

Quelqu'un les dépouillera du mètre dont elles sont maintenant revêtues et, lutteur redoutable, fera voir que les autres sont faciles à abattre. »

Sans chercher quel peut être ce lutteur, annoncé peut-être après coup, et par conséquent si la prédiction est authentique, bornons-nous à remarquer qu'il semble qu'ici Épicharme, ou le personnage qu'il met en scène, se glorifie surtout de sa science dialectique, et nous avons vu qu'en effet le nom du poète était resté attaché à une forme d'argument.

Si ce fragment porte l'empreinte de la comédie, elle n'y est pas facile à distinguer; mais elle ne l'est guère davantage dans les autres. Il faut donc conclure qu'autant qu'on en peut juger, la bouffonnerie, élément nécessaire de la comédie sicilienne, restait distincte de l'élément philosophique. Rien ne faisait pressentir dans l'expression des idées sérieuses ces fantaisies grotesques et ces hardiesses licencieuses dont Aristophane devait le plus souvent envelopper ses pensées les plus profondes ou les plus chères. La bouffonnerie pouvait être ailleurs, dans le cadre, dans d'autres scènes; quant aux parties qui ont valu à Épicharme le renom de philosophe, elles n'admettaient qu'un comique tempéré, qui ne devait se retrouver sur la scène athénienne que longtemps après, lorsque les premières effervescences de la comédie s'y seraient calmées. N'était-ce pas ce qui convenait à cette partie éclairée et polie du public qui s'était formée sous l'influence d'une cour fréquentée par les plus beaux génies poétiques et qui ne pouvait se contenter de grosses farces? Le théâtre ne lui offrait ni l'âpre intérêt des passions politiques, qui ne pouvaient s'y donner carrière sous le régime des tyrannies, ni les grandes émotions de la tragédie, qui ne paraît à Syracuse qu'accidentellement, comme une importation : au moins accepta-t-elle volontiers un plaisir plus délicat mêlé aux grossièretés d'un divertissement populaire.

D'un autre côté, s'il est probable que le petit nombre de fragmens philosophiques qui nous est parvenu appartenait primitivement à des comédies, il n'en résulte pas nécessairement, comme le voudrait Grysar, qu'Épicharme n'avait pas composé sur ces matières un poème indépendant. Au contraire, cette supposition de l'existence d'un poème sur la nature, analogue à ceux de Xénophane, de Parménide, d'Empédocle, explique mieux le titre du poème pythagoricien d'Ennius ; il est plus naturel de se figurer le poète latin imitant le poète grec et, par suite, inscrivant le nom de celui-ci en tête de son ouvrage. On se demande aussi comment il eût été possible de faire passer pour une œuvre d'Épicharme ce poème de *la République* que nous avons mentionné, s'il n'avait jamais écrit que des comédies. L'activité d'Épicharme en dehors

du théâtre ne peut être mise en doute. La petite biographie de Diogène de Laërte lui attribue des mémoires dont l'authenticité lui paraît attestée pour la plupart par des notes marginales de l'auteur, et qui traitaient de la nature, de la médecine, formaient des recueils de sentences morales. Sans accorder trop de valeur à ce témoignage, ni le soumettre à une discussion approfondie, remarquons qu'il est difficile de penser, ou que des extraits de ses comédies aient suffi à remplir ces mémoires sur des sujets divers, ou que ces mémoires aient été mis sous son nom, si le faussaire ne s'était senti soutenu soit par l'existence d'écrits analogues d'Épicharme, soit par une opinion bien établie sur sa compétence en ces matières.

C'était donc une croyance répandue dans l'antiquité que le poète syracusain s'était occupé de tous ces sujets de manière à y laisser sa trace. Il était philosophe et moraliste; il passait aussi pour avoir écrit sur la médecine; Pline et Columelle le citent. Cela n'a rien de surprenant : il était de Cos, île consacrée tout entière à Esculape, où fleurissait une famille d'Asclépiades, où naquit Hippocrate, et des prescriptions médicales faisaient partie de la doctrine de Pythagore. Enfin on croyait qu'il avait composé un poème sur l'agriculture; c'est ce que prouvent des vers où Stace lui assigne les mêmes droits qu'Hésiode à la reconnaissance des cultivateurs :

..... Quantumque pios ditarit agrestes
Ascraeus *Siculusque senex*.

Était-ce sous l'intelligente inspiration d'Hiéron, comme Virgile sous celle de Mécène et d'Auguste, qu'il aidait ainsi à diriger le goût public vers les travaux de la campagne? Plutarque nous dit en effet que Hiéron, après son frère Gélon, développa l'agriculture et en fit un moyen politique de moralisation. Faut-il croire plutôt qu'Épicharme céda seulement à l'attrait qu'exerça sur lui la riche nature de la Sicile et à un désir personnel de contribuer à l'instruction et au bien-être des heureux possesseurs de ces belles campagnes? C'était encore se montrer fidèle à la tradition pythagoricienne, celle que devait suivre avec éclat Empédocle, quand des travaux entrepris sur ses conseils rendaient la santé aux habitans de Sélinonte empestés par des marais, ou protégeaient une autre ville contre des vents pernicieux, et que par son intelligence des phénomènes naturels il devenait un des bienfaiteurs de la Sicile.

Quelle que soit la valeur de ces deux hypothèses, Epicharme n'en reste pas moins un des plus frappans exemples de cette ardeur qui entraînait alors les esprits sérieux vers l'étude féconde de la phi-

losophie et de la science, principalement sous la puissante impulsion de Pythagore. Comment fut-il en même temps poète comique, et qu'était-ce que ses comédies? Telles sont les questions qu'il est naturel de se poser, sinon facile de résoudre.

II.

Le contraste entre les deux natures qui paraissent réunies chez Épicharme a semblé si étrange que des érudits, Meursius, Gessner, Harless, l'ont dédoublé en deux personnages distincts, le poète et le philosophe. On a même été jusqu'à supposer un troisième Épicharme, médecin. Ces hypothèses ne sont nullement nécessaires. Dans le temps même où fleurissait à Syracuse la comédie dorienne, le grave et religieux Eschyle faisait représenter ses drames satiriques sur le théâtre d'Athènes. A la fin du *Banquet* de Platon, Socrate force ses interlocuteurs à reconnaître qu'il appartient au même homme d'être bon poète tragique et bon poète comique. Voilà donc pour les deux faces du drame la question soulevée et résolue dans l'antiquité. C'est bien le même Épicharme qui s'occupa de philosophie et de science, et qui fut en même temps le premier des comiques illustres. Comment arriva-t-il à mériter cette gloire? D'abord, sans doute, grâce à ses dispositions propres, et aussi par une conséquence naturelle de son long séjour à Mégare, en Sicile. Il y passa toute son enfance, s'il est vrai qu'il y fut transporté de Cos à l'âge de trois mois, et probablement une grande partie du reste de sa vie, car il avait de cinquante à soixante ans lorsque, par suite de la conquête de Gélon, il vint habiter Syracuse. Or les exemples qu'il avait sous les yeux à Mégare lui donnèrent la première idée et la matière, sinon la forme, de ses drames.

En effet, la ville sicilienne avait reçu de sa métropole, la Mégare de Grèce ou Niséenne, un goût particulier pour les bouffonneries dionysiaques et même la tradition de grossières ébauches dans lesquelles on s'accorde à reconnaître la première apparition de la comédie. Les Doriens passaient pour exceller parmi les Grecs dans certaines représentations burlesques de la vie familière. Ils avaient beaucoup de danses imitatives, par exemple celle qui représentait à Sparte des voleurs maladroits de viandes. On sait que, dans l'éducation laconienne, les jeunes garçons étaient exercés à pratiquer ce genre de vol dans les repas publics, et rudement fouettés quand ils se laissaient prendre. Il y avait aussi de petites scènes mêlées d'improvisations, comme celle du médecin étranger éblouissant le public par la singularité de son langage. C'était encore en Laconie que cette sorte de divertissement était usitée. Les germes d'action

que renfermaient ces scènes et ces danses mimiques prirent un développement notable chez les Doriens de Mégare niséenne, et c'est ce qui leur donne, dans la question des origines de la comédie, des droits supérieurs à ceux des Doriens de Sicyone, chez lesquels s'était développé un autre élément important, le *cômos*, ou procession bachique. C'est un point sur lequel on n'a pas insisté, et cependant il n'en est pas qui se dégage plus nettement des renseignemens incomplets que nous fournit la critique ancienne. Il est indispensable de s'y arrêter et d'élucider, autant que possible, ces questions d'origine, si l'on veut rechercher en quoi a consisté l'invention d'Épicharme et ce qui en a déterminé le caractère.

Aristote, dont les indications, quelque insuffisantes qu'elles soient, nous fournissent notre plus précieux secours, rattache dans une vue générale la comédie à la poésie ïambique, et lui assigne pour origine particulière les improvisations des *phallophores*, c'est-à-dire de ceux qui prenaient part à la procession bachique du phallus. Or Sicyone se distingua par l'éclat de phallophories où l'élément ïambique avait sans doute sa place. Une curieuse description nous montre le chœur faisant son entrée par les différentes portes de la scène, le visage caché par une sorte de chevelure d'acanthe et de serpolet que surmontait une épaisse couronne de lierre et de violettes, vêtu d'une espèce de fourrure persane. Il s'avançait d'abord en bon ordre, conduit par le phallophore tout noir de suie, et chantant en l'honneur de Bacchus des vers traditionnels qui annonçaient la liberté des attaques auxquelles il allait se livrer; puis ceux qui le composaient se mettaient à courir, s'arrêtaient tournés vers les spectateurs et les assaillaient de railleries personnelles et souvent licencieuses. Il y avait donc deux parties dans ces phallophories : une procession avec l'effet des costumes, et des improvisations satiriques du genre de celles que l'usage autorisait dans le culte d'autres divinités et qu'on appelait d'un nom particulier, le *tôthasmos*. Les *ïambistes*, dont il est question à Syracuse, débitaient probablement, dans une fête aussi brillante et sous une forme plus ou moins préparée, des satires de même nature; l'ïambe se prêtait à l'improvisation. L'importance de cette partie satirique à Sicyone est attestée par une jolie épigramme de l'Anthologie :

« Bacchus a inventé les leçons d'une muse amie des jeux, en conduisant chez toi, ô Sicyone, le joyeux cortège des Grâces. Le blâme y revêt la forme la plus aimable, l'aiguillon s'y cache sous le rire; c'est l'ivresse qui enseigne la sagesse à la cité. »

L'ancienne comédie des Athéniens n'eut guère de prétentions plus hautes. Elle avait du reste emprunté aux phallophories leurs

deux élémens, qui s'y reconnaissent sans peine. C'était beaucoup ; cependant ces emprunts ne suffirent pas pour constituer la comédie ; et ce qui le prouve, c'est que les phallophories continuèrent à exister à côté d'elle, au lieu de se confondre avec un développement supérieur des mêmes principes : la description qu'on vient de lire se rapporte à une date assurément postérieure à la naissance et à l'organisation de la comédie athénienne. Le principal, c'était l'action, et tant qu'il n'y eut pas d'action, il n'y eut pas de comédie. Le jugement d'Aristote ne pouvait s'y tromper, et l'on voit clairement que, dans sa pensée, le drame comique n'est arrivé au terme de son développement propre et ne se trouve en pleine possession de lui-même que lorsqu'il s'affranchit de ce qu'il appelle *la forme iambique*, c'est-à-dire de la satire personnelle et des formes sous lesquelles cette satire se produisait, lorsqu'il suit une marche logique et régulière, enfin lorsqu'il est devenu *la comédie nouvelle*.

Le mérite de Mégare niséenne, c'est d'avoir introduit dans les divertissemens dionysiaques, phallophories ou autres, ce principe vivifiant de l'action. Sans doute ses premiers essais furent informes ; on n'y trouvait rien qui ressemblât à une composition savante ; les acteurs entraient en scène sans ordre, improvisaient au hasard, se livraient à toutes leurs fantaisies. Mais ce n'était plus la répétition monotone d'une procession ou d'une pantomime à un personnage indéfiniment représentée sous les mêmes formes ; il y avait pour chaque pièce une idée nouvelle, à laquelle se rapportait comme à un centre le jeu libre des acteurs. Cet effort d'invention fut suscité par des troubles politiques ; il naquit des excès d'un soulèvement populaire. Lorsque, secouant le joug du tyran Théagène et surtout achevant de s'affranchir de la dure oppression des nobles, le peuple, selon l'expression de Plutarque, s'enivra du vin pur de la liberté, ces ébauches de comédie furent une forme des représailles qu'il exerça contre l'aristocratie. On devine à quels emportemens de violence et de grossièreté il s'abandonna sous l'inspiration du Bacchus plébéien. Cependant ces jeux désordonnés d'une muse populaire, c'était le commencement de l'art. Bientôt le Mégarien Susarion allait porter dans un dème de l'Attique le germe de ce qui devait être un siècle plus tard la comédie politique ; en même temps, Mégare hybléenne recevait de sa métropole la tradition de farces bouffonnes qui, transformées par l'art d'Épicharme, devaient donner ses premiers modèles à la comédie de mœurs et d'intrigue.

Il ne semble pas, en effet, que la satire politique ait pénétré dans la colonie sicilienne. L'histoire n'a conservé le souvenir d'au-

cune révolution qui, par une destruction durable ou momentanée de la constitution dorienne, y ait donné accès à une pareille licence. En tout cas, une fois transporté de Mégare à Syracuse, où il donna sans doute la plupart de ses pièces, Épicharme n'aurait pu suivre sur ce point l'exemple de la mère patrie. Il est donc probable que chez les Mégariens de Sicile la liberté de l'insulte n'exista pas et qu'il y eut en général plus de réserve. D'un autre côté, ils trouvaient dans les dispositions de leur nouvelle patrie de quoi développer leur goût pour les facéties. Les Siciliens passaient dans l'antiquité pour avoir un tempérament particulièrement enjoué et caustique. « Jamais les Siciliens, dit Cicéron, ne sont en si mauvaise passe qu'ils ne disent quelque plaisanterie. » De plus, dans ces riches cités commerçantes de la Sicile et de l'Italie inférieure, le goût du plaisir était extrême; les fêtes s'y multiplièrent à l'infini : à Tarente, il y en avait plus que de jours non fériés, au témoignage de Strabon. Celles de Bacchus s'y célébraient avec une passion dont les kermesses de la Hollande donnent à peine l'idée aux modernes. « J'ai vu toute la ville ivre aux fêtes de Bacchus, » dit encore de Tarente un des interlocuteurs des *Lois* de Platon. Sur ces sortes de sujets le danger aujourd'hui pour la critique est d'atténuer. A distance, les mœurs s'effacent et ces exubérances disparaissent; tout se décolore et s'éteint, grâce à nos idées de régularité et aux préoccupations logiques des savans, qui enchaînent péniblement des faits à peine aperçus.

Les bouffons de la Grande-Grèce portaient le nom particulier de *phlyaques* (c'est-à-dire bavards), qui mérite d'être conservé, parce qu'il servit à désigner un développement postérieur de l'art comique chez les anciens. Il semble que les sujets des petites scènes qu'ils représentaient affublés de costumes grotesques aient été de deux sortes. Ou bien c'étaient des peintures chargées de la vie familière, où l'action très simple était soutenue par des observations morales, vivement lancées sous forme de proverbes et dans le dialecte populaire; ou bien, et ceci portait plus particulièrement encore l'empreinte du goût local, c'étaient des parodies mythologiques. En Sicile, on cite les *iambistes* de Syracuse, dont nous avons relevé l'analogie avec les phallophores de Sicyone. Enfin il faut rappeler qu'à Sélinonte, colonie de Mégare hybléenne, un vieux poète, Aristoxène, presque contemporain d'Archiloque, s'était distingué par des poèmes ïambiques. Au témoignage d'Épicharme lui-même, c'était lui qui avait donné en Sicile le premier exemple de ce genre de composition.

Telles sont donc, pour conclure, les formes auxquelles aboutit dans les colonies occidentales le développement du comique dorien : la

farce mégarienne, modifiée par l'esprit sicilien, et, dans le sud de l'Italie, les petites scènes des phlyaques; les processions et les improvisations des ïambistes de Syracuse; enfin, sous une forme plus littéraire, les satires d'Aristoxène de Sélinonte. Ce sont les élémens qu'Épicharme trouve autour de lui et qui peuvent entrer dans la composition des œuvres d'art qu'il invente. On ne voit pas bien ce qu'il aurait emprunté aux ïambistes; mais il a imité la forme poétique d'Aristoxène, et ses sujets viennent directement des phlyaques. Comme les farces improvisées de ceux-ci, ils se divisent en deux classes : les parodies mythologiques, et les représentations de la vie familière ; et de même aussi sans doute, la différence des sujets n'empêche pas que dans ces deux classes les thèmes de développement ne soient souvent les mêmes. Essayons maintenant de nous rendre compte de ce qu'il a fait.

Les comédies mythologiques ont naturellement pour personnages des dieux et des héros : les habitans de l'Olympe, Hercule, Bacchus, Ulysse, Philoctète, Prométhée s'y distribuent les rôles. Mais le propre de la parodie, c'est de ramener ces acteurs héroïques ou divins aux proportions de l'humanité, et de l'humanité contemporaine; c'est le principe même de l'effet comique. Xénophane disait : « Homère et Hésiode ont transporté chez les dieux tout ce qui chez les hommes est un sujet de honte et de blâme; ils ont attribué aux dieux beaucoup d'actes coupables, des vols, des adultères, des fraudes. » Dans le même temps, la comédie d'Épicharme pouvait aider sans intention la prédication du philosophe en mettant sur la scène les faiblesses divines. Seulement elle choisissait ce qui prêtait au ridicule; elle en étalait le détail sous les yeux et cherchait le rire par un contraste perpétuel entre la majesté des noms et des attributs et la vulgarité des actes, des sentimens, des situations. Elle le faisait avec une hardiesse qui dépassait de beaucoup celle du drame satirique; car, tandis que celui-ci se bornait à faire descendre les héros jusqu'à la société d'êtres à demi humains d'une bouffonnerie bestiale, sans porter autrement atteinte à leur dignité personnelle, c'étaient eux-mêmes, c'étaient les dieux qu'elle prenait plaisir à dégrader.

Ainsi dans *les Noces d'Hébé, ou les Muses*, titre sous lequel la pièce fut une seconde fois présentée au public, on voyait les principales divinités de l'Olympe transformer le banquet nuptial en débauche syracusaine. On sert un merveilleux poisson : c'est pour Jupiter. Il apprend qu'il y en a un autre pareil au marché : il le fait vite acheter pour lui-même et pour sa femme. Minerve, la chaste déesse, est la joueuse de flûte du repas; elle accompagne Castor et Pollux, qui exécutent une danse armée. Quant aux Muses,

au lieu de charmer l'Olympe par leurs concerts, elles sont rappelées à leur première origine mythologique, elles redeviennent des nymphes des eaux, et non pas des eaux inspiratrices, mais des eaux poissonneuses du Nil, de l'Achéloüs, de cinq autres fleuves, qui représentent ce genre de richesses dans différentes parties de la terre, et l'on a soupçonné que leurs parens Piéros et Pimpléis, substitués à Jupiter et à Mnémosyne, personnifiaient par un jeu de mots étymologique, en même temps que les souvenirs de la Thrace poétique, l'embonpoint et la voracité. Ce chœur de Muses peu poétiques est donc composé des pourvoyeuses de la table des immortels, et quelques vers semblent indiquer que, dans la première forme de la comédie, le grand dieu Neptune remplissait une fonction analogue, ou faisait du moins le commerce maritime de filets dans l'intérêt des pêcheurs et de leurs cliens.

Ce festin de l'Olympe réalisait par l'abondance et la variété tous les rêves de la gourmandise ou plutôt de la gloutonnerie d'alors; des énumérations sans fin en détaillaient au public toutes les richesses, poissons, coquillages, gibier, pains de toute sorte :

« Il apporte des coquillages de toute espèce, patelles innombrables, crabyzes, cécibales, téthyes, peignes, glands de mer, pourpres, huîtres aux valves bien jointes, qu'il est difficile d'ouvrir et facile d'avaler; moules, anarites, carices, épées, douces au palais et dures aux doigts qu'elles piquent, solènes longues et ovales; et la conque noire, que vendent tous les pêcheurs de conques; et aussi les coquillages de terre, et ces coquilles de sable mal famées, sans valeur, que tous les hommes appellent androphyctides et que, nous autres dieux, nous nommons leucées. »

Il n'y avait que des populations maritimes pour fournir une pareille liste; et encore nous n'avons pas tout. On ne peut songer à relever ici des mérites de premier ordre. Lisez cependant chez Rabelais ou ailleurs des énumérations analogues : outre que vous n'y trouverez plus le rythme poétique ni la langue fine et sonore de l'écrivain grec, vous y chercheriez vainement l'effet de cette multitude de noms qui se pressent et s'accumulent, relevés chemin faisant par des épithètes expressives, des traits descriptifs ou plaisans, des paroles, réunis et entraînés par le même flot de verve et de bonne humeur.

Dans le théâtre d'Épicharme ce thème de la gourmandise paraît avoir été inépuisable. Il y avait évidemment encore la peinture d'un repas dans la pièce intitulée : *les Cômastes, ou Héphæstos.* Il n'en reste guère que le titre; mais ce titre est significatif, et l'on a pu reconnaître d'après des indices à peu près certains que *les Cômastes* avaient pour sujet un banquet où Bacchus enivrait Héphæstos ou, sous la forme latine, Vulcain, retiré à Lemnos par

suite d'un exil volontaire, et la pompe bachique qui accompagnait le retour du dieu dans l'Olympe. Une pareille matière, riche en incidens burlesques et en mots plaisans, convenait parfaitement à la comédie dorienne. On en peut dire autant du *Cyclope*, où Polyphème était, comme dans *l'Odyssée*, enivré par Ulysse. C'est de ce côté que paraissent se tourner, quelquefois contre toute attente, beaucoup de sujets mythologiques. Ainsi le vers souvent cité : « Il n'y a pas de dithyrambe quand on boit de l'eau, » était tiré de *Philoctète*. Les sirènes, dans la pièce qui porte ce nom, remplaçaient le piège de leurs chants mélodieux par l'appât d'une grasse et abondante hospitalité. Les poissons, les oiseaux, des mets de diverses sortes, avec leurs modes de préparation, remplissent encore une appétissante énumération. A plus forte raison des types consacrés comme celui d'Hercule donnent-ils matière à des développemens analogues. Ici c'est surtout la peinture d'une prodigieuse voracité :

« D'abord, si tu le voyais manger, tu en mourrais. Son gosier gronde, ses mâchoires craquent, ses molaires résonnent, ses canines grincent; il siffle des narines, il agite les oreilles. »

Cette description nous transporte en pleine charge populaire; elle ne dut pas déplaire aux délicats. Les Grecs seront toujours prêts à rire de la gloutonnerie d'Hercule; les spectateurs d'Euripide prendront plaisir à le voir manger et boire de bon cœur dans la maison d'Admète tout en deuil, avant d'aller arracher Alceste au génie de la mort. Dans Épicharme, qui présentait sous de pareils traits le vainqueur de Busiris, la partie la plus raffinée du public admirait cet art nouveau qui relevait le grotesque par une recherche expressive de mots et d'harmonies et le revêtait pour la première fois du mètre poétique.

La place réservée aux plaisirs de la table dans le théâtre du comique syracusain s'explique d'abord par le rapport qu'avait un pareil sujet avec le *Cômos* bachique, une des principales sources de la comédie. C'était en outre une conséquence des mœurs siciliennes. Les Doriens de la Sicile et de l'Italie ressemblaient peu aux Doriens de Sparte. Déjà dans la Mégare de Grèce, enrichie par le commerce et énervée par le luxe, les banquets doriens étaient devenus des plaisirs recherchés et des débauches. Les goûts qu'elle transmit à ses colonies y trouvèrent les meilleures conditions pour prospérer. Sans doute la Mégare de Sicile ne fut pas en reste avec sa métropole, et il est évident que Syracuse, le séjour définitif d'Épicharme, n'avait pas reçu des traditions plus austères de la sienne, la voluptueuse Corinthe. Voilà pourquoi l'œuvre comique de notre poète, à en juger par les fragmens qui sont venus s'accu-

muler dans *le Banquet* d'Athénée, paraît avoir été une perpétuelle satire de la gourmandise sicilienne.

Il est certain qu'il avait traité d'autres thèmes. Par exemple, les aventures d'*Ulysse transfuge*, — c'était le nom d'une comédie, — pénétrant dans l'intérieur de Troie et reconnu par Hélène, prêtaient assurément à plus d'une situation comique ; mais on ne sait rien de la façon dont elles étaient présentées. De tous les élémens comiques, ce qui se rapporte à la bonne chère est le seul qui ait survécu dans les dix-huit pièces mythologiques dont on a les titres. Il s'est également conservé dans les autres comédies. Ainsi celle qui était intitulée : *la Terre et la Mer* renfermait des développemens gastronomiques. Un débat était peut-être institué entre les deux élémens au sujet de la supériorité de leurs produits. La tradition de cette sorte de lutte n'était pas destinée à périr de sitôt, car Suétone nous raconte que l'empereur Tibère récompensa magnifiquement Asellius Sabinus pour son *Concours entre le champignon et le becfigue, l'huître et la grive*. Quelque esprit que l'auteur eût dépensé dans le détail, cela devait être singulièrement froid. C'est à Athènes, dans la période de verve inventive et de franche bouffonnerie, que les sujets de cette nature trouvèrent leur expression la plus plaisante et la mieux faite pour la scène. *Les Poissons* d'Archippus paraissent avoir été le chef-d'œuvre du genre. On sait que les poissons occupaient la place d'honneur sur les tables recherchées des anciens. Dans la pièce athénienne, ils soutenaient une guerre heureuse contre leurs ennemis les gourmands, et à la suite intervenait entre les belligérans un traité, en vertu duquel les vainqueurs rendaient les joueuses de flûte et certains viveurs spirituels, dont ils s'étaient emparés au grand dommage des festins privés de leurs meilleurs élémens de joie : en échange, ils recevaient pour leur pâture les gourmands voraces comme le poète tragique Mélanthius. Il est probable que ces qualités d'entrain et de spirituelle bonne humeur se trouvaient déjà dans le théâtre d'Épicharme, et l'on risquerait de se tromper si, sur la foi des titres et de quelques débris isolés, on prétendait juger de la variété d'invention de ces pièces. Elle se laisse un peu mieux apprécier dans ce qui nous est resté des pièces de la seconde classe, celles dont les sujets étaient directement empruntés à la vie réelle. Voyons ce que les textes et les indications anciennes peuvent nous donner sur la nature de cette seconde espèce de comédies.

D'abord c'est à elles qu'il semble le plus naturel de rapporter pour une bonne part un assez grand nombre d'observations et de conseils conservés dans des vers détachés, où se reconnaît encore l'influence pythagoricienne ou, plus exactement, la méditation du

penseur préoccupé de discipline intérieure et de pieuse direction de la vie pratique. Il suffit de choisir quelques citations pour retrouver plusieurs des principales lignes de la morale d'Épicharme.

« Une vie pieuse est le meilleur viatique pour les mortels. — Rien n'échappe à la divinité, il faut que tu le saches bien ; — Dieu est lui-même notre surveillant ; rien n'excède sa puissance. — Les dieux nous vendent tous les biens au prix des fatigues. »

Avec cette idée d'un gouvernement divin, attentif et exigeant, va celle d'un gouvernement de soi-même qui rend indépendant de l'incertitude de la destinée :

« Que tes pensées conviennent à une longue vie comme à une courte. »

L'empire sur les passions, la méditation, les bonnes habitudes, un régime moral qui forme le caractère et donne l'égalité d'âme, voilà les vrais moyens d'éviter les fautes et de trouver le bonheur :

« Ce n'est pas la passion, c'est l'esprit qui doit dominer. — Avec la colère, nul ne prend sur rien une bonne décision. — Amis, les soins répétés donnent plus qu'une bonne nature. — Le caractère est le bon génie des hommes ; ce peut être aussi leur mauvais. »

Une de ces maximes représente bien le sage antique réfléchissant dans le calme, quand il est libre des distractions de la journée :

« Toutes les pensées sérieuses se découvrent plutôt pendant la nuit. »

Mais ce sage qui publie sa sagesse par la bouche de la comédie ne se tient point en dehors de la vie active ni de ses conditions, souvent difficiles dans ces temps d'annexions violentes et de tyrannies dominatrices. De là des conseils de prudence pratique ; par exemple celui-ci, devenu célèbre chez les anciens et cité par Cicéron comme une parole précieuse de l'*avisé Sicilien :*

« Sois sobre et souviens-toi de te défier : ce sont les nerfs de la sagesse. »

Et encore :

« Pour juger un homme, sache comment il se conduit avec autrui. — Il est bon aussi de se taire en présence des puissans. »

Un pas de plus, et nous sortons tout à fait de la morale générale, pour retrouver la comédie, alimentée par les travers des hommes et moralisant par la satire :

« Tu n'es point habile à parler, mais impuissant à te taire. — Tu n'es point humain, mais malade : tu donnes pour ton plaisir. »

Voilà le bavard et le prodigue. Ici et dans quelques autres fragmens, règne le ton modéré qu'adoptera la comédie nouvelle. Rien ne fait songer aux excès ni aux personnalités de la comédie politique. S'il se rencontre une allusion à un fait ou à un personnage,

la réalité présente ne pénétrera sur la scène qu'avec les allures respectueuses qu'elle s'impose dans les pièces lyriques qui se chantent en l'honneur des victoires remportées aux grands jeux de la Grèce. C'est ainsi que, dans la comédie *la Fête et les Iles*, Épicharme se rencontre avec Pindare pour célébrer l'intervention bienfaisante par laquelle Hiéron venait de protéger les Locriens contre les menaces d'Anaxilas de Rhégium.

Épicharme alla-t-il dans son travail d'invention comique jusqu'à réunir et concentrer les traits d'observatien morale ou de satire pour en former des caractères? Quelques titres : *le Paysan*, *l'Homme supérieur*, *la Mégarienne* (qui fait penser à *l'Andrienne* de Ménandre et à d'autres titres analogues de la moyenne et de la nouvelle comédie), ne suffisent pas pour autoriser la supposition qu'il y eût dans ces pièces l'étude plus ou moins approfondie d'un personnage. Mais, à défaut de caractères nettement tracés, un fort joli fragment d'une comédie intitulée : *l'Espérance*, *ou Plutus*, nous fournit la première esquisse d'un type, celui du parasite, que les comiques latins devront souvent reproduire à l'imitation des Grecs. Le personnage, qui a été dépeint d'avance faisant dans un banquet l'éloge de la frugalité et avalant d'un trait une grande coupe de vin, expose lui-même son genre de vie:

« Je dîne avec qui veut : il n'y a qu'à m'inviter; et aussi avec qui ne veut pas : nul besoin d'invitation. A table, je suis plein d'esprit, je fais beaucoup rire et je loue le maître de la maison. Si quelqu'un s'avise de me contredire, j'accable d'injures le contradicteur. Et puis, après avoir bien mangé et bien bu, je m'en vais. Un esclave ne m'accompagne pas avec une lanterne; mais je marche tout seul, en trébuchant dans les ténèbres. Si je rencontre la garde, je mets sur le compte de la bonté divine d'en être quitte pour quelques coups de fouet. Et quand je suis arrivé chez moi tout moulu, je dors par terre sans m'inquiéter de rien, tant que le vin pur engourdit mes sens. »

Il y a loin de ce pauvre homme, philosophe à sa façon, à l'Ergasile de Plaute, le convive *invocatus*, endurci aux soufflets et aux coups de pots brisés sur son front, et surtout au Gnathon de Térence, florissant exploiteur de la sottise des riches. Ce ne sont pas encore les brutalités des mœurs romaines, ni les impudentes forfanteries et les amplifications chargées où se complairont les Latins; mais ce peu de traits ont un air de vérité simple qui intéresse et se maintiennent dans ce ton de mesure discrète qui sied bien au moraliste grec.

C'est le caractère tempéré qui domine dans nos fragmens, et l'on est disposé à croire qu'il en est de même dans toute la partie

morale du théâtre d'Épicharme. Il nous est parvenu quelques anecdotes sur son séjour à Syracuse. Deux nous font entrevoir que les rapports avec Hiéron n'étaient pas toujours faciles; elles nous montrent par quelles duretés, au milieu de ses faveurs et de ses magnificences, s'échappait parfois l'orgueilleuse et violente nature du tyran. Une troisième anecdote est d'un intérêt plus intime, parce qu'elle nous donne bien le ton de la sagesse sereine du poète moraliste, instruit par la méditation et par l'expérience de la vie. Vers la fin de sa longue carrière, il était un jour assis sous un portique avec des vieillards de son âge : « Je ne voudrais plus que cinq ans de vie, se mit à dire l'un d'eux. — Trois me suffiraient, dit un autre. — Quatre, reprit un troisième. — Mes bons amis, interrompit Épicharme, à quoi bon vous disputer pour quelques jours? Nous tous, que le sort a rassemblés ici, nous sommes au couchant de la vie : pour nous tous il est donc temps de partir au plus vite, avant que nous ayons à souffrir de quelqu'un des maux attachés à la vieillesse. » Voilà, dans son application simple et personnelle, cette science morale qu'Épicharme avait enseignée dans ses comédies.

III.

Une étude où l'on aurait pu réussir à déterminer les éléments et la nature du comique dans Épicharme aurait pour conclusion naturelle une définition de l'art chez cet inventeur de la comédie. De quelles formes avait-il revêtu ces œuvres qu'il créait? quelles qualités de composition y avait-il introduites? On se demanderait enfin ce que lui doivent Aristophane et Ménandre, les grands noms de la comédie attique. On conçoit l'intérêt qui s'attacherait à des recherches qui conduiraient à une appréciation plus exacte des chefs-d'œuvre du genre, et combien il est regrettable qu'elles ne puissent être sérieusement entreprises. La matière manque; le poète lui-même, détruit par le temps, se dérobe à nous; il nous livre si peu de son œuvre que ce n'est guère qu'à l'aide d'indices extérieurs que l'on peut hasarder quelques réponses à ces questions.

Il faut d'abord se représenter Épicharme dans les conditions où il composait ses comédies, admis à la cour polie et magnifique de Gélon et de Hiéron, les princes les plus puissans et les plus riches de la Grèce, avec cette élite de génies, Simonide, Pindare, Eschyle, dont la présence, plus d'une fois renouvelée, y suppose le goût et l'intelligence de tout ce que la poésie put mettre dans ses plus

belles œuvres de science délicate et d'élévation. Sans doute, à côté d'eux, il pouvait y avoir place pour des talens bien différens, et l'on comprend très bien que Hiéron ait aimé en même temps les hardiesses bouffonnes de la comédie; ainsi au théâtre d'Athènes le même public applaudissait, après la trilogie tragique, le drame satirique qui complétait la représentation. Il est même probable qu'Épicharme, fixé à Syracuse et familier du palais, fut de la part du souverain l'objet d'une faveur plus marquée et plus constante, et qu'il put s'y livrer plus librement à son naturel. Un trait conservé par Plutarque nous donne un exemple de la hardiesse spirituelle qu'il portait dans cette familiarité avec le tyran. Hiéron l'invitait à dîner peu de jours après avoir fait périr quelques-uns de ceux qu'il admettait dans son intimité. Le poète lui répondit : « Tu sacrifiais dernièrement et tu n'as pas invité tes amis. » La phrase grecque pouvait aussi bien signifier : « Tu sacrifiais tes amis, et tu ne m'as pas invité. » On ne dit pas que Hiéron se soit offensé de cette courageuse réponse. Cependant le même auteur rapporte qu'il punit le poète comique pour s'être permis des paroles inconvenantes en présence de sa femme. D'après ces deux souvenirs, il ne semble pas qu'Épicharme, dans cette cour brillante d'un tyran cruel et jaloux de sa dignité, ait dû être fort encouragé à l'abus des grossièretés comiques.

Lors donc qu'on se demande s'il faut le considérer comme un poète poli et raffiné, comme un poète de cour, ou comme un poète populaire, fidèle interprète de cette exubérance de gaîté licencieuse que provoquaient chez la foule les fêtes de Bachus, on est averti que la question ne peut se poser sous cette forme absolue et que la seconde alternative souffre au moins de fortes atténuations. Sans doute le caractère propre des divertissemens comiques, tels qu'ils étaient nés des débauches dionysiaques, ne pouvait disparaître, et la partie distinguée du public aurait été la première à se plaindre, si la marque hardie du dieu avait été effacée. Mais ces mêmes spectateurs, habitués à des jouissances délicates, demandaient aussi quelque chose de plus relevé à celui qui prétendait à leurs suffrages; ils voulaient applaudir, non pas un simple bouffon, mais un artiste. Nous savons déjà qu'il y a plus d'une raison de croire qu'Épicharme s'efforça de les satisfaire; ajoutons-y une présomption.

Il est un nom que les témoignages grecs citent souvent à côté de celui d'Épicharme, c'est le nom de Phormis, qui partage avec lui l'honneur d'être désigné par Aristote comme ayant constitué la comédie par l'invention de la fable. Ce Phormis fut lui-même un remarquable exemple de ce que la vie de beaucoup de Grecs dis-

tingués avait alors de mobile et d'imprévu. Né à Ménale en Arcadie, il obtint à Syracuse la faveur de Gélon et de Hiéron. Le premier lui accorda même assez de confiance pour le charger de l'éducation de ses fils. Une pareille fonction, non moins surprenante chez un auteur comique que la qualité de philosophe, fait l'éloge du caractère de Phormis. Ce qui n'est guère moins inattendu, c'est que son titre principal à l'estime des princes de Syracuse paraît avoir été son mérite militaire. Il se distingua dans les guerres soutenues par les deux frères, y accomplit des actions d'éclat et y gagna une grande fortune, qui lui permit de consacrer des statues comme offrandes à Olympie et à Delphes. Pausanias vit à Olympie l'image de Phormis lui-même luttant contre trois adversaires successifs. Ce n'était pas une de ses propres offrandes, mais elle avait été consacrée par un Syracusain nommé Lycortas : preuve vraisemblable de l'enthousiasme qu'avaient excité ses hauts faits. Tel était le personnage que la muse avait doué par surcroît du génie de l'invention comique. Les sept ou huit titres qui nous sont restés, *Admète*, *Alcinoüs*, *le Sac d'Ilion*, *Persée*, etc., annoncent des pièces à sujets mythologiques. Sa renommée chez les anciens n'avait pas égalé celle d'Épicharme. La seule chose qui lui soit attribuée en propre, — et c'est là ce qui nous fournit un indice sur le ton de la comédie de son rival, — c'est l'introduction du luxe dans l'appareil des représentations : l'usage de tentures en cuir couleur de pourpre, magnificence exagérée au jugement d'Aristote, et de longs et riches vêtemens pour les acteurs, comme dans les représentations tragiques. Cet éclat extérieur s'accorde mal avec l'idée de pièces uniquement appropriées aux plaisirs grossiers de la multitude.

Dans notre ignorance de la vérité, il semble assez probable que les goûts luxueux de Gélon et de Hiéron ne furent pas étrangers à cette invention de comédies régulières que rendit possible le talent d'Épicharme et de Phormis. Les parodies mythologiques, aimées des Siciliens et des Italiens, prirent à Syracuse une forme plus digne de figurer dans des fêtes brillantes, sur ce théâtre qui avait été magnifiquement construit avant celui d'Athènes et où devait bientôt paraître la tragédie d'Eschyle; Épicharme opéra seul la même transformation dans ces petites peintures de mœurs bouffonnes dont Mégare Hybléenne avait reçu la tradition de sa métropole, et ainsi se trouva constituée son œuvre dramatique dans ses deux ordres de sujets. Il résulterait de là que ses comédies, au moins celles qui étaient arrivées à leur perfection et qui étaient restées, avaient été écrites à Syracuse et appartenaient à la seconde moitié de sa vie ; ce qui est conforme à ce qu'on lit dans Suidas.

En quoi consistait dans Épicharme cette transformation qui de grossières ébauches avait fait des œuvres d'art? Le premier mérite était évidemment celui de la composition. Il fit des pièces régulièrement construites par le progrès d'une action qui se nouait et se dénouait. Avant lui, il n'y avait que des idées comiques, de petites scènes isolées, qui se bornaient à un point détaché d'une légende mythologique ou à un détail de mœurs traité en lui-même, sans rapport avec un sujet plus général ni avec une intrigue dramatique. Tel est bien le sens du seul témoignage ancien que nous ayons sur cette question, et c'est ce qui a été bien établi par Grysar dans son étude sur la comédie dorienne. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que nous en sommes réduits à nous arrêter là. Qu'était-ce au juste que la composition d'une comédie d'Épicharme? Quelle en était l'unité, la marche, le développement? Se contentait-il de renfermer différentes scènes à peu près juxtaposées dans un cadre fourni par une donnée mythologique ou autre, ou bien les unissait-il entre elles par un lien plus étroit? L'unité résidait-elle dans la suite logique de l'action ou seulement dans le ton et l'impression dominante? L'effet était-il obtenu par une progression intime de l'intérêt dramatique ou était-il le résultat d'un mouvement et comme d'un rythme extérieurs produits par des combinaisons analogues à celles que nous remarquons chez Aristophane? Comment nous prononcer sur ces points divers quand tout nous fait défaut, les jugemens de la critique ancienne comme les œuvres du poète? Bornons-nous à ces remarques générales, que les thèmes mythologiques, très familiers au public, étaient plus propres à fournir des cadres qu'ils ne prêtaient au développement d'une action fortement enchaînée, et qu'il était d'ailleurs naturel que ces premières comédies, succédant à de libres et légères esquisses et admettant elles-mêmes des élémens assez disparates, ne s'astreignissent pas à une composition très savante ni très sévère.

Il n'est pas tout à fait exact de dire que nous n'avons aucun jugement ancien. Horace, dans un vers souvent cité dont on cherche encore le sens,

Plautus ad exemplar Siculi properare Epicharmi,

se moque de ces admirateurs indiscrets qui attribuent à Plaute le genre de rapidité d'Épicharme : mais quel est ce genre? Des deux termes comparés, un seul est sous nos yeux, et la justesse de la comparaison étant contestée par le juge délicat qui nous en apprend l'existence, nous ne pouvons avec sécurité conclure du terme connu à l'inconnu et demander à Plaute quel était ce mérite particulier

du modèle grec. La rapidité de Plaute, nous sommes déjà embarrassés pour la définir. C'est sans doute ce mouvement extérieur, cette agitation des personnages qui faisait ranger la plupart de ses pièces dans la catégorie que l'on désignait sous le nom de *motoriæ;* c'est aussi le mouvement, la verve entraînante du dialogue : lequel de ces deux caractères rapprochait le poète latin d'Épicharme? Telle est l'incertitude qui nous arrête dans l'interprétation de l'unique témoignage qui nous vienne de l'antiquité. Le plus sage est d'y rester, sans prétendre affirmer dans l'inconnu.

Ne négligeons pas cependant un indice qui peut donner lieu à une hypothèse, sinon sur la composition intime, du moins sur la structure extérieure des comédies d'Épicharme. On trouve dans les collections un assez grand nombre de vases, originaires de l'Attique et de la Grande-Grèce, dont les peintures paraissent avoir emprunté leurs sujets à des drames satiriques ou à des scènes comiques de mythologie dans le goût dorien. Tel est le vase souvent cité de la Vaticane où sont représentés les Amours de Jupiter et d'Alcmène. Le dieu, coiffé du modius comme Sérapis et portant un masque barbu peint en blanc, tient une échelle, tandis qu'un Mercure ventru et vêtu en esclave comme le faux Sosie de l'*Amphitryon*, l'éclaire avec un falot et qu'Alcmène se montre à la fenêtre. Les aventures d'Hercule avec les Pygmées ou les Cercopes, celle de Taras, le héros éponyme de Tarente, sur son dauphin, étaient de même parodiées. Parmi ces peintures de vases, un certain nombre se rapportent à un sujet traité par Épicharme dans sa comédie intitulée *les Cômastes, ou Héphæstos*. Elles représentent le retour d'Héphæstos ou Vulcain dans l'Olympe, où il est ramené par Bacchus. Il avait abandonné le séjour des dieux à la suite des querelles et des ennuis qu'il s'était attirés pour avoir, sans doute par l'ordre de Jupiter, retenu sa mère Junon comme enchaînée sur un siège magique. Cette première légende est figurée sur le vase de Bari, conservé aujourd'hui au British Museum, et nous savons qu'il en était question dans la pièce d'Épicharme. Bientôt les habitans de l'Olympe regrettèrent l'absence de Vulcain; leurs banquets ne pouvaient se passer du joyeux suppléant de Ganymède, qui savait si bien au besoin y faire renaître la gaîté. On députa donc vers lui à Lemnos Bacchus, qui l'enivra et le ramena en pompe dans l'Olympe. Tel est le petit mythe, si favorable à la comédie, dont les peintres de vases aimaient à reproduire le dénoûment. Une de leurs œuvres est particulièrement intéressante pour nous. Elle se compose de quatre personnages qui ont chacun leur nom inscrit au-dessus de la tête : le satyre Marsyas, jouant de la double flûte, ouvre la marche; à sa suite viennent une bacchante, en proie à l'exaltation dionysiaque, la

tête renversée, tenant d'une main le thyrse et de l'autre une grande coupe à deux anses; puis Bacchus ivre, et, le dernier, Vulcain, faisant un geste de consentement. La bacchante s'appelle *Comodia*; elle personnifie non pas la comédie, mais le chant du cômos ou le cômos lui-même, la procession dionysiaque, enivrée par son dieu et le célébrant par les chants qu'il inspire. Ce cômos, cette pompe bachique, dont Vulcain consent à faire partie, c'est vraisemblablement la tradition figurée de représentations qui avaient égayé les spectateurs de Tarente ou de Syracuse. On peut croire qu'il terminait les *Cômastes* d'Épicharme : la plupart des pièces d'Aristophane finissent de même par une marche en procession, bachique, nuptiale, ou d'un autre caractère, et c'est là un souvenir évident de l'origine même de la comédie.

Ainsi ces peintures de vases, qui, sans être en rapport direct ni de date ni de provenance avec la comédie d'Épicharme, paraissent cependant issues de la comédie dorienne, rendent assez probable que le drame du poète de Syracuse a eu, au moins une fois, pour conclusion le spectacle d'une pompe dionysiaque mêlée de chants. Quant à la restitution de Grysar, qui divise cette comédie des *Cômastes* en trois actes, l'enchaînement de Junon sur le siège magique, la retraite de Vulcain à Lemnos, et son retour sur l'Olympe, elle est plus ingénieuse que vraisemblable, et l'on peut remarquer que, pour vouloir amplifier la composition dans Épicharme, il l'affaiblit. Car cette série de trois petits drames dans une pièce d'une étendue médiocre ne formerait qu'un ensemble assez lâche, et il est trop évident que l'effet n'en pouvait être aucunement comparable à celui des trilogies d'Eschyle.

Épicharme fit de la comédie une œuvre d'art, non-seulement par le développement de la fable et par la composition, mais aussi en la revêtant de la forme poétique qui lui était certainement étrangère avant lui. Tous ses fragmens se répartissent entre trois espèces de pieds, les ïambes, les trochées et les anapestes. Cette variété d'effets rythmiques indique chez le poète un art assez avancé pour approprier le mètre au sujet : deux de ses pièces, *les Danseurs* et *le Chant de victoire*, étaient tout entières écrites en anapestes, mesure consacrée à la marche et à la danse. Il n'est pas indifférent de remarquer que nous avons de son contemporain, l'ïambographe Ananius, dont le nom se rencontre dans un de ses vers, un fragment gastronomique; l'ïambe était donc alors appliqué ailleurs qu'au théâtre à ce genre de sujet si aimé d'Épicharme. Du reste, dans l'emploi de ces différens mètres, il se permettait plus de liberté que ne l'avaient fait les poètes qui en avaient usé avant lui et que ne devaient le faire les comiques athéniens. La comédie

lui semblait demander un certain degré d'abandon dans ses allures; et ces négligences métriques s'accordaient avec les formes de langage qu'il empruntait volontiers au dialecte populaire.

Chez les Grecs, toute représentation d'une œuvre poétique faite au moyen de plusieurs personnages comprend à l'origine, avec la poésie, la musique et la danse, et la composition pour le poète consiste à combiner ces trois élémens. C'est ce que fit Épicharme sans aucun doute; mais de quelle manière et dans quelle mesure, nous l'ignorons. La musique et la danse s'unissaient-elles à des chœurs ou à des monodies, ou à certains jeux de scène? Et d'abord le chœur existait-il dans les comédies d'Épicharme? Oui, très probablement; car on ne se représente guère sans chœur les deux pièces qui viennent d'être rappelées, *les Danseurs* et *le Chant de victoire*. Dans *les Noces d'Hébé*, il y avait sept Muses : sans doute une seule prenait la parole dans le dialogue et les autres formaient un chœur. Enfin, il est conforme aux origines de la comédie née du cômos, qu'au moins des marches rythmées, avec des chants ou un accompagnement de flûte, aient fait partie du spectacle. D'un autre côté, sur trois cents vers environ qui sont attribués à Épicharme, il n'y en a pas un seul qui ait le caractère lyrique, c'est-à-dire où l'on reconnaisse ces mètres variés qu'Aristophane a employés dans les chants de ses chœurs, et rien n'indique que le chœur du poète syracusain ait eu sa place marquée dans l'orchestre et y ait exécuté les figures ou les évolutions d'une chorégraphie plus ou moins ingénieuse. Ces chœurs, qui paraissent avoir existé dans certaines pièces d'Épicharme, ne ressemblaient donc nullement à ceux de l'ancienne comédie athénienne, et ce qui confirme cette conclusion, c'est qu'on voit Cratinus lui-même se passer complètement des chants du chœur dans *les Ulysses*, sans doute un de ses premiers ouvrages. Or il semble vraisemblable que l'exemple du maître sicilien ait été surtout suivi dans une comédie mythologique.

Ainsi, quelles qu'aient été la puissance d'invention d'Épicharme et la valeur de ses compositions dramatiques, il ne faut pas se figurer ces premières œuvres de la comédie comme réunissant déjà toutes ces richesses de combinaison et toutes ces recherches d'art que nous admirons dans Aristophane. Essayons de déterminer, — ce sera la conclusion naturelle de cette étude — ce qui était resté des efforts de ce créateur de la comédie et ce que lui ont dû ses successeurs.

Nous venons d'indiquer les conditions extérieures de forme dont il donne le premier exemple : l'emploi de divers mètres poétiques avec la musique et la danse. C'était beaucoup; en revêtant la comédie de ces formes, il lui donnait accès parmi les œuvres d'un art plus délicat et la marquait d'un signe de noblesse qu'elle devait

garder dans toute l'antiquité. Ce n'était pas le principal : Épicharme la constitua surtout par l'invention de la fable, c'est-à-dire par la conception et le développement d'une action régulière. C'est ce que fait nettement entendre le témoignage d'Aristote ; il est même à remarquer que, dans la pensée du grand critique, la comédie d'Épicharme semble se lier directement à celle de Ménandre : il paraît faire abstraction de l'ancienne comédie athénienne qui, pour lui, n'est qu'une déviation ; car, engagée dans ce qu'il appelle *la forme iambique*, c'est-à-dire entravée dans sa marche par les fantaisies de la satire personnelle et par la liberté des allusions, elle n'atteint pas à ce degré d'indépendance et de généralité que demande le drame.

Cette rigoureuse théorie du philosophe est favorable à Épicharme, puisqu'elle lui assigne l'honneur d'ouvrir à l'art la voie droite et légitime. Cependant, en un sens, elle lui fait tort ; car l'exposition trop sommaire qu'on lit dans la *Poétique* ne dit pas tout ce que l'ancienne comédie, — cette vive production de l'esprit athénien, dont le silence d'Aristote ne peut diminuer la valeur, — avait emprunté aux exemples du comique sicilien. Sans parler de certaines pièces de Cratès, de Phérécrate, d'Hégémon de Thasos, même de Cratinus, où, soit par une répugnance des auteurs, soit par suite des circonstances, l'élément politique n'avait pas pu se donner carrière et qui par là rentraient davantage dans les conditions de la comédie de Syracuse, il y avait des sujets, des scènes, des personnages qui venaient en droite ligne de cette comédie : par exemple, ces développemens gastronomiques dont nous avons parlé et tout ce qui se rapportait à la parodie des dieux et des héros. Ce dernier genre de thème, après avoir fourni une abondante matière à l'ancienne comédie, défraya plus largement encore la comédie moyenne, dont la riche production, si complètement perdue pour nous, s'étendit sur tout le IVe siècle avant Jésus-Christ.

Epicharme fournit donc beaucoup à cette partie si considérable du drame attique. Sans doute aussi, dans cette Grèce occidentale de la Sicile et de l'Italie, où il avait composé lui-même et trouvé les élémens de ses compositions, s'il nous était possible de mieux suivre la filiation complexe des œuvres littéraires, on verrait sa trace marquée dans ces formes locales sous lesquelles se continuaient, à côté de la comédie proprement dite, les jeux primitifs du comique dorien. Il est probable qu'elle se reconnaîtrait, malgré la différence de la poésie à la prose, dans les *mimes* du Syracusain Sophron, contemporain plus jeune d'Épicharme, qui sut amener les scènes de la vie familière où s'était essayé l'art naissant à la perfection de petits tableaux d'un charme particulier, dont la spirituelle élégance laissait subsister la sève native et comme le goût de terroir de

ces produits tout siciliens. Il serait possible aussi qu'on la retrouvât encore dans les tragi-comédies de Rhinton, qui, un siècle et demi après, faisait enfin aboutir les antiques farces des *phylaques* tarentins à des parodies en vers des tragédies athéniennes. Le succès de ces petits drames, dont l'*Amphitryon* de Plaute est peut-être une lointaine imitation, est attesté par les nombreuses peintures de vases qu'ils avaient inspirées.

Mais les vrais héritiers d'Épicharme, ce sont les poètes de la nouvelle comédie athénienne. C'est à eux qu'il transmit le ton tempéré et la fine élégance qui paraissent avoir dominé chez lui, l'usage de certaines figures aux contours arrêtés, de types, enfin et surtout la richesse de son observation morale,

La transmission des types prêterait à une intéressante étude, si l'on avait sous les yeux les œuvres à comparer. On sait que la nouvelle comédie mettait en scène un certain nombre de figures à traits fixes et constans. Les circonstances particulières du sujet et l'intrigue, quelques nuances de caractère y introduisaient une certaine diversité; cependant c'étaient toujours, avec leurs variétés définies et classées d'avance, le vieillard, le jeune homme, l'esclave, le parasite, la courtisane, l'entremetteur; si bien que le poète trouvait au magasin de costumes une collection de masques tout prêts à s'adapter à ses personnages. Telle était dans la comédie nouvelle une des formes du *général*, pour emprunter la langue d'Aristote. Quelques degrés de plus, et l'on arrive aux masques plus invariables encore et plus restreints des Atellanes, dont le Maccus, le Pappus, le Dossennus, souvenirs éloignés des farces doriennes de la Campanie, se retrouveront dans le *Polichinelle*, le *Pantalon*, le *Docteur* de la *comedia dell'arte*. L'art vit de traditions, qu'il fixe dans des formes plus ou moins arrêtées. Notre comédie moderne n'a-t-elle pas aussi ses rôles, définis, il est vrai, au point de vue des acteurs, mais dont les dénominations sont claires pour le public? Les *pères nobles*, les *jeunes premiers*, les *ingénues*, les *grandes coquettes* : ces noms expriment à la fois certaines qualités recherchées de ceux qui remplissent les rôles, et certains traits persistans, déterminés par les conditions d'âge et par les mœurs, qui, indépendamment du sujet de l'action, composent d'avance la physionomie des personnages. Quelle que soit l'apparente variété des formes individuelles, malgré la différence des temps et des sociétés, pour qui regarde d'un peu loin, seulement même à la perspective du théâtre, le nombre des moules où se façonne la matière humaine reste en somme assez limité.

Nous avons vu qu'Épicharme avait créé le type du parasite; on parle aussi d'un type d'ivrogne de son invention. Y avait-il dans ses pièces beaucoup d'autres figures de ce genre? Jusqu'où en

avait-il poussé l'étude et dans quelle mesure y marquait-il les traits caractéristiques? Pour nous placer à un point de vue plus particulier, en quoi différaient-elles chez lui de celles qui, peut-être auparavant, avaient été tracées par le poète mégarien Mæson, inventeur d'un personnage de cuisinier bouffon auquel son nom était resté? Ce Mæson, aujourd'hui si inconnu, avait eu sa célébrité. Non-seulement il avait été l'objet de la faveur des Pisistratides, mais des sentences de lui, gravées sur les Hermès, étaient sues par cœur de tous les Athéniens. Il avait donc sur le théâtre d'Athènes, comme Épicharme sur celui de Syracuse, développé dans son sens originel la partie non politique de la comédie mégarienne. Ces diverses questions ne peuvent que s'indiquer sans se résoudre. Cependant le langage des critiques anciens et la marche générale de l'art nous induisent à penser que les types ne prirent toute leur valeur que dans la comédie nouvelle, plus riche en développemens et plus maîtresse de ses ressources. Il y a aussi une remarque à faire, c'est que même les pièces mythologiques d'Épicharme, où l'observation morale n'avait point à créer de types humains, appelaient des procédés d'art analogues. Le vorace Hercule, l'artificieux Ulysse, n'étaient-ce pas aussi des types, dont les traits, fixés par la tradition, s'offraient d'eux-même au poète et aux spectateurs avant tout développement dramatique? Ce qui nous avertit encore qu'il y avait entre les deux genres de comédie plus de rapport que ne semblerait l'indiquer la différence des sujets, et que c'étaient bien des œuvres de la même main.

Pour l'antiquité, si fidèle dans sa vénération reconnaissante pour les poètes qu'elle considérait comme ses instituteurs moraux, la part la plus considérable de l'héritage d'Épicharme consistait peut-être dans le grand nombre des maximes qu'elle avait extraites de ses ouvrages. Elles s'étaient d'abord imprimées d'elles-mêmes dans la mémoire; puis on en avait formé des recueils, qui s'étaient répandus et conservés pendant de longs siècles. Jamblique disait des sages de son temps : « Ceux qui veulent débiter des maximes de sagesse pratique ont à la bouche les pensées d'Épicharme; presque tous les philosophes les possèdent. » Il y eut même un faussaire qui, d'assez bonne heure, mit sous ce nom autorisé des recueils de sentences de sa façon : un certain Axiopistos, au témoignage de Philochorus, avait ainsi attribué au poète sicilien des *Maximes* et un *Canon* ou règle de vie. Voilà comment Épicharme prit place, à côté de Phocylide et de Théognis, parmi les *gnomiques* ou poètes moralistes sentencieux. C'était, d'après les vers inscrits par Théocrite sur sa statue de bronze à Syracuse, son principal titre à la reconnaissance de ses concitoyens : il avait « dit beaucoup de choses utiles à tous pour la vie, » et « laissé un trésor de préceptes. »

Ainsi le philosophe était resté dans l'estime des Grecs à côté sinon au-dessus du poète comique.

La comédie inventée par Épicharme n'a pas duré à Syracuse; après lui, on ne cite que son fils ou son disciple, Dinolochos, dont il n'a survécu que quelques mots conservés dans les glossaires. Quelle en est la raison? C'est que cette comédie n'était pas née viable, dit Bernhardy : il y manquait le souffle vivifiant de la liberté. Cela est possible; mais avant de prononcer cette sentence absolue, il faudrait d'abord interroger l'histoire. Ce serait à elle de répondre et de nous dire pourquoi, après la révolution qui renversa le fils de Hiéron, il ne s'est pas trouvé un public pour aimer et encourager des pièces du genre de celles qu'on applaudissait sous les tyrans; pourquoi, sous le règne des Denys, un patronage analogue à celui de Gélon et de son frère n'a pas suscité des continuateurs d'Épicharme et de Phormis. Peut-être le caractère de leur tyrannie, moins glorieuse, moins magnifique, moins libérale pour les arts et la poésie; peut-être surtout la déchéance rapide de Syracuse, tout occupée de discordes, épuisée par les guerres civiles et extérieures; peut-être la mollesse et la mobilité des Syracusains, plus avides de plaisirs sans cesse renouvelés que capables d'encourager les efforts soutenus dans l'invention des œuvres d'art, et bien vite tombés, sous l'influence du climat, au rang des cités commerçantes de l'Asie-Mineure, les empêchaient de produire des poètes. Les confréries ambulantes d'artistes dramatiques suffirent à leur goût pour les spectacles; et ils semblent même à cet égard être restés inférieurs aux Tarentins, qui, à défaut d'un Ménandre, eurent Rhinton et ses imitateurs avec leurs tragi-comédies.

Voilà les raisons historiques. Quant aux raisons d'art, il n'en existe aucune. Les œuvres d'Épicharme avaient en elles-mêmes une incontestable valeur. Il se peut qu'Ottfried Muller ait pris trop au sérieux un mot de Platon qui, en se jouant et pour le besoin de sa cause, fait du poète sicilien le premier des comiques; mais il ne faut pas non plus trop déprécier ce qui a pu donner lieu à cette exagération. Non, l'invention d'Épicharme n'a pas péri : elle a été conservée et achevée par les Attiques, d'abord pendant la période de la comédie politique elle-même, où les imitations de la comédie sicilienne sont encore frappantes malgré la pauvreté des fragmens, et surtout dans la moyenne et la nouvelle comédies, qui sont les continuations directes de la comédie d'Épicharme.

JULES GIRARD.

UN

JURISCONSULTE ÉCONOMISTE

M. CHARLES RENOUARD

Ch. Renouard. *Discours prononcés à la Cour de cassation*, 1871-1877, précédés d'une notice sur sa vie, par M. Charles Richet.

Après les créateurs dans tous les genres, se placent les esprits qui se montrent habiles à féconder par des applications nouvelles les vérités découvertes et ceux qui réussissent à rapprocher des sciences étrangères les unes aux autres. Ceux-ci ont pour caractères l'étendue, qui les rend opposés à ce qu'il y a d'exclusif dans les spécialités, et la pénétration, qui leur fait découvrir sûrement les points où l'accord peut se faire; leur rôle est de rectifier les vues incomplètes ou fausses qui créent des divergences, d'affirmer l'unité de l'intelligence humaine exposée à se perdre dans la diversité des points de vue, et d'établir entre ces domaines voisins et rivaux des alliances utiles à chacun d'eux.

C'est par ce côté surtout que je voudrais envisager les travaux et les services d'un homme éminent, qui a partagé sa vie entre les hautes recherches intellectuelles et sa profession de magistrat, où il a tenu un rang élevé avec honneur et éclat. Sans prétendre à un de ces rôles de création scientifique qui n'appartiennent qu'à un bien petit nombre, sa place est notable comme promoteur d'applications nouvelles, comme auteur d'ouvrages considérables, qui n'ont pas encore épuisé toute leur portée; elle mérite d'être

marquée avec équité et avec soin. Ceux qui sont au courant de cet ordre de recherches savent à quel point M. Charles Renouard a imprimé sa trace dans l'étude philosophique d'une partie du droit à laquelle il a donné le nom de « droit industriel. » C'est là sa part d'originalité. Elle est dans cette alliance de la science juridique et de l'économie politique, qui n'intéresse pas la pratique moins que la théorie. OEuvre difficile autant qu'utile et opportune. A vrai dire, l'attitude de ces deux sciences, l'économie politique et le droit, vis-à-vis l'une de l'autre, n'était pas précisément bienveillante. On pouvait le voir dans les académies et dans d'autres assemblées, où il s'engagea plus d'une fois des débats qui, sans en venir, comme cela n'aurait pas manqué d'arriver en d'autres temps, aux polémiques violentes, laissaient se produire des jugemens plus que sévères et les appréciations les moins obligeantes. C'est ainsi que le droit contestait à l'économie politique le titre même de science à cause de ses controverses intérieures et de ses points discutés, ce qui n'était peut-être pas très juste et très à propos, rien n'ayant donné lieu plus que le droit lui-même aux guerres intestines et aux opinions contestables, comme il s'en trouve d'ailleurs dans toutes les sciences morales et sociales. Il reprochait aussi à cette science jeune, et fière à bon droit de ses succès dans ce qu'on peut appeler l'œuvre économique de 1789, des allures un peu conquérantes et envahissantes. M. Renouard n'eut jamais pour l'économie politique de telles ambitions encyclopédiques. Il ne réclama pour elle que sa place dans des questions où elle avait en effet voix au chapitre. Mais là même il y avait des luttes à prévoir. On ne dérange pas impunément des positions acquises, des idées reçues. Le droit regardait et avait toujours regardé comme étant de sa compétence exclusive des questions où l'économie politique faisait invasion, et où elle apportait des solutions nouvelles en contradiction avec les enseignemens les plus consacrés. Je ne veux en citer qu'un exemple, qui serait à lui seul assez concluant; je veux parler de cette question de l'intérêt du capital qui, d'Aristote aux pères de l'église, depuis les jurisconsultes romains jusqu'aux nôtres, et depuis le XVIIe siècle jusqu'aux controverses si vives de Bastiat et de Proudhon, a tant occupé, tant embarrassé, tant passionné les esprits. Quelle pierre d'achoppement quand un Turgot, un Bentham apportèrent des idées qui assimilaient l'argent à une marchandise et ce genre de prêt à celui de tout autre instrument de travail! La théorie du prêt *gratuit*, que nos jurisconsultes avaient si énergiquement soutenue, tout en la faisant peu à peu plier, à l'aide d'argumens bien subtils, aux nécessités devenues impérieuses de l'industrie et du commerce,

ne recevait-elle pas un coup mortel de cet ordre nouveau de considérations? Qu'était-ce quand les mêmes raisonneurs concluaient hardiment à la suppression du taux légal et prétendaient régler l'intérêt, comme se règle le loyer des biens meubles et immeubles, sur la loi de l'offre et de la demande? Il devait y avoir protestation et levée de boucliers, avec force objurgations contre de tels paradoxes. Aujourd'hui que de grands états ont adopté la liberté du prêt sans fixation légale du taux de l'intérêt, et qu'ils poussent même le manque de respect pour de grandes autorités jusqu'à s'en trouver bien, le scandale s'est apaisé sans que la résistance ait cessé. Quant à la légitimité de l'intérêt fondée sur les raisons présentées par l'économie politique, qui ne sait qu'elle a pris place dans le droit lui-même? L'ingénieux et savant commentaire qu'en a fait M. Troplong diffère-t-il beaucoup des dissertations économiques où elle a été pour la première fois établie *ex professo?*

On se rend aisément compte que de tels conflits inévitables devaient se produire sur d'autres points. Notre droit est antique par ses racines, malgré les rameaux nouveaux dont il s'est enrichi et les greffes successives qui s'y sont jointes : tout est moderne dans l'économie politique. L'esprit et les procédés ne diffèrent guère moins que les origines; le droit réglemente, invoque l'autorité, la tradition; la science que le dernier siècle créait sous le nom de *physiocratie* se propose presque toujours d'affranchir. Elle voit dans la liberté non pas seulement la cause la plus efficace des efforts féconds, mais en général un instrument d'organisation naturelle très apte à classer les hommes selon leurs vocations, les industries selon l'état des besoins, et à établir par la concurrence le juste prix des services et des produits. Le droit se ressent encore de ses habitudes romaines dans la manière dont il établit une ligne de démarcation, légitime en elle-même, mais excessive, entre les professions libérales et celles qui ne sont pas censées l'être, et que l'épithète de *serviles* semble encore diffamer. Ce devait être pour M. Renouard un des sujets de ses réclamations. Il les exprimait non pas seulement d'une manière générale, mais dans des mémoires développés et précis où il conteste par une argumentation solide la valeur scientifique de certaines distinctions outrées. Rien n'est plus opposé, en effet, à ces dédains, nés à la fois des préjugés de l'esclavage et d'un spiritualisme par trop hautain, que l'économie politique, dont l'essence même est le respect de la dignité et des droits du travail sous toutes les formes. Qu'est-elle d'ailleurs elle-même, sinon le fruit et comme le dernier mot d'une société, dont le suprême triomphe a été l'avènement du tiers-

état et l'accès de toutes les classes aux fonctions et à la propriété, sous la seule condition de la capacité et de l'effort individuel?

Tout cela suffit à montrer quelle influence de telles diversités d'origine et de points de vue devaient avoir sur les relations de l'économie politique et du droit. Comment ne se seraient-ils pas heurtés plus d'une fois sur les terrains communs où il leur arrivait de se rencontrer? Le temps devait amener sans doute une meilleure entente. Mais où a-t-on jamais vu le temps agir sans le concours d'ouvriers actifs et capables, sachant ce qu'ils font, qui engagent l'œuvre et la mènent à terme? Je ne dis pas que tout germe de division ait disparu aujourd'hui, mais il y a plus d'un signe heureux d'un rapprochement entièrement conforme aux nécessités scientifiques et aux besoins de la civilisation moderne. Il en est peu de plus caractéristiques que l'admission toute récente de l'enseignement de l'économie politique dans les écoles de droit. Cujas ouvrant la porte à Adam Smith, Pothier faisant les honneurs d'une entrée solennelle à ces mêmes économistes qui lui ont cherché plus d'une fois querelle, c'est là un progrès manifeste. Songeons qu'il n'y a pas très longtemps, cela eût paru une profanation, une violation de territoire. Espérons que le bon accord se maintiendra sous l'invocation de ces esprits qui, comme M. Renouard, à la fois fidèles à Domat et à Turgot, savent allier le culte de la science juridique et de l'économie politique. On ne saurait en effet regarder l'auteur de livres tels que le *Traité des faillites et banqueroutes*, et le *Traité*, non moins technique, *des brevets d'invention* comme un jurisconsulte amateur ou purement philosophe. Nul ne possède mieux les lois et les règlemens, ne connaît mieux les arrêts, ne manie et ne discute les textes avec plus de science et de précision. De même que ses confrères ont pu apprécier en lui le légiste le plus expérimenté et le plus rompu à la science spéciale qu'il enseignait dans ses livres et qu'il appliquait comme magistrat, nous l'avons, de notre côté, entendu plus d'une fois examiner les points les plus ardus et les plus controversés de l'économie politique, de manière à faire voir qu'il avait tout lu et que ses réflexions s'étaient fortement attachées aux questions qu'il traitait avec une ampleur magistrale. Voilà bien des garanties d'impartialité et de jugement supérieur lorsque nous allons le voir se poser en arbitre et en conciliateur.

I.

Toutes les particularités biographiques propres à expliquer les directions d'esprit et les travaux du savant jurisconsulte écono-

miste sont réunies dans la *Notice* que M. Charles Richet, bien connu des lecteurs de la *Revue*, a consacrée à son grand-père. Le respect et l'affection, qui éclatent à chaque page, ne lui ont dicté aucun jugement outré. Je n'hésite pas à dire qu'une telle notice suffirait pour consacrer une mémoire. M. Charles Richet avait tout ce qui est nécessaire pour une telle appréciation. Esprit d'une culture générale, savant, et moraliste aussi lui dans des études expérimentales d'un ordre bien différent, il a parfaitement signalé ce qu'il y avait de philosophique dans l'œuvre qu'il analyse avec une grande sûreté de jugement. Quant à l'homme, nul n'avait plus de compétence pour parler de lui, et la ressemblance du portrait a dû frapper ceux qui ont connu M. Renouard pendant de longues années et qui l'ont eu pour confrère dans plus d'une société savante. Ce n'est pas nous qui contredirons M. Charles Richet quand il parle de cette bienveillance qui lui faisait accueillir, rechercher, encourager toute jeunesse laborieuse, portée vers les études que lui-même chérissait, bienveillance nécessairement plus vive encore lorsque les principes professés étaient ceux mêmes qu'il développait avec une conviction communicative. En voyant revivre cette figure ferme et sympathique dans une éloquente étude, nous éprouvions une certaine douceur à ces souvenirs, qui nous faisaient remonter le cours du temps jusqu'à ces études d'autrefois où nous l'avions en plus d'une circonstance trouvé comme guide et comme appui.

M. Renouard était né en 1794, dans cette bourgeoisie parisienne qui savait unir aux occupations du commerce la culture des goûts intellectuels et le mouvement des idées. Son père a conservé une grande notoriété dans la librairie jusqu'à un temps qui n'est pas assez éloigné encore pour que beaucoup de survivans n'aient pu le connaître. Il a laissé lui-même des écrits, qui semblent mettre sur la voie des travaux du fils par la nature des sujets et le caractère des opinions. Antoine-Augustin Renouard a traité plus d'un point d'économie politique et de droit dans sa jeunesse mêlée à la période révolutionnaire, un peu trop mêlée même, puisqu'il fut nommé de la fameuse commune. Il faut se hâter d'ajouter qu'il fut de ceux qui s'occupèrent plus d'affaires que de politique, et qu'il eut l'honneur de protester par une brochure d'un vif accent contre les destructions du vandalisme. Très jeune à cette époque, car il n'avait guère que vingt-huit ans, Antoine Renouard avait jeté ses vues sur la législation commerciale dans des écrits inspirés par l'esprit de réforme qu'il voulait porter dans les fabriques nationales (avant de devenir libraire, il avait été quelque temps lui-même fabricant de gazes). Il consacrait un écrit spécial

au reculement des barrières dans l'intérêt du commerce tant intérieur qu'extérieur; demandait dans un autre qu'on modifiât les tribunaux de commerce; et discutait dans une importante brochure le projet de loi relatif aux droits d'entrée et de sortie. Tous ces travaux sont datés de 1790. En 1793, il écrivait sur les monnaies, leur administration, et sur l'organisation du ministère des finances. Très occupé aussi de recherches bibliographiques, de curiosités de bibliophile lettré, il lançait une nouvelle protestation contre la destruction sauvage des livres et reliures, des écussons, des manuscrits, et se mettait en rapport avec les bibliothèques publiques par une adresse où il recommandait toutes les précautions à prendre pour les préserver. Le patriote de 1794 contractait, au milieu de ces tourmentes, un mariage quasi aristocratique, il épousait la fille du marquis de Beauchamp, lequel avait combattu à Rosbach. M. Richet nous apprend en outre que ce même républicain, si avancé dans le mouvement, professait certains sentimens religieux dus aux traditions jansénistes de sa famille; cela semble fort extraordinaire aujourd'hui, mais le paraît moins à cette époque, quand on voit des prêtres mêmes, comme le célèbre abbé Grégoire, présenter un pareil mélange de catholicisme et de républicanisme avancé. M. Charles Renouard, qui naissait vers le moment de la réaction thermidorienne, devait donc trouver dans sa famille toutes les impulsions intellectuelles auxquelles il n'avait en quelque sorte qu'à se laisser aller, au jacobinisme près. Encore est-il vrai de dire que le père, comme tant d'autres emportés par la fièvre du jour, était fort revenu de ces opinions excessives. Quant au fils, son libéralisme resta pur d'un tel alliage. Il aurait signé volontiers les pages si fines, si justes, si fortes et si éloquentes, dans lesquelles Benjamin Constant dénonce le jacobinisme comme l'ennemi de la liberté, et le souvenir du régime de la terreur, de ce régime si inutilement odieux, comme l'héritage le plus funeste et le plus compromettant de la révolution. M. Renouard recevait au lycée impérial la forte éducation littéraire si nécessaire à toutes les professions, et ses brillans succès scolaires n'étaient que l'annonce d'un esprit vif non moins que solide et fortement appliqué. A cette première jeunesse se mêle un épisode assez curieux. L'écolier, à peine au sortir du collège, je ne sais même s'il l'avait quitté, fit avec son père un voyage en Italie. Ils rencontrèrent, entre Lucerne et Milan, un militaire fort original, des plus lettrés, avec lequel ils continuaient à faire route, ne cessant de causer livres et vieilles éditions. Ce militaire n'était autre que Paul-Louis Courier. Antoine Renouard et l'officier helléniste parlèrent de Longus et de *Daphnis et Chloé*, dont le manuscrit était à Florence avec dix pages inédites. Le bruit

que ces dix pages allaient faire dans le monde des lettres devait être longtemps à s'apaiser. Notre jeune rhétoricien n'avait eu rien de plus pressé que de copier ces précieux feuillets pour que son père publiât l'édition complète, et il les communiqua à Courier. L''écriture ne lui plut pas, simple incident, insignifiant en apparence, mais qui ne fut pas sans conséquences. Si l'écriture du jeune Charles Renouard avait eu l'heur de plaire à l'officier amateur de grec, nous aurions eu en moins un scandale littéraire et quelques pages étincelantes d'esprit que les curieux et les lettrés liront tant qu'il y aura une langue française. Sans la fameuse tache d'encre, M. Furia, qui mourait peu de temps après la publication du terrible pamphlet, quelques-uns disent qu'il mourait du pamphlet lui-même, aurait peut-être continué longtemps à administrer en paix la bibliothèque de San Lorenzo; on n'aurait pas accusé Courier d'une mauvaise action en lui reprochant une destruction volontaire : autant d'effets d'un défaut de calligraphie dans la transcription des caractères grecs!

A l'École normale, où il entrait en 1813, le jeune Charles Renouard trouvait des maîtres ou des camarades destinés à une prochaine célébrité : Royer-Collard, Cousin, Villemain, Patin, Jouffroy, Dubois, Damiron; en sortant de l'école, il était chargé d'un cours de philosophie. Malheureusement le respect le plus sincère et même le plus affectueux de la religion dont il a fait preuve à toute époque ne suffisait pas en ce moment critique de la restauration. M. Renouard détestait toute apparence d'ingérence dans le domaine inviolable de la conscience et de la liberté d'examen. Autour de lui les destitutions provoquaient des démissions. Il changea de carrière et se tourna vers l'étude du droit. Mais, vivant à Paris, il n'en fut que plus rapproché de ce foyer d'idées dont il devait ressentir l'influence croissante. La restauration fut l'ère, j'allais dire l'âge d'or de ces esprits généralisateurs sans être chimériques, lesquels, quoi que prétendent aujourd'hui les amis passionnés et tant soit peu exclusifs de l'érudition, restent en tout les esprits supérieurs et les vrais maîtres. Non qu'il n'y eût quelques théoriciens outrés, affichant le dédain des réalités dont on ne tire pas à l'instant même matière de philosophie, ceux par exemple auxquels on impute cette locution, expression étrange d'un raffinement bien excessif : « bête comme un fait; » — mais sont-ils plus dans le vrai et ont-ils moins d'orgueil sous de plus grandes apparences d'humilité, ceux qui répètent à l'envi que rien n'est vide comme une idée générale? — Les écoles de ce temps étaient trop historiques pour mépriser les faits, et il y avait plus de bravade que de réalité chez ceux qui avaient l'air de se targuer d'un tel dédain. Seulement on ne

s'en tenait en rien aux faits pour eux-mêmes. On aspirait à des vérités. Sans éviter toujours les systèmes on cherchait le vrai dans une inspiration de raison générale et de science, de sens commun et de critique, choses que l'on croyait compatibles. C'est à ce point de vue plus réformateur que révolutionnaire qu'on renouvelait le champ des idées et des recherches en tous les genres. Ces larges tendances étaient soutenues par de fortes études positives qui laissaient bien loin beaucoup d'à-peu-près du siècle précédent. Elles se manifestaient à la fois dans la philosophie, dans l'histoire générale, dans l'histoire littéraire, dans celle des arts sous une influence de spiritualisme élevé en communauté avec le christianisme par le côté moral. M. Renouard porte cette empreinte visible dans ses idées sur la philosophie du droit, et dans toute sa vie de propagateur actif d'un progrès social qui se modèle sur ces vues à la fois étendues et hautes. Mais, lié avec les promoteurs d'un esprit nouveau, il n'était pas moins en rapport avec des hommes qui restaient attachés aux idées philosophiques du XVIIIe siècle, avec des économistes qui prêtaient peu l'oreille aux écoles en voie de formation, tel que J.-B. Say, son maître en économie politique, tel que son contemporain, âgé de quelques années de plus que lui, M. Charles Dunoyer. Par ses idées générales, M. Renouard différait d'eux d'une manière sensible et se rapprochait davantage du groupe intellectuel des Guizot, des Victor de Broglie, des Rossi. Ses principes en matière de droit et de science sociale ne sont pas sans analogie avec ceux de Rossi surtout, qui unit la science juridique et la science économique, mais sans essayer, sinon incidemment, de les rapprocher. En somme, M. Renouard n'appartenait au XVIIIe siècle que par un côté, l'ardeur philanthropique et réformatrice qui avait animé la génération de Voltaire et de Condorcet, et qu'il épurait à un foyer d'idées morales plus complètement saines. Le vrai pour le vrai ne lui suffisait pas non plus, et il ne se contentait point de ces recherches qui n'ont d'autre fruit que la curiosité satisfaite; sa science ne se séparait pas de ces pensées de charité sociale, pour lesquelles il se passionnait jeune en réclamant l'instruction populaire comme membre de la « société d'enseignement élémentaire » et de « la société de morale chrétienne. » Il s'y obstinait dans sa forte vieillesse en présidant une association formée contre des vices comme l'intempérance. Ses propres écrits sur le système d'enseignement public secondaire exposent des idées de réforme, qui devancent les nôtres, soit sur les exercices littéraires, soit sur la gymnastique et la nécessité de faire une place plus grande au développement des forces physiques. Ces ouvrages étaient couronnés par une commission composée des hommes les plus compétens tels que MM. V. de

Broglie et Guizot. Il publiait vers la même époque des *Élémens de morale*, et il croyait faire un utile présent à cette démocratie laborieuse qui se développait de toutes parts, en traduisant et en publiant pour la première fois à son usage les *Mélanges de morale et d'économie politique* de Franklin. N'était-ce pas apercevoir clairement le but et les moyens que de favoriser de telles leçons morales? Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût à ses yeux mêmes un enseignement des devoirs plus haut que celui de la fameuse *Science du bonhomme Richard*. Certes, mais il importe, en morale pratique comme en toutes choses, de savoir à quel temps et à quel public on a affaire. Aimer le bien pour lui-même est en morale l'idée la plus forte et la plus pure. Franklin, quoi qu'on ait paru dire, ne l'excluait pas, et il suffit d'un coup d'œil jeté sur ses lettres, sur ses mémoires, sur ses divers écrits pour voir qu'il ne bornait pas ses horizons à l'utile; il n'est pas moins vrai que les hommes placés quotidiennement en face de tâches pénibles et de devoirs ingrats ont besoin d'un réconfortant plus terre à terre dans des conseils et dans des exemples qui leur montrent le succès au bout de la bonne conduite, et qui diminuent l'attrait du mal par la crainte des conséquences. C'est à cela que pouvaient servir les sages préceptes de ce Socrate américain, qui a lui-même exercé si courageusement l'effort personnel et si ingénieusement pratiqué ce genre de vertu qui ne s'excepte pas des avantages qu'elle prétend conférer aux autres. Vertu tout humaine, bien que Franklin y ajoute les secours de l'idée de la providence qu'il défend et d'un christianisme moins mystique à vrai dire que moral, mais vertu bien nécessaire dans des classes qui pourraient déployer stérilement toutes les qualités imaginables si la prévoyance ne venait s'y joindre.

De tels travaux n'étaient pour ainsi-dire que des épisodes dans la vie occupée du jeune avocat. La dernière partie de la restauration le trouve plaidant nombre d'affaires, dont quelques-unes eurent un caractère politique. Tel fut le célèbre procès des sergens de la Rochelle; son client fut acquitté; mais la condamnation, si légale qu'elle pût être, des autres inculpés, lui fit la plus douloureuse impression; dans des lettres intimes, il se montre surtout frappé de la jeunesse, de l'inexpérience, du courage intrépide de ces malheureux jeunes gens. La plupart des procès qu'il plaide à cette époque sont des procès de librairie et de presse. Il trouve à y déployer cette fermeté de principes, cette argumentation vigoureuse et serrée, qui devaient être les caractères les plus saillans de son talent. La même indépendance le porte aussi parfois à se séparer des siens dans des questions qui divisaient le parti libéral, par exemple celle des congrégations, soulevée, à propos des jésuites, en 1826, par

M. de Montlosier. Il se décidait pour la liberté dans une consultation écrite. M. Charles Richet en a cité tout un passage. La conclusion est que tous, il n'y met aucune exception, peuvent se réunir librement. Il admet en un mot des lois répressives, mais non préventives. — Sa carrière d'avocat avant 1830 se clôt par le procès, qui eut un grand retentissement, du journal *le Globe*, au sujet de deux articles écrits par M. Dubois. Son client fut condamné malgré la belle plaidoirie où il s'efforçait de le disculper en se mettant à l'abri du dogme de l'irresponsabilité royale.

Le parti auquel M. Renouard se rattachait n'appelait pas une révolution, et lui-même eût voulu épargner à la France cette épreuve nouvelle, satisfait de la charte qui garantissait le gouvernement constitutionnel ; mais l'irritation que lui causaient les ordonnances le jetait dans le parti de la résistance, et il applaudissait avec enthousiasme à la révolution de juillet. Dès les premiers jours, il était sur la brèche pour le rétablissement de l'ordre, comme maire de son arrondissement, où il rendait les plus actifs services. Il ne tardait pas à être appelé à de hautes fonctions par le nouveau régime, qui le fit successivement conseiller d'état et secrétaire du ministère de la justice, poste qu'il occupa pendant sept ans, puis conseiller à la cour de cassation en 1837. Il ne cessa guère d'être député d'Abbeville jusqu'en 1846, où il fut nommé à la pairie. Son rôle ici encore ne fut que très accessoirement politique, bien que ses votes appartinssent en général au parti qu'on appelait alors conservateur. Il se montra surtout un rapporteur d'affaires accompli, ne paraissant guère à la tribune que pour y soutenir avec une chaleureuse énergie des projets de loi presque tous relatifs aux grandes questions de droit, d'instruction, d'économie publique qui lui tenaient à cœur. La dernière année du gouvernement de 1830 allait le soumettre à la plus pénible des épreuves. Il était nommé rapporteur de la commission de la chambre des pairs chargée d'examiner s'il y avait lieu de poursuivre les ministres Teste et Cubières, accusés de concussion, et il dut, sous l'empire de présomptions non encore décisives, mais bien graves, conclure à la poursuite. Ce n'était pas la seule fois que M. Renouard devait être appelé à porter le poids d'autres responsabilités dans de tragiques circonstances. Personne n'a oublié qu'il était nommé procureur général par la haute-cour de justice, établie par la constitution pour juger les attentats à la loi fondamentale, lors du coup d'état du 2 décembre 1851. Son acceptation fut dictée par le sentiment du devoir, conforme aux convictions libérales de toute sa vie. Cet acte de courage devait se briser contre l'emploi de la force et contre l'entraînement des événemens. M. Renouard reprenait son siège de magistrat en mai 1852;

il restait conseiller à la cour de cassation jusqu'en 1869. C'est durant cette période qu'il réédita et refondit plusieurs de ses plus importans ouvrages et qu'il en composa de nouveaux; il écrivait notamment celui qui a pour sujet le droit industriel. J'ai nommé déjà ses Traités si complets sur les brevets et sur les faillites, qui sont des œuvres juridiques magistrales. On doit y ajouter un Traité en deux volumes, qui ne fait pas moins autorité, sur la propriété littéraire et les droits d'auteur. De tels sujets allaient à la nature de son intelligence. Il recherchait toutes les questions où des principes d'ordre supérieur se trouvaient engagés. Il aimait à se trouver aux prises avec les complications et les obscurités des problèmes encore mal définis et des solutions livrées aux tâtonnemens d'une expérience insuffisante.

La philosophie l'attirait; la difficulté, qui effraie les esprits ordinaires, le tentait. Il était servi à souhait, on peut le dire, par la matière alors si mal débrouillée des droits des inventeurs, droits difficiles à définir et non moins nécessaires à fixer. Jamais en effet on n'avait vu plus de découvertes et d'applications se déployer de plus de côtés en tous les genres. Nulle part peut-être le législateur ne se sentait plus souvent embarrassé et le juge arrêté par des droits de nature et de degré variables, inégaux, d'une constatation et d'une appréciation également peu commodes. Nulle part ne naissaient plus de conflits. Nulle part enfin la question d'équité d'un côté, la loi de l'autre ne risquaient autant de se trouver en désaccord. Les vrais inventeurs sont presque toujours sacrifiés ou subordonnés à des inventeurs médiocres qui s'enrichissent, à moins qu'ils ne soient dépouillés par les auteurs de perfectionnemens dont le mérite est encore plus faible. On ne triomphe pas de ces enchevêtremens de difficultés avec les seuls principes, mais sans eux les droits de l'inventeur resteraient eux-mêmes méconnus, et quoi qu'on pense de la législation des brevets, qui rencontre aujourd'hui des adversaires, il y a là tout un ordre de questions à résoudre. Il est trop clair qu'en matière d'inventions et de découvertes notre siècle ne pouvait s'en tenir aux idées du temps des corporations. Il n'y avait qu'un esprit philosophique qui pût, je ne dis pas distinguer toujours, mais rechercher avec une profondeur suffisante la part dans l'invention de ce qui est individuel et de ce qui est collectif. La question s'imposait avec une force nouvelle lorsqu'on voyait les mêmes découvertes éclater en plusieurs endroits à la fois, dans le nouveau monde et dans l'ancien, et nommer des auteurs rivaux qui s'en disputaient la gloire et les profits. On a dû se demander aussi s'il s'agissait ici d'une propriété véritable, ou d'un privilège à consacrer et à garantir par la loi, ou d'un de ces ser-

vices dont la concurrence s'empare immédiatement. Questions théoriques mais pratiques aussi. La justice veut qu'on les résolve, les intérêts l'exigent avec leur âpreté habituelle. Le bon sens aiguisé de subtilité de M. Renouard se joue dans ces questions ; sa pénétration sûre, son rare discernement, s'y déploient avec avantage. C'est là pour lui déjà une occasion de tenter ces rapprochemens du juste et de l'utile qui ont aussi leur casuistique; car il y a ici fort à distinguer.

A combien d'autres problèmes donne également lieu la propriété littéraire, laquelle ne se confond pas nécessairement avec les droits de l'invention ! L'auteur a dû se demander si un livre est assimilable à la machine à vapeur ou à l'invention du gaz; si la part de la personnalité n'est pas là encore plus sensible, ne fût-ce que par l'agencement des parties ; si telle découverte ne ressemble pas au mot de l'énigme cherchée, que plusieurs, éclairés d'une lueur subite, semblent crier d'une même voix, tandis qu'au contraire le plus pauvre roman est toujours combiné et disposé par tel individu, si bien que la sottise même a ici un caractère de personnalité individuelle qui lui assure la propriété de ses œuvres plus clairement que le génie n'assure des droits dans le domaine de la découverte. Voilà bien des points de droit entre beaucoup d'autres. Que sera-ce lorsqu'il s'agira de déterminer les garanties? Traiter de pareilles questions, encore si neuves, était bien digne d'un jurisconsulte sorti, comme dit Cicéron, *ex officina philosophorum*, qui déclarait son horreur pour les lieux-communs de la science toute faite, et annonçait clairement qu'il voulait marcher en avant. Le succès durable de telles œuvres, malgré les changemens de la législation, montre assez quelle en est la valeur intrinsèque. Un tel genre de mérite fait, nous le savons d'ailleurs, peu de bruit dans le monde. Un vaudeville crée à son auteur en une soirée plus de notoriété ; le public qu'il a fait rire pendant une heure le paie non-seulement en renommée populaire, mais même en une autre monnaie, beaucoup plus que ces graves penseurs qui s'épuisent à débrouiller dans leur cabinet des vérités dont tout le monde tirera pourtant, lorsqu'il s'agira de leurs applications pratiques, un profit réel et durable. Une élite seule leur accorde une rémunération toute morale, l'estime. Cela même n'est-il pas encore un cas particulier dans l'appréciation économique des œuvres de l'esprit? Il est trop clair qu'en pareille matière le *prix* n'est pas toujours en rapport avec le mérite du *produit*.

Nous n'avons pas à entrer dans le détail de ces travaux remarquables. On peut laisser aux jurisconsultes la tâche de rechercher ce qui appartient là en propre à M. Renouard, comme ce qui mérite de survivre. Ils trouveront là, outre ces données premières sur les-

quelles se fondent les jugemens, plus d'un ingénieux commentaire sur le texte et la discussion des arrêts qui fixent la jurisprudence. Nous voulons seulement essayer de marquer les traits essentiels de cette application réciproque de l'économie politique et du droit qui a contribué véritablement à ouvrir une voie nouvelle. Étude générale encore plus que spéciale et où les destinées mêmes de la société moderne pourraient bien, selon les solutions qu'elles recevront, se trouver engagées plus qu'on ne pense.

II.

Le point de contact des sciences de l'ordre social est la philosophie. C'est là qu'elles se rencontrent dans l'unité des principes supérieurs. En parlant ainsi, on ne répète pas seulement la belle définition qu'Aristote a donnée de cette science du général à laquelle toutes les autres se rattachent; on ne quitte pas la France, pour ainsi dire, où cette union qui est le vœu des grands esprits devient une heureuse réalité. Parmi tant d'autres, Domat et d'Aguesseau, deux grands noms, sont des jurisconsultes philosophes. Qu'il me soit permis de le remarquer, en nommant d'Aguesseau je ne fais pas allusion surtout à l'auteur des mercuriales, qui ne forment pas son titre principal, quoiqu'elles soient son ouvrage le plus répandu. Les lecteurs de notre temps très dégoûtés risquent trop de trouver presque aussi ennuyeux qu'estimables ces lieux-communs de morale; le style pur, élégant, dont ils sont habillés avec une solennité trop constante, tourne vite à la monotonie, malgré quelques justes peintures des travers et des vices du temps. Le vrai d'Aguesseau est plus simple, quoique toujours soigné et un peu orné. Dans ses instructions familières et dans ses lettres intimes, l'orateur dépose sa toge pour faire place à l'homme d'esprit et à l'honnête homme au sens du XVIIe siècle; il est clair que là et partout il a une philosophie qui lui tient à cœur. Mais elle est surtout exposée dans les dix *Méditations sur les vraies ou les fausses idées de la justice*. Domat et d'Aguesseau sont des philosophes spiritualistes fortement établis dans les principes cartésiens et platoniciens. Domat avait ouvert la carrière dans son livre : *les Lois civiles dans leur ordre naturel*, Domat, dont V. Cousin a dit quelque part qu'il est par excellence notre jurisconsulte philosophe, à la différence de Cujas qui habite en quelque sorte avec l'antiquité romaine, occupé de l'édit du préteur, de la restitution et de l'interprétation du texte authentique, à la différence aussi de Dumoulin qui s'enferme dans les coutumes et le droit canon, pour y disputer la raison et l'équité à la barbarie qui l'enveloppe lui-même. Domat, en même

temps qu'il travaille pour la société nouvelle que Richelieu et Louis XIV tiraient peu à peu du chaos du moyen âge, en même temps qu'au profit du présent il interroge le passé, les lois romaines et les coutumes, les soumet les unes et les autres aux principes éternels de la justice et à l'esprit du christianisme. Ainsi Domat croit aux *principes éternels de la justice*. Il admet la raison à côté de la morale évangélique. D'Aguesseau, lui aussi, croit, indépendamment de la religion positive, à l'idée du droit, à la conscience du genre humain; pénétré de ces hautes idées de justice primordiale, il réfute dans ses lettres son ami janséniste, M. de Valincour, qui refusait à la raison de l'homme, sans la grâce, cette idée de la justice. N'est-ce pas un grand honneur pour notre savant et judicieux contemporain que de pareils noms et de pareils modèles puissent être rappelés à son propos? Je n'hésite pas à dire que, par l'application des principes philosophiques, il est leur continuateur, et non pas du tout leur copiste; car ces principes, il les produit et les commente sous les formes renouvelées que notre temps comporte. Si on lit le préambule et plusieurs chapitres entiers, insérés dans son principal ouvrage, on en sera frappé. Cela est visible dans les principes, à quelques égards communs, qu'il assigne à l'économie politique et au droit dans des vérités générales toutes philosophiques, sans préjudice des vues que la science économique lui fournit pour éclaircir, compléter et souvent rectifier certaines solutions juridiques. Je dois être bref sur ces différens points, je ne saurais les omettre entièrement sans manquer au titre même à cette étude.

Il n'est pas douteux que la révolution de 1848, avec ses tendances socialistes, n'ait fait une profonde impression sur l'esprit de M. Renouard; mais rien ne serait plus faux que d'attribuer à ses idées de philosophie générale un caractère de circonstance. Elles s'étaient formées à une époque bien antérieure aux événemens politiques. Il les avait puisées dans ses convictions réfléchies, formées sous l'influence de ce fonds de spiritualisme très ancien, mais à certains égards nouveau, des Royer-Collard, des Maine de Biran, des Victor Cousin. M. Renouard admet que l'économie politique ait son département à elle et pour ainsi dire son autonomie qui lui assure sa place indépendante de toute doctrine antérieure et supérieure; il ne croit pas pourtant qu'elle se suffise absolument, ni qu'elle puisse résoudre les questions à elle seule. La prétention de certains économistes à se passer de toute philosophie est en effet vaine et illusoire. On n'en aura pas lu trente pages qu'on s'apercevra qu'ils en ont une. Il est évident, par exemple, que comme philosophe Adam Smith n'appartient pas à la même école que J.-B. Say. Destutt de Tracy et M. Rossi ne professent pas la même métaphy-

sique et la même morale. Pour telle école, il y a des vérités de droit naturel ; pour telle autre, il n'y a que des arrangemens fondés soit sur l'utile, soit sur de simples conventions. Il est impossible que les solutions théoriques dans l'ordre des intérêts humains ne s'en ressentent pas plus ou moins.

Dans un chapitre sur la destinée humaine, M. Renouard s'exprime en des termes qui donnent une idée de sa philosophie : « Conviée au bien, dit-il, par la loi morale supérieure à l'homme, et que l'homme n'a point faite, conviée au mal par les intérêts et les passions de l'égoïsme et par l'habileté des sophismes dont il s'enveloppe, la volonté, libre dans son choix et responsable parce qu'elle est libre, ne dédaigne ni l'utile, ni le beau, mais ne s'y asservit pas et ne les enfle pas au-delà de ce qu'ils valent. Son but est le bon. Sa mission est de réprimer les appétits physiques, de reconnaître des satisfactions plus douces que le plaisir, des peines plus poignantes que la douleur, d'enseigner à l'intelligence à n'être pas inutile, vagabonde, imprévoyante, destructive, orgueilleuse. Elle pliera le droit lui-même devant le devoir et saura exalter le devoir jusqu'au dévouement. » Enfin la science abstraite de la richesse n'est pas tout. Quand l'observation des faits purement économiques a fait sa tâche, l'économiste se trouve en présence de questions où la justice, l'équité, la charité sont en jeu. Elles ne peuvent être livrées absolument à la loi de l'offre et de la demande : cette admirable loi qui met l'ordre dans les transactions, pourrait bien faire expirer des milliers de malheureux sans secours moral et matériel. Les lois générales, prises dans leur ensemble, nous font vivre; dans telle application particulière elles nous tuent. La loi de l'attraction soutient le monde, elle écrase l'honnête homme sous le poids d'une pierre qui tombe. Les lois économiques ne sont ni moins salutaires dans leur harmonie générale, ni moins dures dans le particulier. Il y faut des tempéramens. S'il n'y avait que la *lutte pour l'existence*, il faudrait dire : Malheur aux faibles! — C'est précisément par cette brèche que pénètre le socialisme avec ses doctrines fraternellement oppressives. Elles corrigent ce qu'il y a d'inexorable dans les lois du monde par des tyrannies faites de main d'homme mille fois plus insupportables. Placez donc le droit et la morale dans le cœur de la société et dans les entrailles mêmes de l'économie politique. Ainsi vous pourrez parer à ce double danger d'un mal qui tient à la nature des choses et d'un remède systématique pire que le mal, si on le laisse aspirer au rang de panacée en supprimant la liberté au profit de la force.

Dans l'opinion de M. Renouard, rien ne doit prévaloir contre les

lois naturelles. C'est là-dessus qu'il fonde la liberté et la propriété, se refusant à admettre les bases purement conventionnelles que celle-ci a reçues de la plupart des jurisconsultes. Descartes voulait un *inconcussum quid* à la base de la métaphysique. Il en faut un en économie sociale. Le roc inébranlable, c'est le droit. Défendez-en le fondement contre des transformations sociales arbitraires. Placez-le au-dessus de la variabilité indéfinie d'un devenir sans règle et sans terme. Ne laissez pas croire qu'entre l'*Internationale* et notre société il n'y a qu'une question de temps. Cabet et Fourier sont-ils des esprits fourvoyés, ou bien sont-ils des prophètes? La question est là. Étranges conservateurs que vous êtes, vous concédez que la propriété est bonne pour aujourd'hui, peut-être pour demain, mais plus tard?.. Un tel doute sacrifie ce qu'il a l'air de défendre. J'en suis fâché pour M. Sainte-Beuve, c'est à peu près de la sorte qu'il a prétendu répondre à Proudhon dans le volume si plein de sympathique bienveillance qu'il consacre au célèbre auteur du livre : *Qu'est-ce que la propriété?* Nul droit, nul principe, nulle vérité fixe, nulle nécessité durable : pure question de circonstance et d'opportunité. A merveille! Ne vous étonnez pas que les impatiens veuillent devancer l'heure! Ils ont raison. Ce n'est pas en se croisant les bras qu'elle viendra jamais. Un tel scepticisme m'inquiète. Il justifie les révolutionnaires les plus radicaux. Qu'ils aient seulement du cœur, ils auront l'avenir. Leurs yeux verront ce que l'œuvre de leurs mains aura su faire.

C'est en maintenant fortement l'idée de la *personnalité* humaine avec ses conditions nécessaires et ses exigences légitimes et permanentes que M. Renouard combat ces idées de nivellement qui aboutissent à ce que, dans le langage du jour, on appelle la *collectivité*. Je dirais volontiers qu'il fait pour la *volonté* individuelle ce que les jurisconsultes philosophes ses maîtres ont fait pour la *raison* impersonnelle. Il cherche dans cette idée de force individuelle à la façon dont la conçoivent un Leibniz et un Maine de Biran, un fondement inaccessible à toute atteinte. Cette liberté veut une inspiration et une règle. Notre jurisconsulte n'hésite pas à la demander à la célèbre définition cicéronnienne de la loi, *lex perennis*, agrandie par le christianisme et la philosophie moderne, loi qui tôt ou tard abroge ce qu'elle n'a pas dicté. Elle ne dépend, comme le remarque l'orateur romain, ni des rois ni des sénats. C'est cette loi éternelle, qu'indépendamment de toute jurisprudence écrite invoque Antigone dans le théâtre grec lorsque, malgré la défense du maître, elle a rendu les devoirs funèbres à son frère Polynice. Admirable leçon de droit qui n'a rien perdu avec le temps; mais le commentaire qu'elle comporte n'est pas resté stationnaire. L'homme

n'invente pas le droit, mais il y fait des découvertes : astronome d'un ciel moral où chaque époque semble avoir pour tâche de trouver de nouveaux mondes.

C'est dans la partie philosophique *du droit industriel considéré dans ses rapports avec le droit civil* qu'on doit chercher l'expression précise de ces pensées. De tels principes en effet, fécondés par la méditation, fortifiés par l'expérience, appliqués chacun à part ou se prêtant un appui mutuel, donnent la clé de bien des questions groupées autour de ce sujet immense : le travail. L'auteur examine à cette lumière l'esclavage, le régime du privilège, et ce système de tutelle appliqué aux intérêts et aux activités individuelles trop facilement accepté par l'ancienne tradition juridique. En traitant du droit industriel dans ses rapports avec les personnes, M. Renouard résout une foule de questions pratiques à l'ordre du jour. On ne les aurait pas soupçonnées toujours sous ces titres philosophiques : des personnes individuelles; volonté et action; limites de fait et de droit à la liberté; sociabilité, inégalité des faits et égalité des droits; charité, travail, exercice, division et distribution des fonctions et des tâches; peines et travail pénal; liberté individuelle et contrainte par corps. On ne rencontrerait nulle part ailleurs tant d'aperçus neufs et décisifs sur ces questions et sur les personnes collectives, la famille et l'état.

Les attributs de l'état sont plus étendus par M. Renouard qu'ils ne le sont par la plupart des économistes; mais l'étude sur les associations volontaires paraîtra particulièrement opportune et féconde si on se rapporte au moment où elle fut écrite. Exaltée par le socialisme qui la porte aux derniers abus, l'association avait été sacrifiée à l'excès par les économistes du XVIIIe siècle en haine des corporations. La révolution s'en était défiée sans mesure. M. Renouard la relève d'une main vigoureuse. Le mélange de droit et d'économie politique est surtout frappant dans les recherches auxquelles il se livre sur le domaine immatériel et matériel. La propriété et le capital y sont examinés selon leurs différens modes de possession, d'échange et de transmission héréditaire. Les lois de succession y trouvent la place que leur assignaient les changemens importans introduits par la révolution française. C'est un trésor d'observations pour le publiciste comme pour le jurisconsulte, je dirais volontiers une sorte d'arsenal où les vérités, ayant la forme d'axiomes, et libellées comme des arrêts, n'ont qu'à être transportées dans le champ de la discussion pour y devenir d'excellentes armes de combat. Nous émettons le même jugement sur tout le livre relatif au domaine privilégié. C'est une étude également neuve par le sujet et par l'esprit qu'y porte le commentateur. La législation a ici

en effet pour matière la propriété des noms, les marques de fabrique et de commerce, les inventions industrielles, les écrits et œuvres d'art, les dessins et modèles de fabrique. Tous ces points spéciaux sont groupés autour de quelques idées principales heureusement mises en relief.

L'esprit et le point de vue économique de l'ouvrage se détachent nettement dans un chapitre final sur les *parasites*. Ils ne se classent dans aucune des catégories du travail : ce sont, à vrai dire, les frelons de la ruche sociale. Les économistes en ont signalé plus d'une sorte. Les socialistes y comprendraient volontiers des services fort utiles dès lors qu'ils sont rendus par des hommes qui ne mettent point eux-mêmes, comme on dit, la main à la tâche. Mirabeau lui-même n'a pas été à l'abri de cette erreur si facilement dangereuse. Dans la discussion sur les dîmes, on trouve ces mots qu'il prononçait au milieu des murmures d'une partie de l'assemblée : « Il serait temps qu'on abjurât les préjugés d'une ignorance orgueilleuse qui fait dédaigner les mots *salaires* et *salariés*. Je ne connais que trois manières d'exister dans la société; il faut y être *mendiant, voleur* ou *salarié*. Le *propriétaire* n'est lui-même que le premier des *salariés*. Ce que nous appelons vulgairement sa propriété n'est autre chose que le prix que lui paie la société pour les distributions qu'il est chargé de faire aux autres individus par ses consommations et ses dépenses. Les propriétaires sont les agens, les économes du corps social. » Le lendemain, l'abbé Duplaquet disait, en donnant sa démission d'un prieuré : « Je m'en remets à la justice de la nation, attendu, quoi qu'en ait dit M. de Mirabeau, que je suis trop vieux pour gagner mon *salaire*, trop honnête pour *voler*, et que les services que j'ai rendus doivent me dispenser de *mendier*. » M. Renouard répond ingénieusement que « la spirituelle repartie de l'abbé portait à faux; son droit à la continuation d'un salaire était déjà tout gagné, car la rémunération des anciens services est un des élémens de juste salaire. L'assemblée aussi avait eu tort d'accueillir par des murmures et de prendre à offense la dénomination de *salarié* que son grand orateur, obéissant à la lumineuse hardiesse de son bon sens, relevait d'un décri immérité. La classification de Mirabeau approchait de la vérité, mais ne l'atteignait pas : les propriétaires ne sont pas des salariés; les mendians et les voleurs sont les principales branches de parasites, mais ne les comprennent pas tous. Mirabeau avait raison de dire avec les physiocrates, dont les leçons l'avaient entouré, qu'agens et économes du corps social, les propriétaires distribuent des salaires par leurs consommations et leurs dépenses; l'inexactitude consistait à prétendre qu'ils reçoivent un salaire social pour cette distribution, et que la propriété est ce

salaire. La propriété a pour fondement non ses services, mais son droit; l'utilité publique et particulière qui dérive de l'exercice de ce droit en est une heureuse et profitable conséquence, mais n'en est pas la base, ni la mesure. Maîtresse de ses biens, la propriété en use à son gré, dans son intérêt, à ses risques et périls. Pour élever à sa hauteur le respect qui lui est dû, il faut aller jusqu'à dire que, oisive, stérile, mal exploitée, elle demeure sacrée au même titre et au même degré que si elle se répand en consommations utiles et en dépenses productives. Quand la société garantit aux propriétaires leur possession paisible, permanente, et leur libre jouissance, elle ne les salarie pas, elle accomplit son propre devoir en faisant respecter leur droit; ce sont eux qui, par l'acquittement des impôts et des autres charges publiques, paient à la société le service de garde et de garantie qu'elle leur rend.

Voilà la véritable théorie rétablie contre des erreurs de provenance opposée. On pense bien qu'en reconnaissant à la propriété le caractère sacré qui survit même à l'abus, l'auteur du *Droit industriel* ne renonce ni à protéger le public contre ces abus ni à la défendre elle-même contre les tentations de mal faire. Mirabeau eût été satisfait de ses sévérités contre le *parasitisme*, et nous qui encourageons à quelque degré que ce soit les existences parasites, les consommations blâmables, nous n'avons qu'à nous bien tenir contre les rigueurs de ses définitions et de ses classifications scientifiques.

Qu'est-ce que tout cela, — et combien de choses je supprime! — sinon le droit uni à l'économie politique? On se souvient de ce philosophe qui mettait ces paroles sur sa porte : *Nul n'entre ici qui n'est géomètre*. Il faudrait, semble-t-il, inscrire au frontispice de cette partie du droit, où il n'est question que du travail et du capital : *Nul n'entre ici qui n'est économiste*. M. Renouard se fait du rôle de l'industrie dans l'humanité une idée tout autre que les anciens jurisconsultes. En fait elle est un des caractères les plus saillans de notre siècle, ce qui serait déjà une circonstance décisive pour accroître sa place juridique. Le fait éclate aux yeux avec une incontestable grandeur. Notre civilisation ne ressemble à cet égard à aucune autre. Elle est douée d'instrumens merveilleux avec lesquels le passé ne saurait entrer en comparaison. C'est bien d'un tel mouvement qu'on peut dire : *crescit eundo*. Les découvertes s'amènent les unes les autres, ce qui a pour effet de multiplier indéfiniment les transactions et les échanges. Certains lettrés ont paru affecter de ne voir dans cette importance prise par l'industrie que l'avènement d'un fait brutal, et là-dessus ils se sont plu à faire entendre les accens d'un spiritualisme gémissant. Sans aller

jusqu'à de tels anathèmes, les écoles philosophiques ou historiques n'ont pas paru toujours accorder à cet ascendant de l'industrie moderne caractérisée par les applications de la vapeur, les chemins de fer, l'électricité, etc., toute la portée qui lui appartient dans le monde même des idées. C'est ici que M. Renouard se ralliait aux conceptions des J.-B. Say, des Dunoyer, et, s'il n'avait pas le lyrisme des saint-simoniens à l'endroit de la civilisation industrielle, il croyait que, bien loin de dégrader l'humanité, elle contribue à la relever. Sous bien des rapports, elle affranchit l'homme, soumis à la servitude des choses; elle le rend maître de l'univers par la science et par la force mise au service de l'intelligence et des besoins; il dépend de l'homme de ne pas s'en faire une idole qu'il adore, après l'avoir élevée de ses mains. Mais un fait subsiste : c'est là un domaine assez étendu pour demander au droit ses grandes lettres de naturalisation. A un monde en partie nouveau, un droit nouveau doit correspondre. Dire que ce droit n'existait à aucun degré serait nier l'évidence. Mais il existait comme le rameau qui doit devenir un arbre à lui seul, comme ces colonies qui, de plus en plus indépendantes, finissent par se détacher de leur métropole.

La nécessité de la réforme ne reposait pas seulement sur l'étendue démesurément accrue des transactions, mais sur le manque presque complet d'unité dans la législation. Cette absence d'unité, sur laquelle devait insister M. Renouard, avait, à ses yeux, plus d'un inconvénient. Le premier était que l'idée même du travail s'en dégageait mal. Or, dans l'état des opinions sociales, qui admettaient tant de notions inexactes sur cet agent de la production, sur ses vrais droits et ses vrais devoirs, tour à tour exagérés ou méconnus, il importait que cette confusion cessât. Toute la partie du code relative au travail industriel n'était pas pour la dissiper : « Notre législation industrielle est trop imparfaite pour qu'il en sorte facilement un corps de leçons propres à éclairer l'opinion populaire sur le vrai rôle social du travail. Disséminée dans un grand nombre de lois, elle ne manque pas seulement de l'unité extérieure et visible qui résulterait de sa concentration dans un code; une plus réelle unité lui fait défaut, celle qui ne peut naître que de la foi du législateur en certains principes et de son choix pour un système. L'incohérence des données économiques sous la dictée desquelles nos lois industrielles se sont écrites ne permet à l'esprit d'y trouver son lest nulle part. Le moment semble venir où cette anarchie doctrinale préoccupe enfin l'opinion; ce qui est un commencement de remède. »

C'est ce mélange de vues morales et d'idées économiques que nous avons indiqué qu'il voulait faire pénétrer dans l'organisation

détaillée du droit industriel, à la place de ce qu'il y avait d'arbitraire et de contradictoire dans cette sorte de lois, faites au jour le jour, selon le flux et le reflux des partis et des événemens, et où les différentes époques de la révolution, de l'empire et de la restauration ont mis tour à tour leur empreinte. On y trouve concurremment l'esprit libéral, ouvrant heureusement l'essor aux activités individuelles trop comprimées, mais tenant en suspicion injuste les plus légitimes tendances à l'association, et l'esprit ultra-réglementaire qui survivait comme un débris des anciennes corporations d'arts et métiers. Dans telle disposition, on sentait la réaction aristocratique; dans telle autre, l'effort de la haute bourgeoisie pour s'assurer certains privilèges dans le domaine de la production industrielle. Les solutions appliquées à chaque ordre de matières et à chaque fait en particulier par l'auteur du *Droit industriel* attestent sa préoccupation constante de discerner partout ce qui revient à la liberté personnelle et à l'action sociale, en conciliant le respect profond de l'une avec les garanties indispensables à l'ordre que l'autre exige. Il faudrait nous-même entrer dans des détails qui tiendraient ici beaucoup trop de place pour montrer avec quelle sûreté et quelle précision, s'adaptant aux nécessités de la pratique, il sait tirer parti de ces principes de personnalité, de sociabilité, et des autres données qu'il emprunte à la philosophie et à l'économie politique. Nulle meilleure réponse aux esprits superficiels qui seraient tentés au premier abord de ne voir dans ces généralités que de vaines abstractions.

M. Renouard n'a laissé que le premier volume de cette œuvre, qui devait en comprendre deux, mais ce volume est de beaucoup le plus important. Il renferme toutes les idées fondamentales et les théories les plus essentielles. Nous avons d'ailleurs de lui quelques *Mémoires* qui nous permettent de juger ce qu'aurait été cette dernière partie d'un livre consacré à sceller l'alliance définitive de l'économie politique et du droit.

J'en signalerai un seul, très approfondi, sur le *Contrat de prestation de travail*, qui par ses vues quelquefois piquantes, le mot ne me paraît pas déplacé ici, peut intéresser tous les lecteurs. M. Ch. Renouard signale à ce sujet des lacunes graves dans le code civil, et même des inexactitudes dans les définitions, dans les divisions aussi, qui ont, sur la législation pratique, des conséquences parfois tout à fait fâcheuses. L'auteur de ces critiques est loin de se poser en détracteur du code. Il en apprécie l'esprit général, il rend justice aux hommes éminens qui l'ont conçu et rédigé; mais, plus il se montre sincèrement respectueux, plus ses observations acquièrent de force et d'autorité. Si les contrats relatifs au travail

occupent une place considérable dans la législation, le travail n'y a pas obtenu la part distincte qui lui appartient et qu'il serait utile de lui reconnaître. Dans cette vigoureuse dissertation je ne remarquerai qu'un point, capital à vrai dire, et qui semblait former une des principales pierres d'achoppement entre l'économie politique et la plupart des jurisconsultes. Ce point regarde les services des professions libérales. Nous avons dit que la tendance du vieux droit français, qui lui venait du droit romain, était un certain dédain pour les arts industriels. Certes, nous sommes loin de prétendre qu'il y ait parité et parfaite égalité morale entre toutes les professions. Le travail est honorable sous toutes les formes : l'est-il exactement au même degré? Les tâches qui exigent une grande intelligence, celles qui impliquent désintéressement et dévoûment, ne se placeront-elles pas dans la considération des hommes plus haut que le travail purement musculaire ou que les occupations ayant le lucre pour objet unique? Assurément, et M. Renouard acceptait la légitimité de ces distinctions; mais il y mettait certaines bornes. Il repoussait certaines définitions juridiques qui, exagérant sans mesure les différences, repoussent comme une sorte d'injure aux professions libérales toute similitude qu'on en pourrait faire avec les travaux industriels, quant au mode et à la qualification même des rémunérations. Ainsi on avait imaginé des théories qui n'allaient pas à moins qu'à regarder les professions nobles comme gratuites par essence, quelque rétribution qu'on y attachât. Expliquons-nous. Le mandat étant un contrat plus noble que le louage, on attribua au premier les professions libérales, au second les arts mécaniques; on distingua entre le prix, le salaire, l'honoraire. Voulez-vous savoir à quel degré d'argutie peut arriver, sous l'influence des préjugés antiéconomiques, un esprit profondément sensé, judicieux, une des lumières les plus incontestables de notre droit français, l'illustre Pothier? vous n'avez qu'à lire la subtile argumentation par laquelle il prétend établir que l'avocat ne reçoit pas, à proprement parler, un prix pécuniaire de ses services, mais remplit au fond un mandat gratuit. Il suppose que le client va trouver un avocat pour le prier de le défendre. Celui-ci y consentant, le client promet que « pour donner une faible marque de sa reconnaissance, » il lui fera cadeau d'un ouvrage utile à ses travaux, « soit par exemple du *Thesaurus* de Meerman, qui manque à sa bibliothèque. » L'avocat répond qu'il accepte volontiers un présent offert de si bonne grâce, « il n'exige rien. » La promesse du *Thesaurus* qu'il consent à agréer, est une convention qui, quoiqu'elle intervienne en même temps que le contrat de mandat, n'en fait pas néanmoins partie. Que si maintenant nous changeons le

livre annoncé en une somme d'argent, par un consentement mutuel, rien n'est modifié dans le fond de la transaction. L'avocat est payé, mais le mandat est gratuit. Cela ne fait-il pas penser aux subtilités de casuistique si plaisamment raillées par Pascal, ou encore à ce bon M. Jourdain, disant : « Il y a de sottes gens qui me veulent dire que mon père a été marchand. » A quoi Covielle répond : « Lui marchand! c'est une pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux; et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent. » Avec un peu moins de naïveté, Merlin a fait revivre l'opinion de Pothier; il a outré la distinction entre le mandat et le contrat de louage, lequel ne s'applique qu'aux arts mécaniques. La même thèse a été reprise, avec beaucoup de force, par M. Troplong. Le célèbre jurisconsulte veut maintenir contre un matérialisme égalitaire la part de noblesse et de désintéressement des professions libérales. A ce point de vue, il y a beaucoup de vrai dans ces paroles de l'auteur du traité du *Mandat*. « Le prix est de l'essence du louage; il correspond à la valeur du fait, en est l'estimation exacte, est l'équivalent de l'ouvrage payé. Quand le mandat, gratuit par sa nature, devient salarié, l'honoraire laisse une inégalité entre la récompense et le fait : il n'a pas la prétention d'être l'équivalent du service rendu et a pour complément la gratitude. Cette distinction a passé du droit romain dans le droit français, où elle s'est profondément établie en harmonie avec la délicatesse de nos mœurs. » Avec non moins de raison, le même jurisconsulte proteste contre les exagérations de certains économistes qui, n'aspirant qu'à étudier l'emploi des forces humaines appliquées à la production, oublient le côté moral des actes. Le magistrat n'est pas un producteur d'arrêts, le prêtre, un producteur de prières, le littérateur ou le poète un producteur de livres. Si tous les hommes sont égaux, leurs actes ne le sont pas; on ne saurait mettre tous les services sur la même ligne et passer le niveau de l'égalité sur toutes les professions. Vous n'avez pas le droit de dire au médecin, au professeur : « Je vous paie; donc je suis quitte. » Soit; et, assurément, M. Renouard ne trouvait rien à redire à des distinctions si conformes à la philosophie dont lui-même s'inspire. Il est évident que, dans de telles limites, elles ne répondent plus à un préjugé aristocratique, mais à un sentiment juste et délicat. Seulement, avec M. Duvergier, il conteste cette théorie du mandat gratuit et trouve sophistique l'application qu'on en fait. Ce qu'il y a là, ce sont des services rémunérés, qu'ils soient intellectuels ou matériels. Rien ne fera que ce soit d'une manière purement accidentelle, et non en vertu de sa profession, qu'un mé-

decin, un avocat, etc. reçoive une rémunération. On se plaint de l'expression de louage, loyer, location, comme trop peu relevée ou trop matérielle; l'auteur du *Droit industriel* propose le mot de contrat de prestation, et il donne à cette idée de larges et beaux développemens.

III.

Tels furent les remarquables travaux qui remplirent la carrière de M. Charles Renouard depuis 1848 jusqu'à la chute du second empire. En 1869, la loi sur la limite d'âge l'avait enlevé à la cour de cassation, mais il ne devait pas rester longtemps en dehors des affaires publiques. En mai 1871, il fut nommé, par M. Thiers et par M. Dufaure, procureur général à la cour de cassation, et il occupa cette haute fonction pendant six ans. Les discours de rentrée qu'il prononça formeront une date dans ce genre d'éloquence grave et forte dont le passé nous avait laissé des modèles mémorables. Nous dirons tout à l'heure un mot de ces discours. Signalons, avant d'y arriver, les derniers traits qui marquent cette existence approchant de son terme. Bien qu'il fût resté fidèle aux principes de la monarchie constitutionnelle et dévoué personnellement aux princes de la famille d'Orléans, M. Renouard suivit le parti de M. Thiers et se rallia, par les raisons les plus désintéressées et les plus patriotiques, au gouvernement de la république. D'ailleurs ni sa nomination comme sénateur inamovible au mois de mai 1876, ni l'année suivante, lors du ministère du 16 mai, sa démission de procureur général, ne sauraient faire de lui un homme de parti; il n'en avait ni les ambitions, ni les passions exclusives; sa constance dans les idées libérales se rattachait elle-même avant tout à ces hautes maximes de morale auxquelles il les croyait indissolublement unies. « Une nation, disait-il, doit rester maîtresse de ses destinées et se diriger elle-même. Que l'organisation constitutionnelle soit attachée à une monarchie ou à une république, la question est secondaire. Ce qui importe, c'est que la nation ne s'abandonne jamais et qu'elle ne délègue ses droits à aucune dictature, qu'il s'agisse d'un empereur, d'un roi ou d'une convention; car la dictature, c'est l'anéantissement moral d'une nation, et plus tard, à un moment plus ou moins rapproché, la ruine. » En politique comme dans tout le reste, il croyait que les principes se limitent et se complètent les uns par les autres, et qu'aucun ne doit jamais être poussé jusqu'à ses dernières conséquences logiques. Pour cet esprit ferme et résolu, mais judicieux et conciliant, les idées

radicales étaient synonymes d'absurdité. Il transportait dans la vie privée ce bon sens élevé allié à cette vivacité et à cette flamme généreuse qui n'avaient reçu aucune atteinte de l'extrême vieillesse. L'auteur de sa biographie nous montre comment il conservait dans son rôle d'éducateur domestique le caractère éminemment moraliste. En dehors des vives affections de la famille, il était, dans le meilleur sens du mot, philanthrope. J'ajouterai, et lui-même ne s'en défendait pas, que, dans sa manière d'apprécier l'humanité, il était un peu optimiste, ce qui est peut-être la seule façon possible de l'aimer et de la servir sans se laisser aller aux déceptions et au découragement. Plus indulgent que sévère pour les individus, il avait un espoir presque illimité dans l'avenir de l'espèce, et, quoique son spiritualisme imprégné de sentiment chrétien ne lui permît pas de se faire illusion sur la persistance des mauvais instincts, il ne doutait pas du triomphe progressif des lumières sur l'ignorance, de la liberté sur les causes qui asservissent l'âme et le corps, et du bien sur le mal.

Ce sont là les hautes pensées qui remplissent ses discours prononcés à la cour de cassation de 1871 à 1877. Il y reprend, sous une forme plus concise et plus oratoire, les thèses fondamentales de philosophie juridique et d'économie sociale qu'il avait développées dans ses livres. Le premier de ses discours a pourtant un caractère moins théorique; il se ressent des émotions du moment. Le nouveau procureur général rappelle qu'il vient prendre la place qu'occupait naguère un magistrat aimé et respecté de tous, et rend hommage au président Bonjean, tombé victime de la commune, soutenu, dit l'orateur, par la sérénité courageuse d'une âme restée maîtresse d'elle-même. A cet éloge se mêle la plus énergique flétrissure des horreurs de la commune. L'aspect même de la salle où il parle raconte un des crimes de l'incendie, la cour n'est plus dans cette historique grand'chambre illustrée par le parlement de Paris, et où le tribunal et la cour de cassation avaient, dès leur origine, toujours tenu leurs assemblées. En face de ces désastres de la patrie mutilée par la guerre étrangère, humiliée et déshonorée par la guerre civile, M. Renouard fait un éloquent appel à tous les principes de réparation sociale. Il ne désespère pas du salut, mais il n'ignore pas à quel prix il doit être acheté. Le second discours est peut-être de tous celui qui offre le plus d'élévation et de vigueur. Il me paraît digne de tous points d'être relu et médité. Il retourne les termes d'une formule insolente et cynique, attribuée à un orgueilleux vainqueur, et s'intitule : *Le droit prime la force*. Après avoir posé les grands principes de justice, de liberté et d'égalité civile, l'orateur montre que chaque progrès de l'humanité a tou-

jours été marqué par le triomphe successif du droit primant la force qui, malgré de partielles et terribles exceptions, se met de plus en plus à son service. Les exemples choisis sont bien faits pour donner raison à cette thèse si glorieuse et si favorable à l'espérance. La force primait le droit avec l'esclavage : il remplit toute l'antiquité et il a gardé ses positions dans les colonies et en Amérique jusqu'à une époque toute récente; l'esclavage disparaît, et le servage lui-même, qui n'en est qu'une image affaiblie, cesse de peser sur des millions d'hommes en Russie; c'est le droit qui prime la force! Partout dans le passé la force a primé le droit avec le régime oppressif des monopoles et des privilèges; le droit a repris son rang par leur abolition définitive. La force opprimait les consciences en s'introduisant dans le domaine religieux, la liberté de conscience et des cultes y a réintégré la primauté du droit. La guerre elle-même, ce fléau, malgré ses excès et ses sauvages revendications, ne saurait être comparée à ce qu'elle fut dans l'antiquité. L'universalité de l'instruction, la substitution d'une justice régulière et de pénalités mesurées aux violences privées, aux procédures secrètes et arbitraires, aux tortures et à la question, attestent aussi ces victoires de la vérité et du droit que l'humanité ne se laissera plus arracher. Il en est de même de l'impôt, volontairement consenti, voté, discuté par la parole et par la presse. Est-ce à dire que cet esprit expérimenté se fît illusion sur les dangers que court toute démocratie? Loin de là : il n'est pas un seul progrès du droit qui ne lui paraisse contenir un danger, un écueil. Ainsi la liberté, qui est notre garantie à tous, peut s'exalter jusqu'à l'ivresse par le sentiment de ses succès. A l'égalité correspond l'orgueil, et son abus est le nivellement. Aux appétits surexcités il faut donc plus que jamais opposer le sentiment de la responsabilité individuelle, celui de la vraie justice distributive et tous les freins moraux nécessaires aux démocraties. De même, bien que le progrès matériel n'inquiète pas cet ami résolu de la civilisation moderne, il le croit insuffisant, même dangereux, et de plus compromis, si le progrès moral ne vient s'y joindre pour le contrebalancer et le sauver à la fois. Combien de nobles développemens et d'une application toute spéciale sur le sens et l'étendue à donner au mot de fraternité, sur le rôle de l'enseignement, sur l'importance permanente de l'élément religieux, ni oppresseur, ni sacrifié, dans notre société contemporaine! Le discours sur « la personnalité et la sociabilité » n'est pas moins approprié à notre situation. Avec plus de solennité que dans ses livres, il oppose la liberté individuelle aux abus possibles de la théorie de l'état, et il se fie au génie de la sociabilité, riche de tant de développemens

successifs, pour maintenir sa place et pour trouver les nouvelles formes qui s'adaptent à son expansion dans tous les sens. Le magistrat rentre dans un ordre de considérations plus particulier à sa fonction dans les deux discours sur *l'Impartialité* et sur l'*Histoire de la cour de cassation*, pour revenir à ses sujets préférés dans un discours final sur *les Progrès du droit*.

Ces morceaux forment un recueil imposant; ils réunissent, sous une forme propre à notre siècle, un ordre de vérités qui ne s'étaient pas encore fait entendre du haut de ce siège élevé et avec ce caractère officiel. Peut-être, pour tout dire, le style en est-il un peu trop constamment abstrait. Le défaut se fait sentir quand l'énergie de l'accent et cette voix pleine et ferme de l'orateur, qu'il nous semble encore entendre, ne sont plus là pour tout vivifier. Mais quelle gravité, quelle ampleur! que de traits frappans et pleins de relief! Le fond demeure tout entier : il offre un durable sujet de méditation à ceux qui pourront former la généreuse ambition de maintenir à leur ancienne hauteur la magistrature et le barreau français. On y reviendra tant qu'il y aura, conformément à nos traditions les plus glorieuses, de nobles esprits pour faire pénétrer les lumières de la philosophie dans le règlement des affaires humaines et dans la manière d'en traiter.

C'est au sein d'une activité intellectuelle qui continuait à se manifester avec le même zèle et la même chaleur à l'Académie des sciences morales, à la société d'économie politique et dans les diverses associations d'utilité populaire dont il était membre, que M. Renouard devait trouver la mort à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, sans avoir ressenti ni les défaillances de l'âme ni le déclin des forces physiques. Aimé de tous, il inspirait des regrets universels. Des hommages éloquens ont été rendus à sa mémoire par des hommes de science, tels que M. Vacherot et M. Frédéric Passy, par d'éminens magistrats, tels que M. Larombière, et le procureur général, M. Bertauld, son successeur actuel à la cour de cassation. Tous ont apprécié en celui dont la magistrature et la science regrettent la perte la hauteur des pensées, l'étendue des services, la dignité et la bienveillance pleine d'aménité du caractère. Pour nous, nous n'avons rien à changer à ces paroles dictées par une piété toute filiale : « Il est bon que les jeunes gens connaissent cette vie de travail et de désintéressement; mais ce n'est pas faire assez que de respecter ce noble souvenir, il faut s'efforcer d'en être digne. Ce n'est pas seulement une mémoire à honorer, c'est encore un exemple à suivre. »

HENRI BAUDRILLART.

LORD MINTO

AUX INDES

Life and Letters of Gilbert Elliot, first earl of Minto, from 1807 to 1814; London, 1880.

Avant d'offrir aux lecteurs de la *Revue* la suite d'une biographie dont les commencemens ont déjà passé sous leurs yeux, peut-être n'est-il pas inutile de leur rappeler le personnage avec lequel une précédente étude leur a fait faire connaissance, mais qui risque d'être un peu effacé de leur mémoire. Dans un premier travail (1), nous avons esquissé la vie politique et mondaine de sir Gilbert Elliot, plus tard lord Minto, jusqu'au moment où l'ancien vice-roi de la Corse pendant la domination anglaise allait, comme gouverneur-général des Indes, s'exiler de son pays. Là s'arrêtaient les premiers volumes édités par sa petite-nièce, lady Minto, qui, s'étant donné la tâche de rassembler les documens nécessaires pour une œuvre véritablement intéressante, vient de la terminer aujourd'hui par la publication d'un dernier volume.

Ce volume, qui comprend les sept années pendant lesquelles lord Minto se consacra tout entier à ses hautes fonctions, conduit nécessairement la pensée à des rapprochemens fréquens entre la situation des Indes à l'époque où l'Angleterre avait encore tant de luttes à soutenir pour y affermir sa domination et les circonstances présentes au milieu desquelles, après plus d'un siècle d'occupation, il semble que sa politique n'ait pas cessé de se heurter contre les mêmes obstacles. Bien que les Anglais puissent aujourd'hui parler en maîtres et faire partout reconnaître leur droit de propriété ou de suzeraineté sur le sol indien, leurs magnifiques établissemens ne laissent pas que de leur coûter aussi cher que s'il s'agissait de colonies nouvellement fondées. Dix années ne s'écoulent pas sans

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1874.

que des révoltes partielles ensanglantent quelque contrée de l'Hindoustan. On voit rarement un traité passé avec des voisins ambitieux recevoir son exécution sans qu'il faille recourir aux armes pour l'imposer. La trahison a enveloppé, dès le début, les Anglo-Indiens et les enveloppe encore de tous côtés. Quand on étudie l'histoire de toutes ces rébellions qui ont armé les peuples indigènes contre la domination anglaise, on reste frappé d'y trouver les mêmes causes ramenant toujours les mêmes effets. Qui n'a présent à la mémoire ce cycle de combats et de massacres marqué tous les dix ans, de 1827 à 1867, par des dates néfastes comme par autant de jalons sinistres, et dont la désastreuse campagne de l'Afghanistan renouvelle aujourd'hui les sanglans épisodes? Lord Minto n'eut pas à triompher d'une de ces formidables insurrections, mais d'autres événemens aussi importans, dans lesquels sa responsabilité a été engagée, méritent d'attirer l'attention de l'histoire.

Ce fut en 1806, après la mort de Pitt, dont il avait appuyé le cabinet de toute son autorité morale, et au moment où, nommé président du conseil des Indes, il s'attendait à faire bientôt partie du ministère présidé par Fox (ministère appelé *de tous les talens*), qu'une circonstance fortuite vint ouvrir devant lord Minto une carrière inattendue. Le gouvernement des Indes était vacant depuis plusieurs mois, et Fox avait songé à y appeler lord Lauderdale. Ce choix ayant toutefois rencontré la plus vive opposition de la part du conseil des directeurs de la Compagnie des Indes, lord Grenville, premier ministre, négocia à la fois le refus de lord Lauderdale et l'acceptation de lord Minto, afin d'éviter un dangereux conflit, sans d'ailleurs consulter Fox dont il ne voulait pas troubler les derniers momens. Lord Minto résista d'abord. Il regardait comme un sacrifice au-dessus de ses forces, à l'âge de cinquante-six ans qu'il venait d'atteindre, de quitter sa famille et son pays. Sur les pressantes instances des amis qu'il comptait dans le ministère, il s'y décida cependant, et, quelques mois plus tard, après avoir assisté au mariage de son fils aîné, il quittait l'Angleterre, laissant derrière lui lady Minto, dont la santé n'aurait pas supporté un aussi long voyage. Ce pénible éloignement du foyer domestique, cette absence prolongée loin de la patrie et de tant d'intérêts qui avaient fait jusqu'alors le charme de sa vie, ne pouvaient que coûter beaucoup à lord Minto, dont nous avons déjà fait connaître les sentimens de famille et l'esprit ouvert à toutes les nobles influences; mais le devoir avait parlé, il obéissait à sa voix et c'est alors qu'il écrivait ces mots que nous citons de nouveau parce qu'ils le peignent tout entier : « Je ne céderai pas aux sentimens douloureux que j'éprouve. J'irai en avant aussi bravement et aussi virilement que je le pourrai. »

I.

Lord Minto quittait l'Angleterre au mois de février 1807, sur la frégate *la Modeste,* commandée par George Elliot, son second fils, et il débarquait à Madras après une navigation de quatre mois, ce qui passait alors pour une courte traversée. Avant de se rendre à Calcutta, résidence du gouverneur général, il s'était proposé de séjourner près d'un mois à Madras, afin d'y avoir plus de loisir pour prendre une connaissance préalable des affaires et de se mettre en mesure d'accomplir dignement la tâche qui allait lui incomber.

Essayons tout d'abord de nous représenter ce qu'étaient les Indes au moment où lord Minto allait prendre la direction générale du vaste empire soumis aux lois du gouvernement britannique. Le mécanisme des différens pouvoirs qui le régissait était passablement compliqué. Les autorités civiles et militaires, formant deux fractions à la fois distinctes par leur composition et confondues dans leurs attributions, étaient loin de vivre en parfait accord. Ce n'était pas une mince besogne que de les concilier. Il fallait traiter tantôt avec les Hindous et tantôt avec les mahométans, si nombreux aux Indes. Il importait d'entretenir des relations amicales avec les souverains alliés qui régnaient sur des territoires immenses, quelques-uns tributaires de l'Angleterre, et versant des impôts considérables dans ses caisses, d'autres recevant d'elle des secours en armes et en argent; enfin, le gouvernement britannique, dans un intérêt commun, devait maintenir la balance égale entre ses pouvoirs et ceux de la puissante compagnie des Indes, *l'honorable compagnie,* ainsi qu'on la désignait alors, le plus immense et le plus florissant comptoir de commerce qui fut jamais. A ces considérations s'ajoutait le devoir, particulièrement recommandé à lord Minto, de remettre de l'ordre dans les finances obérées. Il remplaçait lord Cornwallis, qui, durant sa courte gestion, n'avait pas eu le temps de combler les vides que les vastes entreprises de lord Wellesley, son prédécesseur, avaient laissés dans les caisses de l'état, et c'était à la prudence du nouvel administrateur qu'il appartenait de continuer cette œuvre de réparation.

On peut se rendre compte, jusqu'à un certain point, de ce que coûtent les guerres en Europe. On peut évaluer, presque à l'avance, les frais énormes qu'entraînent les grands mouvemens des armées; mais, dans les contrées lointaines où ces mouvemens rencontrent le plus souvent des difficultés inattendues, les chiffres prennent des proportions qui échappent à tout calcul. C'est par centaines de millions qu'au dire des plus optimistes se solderont les frais de la campagne que soutiennent actuellement les Anglais dans l'Afgha-

nistan. Déjà le gouvernement des Indes semble hésiter à présenter à la fois le chiffre colossal des sommes dépensées jusqu'au règlement du budget de la guerre au mois de mars dernier, et celui des millions en plus qu'il lui faut demander pour mener à bonne fin ce qui n'était, à l'origine, qu'une expédition destinée, selon quelques-uns, à soutenir un droit politique. Aujourd'hui encore, une lutte obstinée retient les forces de l'armée anglaise cernées, en quelque sorte, dans une contrée livrée à l'anarchie, et le plus grand intérêt de l'Angleterre, après avoir englouti tant d'argent et tant d'hommes dans l'âpre sol de l'Afghanistan, serait d'en retirer ses troupes au plus vite. Si les chiffres ont leur éloquence, ils ont aussi leur tristesse. Combien de luttes sanglantes, d'efforts oppressifs, de sombres tragédies ne représentent-ils pas quand ils s'offrent à nous, même comme le bilan des conquêtes!

Plus d'une fois déjà, la Compagnie des Indes s'était, au point de vue de ses intérêts matériels, justement inquiétée des brèches considérables que les entreprises militaires du gouvernement avaient creusées dans ses trésors. Sur ses injonctions, le cabinet de Saint-James s'était vu contraint de rappeler le marquis Wellesley, dont l'administration, plus brillante qu'économique, avait si largement étendu les domaines de la métropole. Le prédécesseur de lord Minto, poursuivant avec succès de grands desseins, avait réussi à amener la chute du royaume de Mysore et le démembrement de l'empire des Mahrattes, et à créer définitivement ce grand empire de l'Inde anglaise, tel qu'il existe aujourd'hui, depuis le cap Comorin jusqu'au Sutledje. Une si grande œuvre ne s'était pas toutefois accomplie sans avoir laissé après elle des troubles intérieurs dont la domination nouvelle devait longtemps encore ressentir l'ébranlement.

Les instructions emportées par lord Minto lui recommandaient par-dessus tout la conciliation et le maintien de la politique de non-intervention, si fortement réclamée par les directeurs de l'honorable compagnie des Indes. Elles s'accordaient, en ce point, avec son esprit sage et naturellement animé des sentimens les plus généreux envers les populations indigènes. Il était en politique l'élève de Burke et son meilleur ami. Il avait siégé à ses côtés lors de ces magnifiques débats parlementaires où le grand orateur avait défendu la cause de l'humanité contre le système rigoureux par lequel le gouvernement anglais croyait bon alors de consolider sa puissance aux Indes. Lord Minto se souvenait encore de ces accens pleins d'une émotion communicative avec lesquels Burke avait reproché au ministère de n'avoir pas suffisamment protégé les princes indiens contre « cette compagnie de marchands, — ainsi disait-il, — qui ne considéraient les intérêts des peuples qu'au

point de vue de leurs intérêts mercantiles. » L'éloquence de Burke s'appuyait sur des faits trop réels pour n'avoir pas exercé une action puissante sur ceux qui l'écoutaient, et, finalement, c'est au grand orateur que revient l'honneur d'avoir, le premier, éveillé dans le cœur de ses compatriotes le sentiment de leurs devoirs envers les nations conquises. Ces principes éternels de justice et d'humanité devaient inspirer tous les actes de l'administration de lord Minto; chaque page de sa correspondance officielle ou privée en porte le témoignage, et l'on verra plus tard par quel effort de sa volonté il parvint à les concilier avec les intérêts de l'état.

Lord Minto, dès qu'il eut posé le pied sur le rivage indien, se trouva comme débordé par les occupations de toute nature qui l'assaillirent à son arrivée, et c'est à peine s'il eut, à partir de ce moment, le loisir de rendre compte aux siens de ses propres impressions. Avant de le suivre dans le mouvement des affaires auxquelles il allait se donner tout entier, pourquoi nous interdirions-nous de jeter un coup d'œil sur le pays étrange dont la singularité le frappa dès le premier abord, alors que l'habitude n'en avait pas encore émoussé, pour lui, les traits les plus saillans? Nous croyons d'ailleurs que, pour un Anglais, l'extrême Orient ne laisse pas de perdre quelque chose de son originalité par la fréquence des relations établies entre la mère patrie et ses lointaines possessions. Aux yeux du trafiquant ou de l'économiste qui vont en étudier les ressources, l'Inde ne doit pas apparaître avec la couleur locale, bizarre ou grandiose, qu'elle revêt pour un spectateur désintéressé. Pour nous, ces mêmes pays, entrevus dans un lointain mystérieux, restent le domaine des féeries dont notre enfance a été bercée. Bagdad, Candahar, Cachemyre demeurent toujours des noms magiques, évoquant les souvenirs des *Mille et une Nuits*, dont le merveilleux nous donne peut-être une idée plus juste des mœurs orientales que ne le font les récits des plus graves historiens. N'est-ce pas, en effet, un monde tout à la fois fantastique et réel que ce berceau de l'humanité devenu peu à peu tellement étranger aux races qui en sont sorties qu'il n'existe plus la moindre affinité entre elles et les peuples primitivement implantés sur ce sol antique? Impénétrables à l'Européen, sinon par les travaux des savans, ces nations asiatiques parlent du moins à notre imagination un langage qu'elle peut comprendre à l'aide des fictions qui, au milieu des éblouissemens du surnaturel, nous retracent les scènes colorées et vivantes de l'existence ordinaire. De ce milieu se dégage *l'esprit* même des races orientales et il apparaît alors aussi clairement à notre intelligence que si le pouvoir du génie *esclave de la lampe* nous transportait au sein de l'antique Orient.

Cependant, il y a plaisir encore à écouter de simples récits empreints du caractère propre à chaque voyageur et qui donnent, pour ainsi parler, un corps à cette vague intuition. Quelques détails pittoresques, que nous allons détacher des premières lettres de lord Minto, nous représentent, dans toute leur vérité, certaines scènes de mœurs locales dans lesquelles le narrateur, contraint lui-même de figurer, se plaint avec bonne grâce et une pointe d'*humour* des honneurs imposés par sa position officielle.

Je ne vous ai rien dit encore, écrit-il, de mon nabab du Carnatic, quoiqu'il ne se passe pas un jour que je ne reçoive de lui quelque message : le matin, pour s'informer si j'ai bien dormi, et dans la journée, pour m'envoyer quelque présent de fruits ou de fleurs. Il insiste pour que je reçoive ses messagers armés de grandes baguettes d'argent, et pour qu'ils lui rapportent directement mes complimens, ce qui ne laisse pas que de m'importuner. Après ma première visite, il m'a envoyé un dîner d'au moins cinquante plats, portés chacun sur la tête d'un noir serviteur. Ce festin a été placé à terre dans la galerie où j'ai dû venir pour admirer les riches étoffes brodées dont les plats étaient recouverts et la belle confection des mets qu'elles voilaient et qui ont été dévorés ensuite par les soldats de la garde de sir William. C'est une coutume orientale de faire ce présent d'un dîner complet. Ce nabab est un personnage d'une trentaine d'années, assez corpulent et porteur d'une barbe très noire. A ma première visite, il m'embrassa plusieurs fois, me disant à chaque accolade : « Comment vous portez-vous, gouverneur-général? » Ce qui était très à propos en me recevant, mais beaucoup moins lorsqu'en sortant il renouvela quatre fois ses embrassades en répétant chaque fois : « Comment vous portez-vous, gouverneur-général? » Durant la réception, il s'assit sur un sopha, dans la salle du *musnud* ou trône, ayant à sa gauche sir William et moi à sa droite. Alors notre interprète dut transmettre de l'un à l'autre l'expression réciproque de notre joie de nous trouver tous en si bonne santé, et le nabab rendit à Dieu des actions de grâces à propos de la santé du roi, de la reine, du prince de Galles, de tous les princes et princesses de la famille royale, du conseil des directeurs, des membres de la chambre des lords et de la chambre des communes, quand je l'eus assuré que je les avais tous laissés dans l'état le plus florissant... Après que ces graves questions et d'autres de même importance eurent été traitées entre nous et que vint le pénible moment du départ, son altesse jeta quelques gouttes d'essence de roses sur mon mouchoir et répandit de l'eau de roses à flots sur mon habit de cérémonie, tout en disant qu'elle savait bien qu'elle le tachait, — mais qu'est-ce qu'une tache à un habit auprès des effusions de l'amitié? Ensuite, le nabab

entoura mon cou d'une guirlande de fleurs et me remit entre les mains deux roses et un paquet de bétel...

Ce dernier trait nous remet en mémoire la scène qui, trois quarts de siècle plus tard, s'est passée au même lieu et avec le même cérémonial, lorsqu'il s'est agi pour les princes indiens de recevoir, en 1876, l'héritier de l'empire des Indes. Au milieu des fêtes dont les descriptions semblent tenir du rêve, les coutumes traditionnelles furent conservées dans leur gracieuse naïveté, et une jeune fille de la secte des *parsis* vint enguirlander le prince de Galles comme l'avait été lord Minto soixante-dix ans auparavant. La politesse orientale, sous ses formes puériles ou pompeuses, avec l'accompagnement de tant de fleurs, de tant de parfums, de tant de présens, de si nombreux serviteurs, est, en quelque sorte, née des conditions physiques du climat et du sol. Le luxe des complimens et la profusion des métaphores semblent répondre au luxe de la terre et à la profusion de ses dons. Le soleil, principe de vie et de mort en ces climats excessifs, exalte ou énerve tour à tour les êtres qui respirent son atmosphère de feu, et, depuis la bayadère alanguie dans le voluptueux vertige de la danse sacrée jusqu'au fanatique qui se fait écraser sous les roues du char d'une monstrueuse idole, depuis le nabab qui vit entouré de ce luxe qu'on ne peut mieux dépeindre qu'en lui donnant le nom d'*asiatique* jusqu'aux malheureux qui, dans les années de sécheresse, meurent par milliers faute d'une poignée de riz, tous, sous ce ciel ardent, concourent à l'harmonie générale et par la violence même des contrastes donnent son caractère à cette nature exubérante.

Ce fut de la famine, de ce fléau terrible si fréquent aux Indes, que lord Minto fut d'abord témoin à son arrivée à Madras. La stérilité des récoltes n'en est pas toujours l'unique cause, il faut aussi accuser l'incurie naturelle aux populations indigènes. Vivant en état de servage et ne possédant rien en propre, celles qui habitent la campagne ne prennent pas la peine de chercher d'autres ressources quand la terre désséchée leur refuse une maigre nourriture et meurent alors de misère et de faim sous l'empire de ce fatalisme inerte qui n'est pas la résignation. Quant aux troupeaux d'êtres indolens qui encombrent les palais en remplissant les faciles sinécures de porte-pipes ou de porte-éventails, ils obéissent à la loi de leur nature insouciante ou rebelle au travail. On sait de quelle quantité de serviteurs inutiles il faut s'entourer quand on séjourne aux Indes. Il est vrai que leurs gages sont des plus minimes et que, pour la plupart, ils ne sont ni logés ni nourris chez leurs maîtres. Lord Minto, frappé comme tout étranger de ce détail des mœurs

indiennes, raconte plaisamment ce qui lui arriva le premier soir de son arrivée à Calcutta :

Je fus, dit-il, escorté dans mon cabinet de toilette par quatorze individus en robes de mousseline blanche. Au premier moment, j'aurais pu espérer que parmi eux il se trouvait des dames; mais, en m'apercevant qu'il y avait autant de turbans et de barbes noires que de robes blanches, je ne songeai plus qu'à me débarrasser de ces femmes de chambre barbues pour remettre à Tom, tout seul, le soin de ma personne. Du moins, dans cette pièce réservée, je retrouvais un peu de tranquillité, mais non une liberté complète, les portes restant ouvertes, les cloisons étant à peu près transparentes, et le devoir d'un certain nombre de ces individus consistant à ne pas me perdre de vue pour être tout prêt à me rendre les services que je pouvais requérir. Suis-je au lit, c'est la même chose. Un noir bataillon dort ou veille toute la nuit sur le plancher de mon corridor et un capitaine des gardes du corps fait sentinelle à la porte en distribuant ses cipayes dans toutes les pièces et sur tous les escaliers de la maison. Ceux-là m'adressent le salut militaire chaque fois que je passe, et trois ou quatre d'entre eux marchent devant moi en portant une masse d'armes... Peu à peu je m'affranchirai de cet esclavage insupportable, mais il en restera toujours assez pour m'ennuyer...

Afin de retrouver quelque liberté, lord Minto se rendait chaque jour à une maison de campagne ou *bungalow* située à Barrackpore, à quelques milles de Calcutta, sur les bords du Gange. Il fait de ce lieu une description ravissante. La nature, sous ce ciel ardent, a des coins d'ombre et de fraîcheur qui font penser au paradis terrestre, et c'est dans ces lieux charmans que la plupart des Européens établis aux Indes s'installent avec leur famille durant les grandes chaleurs. Ordinairement ils habitent, non le centre des grandes villes hindoues, où se trouve la population indigène, mais les faubourgs, devenus des villes, par suite de l'agglomération des étrangers. Autour de la vaste caserne où résident les troupes de l'armée royale, les négocians, les fonctionnaires, les rentiers viennent se grouper et forment ainsi la ville européenne avec les coutumes et le confort du *home*, à deux pas de la ville indoue qui a conservé ses mœurs et sa couleur locales. C'est ainsi qu'auprès de Calcutta Fort-William, siège du gouvernement, était la résidence du gouverneur général quand il ne se rendait pas à son bungalow pour y travailler ou s'y reposer plus à loisir.

II.

Peu s'en fallut que lord Minto ne quittât les Indes avant même d'être entré en fonctions, car il apprenait presque en débarquant la chute du ministère qui l'avait nommé, et, par le fait de la distance, il devait ignorer, durant de longs mois, si le nouveau ministère confirmerait ses pouvoirs. Il envoya à lord Grenville, l'ancien ministre, une démission facultative pour le cas où celui-ci jugerait à propos d'en faire usage, et, en attendant la décision du cabinet de Saint-James, se mit à l'œuvre comme s'il devait rester à son poste. Il y fut maintenu en effet par lord Castlereagh, le nouveau ministre des affaires étrangères.

On voit que la lenteur des communications ajoutait à la tâche d'un gouverneur-général des Indes de grandes difficultés qui n'existent plus aujourd'hui. Il lui fallait prendre sous sa responsabilité les décisions les plus importantes quand le temps ne permettait pas d'attendre huit ou dix mois pour agir. Bien que la constitution du grand état sur lequel s'étendait le bras de l'Angleterre fût réglée de telle sorte qu'il ne dût y avoir aucun arrêt dans son fonctionnement, il n'en arrivait pas moins que le conseil des Indes à Londres, le conseil des directeurs de l'*honorable compagnie*, les gouverneurs particuliers des trois présidences de Bombay, de Madras et de Calcutta ne marchaient pas toujours d'un commun accord sur toutes les questions qui touchaient à leurs intérêts respectifs, et l'on fut témoin de ce fait singulier d'agens accrédités simultanément à la cour de Perse par les gouvernemens rivaux de Londres et de Calcutta. Un incident de cette nature qui se produisit durant la gestion de lord Minto, et qui fit alors assez de bruit, ne peut être attribué qu'à la difficulté des communications entre l'Angleterre et les Indes; une remarquable entente régna d'ailleurs tout le temps que dura son administration entre lui et les différens pouvoirs qui régissaient alors les provinces soumises à la domination de l'Angleterre.

A peine lord Minto prenait-il en main la direction des affaires, qu'une complication des plus graves venait attirer toute son attention vers la politique extérieure. Il ne s'agissait de rien moins que d'une invasion des Français se préparant, sous la conduite d'un autre Alexandre, à faire la conquête des Indes. Ce projet, le plus vaste qui pût entrer dans la tête d'un conquérant, n'était peut-être pas aussi impraticable qu'il le paraît au premier abord. Non-seulement lord Minto admettait que le succès de l'entreprise n'était pas impossible, mais il en discuta sérieusement les chances avec le comité directeur siégeant à Londres, et dans une des dépêches

adressées à sir R. Dundas et qui attestent un véritable sens politique, nous relevons cette réflexion dont l'événement a prouvé la justesse : « Aussi longtemps, écrivait-il, que Napoléon sera engagé dans une guerre sur le continent, le projet de porter ses armes du côté de l'Orient restera inexécutable, mais, dès que la paix avec la Russie et les autres puissances européennes aura rendu ses forces militaires disponibles, elles pourront pénétrer en Perse et ce n'est pas là une entreprise qui dépassât la forte volonté et l'énergie du maître de la France. »

Sans attendre les ordres du ministère, lord Minto s'occupa immédiatement des mesures défensives à prendre. Elles étaient, naturellement, subordonnées au plan d'attaque que le lecteur a besoin de se rappeler afin de se rendre compte de la situation. Les Anglais croyaient savoir qu'en vertu d'un arrangement secret conclu à Tilsitt, une armée persane, forte de trente mille hommes et appuyée par un corps de cosaques, devait se réunir à Astrakan au printemps de 1808, traverser la province au nord de la Perse et soutenir les opérations d'une armée française qui, sous les ordres du général Menou, s'avancerait simultanément à travers les provinces turques, avec le consentement de la Porte. Pour fournir à l'approvisionnement de troupes aussi nombreuses, venant du nord et de l'est, le gouvernement français avait projeté de s'assurer d'un port à l'entrée du Golfe-Persique, correspondant avec l'île Maurice (alors île de France). Toutes ces mesures semblaient devoir concourir au succès d'un plan d'autant mieux combiné que le shah de Perse, tout disposé à s'y associer, venait d'accueillir favorablement une brillante ambassade française, tandis qu'il avait à peu près éconduit l'envoyé anglais venu pour sonder ses dispositions.

La situation isolée de l'Angleterre en Europe pouvait à ce moment donner quelques chances de succès à une entreprise contre sa puissance en Orient. Sauf la Suède, la Grande-Bretagne ne possédait plus une seule alliance sur le continent, et l'empereur Napoléon ne pouvait choisir un meilleur moment pour entrer en lutte avec son orgueilleuse rivale. Ce n'était à ses yeux qu'une juste représaille contre l'audace de l'Angleterre, qui, dans cette même année 1807, pour répondre au blocus continental si nuisible aux intérêts de son commerce, n'avait pas hésité à bloquer le détroit du Sund, à attaquer les Danois nos alliés, à incendier leur flotte et à bombarder Copenhague. Le prétexte était donc au moins plausible et, bien qu'aventureuse, cette grande expédition avait l'approbation de quelques esprits politiques mis dans le secret et parmi lesquels il faut, dit-on, compter le prince de Talleyrand. Comment se représenter les conséquences qu'auraient eues à cette distance le

succès ou l'échec de nos armes? Cependant la politique de l'empereur était destinée dès le début à rencontrer des obstacles inattendus. Lord Minto l'avait bien prévu, et à l'heure même où la France croyait pouvoir compter sur l'adhésion de la Turquie, il écrivait à Londres : « L'opposition de l'Angleterre à la marche d'une armée française ne commencera pas aux rives de l'Indus, mais à celles du Bosphore. » C'est de là, en effet, que surgirent les difficultés. La Turquie, lésée par le traité de Tilsitt, se montra tout d'abord récalcitrante, et il eût fallu de manière ou d'autre vaincre sa résistance, si l'empereur, par un revirement soudain, n'eût renoncé au plan gigantesque qui avait plu à son imagination. Tournant ses armes d'un autre côté, il entamait cette campagne d'Espagne que M. de Talleyrand a justement appelée « une mauvaise guerre dans une mauvaise cause, » et l'Inde anglaise recouvrait sa sécurité après « une alarme si chaude. »

Ce dénoûment imprévu ne nous dispense pas de relater les dispositions que lord Minto avait dû prendre quand lui parvinrent les premières nouvelles de l'invasion projetée. Au corps d'armée qui devait pénétrer dans les Indes par la Perse, il avait jugé à propos d'opposer une barrière assez forte pour en arrêter les progrès, ce qui ne lui était possible qu'en s'assurant le concours des populations placées au nord-est de la frontière de l'Hindoustan. Quelques détails géographiques sont ici nécessaires.

Entre le Djumna, l'un des bras du Gange qui bornait l'Inde anglaise de ce côté, et le Sutledje, l'un des bras de l'Indus, le pays était occupé par des états indépendans appartenant à la nation religieuse et guerrière des Sikhs. Au delà de l'Indus, le territoire connu sous le nom de Penjab était également occupé par les Sikhs, sous la domination de Runjeet-Singh, maharajah de Lahore, guerrier redoutable pour ses voisins et même pour les Anglais, car, après avoir rapidement augmenté son territoire des débris de celui des Mahrattes, il menaçait les possessions anglaises en s'avançant jusqu'à l'est du Sutledje. Lord Minto envoya auprès de ce prince un jeune diplomate de vingt-trois ans, Charles Metcalfe, dont il avait été à même d'apprécier déjà le mérite précoce et qui devait rencontrer *le lion du Penjab*, comme il s'intitulait lui-même, à Lahore, où il résidait d'ordinaire quand il ne tenait pas la campagne.

Une seconde ambassade était en même temps accréditée auprès du souverain de Caboul, en plein Afghanistan, au-delà et plus au nord du Penjab, celle-là sous la conduite de M. Mountstuart-Elphinstone, diplomate également distingué.

Il avait fallu des circonstances aussi pressantes que celles où il se truovait pour décider lord Minto à faire pénétrer ses agens diplo-

matiques dans des contrées alors presque inconnues aux Anglais. Il s'exposait sûrement au blâme de son gouvernement s'il échouait dans une tentative aussi hardie; mais, avec l'esprit d'initiative qui ne lui fit jamais défaut, et trouvant des hommes capables de le seconder, le gouverneur général ne se laissa pas arrêter par la simple prudence et n'hésita pas à accepter la responsabilité de ses actes en remettant aux deux ambassadeurs les instructions qui devaient servir de règle à leur conduite.

Metcalfe le premier quitta Delhi le 12 août 1808, à l'époque où la mousson souffle dans les Indes, alors que les grandes pluies détrempent le terrain en y formant de toutes parts des marécages et des fondrières. Ce fut après un voyage des plus pénibles et dans l'état de délabrement le plus complet que le jeune envoyé anglais se présenta avec sa suite au camp de Runjeet-Singh, établi sur les bords du Sutledje. Cette suite même était peu nombreuse, afin de ne pas éveiller la défiance du maharajah. Sachant toutefois qu'il fallait le prendre de haut avec les despotes indiens pour leur inspirer le respect, Charles Metcalfe reçut d'une manière assez dédaigneuse le premier ministre et l'escorte de deux mille hommes que Runjeet-Singh avait envoyée au-devant de lui, faisant ainsi comprendre que l'ambassadeur de la Grande-Bretagne s'attendait à la venue du souverain indien lui-même.

Dès sa première audience, Metcalfe put entrevoir les difficultés de sa mission. Le despote mit pour condition préalable à tout engagement de sa part que l'Angleterre l'aiderait dans ses entreprises contre les Sikhs indépendans, et comme l'ambassadeur ne paraissait pas disposé à répondre favorablement à cette ouverture, il fit aussitôt lever le camp à ses troupes et traversa la rivière pour aller attaquer les territoires qu'il convoitait. Alors commença pour le jeune envoyé, obligé de le suivre, une série de marches, de contre-marches, de mouvemens stratégiques dirigés contre des peuples placés, en vertu d'anciens traités, sous la protection du gouvernement britannique. N'était-ce point débuter par un déplorable aveu de son impuissance? A force d'adresse et de persévérance, Metcalfe avait toutefois obtenu du rajah la promesse de s'opposer à la marche de l'invasion française lorsque lui parvint la nouvelle que l'empereur Napoléon renonçait définitivement à envahir les Indes. Prenant alors sa revanche, l'ambassadeur commença à poser à son tour ses conditions à Runjeet-Singh, lui déclarant, de la part de son gouvernement, qu'il eût désormais à se renfermer dans le royaume de Lahore sans attaquer des états alliés de l'Angleterre et ajoutant que, pour rendre la protection plus efficace, un poste militaire allait être placé sur les frontières du Penjab. Bien qu'au fond il désirât depuis longtemps faire alliance avec le gouvernement

anglais, ces conditions étaient de nature à coûter beaucoup à l'orgueil de Runjeet-Singh, et il s'efforça de les éluder par d'habiles manœuvres. Cependant Metcalfe, à bout de patience, saisissant, au milieu des fêtes par lesquelles le maharajah se délassait des fatigues de ses dernières campagnes, le moment où ce dernier n'était qu'à moitié ivre, s'aventura à lui présenter de nouveau son ultimatum. « Le choc, dit-il dans ses dépêches, suffit pour le dégriser à l'instant. » Cette fois encore, pour toute réponse, le monarque indien ordonna les préparatifs du départ de sa cour, alors établie à Umritur, et rentra à Lahore. Plusieurs mois se passèrent ainsi dans des luttes incessantes pendant lesquelles l'ambassadeur ne voulut jamais céder, et le 25 avril 1809, il eut enfin l'honneur de vaincre l'obstination du despote en lui faisant signer ce traité qui avançait la frontière anglaise jusqu'au Sutledje. Bien que s'étant soumis avec tant de peine aux conditions qui lui étaient imposées, Runjeet-Singh les observa fidèlement jusqu'à sa mort, arrivée en 1839; mais, lié du côté des possessions anglaises, son ambition prit un autre cours, et l'on sait qu'à l'aide d'une armée disciplinée à l'européenne par un Français, le général Allard, il réunit le Penjab, le Cachemyre et l'Afghanistan en un seul royaume qui ne lui survécut pas.

Un intérêt autrement vif s'attache, à l'heure où nous sommes, à la mission confiée à Elphinstone, car elle forme en quelque sorte le prologue de ce grand drame de l'Afghanistan auquel nous assistons en simples spectateurs. Chose singulière! ce fut sur une menace de la France que l'Angleterre s'ouvrit, pour la première fois, l'accès de cet Afghanistan dont elle avait jusque-là redouté de franchir les frontières. La crainte de nos armes avait suffi pour déterminer le gouvernement des Indes à tenter l'aventure et, depuis le jour où l'envoyé de lord Minto les a traversées pour la première fois avec des intentions pacifiques, ces contrées n'ont jamais cessé d'être le théâtre des luttes les plus sanglantes. Aujourd'hui comme alors, les tribus indépendantes qui occupent les montagnes montrent la même ardeur pour en défendre les passes dangereuses avec une vaillance sauvage, et leurs soulèvemens s'étendent ainsi qu'une traînée de feu au milieu de ces défilés où elles s'efforcent de retenir les troupes anglaises. A toute domination étrangère elles opposent invariablement une indomptable résistance encore fortifiée par les féroces inspirations du fanatisme religieux; aujourd'hui comme alors, l'état politique et moral du pays ressemble à ce qu'était l'état de l'Europe au XIIe siècle, et le pouvoir des despotes qui le gouvernent est lui-même à chaque instant ébranlé par des révolutions militaires ou par des intrigues de palais. N'est-il pas singulier qu'après tant d'années d'efforts pour introduire la civilisation dans

l'Afghanistan, après tant de combats, après avoir depuis trente années entouré ses frontières d'une ligne de postes militaires sur une longueur de plusieurs centaines de milles, les Anglais, par le seul fait d'avoir voulu établir un résident anglais à Caboul, se trouvent encore aux prises avec des difficultés non moins tragiques et dont le dénoûment est encore si incertain à l'heure où nous écrivons?

M. Elphinstone, en quittant Delhi au mois d'octobre 1808, allait passer par les mêmes lieux, voir les mêmes spectacles et traverser presque les mêmes incidens que rencontre aujourd'hui la marche de l'armée anglaise, mais la sienne ne devait pas en être entravée parce qu'il pénétrait, pour ainsi dire, par surprise dans un pays qui ne s'était pas encore soulevé contre la domination étrangère. La cour de Caboul passait alors pour la plus civilisée de ces cours asiatiques. C'est en raison de cette suprématie que le gouverneur-général envoyait auprès de son souverain, Shah-Soujah, une mission plus nombreuse et plus brillante que celle qui avait à traiter avec le monarque guerrier de Lahore. L'ambassadeur et sa suite, contournant le Penjab, durent traverser une partie du désert qui s'étend entre Delhi et le cours de l'Indus. Ils gagnèrent ensuite Bikanir (l'ancienne Cathéri du temps d'Alexandre), ville aussi grande que Delhi, fortifiée par de hauts remparts au-dessus desquels s'élancent une foule de minarets et de coupoles qui attestent sa richesse. A partir de ce point, la mission entra sur le territoire de l'Afghanistan. Elle fit halte à Moultan, la ville sainte, d'où M. Elphinstone dépêcha à l'émir de Caboul, alors à Candahar, un messager porteur d'une lettre par laquelle il l'informait de son arrivée et lui demandait une escorte.

Cette notification fut reçue avec surprise et débattue en conseil par l'émir et ses ministres, mais les conjonctures où se trouvait alors le gouvernement de Caboul étaient assez pressantes pour l'engager à écouter les propositions de l'Angleterre, dans l'espoir de s'assurer une alliance utile contre les attaques des peuples voisins et contre les dangers d'une guerre intestine dont il était menacé. L'émir fit savoir à M. Elphinstone qu'il le recevrait à Peshawer, et la mission, traversant l'Indus, se remit en marche par des contrées où le souvenir des guerres d'Alexandre se confond encore à chaque pas avec les traditions locales. A cette antique célébrité l'histoire pourra ajouter les faits tristes et glorieux du temps présent. Le sol foulé par les premiers pas des envoyés de lord Minto s'est depuis couvert des tombes de ces héros ignorés, la fleur de l'armée anglaise, qui naguère guidaient dans ces lieux leurs bataillons décimés. Sous les vieux sycomores, à l'ombre desquels se reposa un instant la suite de M. Elphinstone, près des belles sources du Kurrum,

comme à Kohat, de sinistre mémoire, campent aujourd'hui les troupes anglaises, perpétuellement assaillies par les descendans de ces montagnards qui sont restés aussi unis qu'au premier jour dans leur haine pour l'étranger. Rien ne change sur cette terre immobile. La nature de ses habitans reste toujours semblable à elle-même comme la nature extérieure : c'est ainsi que la vallée fraîche et charmante traversée par M. Elphinstone pour se rendre à Peshawer nous est dépeinte encore dans des correspondances récentes comme offrant, sous un soleil brûlant, une image verdoyante des campagnes de la brumeuse Angleterre et de leur riche végétation.

Tandis que l'ambassade approchait de la belle et ancienne cité de Peshawer, un spectacle singulier l'attendait au passage. Perchés comme des oiseaux de proie sur les rochers, un nombre considérable de bandits armés, appartenant à la redoutable tribu des Khybéris, guettait l'arrivée des étrangers, dans la pensée, sans doute, de s'opposer à leur marche. Les Anglais ne jugèrent pas prudent de passer outre jusqu'à ce qu'un grand seigneur, député par l'émir pour les accompagner, eut été parlementer avec les montagnards. Revêtu d'un magnifique costume et d'une armure d'or, il s'avança seul au milieu de cette horde menaçante, croyant, sans doute, sa sécurité assez assurée par les mesures de rigueur de l'émir qui venait de faire mettre à mort tous les habitans de plusieurs villages ayant donné asile à ces brigands.

L'ambassade, qui avait mis plus de quatre mois pour parvenir à sa destination, fut reçue en grand appareil le 5 mars, par l'émir Shah-Soujah, homme jeune et de belle apparence. Il était assis sur un trône recouvert d'un drap d'or brodé de perles fines. Son vêtement étincelait d'émeraudes et de diamans parmi lesquels brillait le fameux kohinoor (montagne de lumière), qui appartient aujourd'hui à la reine Victoria.

L'envoyé anglais obtint fréquemment des entrevues particulières avec l'émir « dont les manières, dit-il, étaient celles d'un gentleman accompli. » Durant ces pourparlers arriva à M. Elphinstone, comme à M. Metcalfe, la nouvelle que la France avait abandonné le projet d'envahir les Indes, mais il n'en conclut pas moins le traité d'alliance, moyennant une somme exigée par l'émir et définitivement réduite à 3 lakhs de roupies (le lakh vaut 250,000 francs.) Le souverain, qui venait d'étaler tant de richesses aux yeux de son peuple, n'en manquait pas moins d'argent pour solder les troupes qu'il lui fallait opposer à une armée considérable s'avançant sur Caboul, conduite par le rebelle Shah-Mohammed, son parent et son concurrent au trône. Ne croirait-on pas lire des bulletins par lesquels, l'année dernière, les Anglais annonçaient la marche de

Mohammed-Jan contre Shere-Ali, attaquant Caboul à la tête de ses belliqueux montagnards? Prévoyant le conflit, M. Elphinstone s'était hâté de se retirer et quittait Peshawer le 14 juin. Peu de jours après, l'émir Shah-Soujah, vaincu et détrôné, en était réduit à chercher un refuge dans la montagne.

Les deux missions dont nous venons de rendre compte, quoique leurs résultats fussent assez négatifs, eurent toutefois l'avantage de renseigner exactement le gouvernement anglais sur les dispositions et les mœurs des habitans de ces contrées avec lesquelles ils ne devaient plus cesser d'être en relation. Les voies étaient désormais ouvertes à cette politique anglaise si habile à profiter, avec la lenteur et la prudence dont elle possède le secret, de tout ce qui peut servir à étendre sa domination. Du côté de Lahore, le succès a répondu à ses efforts. Reste la question de l'Afghanistan, encore indécise et toujours ardue, mais que le temps se chargera de résoudre en démontrant de plus en plus aux populations récalcitrantes la supériorité des moyens d'action dont peuvent disposer aujourd'hui les races d'Europe. Ce ne sont pas les armes seules ni les ressources de la diplomatie qui sont destinées à triompher des résistances trop naturelles opposées aux envahisseurs par les peuples conquis. Ils ont affaire à cette force que la civilisation porte avec elle et dont elle semble être matériellement l'image. Les chemins de fer sont l'auxiliaire le plus puissant sur lequel les Anglais s'appuieront chaque jour davantage pour gouverner les Indes. L'immense réseau des voies ferrées correspond déjà dans l'Hindoustan à tous les grands centres de population. Traversant le royaume d'Oude jusqu'aux premières pentes de l'Himalaya, la ligne ferrée part de Calcutta, se bifurque à Allahabad pour courir sur Delhi au nord-ouest, sur Bombay au sud-ouest, et, parcourant la magnifique vallée du Gange, va desservir Bénarès. On peut prévoir le moment où les chemins de fer qui, déjà, entourent Caboul, deviendront les promoteurs irrésistibles de la loi du progrès, contre laquelle nul effort de la barbarie ne pourra désormais prévaloir.

III.

Somme toute, les deux premières années de l'administration de lord Minto furent relativement assez paisibles, si l'on peut appliquer ce mot à un état de choses où, pour maintenir la sécurité intérieure, il fallait fréquemment, sur différens points du territoire, envoyer des corps de troupes destinés tantôt à maîtriser des révoltes partielles, tantôt à faire la chasse à des bandes de *dacoïts*, sortes de brigands qui descendaient des frontières et jetaient la terreur dans tout le pays en attaquant aussi bien les indigènes que les

Anglo-Indiens. Lord Minto, dans une de ses lettres, indique les causes de ce brigandage à main armée qu'il s'est constamment appliqué à réprimer :

Une bande de ces *dacoïts*, écrit-il, a dernièrement poussé l'audace jusqu'à s'approcher à 30 milles de Barrackpore. Ces voleurs se sont, de tout temps, impatronisés au Bengale et, en raison de l'impunité qu'ils y rencontrent, ils peuvent faire beaucoup plus de mal dans cette riche portion de l'Inde que dans les districts moins civilisés... En premier lieu, ils y sont attirés par les richesses du pays et par la mollesse naturelle de ses habitans, qu'un long état de paix a énervés jusqu'à la timidité;.. en second lieu, l'organisation défectueuse de la police et des tribunaux contribue à l'extension extraordinaire des crimes de toute sorte dans certaines provinces. Généralement, les magistrats principaux sont Anglais, mais leurs agens sont indigènes, et, le plus souvent, ces subalternes n'ont pas les moindres notions de justice et de probité... Il arrive donc, le plus souvent, que le magistrat chargé du maintien de l'ordre se flatte de l'avoir assuré dans sa juridiction et s'endort sur l'une et l'autre oreille, tandis que ses malheureux administrés sont attaqués dans leurs propres maisons, et que des bandes de brigands vont piller et brûler des villages entiers, dont ils torturent les habitans.

Je suis, dit-il dans une autre lettre, révolté de toutes les horreurs que commettent les *dacoïts* et honteux qu'il puisse se passer de tels faits sous l'œil même du gouvernement. Depuis quelques mois, l'objet principal de mes soins a été de mettre un terme à ces horreurs... Il a fallu faire un exemple sévère lors de l'arrestation de quelques-uns de ces brigands, et maintenant dans le Meddeah, qui était le foyer du mal, on n'entend pas dire qu'ils aient commis un seul crime, tandis que précédemment ils avaient en un mois massacré soixante-dix personnes. Neuf *dacoïts* ont été exécutés, et, grâce à l'impression produite par ce châtiment rigoureux, le courage est revenu aux victimes de ces misérables, qui ne craignent pas maintenant de les dénoncer, tandis qu'autrefois elles n'osaient même pas se plaindre.

Lord Minto étendait sa sollicitude à toutes les branches de l'administration ; mais certaines plaies sociales sont incurables en tout pays et, aux Indes plus qu'ailleurs, une sorte de férocité instinctive renouvellera toujours le brigandage sous différentes formes. Les *dacoïts* ne marchent plus en bandes aujourd'hui, mais ils opèrent isolément, et s'il n'est pas question des *thugs* dans la correspondance de lord Minto, c'est que la ténébreuse association des *étrangleurs* ne se forma dans la province du Deccan que durant la dernière année de son séjour aux Indes. Cette horde infâme, com-

posée en grande partie de mahométans et agissant dans l'ombre à l'aide de moyens mystérieux, était d'autant plus redoutable que son principal mobile était le fanatisme religieux et politique. Après avoir trop longtemps répandu la terreur dans les provinces qu'elle infestait, elle a fini par en disparaître presque complètement.

Un autre objet de nature bien différente dut également attirer l'attention du gouverneur général. Dans un zèle de propagande, aussi louable qu'intempestif, des missionnaires protestans, sous la direction d'un certain Dr Carey, de la secte anabaptiste, s'étaient établis à Serampore. Là ils avaient fondé des écoles pour la jeunesse et une imprimerie d'où sortaient des traductions de la Bible dans tous les dialectes de l'Inde et un grand nombre de ces *tracts* ou opuscules religieux contenant des attaques violentes contre les croyances des Hindous et des musulmans. De plus, ces missionnaires se faisaient un devoir d'ajouter les paroles aux écrits en allant prêcher au milieu des populations indigènes, dont le gouvernement anglais s'était engagé à respecter les croyances. Le gouverneur-général se trouvait placé dans une position délicate, ayant à ménager des intérêts aussi sacrés, et s'il réussit à s'en tirer d'une manière aussi loyale que prudente, ce ne fut pas sans exciter de grandes clameurs de la part du comité protestant de Londres, qui attaqua vivement ses décisions. Il s'était borné à défendre toute polémique et momentanément toute manifestation extérieure, sans interdire toutefois la publication des livres saints, à la condition qu'ils ne seraient accompagnés d'aucun commentaire. Un peu plus tard, sa tolérance s'étendit même, contre l'avis du conseil, jusqu'à permettre aux missionnaires de parcourir les provinces situées entre Agra et Delhi. Cet incident fit grand bruit, et, bien qu'approuvée secrètement par le ministère, la prudente conduite de lord Minto fut jugée assez diversement par la société anglaise.

Pendant le cours de l'année 1809, quelques troubles survenus parmi les tribus barbares qui occupaient encore les plateaux du Deccan soulevèrent la question de la politique de non-intervention que lord Minto s'était appliqué à pratiquer depuis qu'il occupait son poste. Le Deccan compte dans les présidences de Bombay et de Calcutta un certain nombre de provinces dont Aurungabad, la principale, est administrée par les Anglais pour le compte du *nizam* d'Hydérabad. Le protectorat de l'Angleterre rencontre rarement de l'opposition dans cette partie de la péninsule asiatique. Cette fois il était à craindre que la rébellion des tribus montagnardes ne s'étendît plus loin et ne détachât de l'alliance anglaise quelques-uns des états limitrophes. Le chef des insurgés, Émir-Khan, était un aventurier de la tribu des Pathans, bien connu par sa férocité, et

l'on citait alors de lui un trait assez caractéristique pour mériter de trouver ici sa place :

Le plus ancien des princes du Rajpout, le rajah de Oudypoure, avait une fille si belle que, comme une autre Hélène, elle aurait brûlé le monde. Déjà le royaume était en feu par suite des guerres que se livraient les prétendans à la main de la princesse, lorsqu'un jour fatal, Émir-Khan suggéra à son père que la paix ne pourrait être rétablie que par la mort de la jeune fille. La terreur qu'inspirait Émir-Khan donnait du poids à ses paroles et elles ne furent que trop bien exécutées. La sœur aînée de l'infortunée princesse lui fut envoyée portant une coupe de poison et lui déclarant qu'il fallait faire, pour le salut de sa patrie, le sacrifice de sa propre vie. On raconte que cette charmante enfant de seize ans accepta un si cruel arrêt avec douceur et but le breuvage empoisonné en disant : « Voilà donc le mariage auquel j'étais destinée ! »

Cet épisode, si parfaitement calqué sur le sacrifice d'Iphigénie, semble une tradition des temps antiques consacrée par l'histoire. La singularité, c'est qu'il se passait en plein XIXe siècle, à quelques pas des possessions anglaises justement fières de leur civilisation. Toute l'histoire des Indes est semée de pareils contrastes. Celui-ci s'est présenté sous notre plume à l'occasion de l'une de ces révoltes partielles contre lesquelles il eût été nécessaire de sévir fermement dès le début pour en arrêter les progrès. En désaccord sur ce point avec le cabinet anglais, lord Minto estimait qu'une politique plus ferme eût mieux servi à la fois les intérêts de son gouvernement et ceux des indigènes. Il revient souvent, dans ses dépêches, sur la position fâcheuse où le met l'obligation qu'on lui avait imposée de ne prendre que des demi-mesures contre les rebelles, pour qui cette sorte d'impunité devenait un encouragement. C'est au nom même de l'humanité qu'il voulait sévir pour défendre les Indiens opprimés contre leurs féroces vainqueurs.

Comme gouverneur-général, lord Minto entreprit de signaler sa gestion par des actes d'une inspiration libérale qui avait fait défaut à ses prédécesseurs. Il s'informait avec soin des détails minutieux concernant les indigènes aussi bien que les Anglais résidant aux Indes. La bonne administration de la justice était une de ses plus grandes grandes préoccupations. Il se montrait plein de zèle pour les intérêts commerciaux et non moins attentif aux progrès de l'instruction publique trop négligée par suite des événemens politiques. Les célèbres collèges de Bénarès, de Tirhout et de Nuddea, où les savans hindous et mahométans avaient coutume d'aller s'instruire dans les sciences profanes et sacrées, étaient à peine

fréquentés. Un collège européen, fondé récemment par lord Wellesley à Fort-William pour l'enseignement des langues du pays aux Européens, déclinait sensiblement faute des fonds nécessaires à son entretien. Lord Minto, qui avait l'esprit cultivé, prit d'autorité le titre d'inspecteur des études et trouva le temps, au milieu de ses occupations si multiples, d'en exercer les fonctions. Il alla jusqu'à fournir aux dépenses sur ses ressources personnelles afin d'encourager les études. Il prit soin de faire enseigner à Fort-William non-seulement tous les idiomes de la péninsule indienne, mais encore ceux des îles et des provinces éloignées qui pouvaient passer un jour sous le joug de l'Angleterre. On comprend l'avantage que les Anglais devaient trouver à se familiariser ainsi avec les langues du pays. Dans les administrations comme dans les tribunaux, dans les comptoirs du commerce comme dans l'armée, ils arrivaient à se passer d'interprètes, et les officiers n'étaient que mieux obéis en commandant à leurs cipayes dans leur propre langue. Sous l'impulsion de lord Minto, les presses de Fort-William mirent en circulation les grammaires et les livres d'étude à l'effet de populariser l'instruction en dehors des collèges. Ce sont de telles mesures qui servent les intérêts bien entendus d'une grande nation, et si nous ne pouvons, faute d'espace, donner une idée des vues élevées exposées par lord Minto dans les rapports adressés à son ministre, nous voulons du moins indiquer à quel point la sollicitude de ce sage et noble esprit s'étendait à tous les besoins de ses administrés. Les rapports insérés dans le volume qui nous occupe ont souvent trait à ce que lord Minto appelle l'*équilibre des pouvoirs,* c'est-à-dire la balance égale et si difficile à établir entre les intérêts du gouvernement, représentés par le gouverneur général, et ceux de la compagnie des Indes. Dès lors, il regardait comme une des plus grandes entraves à la liberté du commerce le monopole dont cette compagnie jouissait depuis sa fondation. Ce fut sur son avis qu'en 1813 un nouveau bail passé avec ladite compagnie lui retira ce monopole, sauf en ce qui concernait son commerce avec la Chine. Le gouvernement anglais, lorsqu'il procédait ainsi, essayait déjà par degrés de se substituer à la compagnie, dont les pouvoirs politiques n'ont toutefois été abolis que depuis une vingtaine d'années.

Outre ces soins accordés à l'administration intérieure, des faits d'un autre ordre obligèrent le gouverneur-général à déployer autant d'énergie que de décision. Des mesures rigoureuses qu'il dut prendre pour détruire la piraterie qui infestait les côtes du golfe Persique obtinrent un plein succès, mais il rencontra plus de difficultés à ramener dans les voies du devoir une partie de l'armée de Madras, qui venait de se révolter contre l'autorité civile. Ce n'était pas la première fois que de pareils soulèvemens avaient me-

nacé la sécurité du gouvernement. A son arrivée aux Indes, lord Minto avait pu reconnaître les traces encore apparentes d'une rébellion à peine apaisée. Cette fois, les proportions en étaient beaucoup plus redoutables. Un corps de troupes indigènes, de trente mille hommes, commandé par des officiers anglais, s'avançait sur la présidence de Madras pour réclamer, les armes à la main, le rétablissement de certains privilèges qui venaient de leur être enlevés. Lord Minto se transporta de sa personne sur les lieux mêmes et ne demeura pas moins de huit mois à Madras pour se rendre compte de la situation, en laissant l'autorité apparente au gouverneur, sir George Barlow. « Jamais, écrivait-il une fois l'affaire terminée, jamais plus grand péril n'avait menacé l'empire britannique dans les Indes. » Après de longs pourparlers, le gouverneur-général réussit enfin à apaiser la mutinerie par la persuasion, et les officiers révoltés mirent bas les armes. Quelques-uns des plus compromis furent déférés à un conseil de guerre, qui usa d'indulgence. D'autres furent forcés de donner leur démission, et tout rentra dans l'ordre.

IV.

Comment nous défendre contre une impression pénible au moment où notre sujet nous amène à parler des pas faits dans la voie des conquêtes, par la politique à la fois prévoyante et hardie de lord Minto? Il est naturel que les chances de la guerre, quand elles font tomber aux mains de l'ennemi quelques portions de notre territoire, nous causent une douleur patriotique, mais un sentiment plus amer encore vient s'y joindre s'il nous arrive d'être traités en vaincus sans même avoir combattu. Les courtes lignes qu'on va lire et qui sont un exposé de la situation que le biographe de lord Minto résume avec sagacité, ne sont-elles pas faites pour éveiller en nous le sentiment d'une révolte impuissante? « A mesure que la France étendait ses conquêtes en Europe, elle était condamnée à les perdre en Asie... L'île Bourbon et l'île de France, les Moluques et Java s'ajoutaient au nombre des colonies que possédait déjà la Grande-Bretagne. Les flottes françaises étaient chassées des mers indiennes, et l'Angleterre n'avait plus à craindre de rivales en Orient. »

Telle est la pénible vérité. Tandis que l'Angleterre s'agrandissait à nos dépens dans l'extrême Orient, la France s'agrandissait aux dépens de ses voisins, mais que devait-il nous rester plus tard de toutes nos conquêtes et que devions-nous recouvrer un jour de tant de biens perdus? La tristesse de ces calculs, où les pertes

excèdent les profits, n'est-elle pas encore aggravée quand l'imagination les évalue? En pensant à cette île qui rappelait au marin voguant dans l'immensité de la mer des Indes, le doux nom de la France, ne croyons-nous pas voir flotter devant nos yeux la terre charmante dont les beautés n'ont pas été surfaites dans la ravissante création sortie de la plume d'un immortel romancier? « C'est un véritable paradis, » nous disait un jour un de ses habitans qui aspirait au bonheur d'y retourner. Ce paradis, hélas! nous n'y rentrerons jamais, car il est aux mains d'une nation trop bien avisée pour abandonner les conquêtes dont elle peut tirer si bon parti, et, quant aux autres points qu'elle nous a, plus tard, rétrocédés dans ces parages, elle s'est gardée d'y renoncer sans trouver ailleurs des compensations suffisantes.

La prise de nos colonies ne fut pas d'ailleurs le seul exploit de lord Minto. Il dirigea d'autres expéditions à travers la mer des Indes, et c'est lui rendre justice que de reconnaître qu'il savait à la fois concevoir de grands projets et, lors de leur exécution, payer de sa personne. L'expédition contre Java étant prête, le gouverneur général se mit à sa tête afin d'être à même de prendre, quand l'expédition aurait réussi, les mesures propres à assurer les intérêts de la colonie. Comme à son départ d'Angleterre, il s'embarqua sur la *Modeste*, que commandait encore son fils George, emmenant aussi comme secrétaire particulier un autre de ses fils, John Elliot. L'escadre comprenait quatre-vingt-un vaisseaux de toutes grandeurs, montés par douze mille hommes de troupes. Lord Minto, pour occuper les loisirs de cette longue navigation, emportait une cargaison de livres, dont il donne la liste dans une de ses lettres. Les classiques latins y dominent et, parmi eux, Cicéron, qui faisait sa lecture habituelle. Après avoir touché à Penang, l'escadre relâcha le 18 avril 1811, à Malacca, où étaient déjà cantonnées des troupes précédemment envoyées de Bengale et obligées de s'y refaire avant d'entreprendre la partie plus périlleuse de l'expédition. Le journal tenu par lord Minto ne laisse pas d'être intéressant par son côté pittoresque, et plus encore au point de vue de l'administrateur constamment préoccupé des grands intérêts qui lui sont confiés. Nous nous contentons, toutefois, de jeter avec lui un coup d'œil sur la riche presqu'île de Malacca, dont la population était encore presque entièrement composée de Hollandais, les uns de race pure, les autres déjà à demi Malais :

Sous notre gouvernement, écrit lord Minto, ils continuent à remplir les emplois principaux et particulièrement ceux qui appartiennent à la magistrature, parce que la capitulation a respecté la loi hollandaise... Les femmes âgées ont conservé le type néerlandais; les jeunes sont des

beautés très brunes qui dansent, *flirtent* et s'habillent comme nos Européennes. Il n'y a d'Anglais ici qu'un commandant et quelques officiers à la tête de la petite garnison, composée des cipayes du Bengale... J'ai donné la liberté à tous les esclaves qui appartenaient au gouvernement, en leur laissant la faculté de rester dans leur premier état s'ils le préfèrent... L'esclavage est ici la source de monstrueux abus. Un débiteur insolvable devient l'esclave de son créancier et toute sa famille avec lui si la somme est considérable. Un homme peut mettre comme enjeu d'un pari sa femme, ses enfans et lui-même... La famille d'un condamné tombe en esclavage... J'espère arriver à mettre une entrave à ces horreurs.

Un jour, un rajah de la côte de Balli imagina de faire cadeau à lord Minto de sept esclaves, garçons et filles, dont le plus âgé n'avait que treize ans. Assez embarrassé de ce présent qu'il ne pouvait refuser, il prit soin de ces orphelins, et deux d'entre eux sont restés au service de sa famille. Une autre fois c'est un présent d'une nature peu différente qui lui est offert, ainsi qu'il le raconte en plaisantant :

Le sultan de Pontiana, dit-il, un chef puissant de l'île de Bornéo, vient de m'octroyer un esclave de plus... Ce personnage, l'esclave, est le vrai *orang-outang*, dont le nom, en malais, signifie *l'homme sauvage*, et, de fait, il ressemble d'une manière effrayante à un homme, c'est-à-dire à un Malais... Bien des gens prétendent sérieusement que l'orang-outang est le premier père de la race malaise.

C'était vers l'année de la naissance de Darwin que lord Minto s'amusait à noter ces ressemblances fantaisistes. Aux types singuliers qui l'entouraient il convient d'ajouter ceux que renfermaient les cadres mêmes de l'armée des Indes et qu'un jeune musulman, nommé Abdulla, faisant alors partie de l'expédition, a rassemblés dans les pages naïves d'un ouvrage récemment publié en Angleterre. Voici comment il décrit les caractères de ces diverses races :

Il y avait là des Hindous et des musulmans venus de toutes parts. Les uns mangeaient comme des chiens, c'est-à-dire en lappant leur nourriture avec la langue ; d'autres, dès qu'ils s'apercevaient qu'on les regardait, jetaient de côté leur manger et s'élançaient avec fureur contre l'indiscret... J'en ai vu qui s'attachaient un fil serré autour de la ceinture avant le repas et ne cessaient de manger que quand le fil, trop tendu, venait à se rompre. Il y en avait qui prenaient du sable rouge et blanc, s'en barbouillaient la poitrine et en mettaient trois petites plaques sur leurs bras et leur front, puis se saluaient les uns les

autres et s'en allaient tout courant se plonger dans la mer. Là, ils adoraient le soleil et, revenant à terre, ils se cachaient pour manger derrière de grandes toiles tendues comme des écrans. Si, par accident, ils étaient aperçus, ils jetaient aussitôt leur nourriture au loin et cassaient leur vaisselle... Quelques-uns consentaient à manger en public, mais ils se croyaient tenus à garder le silence... La variété des costumes n'était pas moins grande que celle des usages.

Il n'est question, dans ce récit d'un musulman, que des Hindous et de leurs rites bizarres, mais ne peut-on deviner, d'après cet aperçu, combien il était difficile de soumettre à des lois uniformes des êtres qui semblaient offrir la contre-partie complète des mœurs, des penchans et de la foi religieuse de nos populations européennes? La justice et la vérité n'y auraient pas suffi si elles n'avaient été accompagnés de la force, mais la force elle-même, qui asservit les corps, ne soumet pas les âmes. Lors donc que des races si bien gardées contre toute influence étrangère sont obligées de la subir, on conçoit qu'elles conservent contre leurs vainqueurs un antagonisme de nature, tantôt passif, si le caractère des individus est d'une douceur relative, comme il arrive au Bengale, tantôt indomptable et féroce chez les tribus qui veulent encore lutter pour ne pas aliéner leur sauvage indépendance.

Ces difficultés attachées à toute colonisation n'existaient pas pour l'établissement des Anglais à Java, car lord Minto assure qu'ils étaient attendus avec impatience dans cette colonie hollandaise soumise momentanément à la France. L'escadre quitta Malacca le 18 juin et devait, avant d'aborder, naviguer encore six semaines, non sans quelque danger, au milieu d'un archipel d'îles pressées les unes contre les autres et souvent le long des côtes. Le vent et les courans contraires mirent souvent en péril une flotte si considérable qui devait circuler avec d'autant plus de précautions dans ces passes étroites qu'elles étaient, à cette époque, presque inconnues aux navigateurs anglais. Rien n'arrêtait la résolution de lord Minto, qui dit de lui-même, en cette occasion : « Le résultat a témoigné une fois de plus en faveur de cette vertu appelée généralement *obstination,* mais que l'on décore du nom plus poli de *persévérance* quand le succès la justifie. »

Le commodore chargé de diriger l'expédition, n'ayant pas le goût de s'exposer beaucoup lui-même, envoyait parfois en avant la frégate qui portait le gouverneur-général. « Il sentait très sagement, écrit celui-ci, qu'il valait mieux que, moi, je fusse noyé à sa place, et, comme je suis, au fond, de son avis, j'ai accepté avec reconnaissance. »

En approchant de l'île de Java, on apprit que trois navires français venaient d'y débarquer mille hommes de troupes. Les Anglais, de leur côté, opérèrent leur descente le 6 août, au village de Chillingching, dans la baie de Batavia, et l'attaque eut lieu le 26 du même mois, contre la forteresse de Cornelis, à une certaine distance de la ville, où les troupes françaises s'étaient concentrées. Disons simplement que la lutte fut acharnée et qu'après plusieurs brillans combats, le général français Janssens, qui commandait le fort, obligé de se rendre, fut fait prisonnier avec toute la garnison. L'île de Java, annexée à l'Angleterre et gouvernée dans les mêmes conditions que les autres possessions de l'Inde, ne fut rendue à la Hollande qu'au moment de la conclusion de la paix générale.

Lord Minto se plaît, dans ses dépêches, à faire l'éloge de la bravoure des Français et particulièrement de leur commandant, le général Janssens. Lorsque ce dernier partit comme prisonnier de guerre, le gouverneur-général eut soin de prier lady Minto de le traiter avec les plus grands égards. Jamais ces formes courtoises envers tous ceux qui l'approchaient ne lui firent défaut, et nous nous reprocherions d'avoir esquissé la biographie de lord Minto sans faire ressortir ses qualités attachantes, en même temps que nous avons essayé d'apprécier les actes qui ont fait honneur à sa fermeté, à son activité et à l'esprit de justice dont il ne s'est jamais départi.

Après avoir réglé l'administration de Java, qui a largement prospéré durant la courte domination de l'Angleterre, lord Minto se réembarqua pour retourner aux Indes. Dans les derniers temps de son séjour à Batavia, il avait reçu la triste nouvelle de la mort du plus jeune de ses fils, William Elliot, qui venait de succomber à une maladie de poitrine. A cette douleur si cruellement ressentie par son cœur tout paternel, il faut ajouter la pénible surprise qu'éprouva lord Minto, lorsque, à son arrivée à Calcutta, il ouvrit les dépêches venues de Londres. Nulle mention n'y était faite des événemens considérables dont il pouvait justement s'attribuer l'honneur : la prise des îles Maurice et Bourbon et la répression de la sédition militaire. Un tel silence de la part du ministère lui était d'autant plus sensible qu'il avait conscience d'avoir, au prix de beaucoup de fatigues et de dangers, rendu tout récemment à son pays, par la prise de Java, un nouveau et plus signalé service. Il s'en plaint à lord Melville, et, malgré la modération du langage, on sent qu'il est profondément peiné de l'ingratitude du gouvernement. Voyant les choses de près, sa fille aînée essaie de lui expliquer ce désobligeant oubli par les divergences d'opinion qui régnaient entre les différens pouvoirs se partageant alors l'administration des Indes. Pour ne choquer personne, le ministère avait pris le parti du silence,

c'est-à-dire de l'abstention, le refuge ordinaire des caractères faibles.

Ces dégoûts n'empêchèrent pas lord Minto de passer encore aux Indes deux années bien employées et peut-être même plus laborieuses que les précédentes, en raison des accroissemens de la puissance anglaise et de ses relations chaque jour plus étendues avec les établissemens indépendans de Nagpore, d'Oude et d'Hyderabad. Sa correspondance avec les siens devient moins régulière à cette époque. Il s'en excuse auprès d'eux en leur disant que d'habitude il leur écrivait dans la soirée quand tout le travail de la journée était terminé, mais, il l'avoue à sa honte, il tombe endormi maintenant, dès qu'approche le soir, sur un sofa placé au frais sous la verandah : « Là, je sommeille, je rêve de Minto, et je ne suis plus capable, ainsi que je l'étais dans ma jeunesse, — c'est-à-dire il y a un an ou deux, — de m'asseoir à ma table entre chien et loup, pour vous écrire tout en faisant la chasse aux moustiques. Voilà la triste vérité! »

Chez un homme si courageux cette dépression physique ne pouvait être que le symptôme d'un état moral assez mélancolique. Au milieu de tous ses travaux et de tous ses soucis, non moins préoccupé des intérêts de la chose publique que des soins réclamés par ses affaires personnelles, lord Minto a la nostalgie de la patrie et de la famille absentes. L'éloignement de tous les objets qui ont rempli sa vie a fini par lui devenir insupportable, et la séparation d'avec les êtres qui tiennent tant de place dans son cœur a pris à ses yeux le caractère de l'exil. Les revoir devient pour lui un besoin irrésistible. *Il rêve de Minto!* C'est là que l'attendent tous les siens. Il compte les heures, les jours qui s'écouleront avant qu'il retrouve le *home* où toutes ses affections sont concentrées. Dans une de ses lettres, il raconte le roman qu'il se fait à lui-même durant ses veilles; le voilà arrivé à telle station; puis, à telle autre; le temps est favorable, les chevaux marchent vite; s'arrêtera-t-il chez des amis? Non! il ira tout droit pour arriver plus tôt...

Cependant il s'était promis de rester aux Indes six années complètes, temps au moins nécessaire pour mener à bien les projets d'amélioration qu'il avait conçus. Parvenu presque au terme qu'il s'était prescrit et satisfait de son œuvre, il avait enfin fixé le moment de son départ aux premiers jours de l'année 1814, lorsque, dans le courant de l'été de 1813, la nouvelle lui parvint qu'il était remplacé avant d'avoir donné sa démission. Ce n'est pas qu'il fût en disgrâce, mais le régent avait voulu donner à lord Moira, son ami particulier, une position largement rétribuée. Le titre de comte, qui accompagnait cette brusque notification, ne parut à personne

une récompense suffisante pour en faire pardonner l'injustice. Lord Minto reçut des directeurs de la compagnie des Indes et de tous ceux qui l'avaient approché durant le cours de son administration des témoignages d'estime et de regret qui étaient de nature à lui faire oublier l'ingratitude du gouvernement anglais. Il dut, avant son départ, installer son successeur à sa place et s'achemina, plein d'espérance et en bonne santé, vers l'Angleterre, se promettant de jouir enfin d'un repos bien acquis à Minto, cette *terre promise* où, comme Moïse, il ne devait point lui être donné d'aborder. A Londres, joyeusement accueilli par ses enfans et ses amis, il avait prié sa femme, afin de donner plus de douceur à leur réunion, de l'attendre dans le château témoin de leur première affection, où devait s'écouler désormais le reste de leurs jours. Cependant, un refroidissement pris aux funérailles de lord Auckland, son beau-frère, devint bientôt une maladie si grave que, persistant à partir pour atteindre sa chère maison, lord Minto fut forcé de s'arrêter sur la route, dans une auberge. C'est là qu'il expirait avant même que l'épouse qui l'attendait impatiemment après sept années d'absence eût eu le temps d'arriver pour recevoir son dernier soupir.

Cette fin, qui clôt si brusquement la carrière d'un homme de bien, est un de ces mystères de la Providence qu'il ne nous est permis ni de comprendre ni de juger. S'il n'obtint pas la récompense que, suivant les prévisions humaines, une vie si bien employée méritait de rencontrer, dès ce bas monde, la seule qu'il ait, en effet, ambitionnée, celle d'un bonheur goûté parmi les joies de la famille au sein de la considération générale, lord Minto, devra, du moins, à la récente publication de sa petite-nièce l'honneur d'avoir été, après sa mort, apprécié à sa juste valeur par ses compatriotes. Il n'est aucun d'eux qui ne rende aujourd'hui justice aux facultés éminentes qu'il a déployées sur le vaste théâtre des Indes, et son administration y est encore regardée comme ayant été des plus heureuses pour ces lointaines contrées où tant d'intérêts réclament la direction d'une main habile, aussi prudente que ferme. Pour nous, Français, la mémoire de lord Minto, vice-roi de la Corse pendant l'occupation de cette île par les Anglais et gouverneur des Indes alors qu'une expédition, organisée par ses soins nous enlevait l'Ile de France et Bourbon, demeure au contraire associée à de pénibles souvenirs; quelle qu'en soit l'amertume, nous nous en serions voulu s'ils nous avaient empêché de reconnaître, chez cet ancien adversaire, des qualités qui, parmi toutes les nations ayant gardé le souci de la vérité, ont toujours eu droit au respect et même à une généreuse sympathie.

C. Du Parquet.

LES TROIS ÉTATS

DE

L'ESPRIT HUMAIN

Ce serait se refuser à l'évidence que de ne point reconnaître les conquêtes faites par le positivisme, non-seulement dans le monde savant, mais encore dans le nombreux public plus ou moins initié aux expériences et aux théories scientifiques. Les méthodes de cette école sont si sûres, les principes si simples, et les conclusions paraissent si sages; elle répond si bien aux tendances essentiellement positives de notre temps, que ses succès croissans n'ont rien qui puisse nous surprendre. Ni les hardis et obscurs systèmes de la philosophie allemande, qui avaient un moment ranimé le goût des spéculations métaphysiques, après la critique de Kant, ni les brillantes restaurations des vieilles doctrines que nos historiens de la philosophie avaient su faire revivre par leur ardeur de recherches et leur talent d'exposition, ne pouvaient tenir définitivement contre la critique des philosophes et l'esprit positif des savans. Quand donc une école inspirée de Bacon vint avec moins d'éclat et plus de précision rappeler à l'esprit humain sa radicale incapacité d'atteindre par l'expérience autre chose que les lois et les conditions des phénomènes observés, quel que soit l'ordre de ses recherches, elle ne put manquer de trouver un puissant écho dans le monde savant et dans un public avide de certitude scientifique. De toutes les écoles qui ont paru sur la scène philosophique des temps anciens et modernes, l'école positiviste est assurément celle qui a fait le moins de frais d'imagination spéculative, de pro-

fondeur d'analyse, de force de discussion pour établir sa doctrine. On ne rencontre dans les œuvres de ses meilleurs adeptes rien qui ressemble à la critique d'un Hume, d'un Kant, et de leurs dignes continuateurs dans notre pays, Cournot et Renouvier. Le positivisme n'a cru avoir besoin de faire aucun effort d'analyse et de démonstration pour justifier sa thèse. Il n'a point cherché à pénétrer au fond du problème de la connaissance, qui a tant occupé les profonds ou vigoureux esprits de l'école critique. Il ne s'est pas plongé dans l'étude des doctrines philosophiques anciennes, modernes ou contemporaines. Il s'est contenté de faire appel à l'esprit du temps, découragé et dégoûté par l'anarchie des doctrines métaphysiques. Rien de moins ambitieux que son but; rien de moins nouveau que sa méthode : c'est le but et la méthode même de la science proprement dite, avec laquelle il est bien difficile de ne pas confondre sa philosophie, malgré les prétentions et le langage de ses adeptes. Il se fait gloire d'être l'école de l'expérience pure, et il y trouve un titre de supériorité sur toutes les écoles contemporaines.

I.

L'école d'Auguste Comte ne relève point de Kant, dont elle ignore et dédaigne la subtile et savante critique. Son premier maître est Bacon, dont les aphorismes lui servent de principes, dans son jugement sur la métaphysique, et dans sa théorie de la philosophie positive. A-t-elle eu d'autres antécédens? Il est permis de le présumer, quand on pense aux *Esquisses* de Turgot. Comte était conduit naturellement à la loi des *trois états* par la direction de sa pensée et par l'influence de l'esprit du temps; on ne peut guère admettre pourtant qu'il ait ignoré la pensée et le langage même du philosophe économiste. « Avant de connaître, dit Turgot, la liaison des effets physiques entre eux, il n'y eut rien de plus naturel que de supposer qu'ils étaient produits par des êtres intelligens, invisibles et semblables à nous. Tout ce qui arrivait sans que les hommes y prissent part eut son dieu auquel la crainte et l'espérance firent bientôt rendre un culte, et ce culte fut encore imaginé d'après les égards qu'on pouvait avoir pour les hommes puissans, car les dieux n'étaient que des hommes plus puissans et plus ou moins parfaits, selon qu'ils étaient l'ouvrage d'un siècle plus ou moins éclairé sur les vraies perfections de l'humanité. Mais quand les philosophes eurent reconnu l'absurdité de ces fables, sans avoir acquis néanmoins de vraies lumières sur l'histoire naturelle, ils imaginèrent d'expliquer les causes des phénomènes par des expres-

sions abstraites, comme essences et facultés, expressions qui cependant n'expliquaient rien, et dont on raisonnait comme si elles eussent été des êtres, de nouvelles divinités substituées aux anciennes... Ce ne fut que bien tard, en observant l'action mécanique que les corps ont les uns sur les autres, qu'on tira de cette mécanique d'autres hypothèses que les mathématiques purent développer et l'expérience vérifier (1). » N'est-ce pas la loi des trois états formulée avec une clarté et une précision qu'on retrouve à peine dans les livres d'Auguste Comte? Seulement Turgot n'en a pas tiré les mêmes conséquences que le père de l'école positiviste, en matière de théologie et de métaphysique. On sait qu'il était sincèrement religieux, et il n'est pas sûr qu'il ait partagé le dédain des encyclopédistes de son temps pour toute espèce de métaphysique.

Voici les réflexions très simples et très accessibles au bon sens vulgaire que suggère au positivisme le spectacle des interminables discussions métaphysiques sur l'absolu. « Au début de ses recherches dans toutes les sciences, l'esprit humain est surtout animé par l'ambition de pénétrer l'essence des choses et d'arriver à la notion dernière qui les explique universellement. Là, dans le domaine de la spéculation, il se trouve à l'aise, il poursuit sans fin ses propres créations, il renouvelle incessamment les combinaisons des données qu'il se fournit à lui-même; et, trompé par les fausses apparences d'un horizon qu'il croit sans bornes, heureux de manier à son gré des élémens dociles, il abandonne le contingent, le fini, le relatif, comme on dit dans le langage de l'école, c'est-à-dire la réalité des choses, telle qu'elle se présente (2). » Or l'absolu est inaccessible à l'esprit humain, non-seulement en philosophie, mais en toute science. On aura beau grandir la portée des télescopes, on n'atteindra jamais les bornes de l'univers, si l'univers a des bornes. On ne fait qu'étendre le champ de la connaissance; on ne l'embrasse point dans toute son étendue. Aussi, dans les sciences définitivement constituées, a-t-on abandonné toute spéculation sur les notions absolues. L'astronome a ramené les phénomènes astronomiques du système solaire à la loi de gravitation; il a pu, par une induction toute scientifique, étendre la portée de cette loi à tous les phénomènes du système céleste tout entier : il l'a acceptée comme le dernier mot de la science, sans se demander ce qu'est cette loi en soi, ni quelle en peut être la cause. Ce que toute vraie science abandonne comme une recherche illusoire, la métaphysique persiste en vain à le chercher. Les notions absolues ne sont susceptibles ni de démon-

(1) *Histoire du progrès de l'esprit humain*, p. 294.
(2) Littré, *Conservation, Révolution, Positivisme*, p. 37.

stration ni de réfutation. L'étude des sciences positives crée chez les modernes des habitudes mentales qui deviennent impérieuses et ne laissent plus d'accès à une autre méthode. Pour des esprits ainsi formés, tout ce qui ne peut être démontré par les procédés scientifiques est une hypothèse hors de portée, et qu'il serait vain de réfuter. « Avant de savoir si une chose est dans la catégorie de celles qui se réfutent, il faut savoir si elle est dans la catégorie de celles qui se démontrent (1). »

L'histoire confirme ces considérations générales sur la métaphysique et sur la science. Quel spectacle nous offre la succession de spéculations métaphysiques? Rien dans cette étude ne passe à l'état de vérité incontestable; rien ne peut jamais être considéré comme définitivement acquis; rien ne persiste dans ces systèmes qui se succèdent, excepté la tentative toujours renouvelée d'aborder des problèmes insolubles. C'est une expérience qui, en se prolongeant depuis l'origine de la métaphysique jusqu'à ses dernières œuvres, est devenue décisive. Ce labeur ingrat a duré deux mille ans; pendant vingt siècles l'esprit humain a roulé sans relâche et sans repos son rocher de Sisyphe, toujours le laissant tomber de ses mains fatiguées, et toujours le reprenant et le remontant avec une ardeur et des forces nouvelles. En fait, ces systèmes, en se succédant, se remplacent continuellement les uns les autres; en fait, ils n'ont point encore à cette heure de principe établi sur lequel tout débat soit clos. A chaque époque métaphysique, on fait table rase; on reprend les questions fondamentales sur d'autres données; et tout le travail ancien est perdu, si ce n'est comme exercice et comme éducation de la raison humaine. L'histoire du monde, comme dit Schiller, est le jugement du monde, et des variations perpétuées incessamment pendant plus de vingt siècles sont le jugement de la métaphysique (2).

Tout autre est le tableau que l'histoire nous présente de la science. Là, fait observer M. Littré, le progrès est continu; ce qui est acquis une fois l'est pour toujours, et le moindre coup d'œil jeté sur les diverses parties de la connaissance humaine qui ont reçu le nom de sciences suffit pour montrer que l'état présent est supérieur au passé. Du moment que ces sciences ont trouvé un fondement solide, elles ont bâti avec confiance et élevé un édifice auquel chaque époque ajoute un étage. Rien de plus saisissant et de plus instructif que ce contraste entre l'œuvre de la science proprement dite et celle de la métaphysique. Tandis que celle-ci

(1) Littré, *Conservation, Révolution, Positivisme*, p. 38.
(2) Littré, *ibid.*, p. 44.

s'agite sur place, celle-là monte par degrés vers les hauteurs de l'infiniment grand, et descend également par degrés dans les profondeurs de l'infiniment petit.

L'histoire ne fournit pas seulement une démonstration à la thèse de l'école positiviste sur l'impuissance radicale de la métaphysique; elle lui permet de tirer de la succession des méthodes, — théologique, métaphysique, scientifique, — une loi qui en explique la raison historique, tout en fermant à la métaphysique les voies de l'avenir. Il faut bien s'entendre sur le caractère et la portée de cette loi de l'école qu'il importe de ne pas confondre avec une autre loi parfaitement établie avant l'avènement du positivisme. L'histoire moderne, particulièrement l'histoire de la philosophie, compte depuis longtemps parmi ses vérités générales la distinction de deux âges dans la vie, soit collective, soit individuelle de l'humanité : c'est l'âge de l'imagination et l'âge de la raison, l'époque religieuse et poétique, et l'époque philosophique et scientifique. La psychologie est d'accord avec l'histoire pour reconnaître que l'esprit humain débute par les facultés et les œuvres de spontanéité, religion et poésie, hymnes et chants, et qu'il finit par les facultés et les œuvres de réflexion, raisonnement, observation, analyse, science, prose et exercices logiques. Il y a une exception apparente à cette loi : ce sont les religions et les poésies d'un caractère savant et réfléchi qui ont pris naissance et ont fleuri au sein d'une civilisation avancée. Mélange d'imagination et de réflexion, de théologie et de métaphysique, de génie naturel et d'art, ces œuvres complexes n'en ont pas moins pour caractère propre la prédominance, les unes du surnaturel et les autres de la fiction : ce qui explique les noms que toutes les langues humaines leur ont conservés. Cela n'infirme donc en rien la loi historique qui fait succéder partout et toujours, dans un ordre invariable, les deux âges de l'humanité dont on vient de parler. La loi dont l'école positiviste s'attribue la découverte avec raison, mais à ses risques et périls, est tout autrement précise et systématique. Elle comprend un terme de plus dans sa synthèse. L'histoire de l'esprit humain, telle que l'entend le positivisme, se partage, non en deux, mais en trois états qui contiennent tout son développement, depuis sa première origine jusqu'à nos jours, l'état théologique, l'état métaphysique, l'état scientifique, qui, à proprement parler, ne fait que commencer. C'est par la théologie que l'esprit humain a débuté; à la théologie a succédé la métaphysique qui l'a remplacée, tout au moins dans le monde de la pensée, tandis que la théologie se conservait dans le monde du sentiment et de l'imagination. A la métaphysique succède en ce moment la science qui tend irrésistiblement à la remplacer. Telle est la loi de l'histoire.

La théologie et la métaphysique, toujours d'après l'école positiviste, ont pour objet le même ordre de questions; elles n'en diffèrent que par la manière de les résoudre. Ce sont les causes premières, les premiers principes des choses, l'absolu, en un mot, qu'elles recherchent toutes deux. Mais, tandis que la théologie personnifie cet absolu en un ou plusieurs individus dont la forme est empruntée à la nature ou à l'humanité, la métaphysique en fait une ou plusieurs entités abstraites, principes, forces, substances, qu'elle réalise à part des phénomènes et de leurs rapports. L'esprit humain passe par ces divers états, en suivant invariablement l'ordre ci-dessus indiqué. Toute explication des choses commence par le dogme théologique. Puis vient la doctrine métaphysique, qui contredit le dogme et essaie de le remplacer en substituant ses explications à celles de la théologie. Enfin paraît la théorie scientifique, qui finira par mettre à néant le dogme et la doctrine tout à la fois, et par régner en souveraine absolue et unique sur leurs ruines sous le nom de philosophie positive. Auguste Comte était trop de son siècle pour ne pas comprendre que la théologie et la métaphysique ont eu leur nécessité et leur utilité. Son plus éminent disciple, moins absolu, et beaucoup plus familier avec les sciences historiques, était plus en mesure d'expliquer avec précision le rôle de ces deux puissances de la pensée. « La métaphysique a un rôle essentiellement critique, par conséquent toujours lié à des données qui ne lui sont pas exclusivement propres : ce sont les données théologiques. La métaphysique s'occupe des mêmes objets que la théologie, mais elle s'en occupe d'une manière différente. Dès lors s'établit entre l'une et l'autre un rapport qui détermine inévitablement le caractère de la métaphysique : aussi la voit-on constamment en conflit avec les pouvoirs religieux, dont elle compromet les conditions d'existence. La prétention de traiter d'une façon indépendante les questions que les théologiens résolvent n'a jamais été acceptée par les pouvoirs religieux; mais, d'un autre côté, la prétention de limiter dans un certain cercle les discussions sur les notions absolues communes aux théologies et à la métaphysique n'a jamais été acceptée par celle-ci. De là le rôle social des théologies et des métaphysiques. Dans l'histoire des peuples les plus avancés, ces deux puissances ont été invincibles l'une pour l'autre : elles se sont partagé le domaine commun par des limites continuellement variables entre la foi et le raisonnement (1). » En un mot, pour l'école positiviste, la théologie et la métaphysique valent, non par le fond des doctrines, qui ne reposent sur aucune donnée susceptible de

(1) Littré, *Conservation, Révolution, Positivisme*, p. 46-47.

vérification, mais par la fonction sociale qu'elles remplissent provisoirement. La théologie moralise l'homme dans son enfance; la métaphysique l'émancipe dans sa jeunesse; la science seule peut le conduire à sa vraie destinée, qui est la conquête de la nature et le gouvernement des sociétés.

Maintenant quelle est cette philosophie par laquelle le positivisme remplace la métaphysique? Comte en a donné la définition et la méthode dans son *Cours de philosophie positive*. « Les sciences, pour se transformer en philosophie, n'ont qu'une chose à faire : c'est de s'ordonner elles-mêmes en système. Cette élaboration accomplie, elles satisferont à toutes les conditions d'une philosophie, c'est-à-dire qu'elles fourniront les premiers principes de toutes nos notions rangées dans l'ordre vraiment naturel (1). » C'est ce dernier travail que Comte a exécuté dans son principal ouvrage, où il montre les rapports des diverses sciences entre elles, et les relie les unes aux autres, les plus complexes aux plus simples, les plus concrètes aux plus abstraites, reconstituant ainsi l'arbre de la science avec toutes ses ramifications. La philosophie n'est donc que la science elle-même, mais la science vue de haut, la science considérée non plus dans le détail des spécialités, mais dans l'ensemble de ses rapports généraux, dans l'organisation de ses diverses parties, dans l'unité encyclopédique de son objet. En sorte que la science et la philosophie ne sont plus deux ordres de connaissances distincts par la nature des problèmes et des méthodes, mais simplement deux points de vue d'une seule et même étude, qui sont entre eux comme le particulier au général, comme l'analyse à la synthèse. Enfin, tandis que la science se fait avec l'observation et l'expérience, la philosophie se fait avec la comparaison et la généralisation des faits observés.

Voilà une solution aussi simple que radicale du problème de la connaissance : la science seule, mais la science avec sa plus profonde analyse et sa plus haute synthèse. Y a-t-il là de quoi satisfaire à tous les besoins légitimes de l'esprit humain? L'école positiviste le pense, en faisant d'ailleurs observer que la philosophie positive n'entend pas circonscrire la réalité universelle dans les limites relativement étroites de la connaissance humaine. Qu'on nous permette encore de compléter ce rapide résumé de la doctrine en citant les belles et fortes paroles du grand disciple de Comte : « La philosophie positive est à la fois un système qui comprend tout ce qu'on sait sur le monde, sur l'homme et sur les sociétés, et une méthode générale renfermant en soi toutes les voies par où l'on a appris toutes

(1) Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, t. v, p. 50.

ces choses. Ce qui est au delà, soit matériellement le fond de l'espace sans bornes, soit intellectuellement l'enchaînement des causes sans terme, est absolument inaccessible à l'esprit humain. Mais inaccessible ne veut pas dire nul ou non existant. L'immensité tant matérielle qu'intellectuelle tient par un lien étroit à nos connaissances, et ne devient que par cette alliance une idée positive et du même ordre; je veux dire que, en les touchant et en les bordant, cette immensité apparaît sous son double caractère, la réalité et l'inaccessibilité. C'est un océan qui vient battre notre rive, et pour lequel nous n'avons ni barque ni voile, mais dont la claire vision est aussi salutaire que formidable (1). »

Une telle simplicité de méthode, de principes et de doctrine ne pouvait manquer de gagner au positivisme tout ce qu'il y a d'esprits essentiellement positifs dans le monde de la science et de la philosophie; mais rien n'a plus contribué à la popularité de cette école que la loi des *trois* états. Un siècle qui ne croit qu'à l'expérience, à l'expérience historique comme à l'expérience naturelle, devait accueillir avec une faveur toute particulière une philosophie qui venait lui dire en toute confiance : « La théologie a fait son œuvre; la métaphysique a fait la sienne. Voici maintenant le moment de l'œuvre philosophique proprement dite; c'est la science, et la science seule, qui peut l'accomplir avec ses élémens, ses méthodes et ses théories. On n'est ni injuste ni dédaigneux pour les œuvres de la théologie et de la métaphysique; on reconnaît leur nécessité provisoire et leurs importans services. Seulement on leur signifie avec toute la déférence possible que l'heure est venue où elles n'ont plus rien à faire dans l'œuvre future de l'humanité, au moins chez toutes les grandes sociétés qui ont enfin goûté au fruit de l'arbre de la science. » Et ainsi s'explique la faveur dont jouit cette école, en dépit des fortes réfutations des esprits les plus élevés et les plus profonds de notre temps. Ainsi s'explique aussi la parfaite sérénité de nos positivistes, leur invincible répugnance pour tout ce qui ressemble à une spéculation métaphysique, eût-elle pour base les données de la science elle-même. Pour eux, c'est recommencer le passé, quand il faut ne songer qu'à l'avenir. Une expérience historique de plus de vingt siècles, faite dans les conditions les plus diverses, avec le génie des plus grands esprits, anciens et modernes, a tranché la question contre toute spéculation qui dépasse le domaine des vérités susceptibles d'observation et de vérification. Une loi s'en est dégagée, absolue et d'une évidence irrésistible, la loi des trois états de l'esprit humain. Parvenu enfin

(1) Littré, *Préface d'un disciple.*

au troisième, après tant de vains efforts et de longs détours, il ne peut plus, sans rétrograder, rentrer dans un ordre de fictions ou d'abstractions où le génie lui-même n'a jamais pu faire autre chose que l'œuvre de Pénélope.

L'école positiviste a-t-elle fait, dans le champ de l'histoire, une aussi décisive découverte qu'elle le croit et le proclame? En attendant un sérieux examen, on peut lui accorder dès à présent que cette vue historique, qui a fait surtout sa fortune philosophique, ne manque pas de vérité. Il est manifeste que l'esprit humain a imaginé avant de penser, et qu'il a conçu les causes des phénomènes observés sous des formes sensibles et concrètes, avant de les comprendre sous des formules abstraites et purement intelligibles. Il n'est pas moins évident qu'une fois entré dans la période de la pensée proprement dite, il a dû se livrer plutôt à la spéculation pure et à l'hypothèse qu'à l'observation patiente et à l'analyse exacte, emporté par le désir d'expliquer par des synthèses prématurées la réalité qu'il avait sous les yeux. Si le positivisme s'était borné à cette observation, il n'eût donné prise à aucune critique. S'il eût, de plus, montré que la métaphysique, en prenant ce mot dans son sens le plus large, a occupé d'abord tout le domaine de la connaissance, et que peu à peu elle a cédé la place à la science, de façon à ne plus avoir de refuge que dans la haute sphère de la spéculation philosophique, on pouvait encore, sauf quelques réserves, lui accorder que l'histoire de l'esprit humain ne contredit point cette autre loi du progrès scientifique. Il n'eût fait que rappeler des vérités déjà connues, d'où il n'eût pu déduire toute une théorie sur l'impuissance de la métaphysique. La loi des trois états a un tout autre caractère et une tout autre portée. Elle embrasse tout le passé théologique et métaphysique de l'humanité; elle s'applique sans exception, sans distinction et sans restriction à l'ordre entier des phénomènes de la pensée, tel que l'histoire nous le révèle. C'est une formule absolue qui est l'expression d'une vraie loi, dans le sens scientifique du mot. Et c'est parce qu'elle a ce caractère qu'elle permet à l'école positiviste de conclure ainsi qu'elle le fait sur la valeur et l'avenir de la métaphysique.

Voilà ce que nous nous proposons d'examiner, en soumettant la formule positiviste à l'épreuve de l'histoire et de la psychologie. Les choses se sont-elles passées dans la réalité comme l'affirme le positivisme? Les trois états sont-ils aussi distincts dans l'esprit humain, considéré psychologiquement ou historiquement, qu'il le prétend? Se succèdent-ils invariablement? se remplacent-ils toujours en se succédant? L'expérience de cette succession, répétée pendant vingt siècles, est-elle aussi concluante qu'elle le paraît?

N'y a-t-il pas des distinctions importantes à faire, à propos des termes de la formule, qui en infirment la portée négative en ce qui concerne la valeur et les destinées de la métaphysique? Autant de questions qui ont trop peu préoccupé le positivisme et dont toute critique doit tenir compte.

II.

On nous permettra de faire remarquer tout d'abord que la loi dont l'école positiviste se fait un argument capital pour la démonstration de sa thèse a été en quelque sorte improvisée sur une vue rapide et toute sommaire des faits. Auguste Comte ignorait à peu près l'histoire de la philosophie. M. Littré, fort bon juge en matière d'érudition, n'a pas fait de cette histoire l'objet spécial de ses études. C'est par une induction hâtive, fondée sur des apparences qui ne sont pas sans quelque réalité, que l'école est arrivée à une conclusion qu'elle donne comme définitive. Nulle part on ne rencontre, ni chez le maître ni chez les disciples, une démonstration historique ou psychologique de la loi des trois états, ni même une définition précise des termes de la formule empruntée à l'histoire. C'est pour l'école une vérité historique évidente qui n'a besoin que d'être énoncée pour être reconnue par tous les esprits vraiment philosophiques.

Avant de commencer cet examen, il importe de bien saisir le vrai sens de la formule positiviste, afin de ne point la soumettre à une vérification historique trop rigoureuse, sinon pour la lettre, du moins pour l'esprit de cette formule. D'abord, est-ce trois âges, ou trois époques, ou trois états qu'il faut dire? L'école emploie tous ces termes comme à peu près synonymes, et pourtant, pour l'exactitude historique, il n'est pas indifférent de s'en servir indistinctement. La formule des trois âges viendrait se heurter contre les faits; l'historien ne connaît point d'âge proprement dit où la théologie, la métaphysique, la science règne exclusivement. Ce phénomène ne se rencontre pas plus dans l'Inde et en Grèce que dans les temps modernes. Il faut remonter à l'origine même des sociétés humaines pour y trouver ou plutôt y supposer un âge religieux où il n'y ait nulle trace de métaphysique et de science. La formule des trois époques prête aux mêmes critiques. Depuis les temps historiques, on ne connaît ni une époque de théologie pure, ni une époque de métaphysique pure, ni une époque de science pure. D'autre part, pour bien juger la formule de la loi des trois états, il

faut comprendre qu'il ne s'agit point, dans la pensée d'Auguste Comte, des états de la nature humaine tout entière, mais seulement des états de l'esprit, dans le sens propre du mot. C'est ce que nous fait voir M. Littré, quand il distingue, non pas trois états, mais au moins quatre, auxquels peuvent se ramener toutes les grandes œuvres de l'humanité. Enfin, à vrai dire, jamais la sentence de l'école positiviste contre la théologie n'a été absolue. Comme elle distingue, dans le domaine de la pensée, l'ordre des connaissances positives, et l'ordre des croyances proprement dites, dont ses adeptes les plus intelligens ne méconnaissent ni le besoin individuel ni l'intérêt social, elle ne croit nullement être infidèle à son principe en laissant à l'âme humaine les espérances qui lui sont chères. C'est ce qui explique comment en certains pays, notamment en Angleterre et en Amérique, il se rencontre des théologiens positivistes. Ce phénomène ne se voit point en France, où l'impitoyable logique de notre génie national ne supporte guère de telles anomalies. Au fond pourtant, le positivisme français fait bien plutôt la guerre à la métaphysique qu'à la théologie. A celle-ci, il accorde un rôle social dont il ne mesure pas la durée. A celle-là il ne laisse ni trêve ni merci; il en poursuit l'extermination absolue du domaine de la pensée, où elle est devenue inutile, nuisible même à toute religion aussi bien qu'à toute science. Quand donc la critique oppose à la loi des trois états l'enseignement de l'histoire qui montre telle ou telle religion succédant à telle ou telle métaphysique, le christianisme, par exemple, apparaissant tout à coup au sein de la philosophie grecque qu'il remplace même chez les classes éclairées du monde gréco-romain, l'école positiviste a le droit de lui répondre que ce phénomène ne contredit point sa loi. La chose, au contraire, lui semble fort simple, la théologie expulsée du domaine de l'esprit trouvant toujours un refuge dans un coin de la nature humaine.

C'est donc à la formule des trois états *intellectuels* qu'il faut s'en tenir. En voici, selon nous, le sens et la portée. On avait déjà dit avant Auguste Comte que la religion et la philosophie sont les deux momens de la vie intellectuelle chez les peuples comme chez les individus. On avait ajouté que la philosophie remplace, dans l'esprit humain, la religion en lui succédant, et que ces deux momens de la pensée s'excluent absolument. Le positivisme, en substituant à cette formule connue celle des trois états, entend bien que ces états s'excluent, que le troisième remplace le second, comme le second remplace le premier, dans l'esprit humain représenté soit par des sociétés, soit par des écoles, soit par des individus. Il étend à la métaphysique la loi que Jouffroy appliquait à la religion,

quand il disait qu'un esprit conquis par la philosophie est définitivement perdu pour la religion. Il affirme que la science, en entrant dans l'esprit humain, en fait sortir la métaphysique, de même que celle-ci prend la place de la théologie. Voilà bien la pensée de la formule qui fait l'objet de cette étude. Il s'agit de voir jusqu'à quel point la réalité historique se prête à cette formule, en prenant chacun des termes qui la composent, théologie, métaphysique, science.

Que la théologie ouvre la série des trois états, c'est une vérité connue depuis longtemps. Aristote en avait déjà fait la remarque dans son admirable résumé de la philosophie antésocratique. Mais ici s'offre une distinction qui aurait dû frapper tout d'abord l'attention de l'école positive. Il y a la théologie des religions primitives et la théologie des religions ultérieures. Les premières sont les œuvres d'une imagination naïve fortement saisie par le spectacle des phénomènes de la nature. Leur théologie présente, en effet, ce caractère de représentation sensible ou de personnification individuelle de puissances physiques ou morales que le positivisme assigne aux conceptions théologiques. Ainsi nous apparaissent les vieilles religions de la nature, dans l'Inde, en Égypte, en Chaldée, en Perse, en Judée, en Grèce, en Gaule, en Germanie, chez tous les peuples qui en sont à la période d'enfance de leur civilisation. La religion grecque nous offre le type le plus complet de cette théologie qui répond exactement à la définition du positivisme. Sa mythologie est l'anthropomorphisme sous sa forme la plus parfaite et la plus poétique. Il n'est pas de puissance naturelle ou morale qui ne prenne un caractère divin sous figure humaine. Tout y est dieu, excepté Dieu lui-même, comme dit Bossuet. Sans être une religion primitive, dans le sens absolu du mot, puisque l'origine orientale n'en est pas contestable, le polythéisme grec est la religion par excellence de l'imagination; la poésie et l'art n'y ont pas moins de part que l'inspiration naïve et spontanée. La théologie des mystères, où se cachait peut-être la pensée métaphysique du sacerdoce hellénique, n'a jamais eu la popularité de la mythologie des poètes et des artistes.

Quand nous disons que cette espèce de religions primitives rentre dans la formule positiviste, nous n'entendons parler que de la conception théologique proprement dite. Il ne faut pas oublier que toutes les religions connues nous apparaissent comme des synthèses plus ou moins complètes dont l'idée théologique fait l'unité, mais où se trouvent réunis et confondus les premiers élémens de toute civilisation, art, morale, politique, poésie, histoire, science même, sous les formes les plus rudimentaires. Ce que l'on

sait des religions de l'Orient ne permet pas d'en douter. Mais c'est en Judée et en Grèce, que l'on peut saisir nettement et dans le détail le caractère synthétique des religions de ces deux pays. Il y a de tout dans les admirables livres religieux du peuple hébreu et du peuple grec, dans la Bible, dans les poèmes d'Homère et d'Hésiode, et plus encore de poésie, de morale et d'histoire que de théologie. Et par parenthèse, sans aller jusqu'à dire que la conception théologique des Hébreux échappe entièrement à la définition positiviste, on peut affirmer qu'elle ne s'y adapte point aussi facilement que la mythologie grecque. C'est un Dieu caché que le Dieu d'Israël, dont aucun de ses plus grands prophètes n'a vu la face, et qu'il n'est permis de représenter sous aucune image. Il faut reconnaître toutefois que, si sa figure est invisible, sa personnalité se manifeste assez clairement dans l'histoire de son peuple pour qu'on puisse dire que la conception théologique de l'ancienne Bible n'est pas absolument pure de toute détermination anthropomorphique.

On voit que la formule d'Auguste Comte ne s'applique pas sans réserves et sans restrictions à l'origine des sociétés humaines. L'état théologique y domine sans y exclure absolument d'autres états. Si l'on passe aux religions qui sont nées ou qui se sont développées au sein des sociétés déjà civilisées, on trouve que cette application rencontre de bien autres difficultés. Leurs théologies sont des œuvres plus ou moins rationnelles et savantes, où la réflexion s'unit à l'inspiration, où la pensée mêle ses abstractions aux fictions de l'imagination, de manière à convertir celles-ci en symboles qui s'adressent à la fois aux sens et à l'intelligence. Dans ces théologies, la métaphysique a sa place assez grande pour dominer, sinon pour effacer, tout ce qui est l'œuvre de l'imagination proprement dite. C'est le caractère de ce grand et obscur panthéisme de la théologie brahmanique, où il est si difficile de démêler tant d'élémens d'origine différente. Il n'est pas douteux que, dans l'Inde comme partout, les religions, pour ne pas parler de ces grossières croyances qui se résument dans le mot *fétichisme*, ont commencé par le polythéisme. La transition du polythéisme au panthéisme a donc été le moment métaphysique de ces théologies. L'homme conçoit tout d'abord les puissances de la nature à l'image de sa propre puissance, comme douées d'intelligence et de volonté. C'est l'esprit qui respire dans les hymnes des Védas. Puis la pensée indienne parvient à concevoir une unité qui domine et absorbe la diversité des puissances individuelles, en réunissant cette diversité sous trois grands dieux qui ne sont eux-mêmes que les puissances de l'être universel. La création du dieu suprême n'est qu'une émanation. Le monde s'échappe du sein de Brahma par un

épanchement nécessaire et incessant. Ici donc l'histoire n'offre pas à l'hypothèse positiviste la réalité sur laquelle elle prétend fonder sa définition, puisque les grandes religions de l'Inde ne présentent point une théologie absolument pure d'élémens métaphysiques. Il y a plus. La science elle-même s'y retrouve cachée sous le dogme religieux. Cette savante théologie est une vraie synthèse encyclopédique où la pensée et l'observation se confondent avec le rêve, où la métaphysique, la psychologie, la morale, la logique, la physique elle-même se reconnaissent sous le voile des plus poétiques symboles.

La théologie n'a pas tellement occupé la pensée de l'Inde qu'on ne puisse y retrouver des œuvres d'un caractère différent et d'un genre distinct. Depuis les publications de Colebrooke et d'autres savans indianistes, il n'est plus permis de douter que l'Inde n'ait eu aussi sa philosophie. Et cette philosophie est assez complète pour que Victor Cousin ait cru y reconnaître les quatre systèmes fondamentaux dont il érigeait la succession en loi de toute époque philosophique. Eh bien! a-t-elle vraiment succédé à la théologie? L'a-t-elle remplacée surtout? Non, puisque cette théologie a continué à régner et règne encore aujourd'hui en souveraine absolue sur toutes les castes de la société indienne. Est-on même sûr que ces philosophes, tels que Kapila, Gotama, Patandjali, ne soient pas restés de fervens croyans? Car c'est encore là un phénomène dont le positivisme ne tient pas compte, et qui s'est produit dans toutes les écoles philosophiques de l'antiquité et des temps modernes.

La mythologie grecque fut une religion sans code religieux et avec un sacerdoce tout local dont les prêtres, confondus avec les autres classes dans la vie de la cité, n'ont jamais formé un corps proprement dit, une église dans l'état. Ce n'est pas eux qui ont fait le dogme religieux, si l'on peut donner ce nom à une diversité de mythes non coordonnés en système; ce sont les poètes, les moralistes, et, en dernier lieu, les philosophes. Bien que la restauration de la religion hellénique par la philosophie n'ait eu qu'un succès éphémère, elle n'en reste pas moins comme un phénomène psychologique curieux, qui montre comment l'état théologique et l'état métaphysique peuvent coexister dans la pensée humaine, et combien la nature même de l'esprit se prête peu à ces formules abstraites et rigides dans lesquelles on prétend l'enfermer. Pendant que les classes populaires gardent les vieilles croyances, cette même société lettrée qui, dans le monde païen, avait à peu près remplacé les dieux de la mythologie par les principes abstraits de la philosophie, y revient dans les derniers jours de sa vieillesse. La philosophie elle-même finit par se perdre dans un mysticisme où les

dieux de l'Olympe reparaissent transfigurés par la métaphysique de Pythagore et de Platon, que renouvellent les Apollonius de Tyanes, les Porphyre et les Jamblique. Ce ne fut guère qu'un rêve sans doute, mais ce rêve a été aussi celui de certaines écoles et de certaines classes d'élite dans nos sociétés modernes. Tant il est vrai qu'il existe dans les profondeurs de l'âme humaine des instincts divers et même contraires qui se tempèrent par leur action réciproque, de façon à ne point laisser l'esprit se fixer dans un état simple, tel que le suppose la formule positiviste !

S'il est une théologie qui répugne à la définition d'Auguste Comte, c'est la théologie chrétienne, œuvre à laquelle la philosophie grecque n'a pas moins de part que la tradition judaïque. La métaphysique fait, on peut le dire, la substance en quelque sorte du dogme théologique de la trinité. Où le travail de l'abstraction est-il plus apparent que dans cette théologie alexandrine qui prévalut au concile de Nicée? Sans nier les graves différences qui distinguent et séparent la trinité chrétienne de la trinité néoplatonicienne, est-il possible d'en méconnaître les ressemblances et les affinités? L'anthropomorphisme, qui est, selon la formule positiviste, le caractère propre de toute théologie, ne se montre que dans l'incarnation de la seconde personne en Jésus-Christ. C'est là ce qui fait la part imaginative dans le dogme de la Trinité. Tout le reste, le Père, le Verbe, l'Esprit, sont des puissances métaphysiques, fruit d'une pensée abstraite à laquelle l'imagination est étrangère. Si les autres religions qui se partagent actuellement l'empire du monde avec le christianisme n'ont point la même valeur ni la même portée métaphysique que cette religion qui s'est épanouie au sein de la plus savante civilisation de l'antiquité, leur théologie n'en est pas moins difficile à ramener à la définition positiviste. Le dieu du Talmud et du Coran, beaucoup moins personnel au sens humain du mot que Jehovah, ne montre pas dans ces livres les passions, les desseins et la volonté qui, dans l'ancienne Bible, rapprochent la divinité de l'humanité. Quant au bouddhisme, dont la morale paraît être l'objet propre et le fond, on ne sait pas bien encore si sa théologie est autre que celle des brahmes, œuvre de spéculation métaphysique et d'imagination mystique tout à la fois d'où est sortie une série de dieux engendrés par un dieu suprême, aussi inaccessible qu'inintelligible. Est-ce de ces théologies qu'on peut dire qu'elles réalisent les causes premières sous des formes sensibles et concrètes ? En résumé, y a-t-il une conception moins anthropomorphique que celle des livres brahmaniques et bouddhiques, du Coran, de l'Évangile, du symbole de Nicée? A qui s'adresse la prière du croyant, dans ces religions d'ailleurs si diverses? A un dieu abstrait,

principe qu'on ne peut ni comprendre, ni définir, comme dans la théologie indoue, ou puissance invisible qu'il est interdit de figurer par aucune image, comme dans le judaïsme et l'islamisme, ou esprit pur qu'on ne peut représenter que dans son Verbe incarné.

Le positivisme pourrait objecter à cette démonstration que le dieu de toutes ces théologies, encore qu'il ne soit pas susceptible d'une représentation anthropomorphique, comme les dieux de la mythologie grecque, n'en est pas moins un être individuel, et qu'à ce titre il rentre dans sa définition. A quoi il suffirait de répliquer que, s'il en est ainsi, il n'est plus possible de distinguer la théologie de la métaphysique, celle-ci concevant au moins, dans le plus grand nombre de ses écoles, le principe des choses comme un être personnel, avec tous les attributs métaphysiques qui l'élèvent à une distance infinie au-dessus de la nature et de l'humanité. Il s'ensuit que, pour pouvoir s'appliquer exclusivement à la théologie, il faut que la définition de l'école en néglige tout ce qui touche à la théodicée proprement dite ; ce que l'histoire lui permet d'autant moins de faire que la théodicée est précisément la partie supérieure et comme le sommet de la métaphysique.

III.

Voilà donc la formule positiviste contredite par l'histoire, en ce qui concerne le premier terme, l'état théologique: la définition de la théologie ne comprend point tout l'objet défini. Si maintenant l'on soumet à la même épreuve le second terme de cette formule, l'état métaphysique, on verra que la définition de ce genre de spéculation répond moins encore à la règle de logique qui vient d'être énoncée. A lire cette définition, il semble vraiment que l'école positiviste ne connaisse d'autre métaphysique que celle du moyen âge. « Dans l'état métaphysique, dit Auguste Comte, les agens surnaturels sont remplacés par des forces abstraites, véritables entités (abstractions personnifiées) inhérentes aux divers êtres du monde, et conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés dont l'explication consiste alors à assigner pour chacun l'entité correspondante (1). » Est-ce assez de dire que la métaphysique a pour objet l'absolu, et pour méthode de convertir en entités ces idées de loi, de cause, de force, de substance, de puissance naturelle et morale dont la théologie

(1) 1re leçon.

fait des êtres divins? D'abord où le positivisme a-t-il vu, sinon dans la scolastique, qu'aucune grande école de métaphysique ancienne ou moderne ait fait de ces idées des principes distincts des choses elles-mêmes? On s'est servi des mots qui les expriment, parce qu'il est impossible à la philosophie et même à la science de s'en passer pour se faire entendre. Cause, force, substance, puissance, ne sont point des mots vides de sens; ils expriment des concepts de l'entendement qui correspondent eux-mêmes à des réalités. Ces concepts ne deviennent des entités qu'alors qu'on les sépare des choses pour en faire des êtres véritables, comme Aristote le reproche à Platon. En tout cas, si ces abstractions réalisées se retrouvent parfois dans l'histoire de la métaphysique, ce n'en est là que le mauvais côté. Les vrais métaphysiciens ont évité l'écueil, et ont porté l'effort de leurs pensées sur d'autres sujets plus féconds.

Rien qu'à penser à la philosophie grecque, on peut juger combien la définition positiviste de la métaphysique est étroite et superficielle. On y voit, il est vrai, des écoles qui, comme l'éléatisme, en spéculant sur des principes abstraits, parfois sur des abstractions verbales, arrivent à des négations qui défient l'évidence et le sens commun. On en voit d'autres, comme la sophistique, qui jouent sur les mots pour en venir à une thèse de contradiction universelle. On en voit enfin qui, comme le platonisme et le néoplatonisme, confondent les catégories de l'essence et de l'existence, en d'autres termes, de l'idéal et de la réalité, au point de ne plus attribuer l'être véritable qu'aux abstractions de la pensée. Tout cela est l'abus de la spéculation métaphysique. Mais quelle science, quelle philosophie n'a pas eu ses aberrations et ses illusions, au début de ses recherches? L'esprit grec, subtil et discuteur, même chez ses plus grands et ses plus excellens philosophes, nous a trop souvent montré comment la subtilité dégénère en sophistique, comment le génie de la discussion se perd dans une stérile éristique. Toujours est-il que cette philosophie tout entière, depuis Thalès et Pythagore jusqu'à Plotin et Proclus, n'a jamais entendu séparer la spéculation de la science. Tous les philosophes en renom de l'époque antésocratique appuyaient leurs systèmes d'explication universelle sur des données scientifiques, fort incomplètes sans doute, mais empruntées à l'observation et au calcul. Dans toute cette série d'essais philosophiques plus ou moins heureux, nous voyons des généralisations hâtives, des synthèses prématurées plutôt que des spéculations *a priori*, ainsi que le prétend l'école positiviste.

Qu'était-ce que l'école de Pythagore, sinon une école de mathé-

maticiens qui a trouvé dans la théorie des nombres l'explication de l'ordre cosmique? Qu'était-ce que l'école atomistique, sinon une école de physiciens qui fut conduite à la théorie des atomes par une suite d'observations et même d'expériences? Est-ce une vaine spéculation que cette théorie reprise et transformée par la science moderne? Est-ce expliquer les choses par de pures entités que d'en chercher la cause dans un mécanisme géométrique, ainsi que l'a fait Démocrite? Le positivisme pourrait nous dire que nous avons trop beau jeu, en choisissant pour exemple ce qui fut une exception, un accident heureux de méthode et de science positive, dans cette longue succession de spéculations et de discussions stériles. Mais Socrate, Platon, Aristote, Zénon et toute cette grande école qui expliquait l'ordre universel par le principe de finalité, n'étaient-ils que des abstracteurs de quintessence, des créateurs d'entités scolastiques? Et particulièrement cette admirable philosophie aristotélique, que le positivisme ne semble voir qu'à travers les écoles du moyen âge, a-t-elle fait autre chose que de chercher dans l'analyse de la réalité, surtout de la réalité psychologique, le principe de cette originale et profonde théorie de l'acte et de la puissance sur laquelle est fondée toute la théologie du douzième livre de la *Métaphysique?* Y a-t-il trace de spéculations *a priori*, et d'abstractions réalisées dans toutes ces formules si précises et qui répondent si bien à l'observation de la réalité? Enfin, est-ce vraiment une époque de vaines entités que celle qui a vu paraître l'*Éthique*, la *Poétique*, la *Politique* et surtout l'*Histoire des animaux?* Ce n'est pas le savant traducteur d'Hippocrate qui peut le penser. Mais alors que devient la loi des trois états? Le philosophe qui a couronné son œuvre encyclopédique par la philosophie première est précisément celui qui a le plus heureusement accompli l'alliance du génie métaphysique et de l'esprit scientifique. On l'aurait fort étonné si on lui eût dit que sa métaphysique n'avait aucun rapport avec les sciences de la nature et qu'il l'avait faite avec de pures entités verbales. Mais pourquoi insister sur ce point? Ne sait-on pas que, dans l'antiquité grecque, toutes les œuvres de raisonnement, d'observation, d'analyse et de science proprement dite se réunissaient, sans trop se confondre, sous le beau nom de philosophie? Et si la métaphysique y dominait, ce n'était pas celle qui répond à la définition du positivisme.

Il est vrai qu'aucune de ces brillantes ou profondes spéculations n'a résisté à la critique, même dans l'antiquité. Mais il n'est pas d'historien sérieux et non prévenu qui ne reconnaisse qu'elles ont toutes laissé des vues générales, des principes féconds qui ont été recueillis pour être repris avec des données nouvelles et dans des

conditions plus favorables, de manière à former une tradition non oubliée des plus grands esprits des temps modernes. Cet admirable esprit grec a pu s'égarer dans l'ivresse d'une dialectique subtile et trop prompte aux artifices de la sophistique. Mais il fut presque toujours fécond, quand il resta sérieux. Il le fut, même dans ses premiers débuts. Dans sa formule vague et peu scientifique d'un principe humide, Thalès entrevit certaines conditions de la naissance et de la formation des êtres vivans. Pythagore comprit que la loi des nombres règle l'ordre des phénomènes cosmiques. Démocrite conçut hypothétiquement le principe chimique des actions moléculaires dans sa théorie des atomes. Et ce difficile problème de la formation des êtres de la nature, qui préoccupe tant aujourd'hui la science et la philosophie modernes, et qui partage le monde savant entre deux grandes écoles, le vitalisme et le mécanisme, n'est-il pas déjà posé, sinon scientifiquement résolu, par les écoles de physiciens et de mathématiciens qui en ont essayé la solution métaphysique ? Même cette école d'Élée qui a tant abusé de la dialectique n'a-t-elle fait que spéculer dans le vide, que raisonner sur des mots ? C'est en contemplant le ciel que Xénophane aurait dit, selon Aristote, que tout est un. Et si, avec Parménide et Empédocle, il a saisi par une sorte d'intuition l'unité de substance et de système sous la diversité des phénomènes cosmiques, l'être sans le devenir, Héraclite n'a-t-il pas, en prenant le contre-pied de cette haute conception éléatique, fait ressortir avec une singulière force d'expression le mouvement de perpétuelle transformation qui emporte toutes choses dans le tourbillon de la vie universelle ? Et le physicien Anaxagore (φυσικώτατος), qui faisait des expériences sur les êtres vivans, était-il un spéculateur abstrait, quand il expliquait, par la préexistence dans le chaos primitif de parties similaires, la formation des êtres de la nature sous l'action organisatrice d'un principe intelligent, qui dégageait ces parties de la confusion chaotique et les réunissait en touts complets? Conceptions pures ou hypothèses grossières, dira-t-on ! Nous l'accordons; mais ce n'étaient pas là des spéculations vides.

Socrate a fait descendre la philosophie sur la terre, comme l'a dit Cicéron : mais c'est pour l'y faire remonter par une voie nouvelle. Lui aussi a pensé que l'esprit devait tout connaître et tout expliquer en se connaissant lui-même. C'est ainsi qu'il s'est trouvé être un grand métaphysicien quand il a fait sortir de ce monde intérieur de la conscience l'explication des choses naturelles elles-mêmes. Toutes les grandes écoles de la seconde et même de la troisième époque le reconnaissent pour maître. Les esprits les plus spéculatifs, comme les plus positifs, Platon, Plotin et Proclus,

aussi bien qu'Aristote et Zénon, n'ont pas d'autre méthode ni d'autre principe pour expliquer le monde que la méthode psychologique et le principe de finalité. Ici, ce ne sont plus des essais, comme dans la première époque; ce sont de grandes et puissantes synthèses, dont les parties sont liées entre elles et coordonnées par une pensée mûre et maîtresse d'elle-même. Aucun de ces systèmes n'a prévalu définitivement dans le monde philosophique et savant de l'antiquité; mais aucun n'y a passé sans laisser une trace profonde. S'ils ont tous soulevé des controverses, ce n'est point par leur principe même, mais par l'abus qu'en a fait cet esprit grec si subtil et si fin. La théorie platonicienne des *idées* a légué à la philosophie, à la morale, à l'art la doctrine de l'idéal. La théorie péripatéticienne de l'*acte* et de la *puissance* a légué à la philosophie de la nature le principe de l'évolution, et à la théodicée cette immortelle conception du mouvement de la nature suspendue à l'attraction de la cause finale. La doctrine stoïcienne de l'*optimisme universel* a légué à la philosophie entière le principe de la finalité immanente. La théorie alexandrine de l'*unité* a légué à la métaphysique le principe de la création universelle par l'émanation et le rayonnement de ce soleil suprême qui est le bien : conception plus intelligible que le dualisme et la création *de nihilo*. Tous ces principes ont survécu au discrédit des systèmes qui sont allés se perdre dans les abstractions réalisées, les subtilités d'analyse, les excès de logique et les ivresses d'extase mystique. Ils ont formé une tradition métaphysique que la philosophie moderne reprendra pour la développer et la transformer par les enseignemens d'une science plus complète et plus précise. Quelque jugement que l'on porte sur une telle philosophie, il est impossible de n'y voir qu'une aberration de l'esprit métaphysique à la recherche de vaines entités.

Si la métaphysique moderne en fût restée à la scolastique, elle eût pleinement justifié l'arrêt de l'école positiviste. De graves et profonds esprits, tels que Scot Erigène, Averroès, saint Anselme, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, méritent assurément de ne point être confondus avec ces dialecticiens subtils qui firent retentir l'école du bruit de leurs stériles discussions, bien que leurs savans commentaires des œuvres et des doctrines de l'antiquité n'aient point ajouté à la tradition métaphysique de nouvelles pensées et de nouveaux principes. Dans l'œuvre propre de la scolastique, on ne peut guère voir autre chose qu'une philosophie de mots, où l'on retrouve encore les plus fortes facultés de l'esprit humain s'usant dans un labeur ingrat. Bien avant le positivisme, Leibniz avait jugé cette scolastique qui, prenant « la paille des mots pour le grain des choses, faisait des termes généraux par

lesquels le langage désigne les réalités l'équivalent des réalités elles-mêmes, et peuplait ainsi le monde de puissances mystérieuses, paraissant à propos comme les dieux de théâtre ou les fées d'Amadis, faisant tout ce que voulait un philosophe sans façon et sans outils (1). » Vient l'âge moderne, où la science proprement dite apparaît dans toutes les directions de la pensée, en mathématiques, en astronomie, en physique, en physiologie. Si la métaphysique n'avait point, comme le dit le positivisme, un objet sérieux et propre, on aurait peine à comprendre comment elle a pu renaître et fleurir dans cet épanouissement scientifique de l'esprit nouveau. Et pourtant c'est ce qui arrive. La métaphysique prend son essor en même temps que la science, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'elle le prend chez les grands esprits qui ont cultivé les sciences avec le plus de succès et d'éclat. Des deux grands réformateurs de l'esprit humain, Bacon et Descartes, si le premier condamne tout à la fois la scolastique et la métaphysique, le second, tout en ruinant la scolastique, rentre dans la spéculation métaphysique, en répudiant la tradition des causes finales comme Bacon, Malebranche et Spinoza. On peut contester la méthode et la doctrine du cartésianisme. Nul historien, nul critique n'a songé à l'assimiler à la scolastique. « N'est-ce pas un métaphysicien, Descartes, dit M. Liard, qui a chassé de la nature les entités et les causes occultes et tenté de tout expliquer, dans le monde des corps, par les lois du mouvement ? Les explications de détail sont depuis longtemps déjà abandonnées; mais la conception générale demeure toujours, et elle est le terme auquel semblent tendre chaque jour davantage les sciences positives de la nature (2). » Et, quoi qu'on puisse penser de ces grandes conceptions d'un Malebranche et d'un Spinoza, est-il possible de n'y voir autre chose que des entités verbales ? La *vision en Dieu*, c'est-à-dire la vue de toutes les réalités particulières et individuelles dans l'être universel, n'est-ce pas une de ces hautes intuitions de la pensée qui éclairent la contemplation des choses ? L'idée de la *substance unique* n'est-elle qu'une abstraction sans valeur et sans portée dans l'histoire de la théodicée ? Nous voulons bien que les méthodes de Descartes, de Malebranche, de Spinoza ne soient pas les plus sûres pour atteindre au résultat qu'ils ont poursuivi; c'est ce que montre la suite de l'histoire de la métaphysique. Toujours est-il que leurs conceptions sont du nombre de celles auxquelles on ne peut appliquer la définition du positivisme. Et Leibniz, qui reprend la tradition des causes finales et y appuie toute sa

(1) Liard, *la Science positive et la Métaphysique*, p. 43.
(2) Liard, *ibid.*, p. 59.

philosophie des *monades* et de *l'harmonie* préétablie, en essayant de la confirmer par les renseignemens de la science elle-même, est-ce, lui aussi, un scolastique d'un autre temps et d'une autre façon ?

Nous en convenons, cette grande métaphysique du XVIIe siècle et du début de XVIIIe siècle, si riche qu'elle soit en œuvres de génie, est encore pleine d'hypothèses, de subtilités, de conceptions chimériques, qui provoquent une réaction générale contre ses méthodes, ses principes, ses conclusions, et surtout son langage. Ce n'est pas Locke et Condillac seulement, c'est Hume, c'est Reid, c'est Kant, qui avec les armes du bon sens, du sens commun, de la dialectique, de l'analyse, l'attaquent avec un tel succès qu'à la fin de ce siècle on croit en avoir à jamais fini avec un tel genre de spéculation. Et voici que la pensée métaphysique reprend son essor de plus belle au début de notre siècle. Une analogie curieuse entre Socrate et Kant a frappé l'esprit de certains historiens de la philosophie. Tandis que Platon, Aristote, Zénon s'inspirent de la maxime socratique : *Connais-toi toi-même*, Fichte, Schelling, Hegel prennent la *Critique de la raison pure* pour point de départ de leurs grandes spéculations, en sorte que Kant aurait pu répéter, à propos de ses téméraires disciples, ce que Socrate avait dit de Platon : « Que de choses ce jeune homme me fait dire auxquelles je n'ai jamais songé ! » Quelque critique qu'on fasse de cette philosophie, on ne peut méconnaître, d'abord que ce fut un puissant effort de la pensée humaine qui n'a pas été stérile, ensuite que, les formules de langage mises à part, les grands esprits qui l'ont tenté n'ont jamais perdu de vue les réalités de la nature et de l'histoire que la science leur avait enseignées. On n'avait jamais assisté à un tel épanouissement de la pensée métaphysique. Ce n'est pas tel ou tel ordre de phénomène du monde physique ou du monde moral que la philosophie allemande prétend faire rentrer dans le cadre de ses systèmes; c'est la réalité universelle, c'est tout ce que la science, mécanique, astronomie, physique, chimie, biologie, psychologie, esthétique, histoire, nous apprend à connaître. Jamais on n'avait vu d'aussi vastes et d'aussi puissantes synthèses depuis Platon et Aristote. Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibniz lui-même faisaient de la métaphysique une spéculation à part qui avait pour objet Dieu, l'âme, la matière abstraite, et dont les explications ne dépassaient guère la théologie, la psychologie, et ce qu'on appelait alors l'ontologie. Dans leurs synthèses, Schelling, Hegel, Krause, Herbart comprennent toutes les réalités et toutes les sciences; ils embrassent le cosmos tout entier dans leurs formules. Pourquoi cette métaphysique n'a-t-elle eu, elle aussi, que son moment de succès ?

Ce n'est pas la connaissance des sciences naturelles et historiques qui a manqué à la nouvelle philosophie allemande. Schelling, Hegel, Krause, Herbart étaient parfaitement au courant des progrès de ces sciences, et il faut reconnaître qu'ils ont su parfois en tirer d'ingénieuses applications à leurs systèmes. Cette philosophie n'a-t-elle pas eu ses physiciens, ses physiologistes, ses naturalistes, ses historiens, ses moralistes et ses jurisconsultes? Si donc aucun de ces systèmes n'a prévalu définitivement, ce n'est point à l'ignorance scientifique de leurs auteurs qu'on peut l'attribuer. Selon nous, la méthode seule a égaré leur science et leur génie. Ils ont cru pouvoir escalader le ciel à la façon des Titans de la fable, en entassant formules sur formules. On s'étonnerait moins des hardiesses paradoxales de la philosophie de l'*identité*, si l'on voulait bien se souvenir que cette philosophie est sortie de la critique de Kant. Ce profond esprit, dans un livre immortel comme l'*Organum* de Bacon et le *Discours de la méthode* de Descartes, avait opposé le monde de la pensée au monde de la réalité, en s'efforçant de montrer, par l'analyse des concepts purs de l'esprit et la discussion des antinomies, qu'il n'y a pas lieu de conclure des formes de notre intelligence aux lois de la réalité. L'objection était grave et semblait insoluble. Les grands métaphysiciens, tels que Schelling et Hegel, qui n'en pouvaient rester à ces conclusions négatives, crurent rouvrir la voie fermée à toute espèce de réalisme par la critique du maître, en faisant de la pensée, phénomène tout *subjectif*, selon Kant, la réalité absolue, le véritable *objectif*, la loi suprême qui gouverne le monde de la nature aussi bien que le monde de l'esprit. Le principe de l'unité universelle, que la science peut d'autant plus admettre qu'elle tend à le confirmer de plus en plus, a conduit Schelling et son école à un autre principe, beaucoup moins conforme à l'expérience, à savoir l'identité des contraires. C'est de ce principe de l'unité que la philosophie allemande a conclu témérairement l'absolue correspondance des lois de la pensée et des lois de la nature, en vertu de laquelle la spéculation pure, que ce soit l'intuition spontanée de l'absolu, comme le veut Schelling, ou bien une savante et laborieuse logique, comme le prétend Hegel, peut reconstruire, au moins dans ses traits généraux, le système de la réalité universelle. C'est là ce que ni la science ni la philosophie de notre temps ne pouvaient accepter.

Nous ne savons quel philosophe allemand reprochait à la logique de Hegel de ne pas faire sortir un brin d'herbe de ses laborieuses créations. Hegel avait raison de lui répondre que le but de sa logique est de produire des idées, non des réalités. Seulement il avait le tort de demander à la logique pure le système d'idées qui

explique ces réalités. Nulle métaphysique, pas plus celle de Hegel que celle de Schelling, ou celle de Platon, ne peut construire ce système *a priori*. Aristote l'avait déjà dit à propos de la théorie des idées platoniciennes: c'est par l'expérience de la réalité correspondante que se découvre, se détermine et se définit toute espèce d'idéal. Le brin d'herbe n'est pas un phénomène insignifiant dans l'évolution cosmique, car il marque le passage d'un monde à l'autre, et pour parler le langage de la métaphysique, le progrès merveilleux de la pensée finale qui est au fond du travail de la nature. Mais l'expérience seule peut nous initier à la connaissance des réalités par lesquelles se manifeste ce travail, ainsi qu'à la conception des idées qui le dirigent. Chercher ces idées dans une spéculation *a priori* quelconque, c'est se perdre dans le vide. Voilà pourquoi cette grande philosophie allemande n'a pas réussi à fixer l'adhésion des contemporains à ses étonnantes synthèses. Ces systèmes ont passé: ce qui en restera, c'est la vraie définition de la métaphysique, entendue comme l'explication universelle des choses; c'est l'union intime, indissoluble de la science et de la spéculation dans l'œuvre philosophique, la spéculation se bornant à faire comprendre la science, sans jamais en usurper le rôle dans l'investigation de la réalité; c'est l'immanence de la cause finale dans le mouvement universel de l'évolution cosmique. En cela, Hegel est vraiment le père de cette métaphysique positive, si l'on peut unir les deux mots, qui, au lieu de se perdre avec Schelling dans l'inconscient et le transcendant, se maintient dans les limites du temps et de l'espace, et s'enfonce de plus en plus dans la réalité, y cherchant toujours l'idée qui correspond à tel degré de son développement. Si la logique hégélienne n'a guère survécu à son auteur, au moins dans le détail de ses arbitraires constructions, son principe est resté debout, et de plus en plus vérifié et confirmé par la science positive. Tout ce qui est réel est rationnel; si l'accident n'a rien de rationnel, c'est qu'il n'est point une véritable réalité. Sans ce principe, il n'y a ni philosophie de la nature, ni philosophie de l'histoire, ni aucune philosophie de la réalité. L'évolution cosmique ne serait pas une œuvre intelligible autrement. En tout cas, s'il est quelque part une métaphysique, après la scolastique, qui tombe sous la dédaigneuse définition du positivisme, ce n'est pas cette philosophie qui a fait de la nature, de l'esprit, de l'histoire, de toutes les grandes réalités, l'objet même de ses spéculations, et qui a fait concourir à son œuvre encyclopédique toutes les sciences de notre temps. Un pareil jugement nous remet en mémoire un mot échappé à Victor Cousin, à propos de la critique de la philosophie cartésienne par l'école écossaise: « Je n'aime point voir ces curés d'Édimbourg souffler sur ces grands flambeaux de la pensée moderne. »

Voilà le vice radical de la formule positiviste mis à nu par la lumière de la science historique. C'est parce qu'il ne comprend bien ni l'objet de la théologie ni l'objet de la métaphysique que le positivisme a pu imaginer sa loi des trois états absolument distincts et exclusifs l'un de l'autre. L'expérience psychologique confirmerait au besoin les conclusions de l'histoire. La pensée individuelle obéit aux mêmes lois que la pensée générale. Les trois états peuvent coexister distinctement, ou se mêler et se confondre dans l'individu, comme dans l'humanité. On a rencontré dans tous les temps, on rencontre aujourd'hui des théologiens très occupés de métaphysique, et des métaphysiciens qui croient sincèrement à la théologie. Ce double phénomène, qui n'est pas encore rare maintenant, était très fréquent au XVIIe siècle, et fait même le caractère dominant de sa philosophie et de sa théologie. Descartes et Leibniz n'ont point renoncé à leur foi théologique, en faveur de leur doctrine métaphysique. Malebranche, Fénelon, Bossuet, ne sentaient pas du tout leur pensée métaphysique gênée par leur foi religieuse. Le traité de *l'Existence de Dieu, la Connaissance de Dieu et de soi-même, la Recherche de la vérité*, sont d'admirables livres de philosophie composés par des théologiens qui écrivaient en même temps leurs brûlantes élévations et leurs mystiques méditations sur la grâce, sur l'amour pur, sur le Verbe. D'autre part, on a toujours trouvé, et on trouve encore des savans qui croient à la métaphysique, et même à la théologie. Et nous ne parlons point ici de cette espèce de savans dont l'esprit reste entièrement fermé à la méditation théologique, aussi bien qu'à la spéculation philosophique, tandis que leur âme s'ouvre aux espérances que donne la foi, ou que leur imagination se prête aux rêves d'une métaphysique plus ou moins mystique. Nous n'avons en vue que les théologiens, les métaphysiciens et les savans dans l'esprit desquels coexistent les trois états de la formule positiviste. Qui ne connaît le goût d'un Képler, d'un Newton, d'un Leibniz pour les études théologiques? Et s'il en est ainsi, ce n'est pas seulement parce qu'il y a, dans la nature humaine, des instincts auxquels ces études et ces croyances donnent simultanément satisfaction, c'est encore et surtout parce qu'une distinction aussi tranchée que la suppose l'école d'Auguste Comte n'existe point dans la pensée! Chose singulière, l'école qui a le plus accusé les écoles métaphysiques de réaliser des abstractions construit son système sur une abstraction que ni l'histoire ni la psychologie ne viennent confirmer.

La formule des trois états étant fausse dans son principe, les conséquences qu'en a déduites l'école positiviste sont fausses également. Les trois états ne se succèdent pas invariablement, et surtout ne se remplacent point, pas plus dans l'individu que dans

l'humanité! La théologie n'a cédé la place, soit à la métaphysique, soit à la science, en aucun temps, en aucun lieu, dans les classes ou les individus qui représentent le mieux la haute culture de l'esprit. On l'a vu en Orient, où la théologie a tout enveloppé et tout caché sous le voile de ses symboles, poésie, morale, philosophie et science. On l'a vu en Grèce, dans la restauration éphémère et un peu factice du polythéisme. On l'a bien mieux vu encore, vers la fin du monde païen, dans l'établissement définitif du christianisme. Cela est encore plus vrai de la métaphysique, si mal définie par le positivisme, Nulle part, on ne voit la science succéder à la métaphysique, et surtout la remplacer. Les systèmes se contredisent et se détruisent sans doute; les écoles disparaissent avec le temps; mais ce n'est point la science qui vient occuper la place vide; ce sont d'autres écoles et d'autres systèmes. En résumé, la loi des trois états ne trouve sa vérification ni dans la réalité historique, ni dans la réalité psychologique. Et comme elle sert de base à la démonstration antimétaphysique de l'école positiviste, il s'ensuit que le positivisme en est réduit à des affirmations à peu près gratuites dans ses conclusions sur l'avenir de l'esprit humain. Ainsi que l'a dit Stuart Mill, la loi des trois états est l'épine dorsale du système positiviste; si on la brise, c'en est fait du système tout entier.

La loi des trois états a soulevé des critiques et subi des rectifications jusque dans le sein de l'école positiviste. Stuart Mill fait ses réserves. « Il est malaisé de croire, dit-il, que la mathématique, depuis le moment où elle a commencé à être cultivée, ait jamais pu se trouver à une époque quelconque dans l'état théologique, quoiqu'elle laisse voir encore de nombreux vestiges de l'état métaphysique. Il ne s'est probablement jamais rencontré personne pour croire que c'était la volonté d'un dieu qui empêchait les lignes parallèlles de se joindre, ou qui faisait que deux et deux égalaient quatre, pas plus que pour prier les dieux de rendre le carré de l'hypoténuse égal à une quantité plus ou moins grande que la somme des carrés de deux autres côtés. Les croyans les plus dévots ont reconnu dans les propositions de cette espèce une classe de vérités indépendantes de l'omnipotence divine. » Stuart Mill pense donc que telle devrait être la conséquence de la formule de Comte, si elle était prise à la lettre, et dans toute la rigueur d'une véritable loi. Un philosophe anglais qui n'est pas positiviste, Robert Flint, nous paraît avoir résumé avec justesse et précision la critique générale de la formule positiviste. « Les choses peuvent être considérées sous trois aspects. Mais trois aspects ne sont pas trois états successifs; de ce fait qu'il est naturel à l'esprit de considérer les choses de ces trois manières, il ne suit nullement qu'il y ait

entre ces trois modes un ordre de succession nécessaire ou naturel. Bien plus, précisément parce qu'il est naturel de considérer les choses de ces trois manières, il est naturel de supposer, non qu'un de ces modes devra être épuisé, traversé, avant que l'autre soit abordé, mais qu'ils seront simultanés dans leur origine et parallèles dans leur développement (1). »

IV.

L'histoire nous a montré que le positivisme n'a que des idées superficielles et peu exactes sur les doctrines qu'il comprend sous le nom de métaphysique. Toutefois il faut convenir qu'elle lui prête son plus fort argument contre cet ordre de recherches. Cet argument, c'est l'inconsistance des systèmes philosophiques qui se contredisent et se remplacent incessamment sans qu'aucun puisse trouver une base solide pour s'établir définitivement sur les ruines qu'il a faites. Que le positivisme n'ait compris ni la grandeur de ces systèmes, ni l'importance des problèmes qu'ils tentent de résoudre; qu'il n'ait pas saisi l'enchaînement de vérités fécondes et immortelles qui frappent l'attention de tous les historiens sérieux de la philosophie, cela ne fait nul doute pour quiconque connaît à fond cette histoire. Il n'en reste pas moins vrai que le travail de l'esprit humain n'est pas le même dans la métaphysique que dans la science. Ici, il se révèle par une série de vérités acquises qui s'ajoutent les unes aux autres, tandis que là il s'annonce par une succession de conceptions plus ou moins hypothétiques qui se contredisent et se détruisent. Ces belles et profondes œuvres de Platon, d'Aristote, de Malebranche, de Leibniz, de Schelling, de Hegel, que le positivisme connaît si peu et réduit à si peu de chose, ont pu laisser une grande tradition; elles n'ont pas fondé une science proprement dite, dont les problèmes posés aient reçu une solution définitive. Ces problèmes reparaissent à chaque époque et dans chaque doctrine, sous d'autres formes sans doute, que l'on peut considérer comme plus précises et plus en rapport avec l'esprit de l'époque, avec des développemens qui marquent un progrès plus ou moins notable de la pensée, mais sans laisser de solution qui mette fin au débat, ni d'espoir qu'on puisse clore un jour le débat sur cet ordre de questions transcendantes.

Un fait aussi manifeste et constant ne se conteste pas. Ce qui

(1) *La Philosophie de l'histoire en France*, pages 324-325.

peut être contesté, c'est la conclusion qu'en tire l'école positiviste. Tout philosophe familier avec l'histoire de la philosophie reconnaîtra volontiers la différence profonde qui existe entre le progrès scientifique et le progrès métaphysique. Même en la prenant dans son sens le plus large et le plus philosophique, la spéculation ainsi nommée ne va pas, dans son brillant développement, de découvertes en découvertes, mais de système en système, son progrès se faisant, moins par l'acquisition de faits nouveaux que par la transformation de principes déjà énoncés dans les premiers temps de son apparition sur la scène philosophique. Mais, si elle ne résout jamais d'une façon complète et irréfutable les problèmes qu'elle pose, pourquoi les reprend-elle sans cesse pour essayer de les mieux résoudre? Si l'histoire nous révèle une loi qui démontre l'impuissance de la métaphysique, dans le passé, à résoudre définitivement de telles questions, ne nous révèle-t-elle pas également une autre loi, qui prouve avec la même évidence l'impossibilité pour l'esprit humain de se résigner à cette impuissance provisoire? Et alors, entre ces deux lois contradictoires, au moins en apparence, à quelle conclusion pouvons-nous nous arrêter? Au nom de l'histoire, le positivisme nous ferme la carrière de la spéculation métaphysique; au nom de l'histoire, la philosophie nous la rouvre. L'esprit humain n'a jamais hésité, et quoi qu'en dise la sagesse de nos positivistes ou la prudence de nos savans, il n'hésite pas plus, dans le présent que dans le passé, à poser de nouveau les grandes questions qui font son tourment et sa gloire.

Que penser d'un genre de spéculation qui reparaît partout et toujours, dans l'histoire de l'esprit, après des éclipses d'une courte durée, qui se montre en pleine lumière de la science moderne, comme dans l'ignorance scientifique de l'antiquité et du moyen âge? On nous dit, il est vrai, que cette fois le rôle de la métaphysique est bien fini, que l'esprit humain, depuis l'avènement de la philosophie positive, a renoncé sans retour à ses illusions. Mais on nous le dit quand des symptômes contraires éclatent à nos yeux. Pour ne parler que de la France, qui a été le berceau du positivisme, pendant que les philosophes de l'école purement expérimentale se donnent carrière dans le champ des hypothèses cosmogoniques, un spiritualisme nouveau plus large, plus familier avec les enseignemens de la science positive, ne se produit-il pas avec un grand éclat et une véritable originalité au sein des générations contemporaines? S'il ne rompt pas avec la grande tradition métaphysique des Aristote et des Leibniz, il cherche surtout dans les sciences positives ses argumens de discussion et la matière de ses conceptions spéculatives. La nouvelle école, si l'on peut qualifier ainsi une direc-

tion qui compte des maîtres déjà anciens et des disciples qui sont eux-mêmes des maîtres, ne redoute aucun progrès, aucune découverte, aucune théorie de la science pour la cause qui lui est chère, parce qu'elle croit ses principes assez forts pour résister à la critique, assez larges pour comprendre les vérités scientifiques dans l'œuvre de conciliation qu'elle poursuit. Veut-on juger combien le positivisme est loin d'avoir fermé la voie à l'esprit métaphysique, on n'a qu'à relire le remarquable *rapport* publié en 1867 par M. Ravaisson. Et depuis que ce tableau de l'activité philosophique de notre pays a été tracé, le mouvement des esprits vers les plus hauts problèmes de la pensée n'a fait que gagner en étendue et en intensité. En le voyant reprendre ces problèmes sur les causes, les principes et l'origine des choses, on ne s'aperçoit guère que l'esprit humain ait obéi à la consigne positiviste. Ce n'est pas seulement des écoles philosophiques que vient cette initiative; c'est aussi bien des cabinets de physique, des laboratoires de chimie et d'histoire naturelle. La méthode expérimentale n'a pas plus fermé la voie des hypothèses et des systèmes aux inductions du matérialisme qu'aux spéculations du spiritualisme. On y fait de la métaphysique autrement que par le passé, avec une méthode plus sûre, avec une science plus exacte et plus complète; mais on en fait, puisqu'on s'efforce de ramener à un seul principe l'explication de tous les phénomènes cosmiques. On a remplacé les mots de matérialisme et de spiritualisme par les mots de mécanisme et de vitalisme. Mais qu'importe? Tout expliquer par la matière ou tout expliquer par l'esprit, c'est toujours résoudre un problème d'ordre métaphysique. Donc, sans aller jusqu'à dire que l'école positiviste prêche dans le désert, on peut affirmer que sa voix n'est guère entendue que du public savant auquel il suffit de savoir les faits sans chercher à les comprendre. Et cette école elle-même ne rentre-t-elle pas dans la voie métaphysique en donnant la main au matérialisme par ses explications toutes mécaniques des phénomènes de l'ordre universel? Tant est irrésistible l'essor de l'esprit humain vers les sommets de la pensée! tant est puissant pour sa curiosité l'attrait des plus grands mystères de la nature!

Cet instinct n'aurait-il été donné par la nature à l'homme que pour son tourment ou son amusement? N'a-t-il pas une destination plus sérieuse? Il est permis de le croire, non-seulement en pensant à la puissance de l'instinct métaphysique, mais en réfléchissant surtout sur la nature de son objet. Cet objet n'est jamais de vaines abstractions à tourmenter, de pures entités à poursuivre. C'est là l'abus, non l'usage de la métaphysique. Bien que l'étymologie du mot n'ait rien de philosophique, métaphysique est le vrai nom de

cette philosophie première qui cherche ses explications dans un ordre de principes supérieurs aux lois physico-chimiques. De tout temps, ce genre de spéculation a eu pour but de comprendre les choses d'observation et d'expérience. Savoir et comprendre : toute la métaphysique est dans la distinction qu'expriment ces deux mots. Le véritable objet de la métaphysique, c'est d'expliquer les choses dans le sens vrai du mot, c'est d'en définir le caractère idéal, final, vraiment intelligible. C'est une erreur de croire qu'elle n'a pour objet que ce qui dépasse la portée de l'observation et de l'expérience, et qu'elle atteint par une intuition supérieure et vraiment révélatrice l'absolu, l'essence, le principe, la cause et l'origine première des êtres. Ou ces mots n'expriment que de vaines entités, comme dans la scolastique, ou ils répondent à des réalités que les méthodes de la science positive peuvent atteindre. La métaphysique a pu avoir des interprètes qui ont affiché la prétention de poursuivre par une méthode propre un objet insaisissable pour toute méthode scientifique. Jamais cette prétention n'a été réalisée. Et quand on y regarde de près, on ne voit guère que la métaphysique mystique qui se soit égarée dans cette voie sans issue et sans lumière. A part certaines formules abstraites, Platon, Aristote, Descartes, Spinoza, Malebranche, Leibniz, Hegel, tous les grands métaphysiciens ont fait leur métaphysique avec des données scientifiques empruntées à l'observation et à l'expérience interprétées dans le sens le plus large du mot. Il faut le répéter à satiété, la métaphysique n'a pas un autre objet que la science elle-même ; elle n'en diffère que par le point de vue sous lequel elle considère les réalités observées, décrites, ramenées à des lois ou à des classes par la science. Celle-ci explique les faits à sa façon, c'est-à-dire en les rattachant à leurs conditions. C'est là expliquer le comment des choses, rien de plus. Seule, la métaphysique en explique le pourquoi, en en recherchant les raisons d'être, les causes véritables. C'est là l'explication qui les fait réellement comprendre. Or il n'est pas de science qui ne laisse sur ce point de graves problèmes à la métaphysique. C'est la physique, c'est l'astronomie, c'est la chimie, c'est la physiologie, c'est l'histoire, dont les lois ne s'expliquent, en définitive, que par des raisons métaphysiques d'un ordre supérieur. Tout est matière à problèmes de ce genre, dans le monde physique comme dans le monde moral. Sans le principe de finalité, par exemple, tout est mystère, l'infiniment grand comme l'infiniment petit, le cosmos comme l'atome, l'être le plus simple comme l'être le plus complexe, la matière brute comme la matière vivante et organisée. Oui, l'incompréhensible mystère des effets sans cause, des progrès sans fin, des harmonies les plus étonnantes sans unité, des organisations

les plus compliquées sans plan, des œuvres les plus admirables sans dessein, voilà l'énigme que l'esprit humain cherchera toujours à comprendre.

V.

Si la métaphysique est autre chose qu'une science des mots, si elle a son but et son objet, si elle ne construit point *a priori* ses systèmes, si elle spécule réellement sur des données positives pour s'élever aux principes d'ordre supérieur qui expliquent les phénomènes de la nature, n'y aurait-il pas une autre conclusion que celle de l'école positiviste à tirer du spectacle que nous offre son histoire? Sous cette succession de doctrines qui se contredisent et se détruisent, ne peut-on pas reconnaître une autre loi que cette loi des trois états qui prononce la déchéance définitive de ce genre de spéculation? Voilà ce qu'un historien attentif et non prévenu doit rechercher, en suivant de près le mouvement de la pensée philosophique à travers les temps. Et nous aussi, nous sommes frappé du progrès scientifique accompli par l'esprit humain dans la série des états par lesquels il passe. Mais ce progrès ne nous semble pas du tout menaçant pour l'avenir de la métaphysique. Nous y voyons autre chose qu'une élimination de tel ou tel genre de spéculation. Une œuvre d'organisation se poursuit à travers les phases diverses de l'esprit humain, laquelle tend de plus en plus à la distinction et à l'indépendance de toutes les directions de la pensée. Ce progrès en opère la séparation et l'émancipation; il assure aussi à chacune toute sa liberté de développement. Dans un tel travail, l'esprit conserve tous ses organes; seulement, après avoir commencé par se confondre avec les autres et en avoir usurpé les fonctions, chaque organe de la pensée finit par se retirer dans sa sphère d'activité et se fixer dans la fonction qui lui est propre. Et, de même que dans la nature, cette séparation et cette indépendance nécessaires n'excluent en rien le concours et l'harmonie des divers organes. Au contraire, à mesure que chacun d'eux rentre dans sa sphère et dans sa fonction, un rapport plus constant et plus intime s'établit entre toutes les manifestations de la pensée totale, de façon à rendre plus fécond, plus puissant, plus sûr le jeu de toutes ses forces. L'histoire nous enseigne autre chose qu'un progrès scientifique qui tendrait à l'élimination absolue et définitive de la métaphysique du domaine de la pensée elle-même. Elle nous montre le rôle de la métaphysique diminuant,

dans le domaine de la connaissance positive, à mesure que grandit celui de la science pure. Au début des recherches de l'esprit humain, la métaphysique n'est pas seulement la plus haute philosophie et la plus haute science; elle est toute philosophie et toute science. Elle ramène toute étude à son objet; elle impose sa méthode à toute recherche; elle soumet toute observation et toute analyse à son but, qui est l'explication de toutes choses par un principe unique, au-delà duquel il n'y aura plus rien à chercher. Nulle science, si l'on peut appliquer ce nom aux résultats grossiers et incomplets d'une induction tout empirique, n'est réellement distincte et indépendante, dans ces premiers essais de philosophie naturelle et morale, où la préoccupation métaphysique est dominante. Le domaine de la connaissance humaine est un champ peu et mal cultivé, où tout est confondu, mathématiques, astronomie, physique, physiologie, histoire naturelle, psychologie, logique et morale, sous la vague lumière de cette pensée. La grande philosophie de Platon ne laisse point apercevoir distinctement les limites qui séparent les diverses parties qui la composent. Une seule pensée la remplit : c'est la théorie des idées qui se retrouve partout et domine toute cette synthèse.

Cette œuvre d'organisation ne fut accomplie que par le génie d'Aristote. C'est ce philosophe qui, en divisant le domaine de la pensée, a distingué, défini et constitué les sciences proprement dites, physique, histoire naturelle, logique, psychologie, éthique, politique, esthétique, en les couronnant par cette philosophie première qui avait pour objet de remonter aux principes de toutes les sciences. Dans sa vaste encyclopédie, il a su tout à la fois créer l'indépendance et marquer les rapports des sciences entre elles, devançant ainsi la philosophie de Comte dans son œuvre de classification. Et de plus, il en a fait une vraie synthèse par la haute pensée qui en pénètre et en éclaire toutes les parties. Il n'a pas seulement défini les rapports des sciences spéciales entre elles en les séparant; il a également défini le rapport entre ces sciences et la philosophie première elle-même, en montrant avec une précision et une force admirables comment cette philosophie poursuit un autre but et embrasse un autre objet que les sciences. Cette noble spéculation de l'esprit, que les dieux pourraient nous envier, ne fait point partie du domaine scientifique; elle le domine et explique les réalités de façon à faire comprendre à l'esprit l'objet de son savoir. Merveilleuse intelligence qui a partout substitué la distinction à la confusion, la lumière au chaos ! Il ne manqua à cette grande œuvre d'analyse et de synthèse qu'une connaissance des choses plus sûre, plus précise, plus complète. Faute de données

vraiment scientifiques fournies par l'observation et l'expérience, elle ne comprit que des cadres, sinon vides, du moins remplis par des abstractions et des hypothèses bien plus que par des observations et des théories scientifiques. A cette profonde métaphysique il fallait une autre physique, une autre astronomie, une autre cosmologie que celles de son siècle. Quoi qu'il en soit, si l'œuvre philosophique d'Aristote a trouvé des contradicteurs dans l'antiquité, son œuvre d'organisation scientifique est restée intacte et incontestée, demeurant debout comme un impérissable monument, au milieu des débats des écoles et sur les ruines des doctrines. Après le discrédit du platonisme perdu dans les subtilités de sa dialectique, et du péripatétisme de plus en plus méconnu pour la profondeur de sa pensée et l'obscurité de ses formules, les deux grandes écoles qui se partagèrent le monde philosophique de l'antiquité, le stoïcisme et l'épicuréisme, ont conservé la division et l'ordre des diverses parties de la philosophie, tels qu'Aristote les avait établis.

L'œuvre aristotélique durait encore dans ces derniers jours où la philosophie grecque allait se perdre dans le mysticisme alexandrin, lorsque la barbarie du moyen âge emporta l'antique civilisation avec ses institutions, ses arts, ses sciences et sa philosophie. La scolastique, en relevant le péripatétisme, en rétablit l'organisation scientifique, mais elle en étouffa l'esprit dans les liens de sa pédantesque et vaine logique. D'ailleurs, elle remit toute science et toute pensée sous le même joug de la théologie, qui devint juge suprême de toute discussion, quel qu'en fut l'objet. Il fallut la renaissance et surtout la grande réforme accomplie par les enseimens de Bacon et de Descartes, et par les découvertes de Galilée, de Kepler et de Newton pour rendre la vie à la pensée et la liberté à la science. Et pourtant la science, affranchie du joug théologique, reste encore sous l'influence de la métaphysique. C'est celle-ci qui inspire surtout Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibniz lui-même, et qui fausse leur philosophie naturelle et morale par des conceptions abstraites sur l'infini, le parfait, l'absolu et la substance. Kepler mêle encore la théologie à l'astronomie. Descartes, Malebranche et Spinoza confondent dans une fausse définition la vie avec le mouvement, la matière avec l'étendue. Des conceptions de théodicée et de métaphysique font perdre à Leibniz le sentiment de la liberté morale et la notion des actions réciproques des corps, condition de la vie et de l'harmonie universelle. Si les sciences sont émancipées de la théologie, et si un travail de séparation tend de plus en plus à les spécialiser, ce n'est pas encore au XVIIe siècle que ce résultat devient complet. Quant à la séparation absolue des

sciences et de la métaphysique, ce siècle la commence, mais ne l'achève pas. Partout la spéculation s'y mêle à l'observation et à l'expérience, non pour en expliquer, ce qui serait son rôle, mais pour en diriger ou en compléter les conclusions. L'indépendance de la science proprement dite, vis-à-vis de la métaphysique aussi bien que de la théologie, n'est complète qu'au XVIIIe siècle. C'est alors seulement que l'élément spéculatif ainsi désigné est absolument éliminé du domaine scientifique. On ne l'y retrouve à aucun degré, ni sous aucune forme, et c'est une des causes du rapide progrès des sciences d'observation, physique, chimie, physiologie, histoire naturelle, psychologie, dont les sévères méthodes excluent toute spéculation *a priori*. En renvoyant la métaphysique de son empire, la science était parfaitement dans son droit, puisqu'elle n'en a nul besoin pour la tâche qu'elle se propose. Ce que disait Newton de la physique, il faut le redire de toute science : que la métaphysique ne peut qu'égarer dans la recherche des faits et des lois de la nature physique ou morale. Donc, l'œuvre de séparation, achevée par ce siècle, doit être considérée comme tout à fait nécessaire, et par conséquent définitive.

L'esprit du XVIIIe siècle n'est pas moins contraire à la métaphysique qu'à la théologie ; il ne montre pas plus de goût pour le transcendant que pour le surnaturel. On connaît son invincible répugnance pour les causes finales et pour toutes les conceptions d'ordre supérieur aux pures notions naturelles. En réalité, il n'y a plus d'œuvre métaphysique digne de ce nom dans ce siècle voué aux sciences physiques et politiques. Le seul esprit qui comprenne la métaphysique, Kant, a fait un grand livre pour la ruiner définitivement.

Quelle est la conclusion à tirer de cette revue rapide des vicissitudes de la métaphysique? C'est la décroissance de cette spéculation proportionnelle à la croissance de la science positive dans le domaine de la connaissance proprement dite. Il ne nous en coûte rien de le reconnaître, la métaphysique perd successivement, dans le champ de la connaissance, tout le terrain qu'y gagne la science. C'est elle qui occupe à peu près toute la place, au début des essais philosophiques de la pensée, et vers la fin du siècle dernier, c'est la science qui la remplace partout, dans la philosophie naturelle comme dans la philosophie morale, sans lui laisser le plus étroit asile. Voilà le progrès accompli par l'esprit humain ; voilà la loi véritable que l'on peut dégager de la série des faits. Si l'école positiviste n'avait conclu qu'à cette loi, en en faisant un vrai progrès pour l'esprit humain, elle n'eût été contredite par aucune école de philosophie, ni même de métaphysique. Mettre la métaphysique hors

de la science, rien de mieux; tout philosophe, fût-il métaphysicien, y consent, et même y applaudit. Quant à la chasser du domaine de la pensée, c'est autre chose. Nul scepticisme, nul positivisme n'y a réussi, et n'y réussira.

On comprend qu'après tant d'aventures plus ou moins heureuses, l'esprit humain ait éprouvé tout au moins le besoin de se recueillir. C'est là ce qui explique l'avènement et le succès du positivisme. Mais, nous l'avons vu, la métaphysique reprend déjà son essor. Seulement, elle le reprend avec des forces nouvelles et une provision de faits que la science positive seule pouvait lui fournir. Elle a maintenant pleine et claire conscience de son but, de son objet, de sa méthode, de son principe. Son but est, non de révéler, mais de comprendre la réalité, d'embrasser dans une explication d'ordre supérieur, non pas seulement telle réalité, comme la nature, l'homme et Dieu, mais toute réalité. Platon, Aristote, Descartes, Leibniz, Spinoza, Schelling, Hegel, l'ont entendu ainsi. C'est bien par les idées que s'expliquent les choses; c'est bien dans le système des idées que doit rentrer le système des choses pour pouvoir être réellement compris par l'intelligence. Seulement c'en est fait des prétentions de l'esprit spéculatif qui visaient à poser *a priori* ou à déduire d'une logique ambitieuse le système des idées, préalablement à toute information de l'expérience.

L'objet de la métaphysique n'est pas ceci ou cela, telle matière ou telle autre : il contient tout; il est universel, comme la science elle-même. Seulement, il l'est d'une autre manière. L'objet de la science est une totalité de sujets; l'objet de la métaphysique est une certaine unité de point de vue. On ne peut donc, comme on l'a presque toujours fait jusqu'ici, dire que cette dernière comprend une, deux, ou plusieurs réalités de capitale importance, comme Dieu, l'esprit, la matière. On ne saurait trop le répéter, ce n'est point telle réalité, si grande, si haute qu'elle soit, qui fait l'objet de la spéculation métaphysique, c'est l'idée, la pensée qu'on y cherche, afin de la faire réellement *comprendre*. Car c'est toujours le mot auquel il faut en revenir, quand il s'agit de montrer la différence des méthodes d'explication à l'usage des sciences et de cette philosophie dont Aristote faisait l'acte suprême de l'intelligence.

La vraie méthode de la métaphysique ne procède ni par déduction, ni par intuition, ni par aucune spéculation *a priori*. Elle ne déroule point, ainsi que fait Hegel, une série de *procès* reliés entre eux par un fil logique insaisissable. Elle ne tisse point une trame aussi fine que légère avec des abstractions réalisées à la manière des écoles idéalistes de tous les temps. Elle marche pas à pas avec son flambeau derrière la science; elle la suit dans toutes ses investigations et

dans toutes ses découvertes, non pour l'éclairer, la diriger ou la rectifier, mais pour mettre en lumière la pensée qui se cache sous ses merveilleuses révélations. C'est ainsi qu'elle fait apparaître aux yeux de l'intelligence, non pas un autre monde que celui de la science, mais le même, transfiguré par cette pensée qui le rend intelligible. Elle ne reconstruit pas le système cosmique à sa façon en le faisant sortir tout entier d'un puissant effort de spéculation logique, quoi qu'en pensent nos positivistes. Elle le prend tel que la science le lui donne, et l'explique de manière à le faire comprendre. Et en cela elle fait une chose nouvelle et qui lui est propre, puisque la science, qui observe les faits et en définitive les lois, n'a pas la prétention d'en rechercher les raisons et les vraies causes. « Rien ne fera que les idées qui donnent aux théories de la nature toute lumière ne soient pas filles de la plus pure activité spéculative. Rien ne retirera du tissu de la science les fils d'or que la main du philosophe y a introduits (1). »

Quelle est cette pensée, quel est ce principe qui sert de flambeau à la métaphysique? D'où le tire-t-elle? D'où peut-elle le tirer, sinon de l'expérience? S'il est une vérité démontrée par l'analyse logique, et passée à l'état d'axiome dans la philosophie contemporaine, c'est que toute connaissance, quel qu'en soit l'objet, vient de l'expérience. La métaphysique a pu longtemps se faire illusion sur la valeur et la portée des méthodes purement spéculatives. Elle ne le peut plus, depuis qu'elle a vu où ces méthodes mènent l'esprit humain. Non-seulement on sait que toutes les entreprises de ce genre ont échoué; mais on sait pourquoi elles ne pouvaient aboutir à un résultat sérieux. C'est qu'il n'y a point, à proprement parler, de connaissance *a priori*. Les axiomes ne sont que des propositions identiques où l'attribut implique le sujet. Les définitions sont des propositions analytiques où l'attribut est abstrait du sujet. Toute vérité qui n'est pas simplement logique, et qui touche à la réalité des choses, est une vérité *a posteriori*, c'est-à-dire un résultat de l'expérience. C'est donc de l'expérience que vient tout principe métaphysique. Seulement, ici, c'est l'expérience intérieure qui sert à expliquer les enseignemens de l'expérience extérieure; c'est la conscience qui révèle à la métaphysique les raisons et les causes par lesquelles celle-ci explique le pourquoi de toutes choses. La psychologie est le vrai sanctuaire de la métaphysique; le philosophe ne trouve que dans ses profondeurs intimes le secret des grands mystères de la nature. Alors le monde extérieur change d'aspect sous cette nou-

(1) Papillon, *Histoire de la philosophie moderne*, t. 1, page 300.

velle lumière. Chaque objet des observations de la science, sans perdre aucune des propriétés que l'expérience lui reconnaît, prend tout à coup un caractère qui le rend intelligible, en en faisant le symbole d'une idée de l'esprit. En ce sens, il est vrai de dire que l'esprit seul explique la matière, et que toute vérité est dans le spiritualisme. Le stoïcisme avait dit que le monde est plein de raisons. Hegel a repris la même pensée, quand il a dit que toute réalité est rationnelle. Le langage de la philosophie, toujours d'accord d'ailleurs avec celui de la science, s'élève à des mots qui semblent mystiques au monde savant et qui pourtant ne font qu'exprimer l'absolue vérité des idées. C'est alors que l'identité des choses se montre dans tout son jour, sans nulle confusion, que l'abîme entre la matière et l'esprit disparaît pour ne laisser apparaître, dans l'évolution de l'être universel, qu'une immense série de degrés dont la matière brute est la base et l'esprit le sommet. Le jour viendra où, en plein accord avec la science, la métaphysique fera son cosmos; et comme elle le fera avec des réalités, et non avec des abstractions logiques, ce jour-là le positivisme ne dira plus sans doute qu'elle ne poursuit que des entités. Le plus grand adversaire de l'ancienne métaphysique, Kant, a mieux compris les instincts de l'esprit humain quand il a dit : « Plus que de toute autre science, la nature a déposé en nous les germes de la curiosité métaphysique. Elle en a fait l'enfant chéri de notre raison. Cette curiosité se rencontrera de tout temps et chez tout homme, principalement dans toute tête pensante. Seulement chacun, en l'absence d'une règle reconnue, la satisfera selon sa fantaisie (1). » Cette règle, c'est que nulle métaphysique n'a chance d'être désormais prise au sérieux si elle ne fonde sa spéculation sur l'observation et l'expérience.

E. VACHEROT.

(1) *Prolégomènes à toute métaphysique future.*

MON

GRAND-PÈRE VAUTHRET

I.

Un juron retentit à la porte d'entrée, tout près de la niche de Pyrame.

— Sale bête! gronda une voix enrouée et grêle, à laquelle la colère donnait pourtant quelque ampleur.

Et un vigoureux coup de sabot, destiné à l'animal, mais qui faillit tout au plus défoncer sa niche, accompagna l'apostrophe.

La porte entre-bâillée s'ouvrit toute grande; une tête de femme se pencha curieuse :

— Qu'y a-t-il donc? interrogea-t-elle.

Le gars, pris en flagrant délit de brutalité, resta tout penaud, se dandinant sur ses jambes maigres. Hâve et chétif, avec des taches de rousseur plaquées sur sa face pâle, les yeux obliques, la chevelure en broussaille, le petit berger semblait absolument déconcerté par la question de Mme Vauthret.

— Qu'y a-t-il? fit-elle de nouveau.

— Il y a, répondit l'enfant, bredouillant un peu, il y a que cette sacrée canaille de Pyrame a encore une fois cassé sa chaîne pour décamper. S'il y a du bon sens!..

— Eh bien, mauvais polisson, interrompit une nouvelle venue, est-ce une raison pour démolir la maison? Allons, vaurien, voilà tes moutons qui rentrent, file du côté des étables, et plus vite que ça, s'il vous plaît...

La matrone qui venait d'intervenir, une vraie Bourguignonne, celle-là, avec sa coiffe tuyautée, ses petits yeux vifs et résolus, encore brillans au milieu de sa face de vieille, les poings campés sur

ses hanches robustes, parlait avec la conscience de sa force et le sentiment de son importance. Au contraire, l'enfant, perdant le peu d'assurance qui lui restait, ôtait ses sabots pour courir plus vite, et, les pieds nus, s'enfuyait à toutes jambes du côté des communs. N'ayant pu décharger sa mauvaise humeur sur l'animal absent, il jugeait prudent de se dérober à celle de plus puissans que lui.

La grosse servante, sorte de factotum reconnaissable rien qu'à son aplomb, restait debout aux côtés de sa maîtresse.

— En voilà du bruit pour une bestiole!

La jeune femme sourit.

Dans l'ombre de la porte ouverte, sa tête fine se détachait blanche et rosée sur fond noir. La lumière crue éclairait ses cheveux cendrés, serrés et tordus pour dégager la nuque, les mèches plus claires qui foisonnaient aux tempes, mettant à la naissance du front une légère frange d'or. La physionomie était à la fois attrayante et résolue, les yeux vifs et lumineux, les contours du visage, les traits nettement dessinés. Les formes hardies du corsage s'accusaient vigoureusement sous l'étoffe bien tendue de la robe.

Madeleine, la vieille servante, descendant les trois marches qui exhaussaient le seuil, se pencha dans l'intérieur de la niche et ramena à elle un tronçon de chaîne.

— C'est tout de même vrai, murmura-t-elle; quel bandit!..

— Brave bête! fit la jeune femme, il est allé vers son maître. Daniel est seul, mais Pyrame est un bon compagnon de grande route, et quand le chien est avec lui, je ne crains plus les mauvaises rencontres.

— Et nous autres? interrogea la servante.

— Nous, fit Anne Vauthret avec un petit geste d'audace, ne sommes-nous pas bonnes pour nous garder?

La servante s'éloigna à moitié convaincue; les argumens ne lui manquaient guère, la discussion lui plaisait fort; mais les hommes venaient de rentrer, c'était l'heure de la soupe, une fille de service l'appelait de sa voix aigre.

Au fond d'une vaste cour, dans les bâtimens de la ferme, on entendait une rumeur : des voix d'hommes enrouées par le travail du jour. Les moutons, rentrés en hâte et tassés dans les étables, poussaient de longs bêlemens mélancoliques et plaintifs.

Anne restait sur la porte, le regard perdu dans les espaces, songeant peut-être à ces routes lointaines, à ces dangers qu'elle venait d'évoquer et dont la pensée, pendant les fréquentes absences de Daniel, remplissaient ses nuits de sursauts douloureux et d'anxieux réveils.

Derrière elle, la chambre aux poutres de chêne, déjà envahie par l'ombre, était toute pleine de bruits d'enfans, d'exclamations joyeuses, de rires frais, de contestations bruyantes ; mais elle, absorbée dans sa rêverie, demeurait sur le seuil, contemplant l'horizon.

La brume d'octobre estompait les lointains. Un vent humide soufflait sur les prés, échevelant les pommiers, effeuillant et tordant les branches. Au loin s'étendaient, arides et comme stérilisés, les chaumes, semés de grosses pierres. Les bâtimens de la ferme, noyés dans le brouillard, détachaient sur un ciel gris leurs toits de lave et leurs formes massives. Aux vitres assombries, des lueurs s'allumant piquaient de points de feu les étroites fenêtres.

Madeleine, manches et jupes troussées, venait de traverser la cour, portant dans une soupière d'étain la soupe fumante. On entendit dans le lointain comme un écho de sa voix sonore et grondeuse.

Soudain Anne, restée songeuse, tressaillit, et d'un mouvement brusque, involontaire, se rejeta en arrière.

Devant elle venait de surgir un homme en guenilles, grelottant sous ses mauvais habits rapiécés et tachés de boue.

— Février! murmura-t-elle avec un geste d'épouvante.

— Laissez-moi passer, dame Vauthret, fit l'homme, l'écartant de sa main rude et se réfugiant dans la chambre.

Sans doute, il avait suivi le mur de clôture, se collant à la muraille, rampant pour gagner cette porte, car il était arrivé jusqu'à elle sans qu'elle l'aperçût. Il tombait au milieu de ses préoccupations qu'il personnifiait en quelque sorte tout à coup. Au moment où elle rêvait de périls lointains, une menace s'était brutalement levée devant elle. Et tout cela s'était fait si rapidement qu'elle n'avait eu ni le temps de se rendre compte de sa situation, ni de tenir tête à un danger quelconque, en admettant qu'elle fût en face d'un danger.

Instinctivement, elle rentra à la suite du vagabond, son regard cherchant les enfans devenues silencieuses. Les deux petites filles, rendues à leur sauvagerie par l'irruption d'un intrus, s'étaient réfugiées dans ses jupes et se serraient à elle la face cachée dans leurs mains.

L'homme cependant restait devant Anne, si humble dans sa détresse, si complètement écrasé par le sentiment de sa misère, qu'elle se sentait redevenir brave.

Elle le considérait attentivement. Bien qu'il fût encore assez jeune, sa haute taille s'était courbée par les fatigues de sa vie d'aventures. Les muscles de ce corps d'athlète s'accusaient sous la peau bistrée et flétrie, et dessinaient de bizarres saillies aux articulations de ses

doigts noueux. La tête surtout était d'un caractère étrange, presque sauvage; les pommettes saillantes, le front sillonné de rides irrégulières, les yeux petits, profondément enfoncés sous l'arcade sourcilière et si brillans néanmoins sous leur paupière flasque qu'ils éclairaient d'une lueur ce visage hâlé, tanné presque. La bouche, mince de lèvres, à moitié cachée sous une barbe inculte, découvrait par momens des dents blanches, aiguës, véritables dents de fauve.

L'homme grelottait, vêtu d'une mauvaise blouse déteinte aux grandes pièces de couleurs disparates, et d'un pantalon de toile troué aux genoux qui laissait entrevoir ses jambes maigres.

L'hôte était peu rassurant, somme toute. La misère l'avait évidé et flétri, détruisant comme à plaisir l'œuvre de la nature. Elle avait saisi ce corps robuste, et il sortait de ses étreintes brisé, meurtri, presque aussi usé et éraillé que les loques souillées dont il était couvert. Son attitude cependant révélait un si complet affaissement qu'Anne ne vit bientôt plus qu'un suppliant dans celui qu'elle considérait tout d'abord comme un agresseur.

Pourquoi donc alors la femme de Vauthret, si fidèle aux traditions hospitalières, restait-elle hésitante devant le misérable? Cette maison pourtant s'ouvrait aux humbles, quels qu'ils fussent. Daniel n'était-il pas pitoyable à toutes les souffrances, peu sévère aux déshérités, ne marchandant jamais l'aumône ou le refuge? C'est que peut-être quelques mauvais souvenirs du passé, se réveillant dans la mémoire d'Anne Vauthret, la rendaient indécise dans sa charité.

Jacques Févret le comprit ou le devina, car il se rapprocha d'elle, et d'une voix basse, pressante:

— Anne, fit-il, je suis poursuivi, traqué... Cachez-moi. Je sais que Daniel n'a jamais livré personne.

Elle eut une seconde d'hésitation.

— Daniel est absent, je ne sais pas...

Elle s'interrompit, comprenant la faute qu'elle venait de commettre, mais il paraissait n'avoir pas entendu.

— Par grâce, dame Vauthret!

Moitié pitié, moitié désir de se délivrer de la présence de cet homme, elle lui désigna d'un geste la grange adossée à la maison.

Il comprit, car elle le vit presque aussitôt grimper avec une agilité et une souplesse étonnante le long de la grande échelle qui restait appliquée au mur du grenier à foin.

Elle eut un soupir de soulagement. Après tout, que risquait-elle? Madeleine n'allait-elle pas venir veiller près d'elle jusqu'au retour

de Daniel? Au moindre danger, elle serait là pour donner l'alarme. D'ailleurs Daniel ne pouvait tarder. Depuis longtemps, elle avait pardonné à ce malheureux, qui lui paraissait désormais plus lamentable que nuisible.

Elle restait préoccupée néanmoins: Févret si près d'elle!..

Elle fit un effort, tâcha de se secouer, alluma la petite lampe, car il faisait sombre dans cette grande pièce éclairée insuffisamment par deux fenêtres aux carreaux étroits et verdâtres. La *meurette* cuisait à petit feu dans un chaudron de cuivre jaune. Elle remit un fagot sur les braises de la grande cheminée. Puis, pensive en dépit d'elle-même, elle revint sur le seuil, peut-être pour fermer la porte restée ouverte jusqu'alors, peut-être pour appeler vers elle la servante occupée auprès des ouvriers.

La nuit tombait d'autant plus vite que le ciel était couvert de nuages couleur de suie. La brume devenait plus intense, plus opaque; elle flottait comme un brouillard d'argent sur les prairies, enveloppant jusqu'au poitrail les grands bœufs roux accroupis dans l'herbe; elle courait frissonnante le long des haies d'épine, ruisselant en gouttelettes à l'extrémité des tiges grêles.

Au loin, deux silhouettes d'homme à cheval se dessinaient toutes noires sur le fond gris de l'espace.

Les chevaux marchaient d'une allure paisible, buttant un peu aux pierres du chemin. Bientôt Anne distingua les deux cavaliers. Une pluie fine rayait l'atmosphère. Ils s'avançaient au pas, l'air bon enfant et jovial, la face rougeaude sous leurs grands tricornes. Un long manteau à double collet les enveloppait, s'écartant sur la poitrine et laissant apercevoir leurs buffletteries jaunes lisérées de blanc. Ils causaient entre eux tout en cheminant la carabine à la botte. Évidemment ils exécutaient leur consigne avec cette profonde indifférence, résultat d'une longue pratique. Ils se contaient très probablement quelque gaillardise avec ce gros rire blagueur du soldat allumé. A en juger par leur bonne humeur, ils semblaient plus occupés de leurs propres affaires que du garnement qu'il fallait prendre.

De temps en temps néanmoins ils s'arrêtaient pour demander quelque renseignemens à un gamin effaré que leur question mettait en fuite. S'ils avisaient quelque bonne femme filant son lin sur une porte:

— Eh! la vieille, criaient-ils d'une voix goguenarde.

Mais la vieille, tout en faisant bonne contenance, s'en tirait par une phrase bien ambiguë.

Ils passèrent devant la porte de Daniel, beaux de calme et de

sécurité. Anne oppressée sentait son cœur battre à tout rompre. S'ils allaient prendre cet homme, là, devant elle!

Mais eux ne songèrent même pas à l'interroger. Est-ce qu'une dame comme elle logeait les vagabonds, maintenant?

Leur passage avait pourtant ému les gens de la ferme. Madeleine, qui revenait toute gaillarde, se sentit un peu remuée tout de même. On a beau avoir la conscience nette, ces tricornes, ça produit un drôle d'effet.

— Jésus! Marie! murmura-t-elle, les gendarmes. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien venir chercher?

— Quelques rôdeurs qui battent le pays, fit Anne distraite et nerveuse.

— Ah! Seigneur!.. et la maison de chez nous qui est à l'abandon, nos gens sont partis de tantôt pour la foire.

Madeleine avait depuis peu, sur ses économies, acquis un petit bien qu'un sien frère faisait valoir.

— Que voulez-vous qu'on vous prenne? dit Anne en haussant les épaules.

Mais Madeleine ne l'écoutait plus. Cette maisonnette si longtemps convoitée, si tardivement conquise, lui tenait au cœur avec une singulière âpreté. Il avait fallu, pour la posséder, une si longue épargne, tant d'écus rudement gagnés, tant de privations héroïquement souffertes! Évidemment la vieille servante eût préféré une entaille à sa chair que quelque brèche faite à ces pauvres murailles.

— Surtout revenez vite! lui cria la jeune femme impatiente.

Mais le bruit de sa voix se perdit dans l'espace, emporté par le vent. Madeleine était déjà trop loin pour l'entendre

Maintenant il faisait nuit noire, quelques heures s'étaient écoulées. De temps en temps Anne prêtait l'oreille, croyant entendre des pas; la servante ne pouvait tarder. Rien ne bougeait cependant. Peu à peu les bruits s'étaient éteints, la ferme semblait dormir.

Anne avait pensé un moment à faire veiller un des gars, puis une mauvaise honte l'avait retenue. Que dire à ces gens? A quoi bon ces questions ou ces commentaires?

Pourtant elle avait essayé de garder près d'elle ses enfans éveillées, mais les fillettes, à peine leur soupe avalée, s'étaient laissées rouler à terre, toutes roses de sommeil. Force avait été de les coucher dans leur berceau. Maintenant on entendait le souffle égal qui entr'ouvrait leur petite bouche, et l'on apercevait vaguement dans la blancheur des oreillers l'ébouriffement de leurs têtes blondes.

Il y eut un long craquement dans la boiserie. Anne se retourna

palpitante. Rien d'insolite autour d'elle. Les flammes dansaient dans la grande cheminée jetant sur le mur d'en face de hautes ombres tremblotantes. Le souper de Daniel, posé sur de la cendre chaude, cuisait à petit bruit dans les profondeurs de l'âtre. Là-bas, dans un coin resté sombre, le lit se cachait sous ses rideaux rouges à rosaces jaunes, la grande armoire de chêne luisante, se dressait sous son fronton ciselé, et le coucou se démenait, emprisonné dans sa gaine de noyer, rompant seul du grincement de son balancier le lourd silence de la chambre assoupie.

Au dehors, la pluie avait cessé. De grandes rafales ébranlaient les vitres et déchiraient par momens les nuages. Dans le ciel d'un bleu noir la lune apparaissait blafarde, voilée et comme estompée d'un fragment de brume.

Soudain la porte s'ouvrit toute grande dans la nuit. Le loquet avait cédé sous la pesée d'un corps robuste. Pour la seconde fois, Anne se trouvait en face de Févret.

Cette fois, elle eut une minute d'affolement. Sans réfléchir, elle se précipita vers la porte pour prévenir, pour appeler à l'aide.

L'homme ne lui en laissa pas le temps, et se plaçant devant elle :

— J'ai faim, murmura-t-il de sa voix sourde et profonde, baissant la tête d'un mouvement tout à la fois humble et farouche.

Elle fut un peu soulagée.

— C'est bien, asseyez-vous ; je vais vous donner à souper.

Il se laissa tomber sur un escabeau près de l'âtre, et tandis qu'elle allait et venait par la chambre, il tendait au foyer pour les déraidir ses longues mains aux doigts osseux.

Les lueurs de l'âtre éclairaient d'une façon bizarre cette tête énergique et ravagée, où chaque souffrance, chaque révolte avait creusé son pli.

On reconstruisait le passé de cet homme rien qu'à le voir : l'enfance souffreteuse, affamée, préparant une jeunesse rebelle, la vie tourmentée de l'être qui ne reconnaît pour guide ou pour frein que ses instincts ou ses passions.

Anne avait rempli de soupe une large écuelle. Il mangeait sur ses genoux, silencieux, avide, aspirant avec une sorte de volupté le parfum qui s'échappait de la potée. Sans doute une faim cruelle avait dû lui mordre les entrailles.

Anne l'examinait à la dérobée, avec autant de crainte que de pitié, elle le servait un peu comme ces dogues affamés auxquels on jette un os à ronger, tout en se tenant prudemment à distance.

Ensuite, ce fut une tranche de jambon sur une tartine de pain bis, puis un verre de vieux vin bourguignon, d'un beau rouge orangé, tout rutilant au sortir de sa bouteille couverte de poussière.

Il le but lentement, posément, en faisant claquer sa langue contre son palais, d'un air de connaisseur et de gourmet.

Comme il se levait pour aller poser sur la table son verre vide, il rencontra le regard d'Anne Vauthret.

Ce regard parlait clairement, presque aussi clairement qu'un ordre. Elle lui montrait la porte d'un geste éloquent, bien qu'un peu timide.

Il eut une seconde d'hésitation. Sans doute il songea à la grange ouverte aux bises, au vent du nord soufflant dans la paille froide, car il frissonna, puis d'un mouvement brusque, résolu, il revint s'asseoir.

— Eh bien! Févret, fit-elle presque calme, n'est-il pas temps de retourner vers votre gîte?

Il ne bougea pas tout d'abord, restant blotti près du foyer les membres pelotonnés, dans une attitude morose ou hostile, puis lentement, comme à regret, il releva la tête.

Il la regarda, l'enveloppant en quelque sorte dans ce regard. Ses yeux s'étaient allumés, ils brillaient dans l'enfoncement de ses sourcils comme deux charbons sous la cendre noire.

Ce regard, elle le reconnaissait, elle l'avait rencontré déjà dans une heure d'effroi, là-bas, tout au fond de la vallée où la Seine prend sa source. Bien souvent elle s'était souvenue de ce regard, il l'avait poursuivie dans l'épouvante des rêves et l'insomnie des nuits sombres.

Lui cependant s'était rapproché d'elle.

— Anne, fit-il à voix basse, vous voulez donc me jeter à la porte comme un chien?

Elle ne trouvait rien à répondre. Il y avait un désaccord complet entre ces paroles presque soumises et l'expression menaçante qui les avait soulignées.

Il retourna dans son coin et se rassit en lui tournant le dos.

— Faut-il être malheureux! murmura-t-il en se prenant la tête entre ses mains.

Après tout, elle pouvait se tromper, il n'en voulait peut-être qu'à sa bourse. Elle se dirigea vers l'armoire, prit dans une boîte quelques pièces de monnaie blanche et les lui tendit.

— Jacques, dit-elle avec un sourire, vous nous rendrez cela plus tard, dans un temps meilleur...

Lui, cependant, s'était rejeté en arrière et rageur, les poings fermés :

— Ce n'est pas votre argent que je veux, cria-t-il dans un rugissement, gardez-le!

Alors elle très pâle, mais s'efforçant de paraître calme, le regarda bien en face.

— Que voulez-vous donc? lui demanda-t-elle.

— Ce que je veux!..

Il se tut, sa voix s'étranglait dans sa gorge. Il hésitait, baissant la tête comme un enfant honteux.

Elle suivait ses mouvemens, elle pensa une minute à gagner la porte, à fuir... Mais elle jeta un regard aux deux berceaux. Les petites filles, engourdies dans leur lourd sommeil, leur front moite, plongé dans la plume des oreillers, dormaient paisibles et confiantes sous l'ombre de leurs rideaux blancs.

Fuir, abandonner ces deux êtres à la colère, à la déception de ce furieux, jamais!

Que faire alors? appeler, prévenir la maison endormie, le pourrait-elle? n'allait-il pas se jeter entre elle et le secours?

Févret comprit sans doute ce qui se passait en elle, car son irrésolution disparut. Tout à l'heure frissonnant, secoué de désirs inavoués, il hésitait encore. Maintenant l'exaspération le gagnait. Elle voulait lui échapper, c'était trop fort à la fin. D'un bond il s'élança sur elle et lui saisissant le bras:

— Ce que je veux, dit-il, tu le sais bien.

Son souffle chaud, un peu haletant, lui glissait sur la nuque; elle se sentait secouée par cette étreinte tout à la fois brutale et passionnée.

Au dehors le vent faisait rage, on l'entendait râler dans la cheminée et pousser dans les corridors de grands sanglots désespérés.

— Tu ne te rappelles donc pas? disait-il, tout près d'elle; tu ne te souviens donc de rien?

Si, si, elle se rappelait; mais elle avait peur.

— Laissez-moi! murmurait-elle à voix basse, tout en essayant de l'éloigner, pour l'amour de Dieu, Jacques, laissez-moi!

— Te laisser, il y a trop longtemps que je souffre.

L'horreur, le dégoût, la rendaient immobile, presque passive. Les yeux agrandis par l'épouvante, les mains glacées, la gorge sèche, les jambes tremblantes, elle se repliait sur elle-même.

— Tu ne sais pas, continuait Févret, tu ne sauras jamais comme je t'ai aimée, même quand tu me méprisais, même quand tu me repoussais en te riant de moi. Ce qu'il a fallu de patience, tu ne t'en doutes guère. Vrai Dieu! il fallait que cela finît, car je ne sais pas ce que je serais devenu. Si j'ai mon heure, ce n'est vraiment pas trop tôt, car il y a rudement longtemps que cela dure.

Il se montait tout en parlant. Il était si près d'elle qu'elle voyait saillir les veines de son front et ses yeux s'injecter.

Peu à peu son étreinte s'était resserrée, maintenant il la tenait tout entière dans ses bras robustes, il la sentait haleter contre lui.

— Mais vous me faites horreur! fit-elle avec un effort pour lui échapper.

— Moi, répliqua-t-il, je ne sais plus si je t'aime, mais je te tiens et je te veux!

Elle se vit perdue. Sa résistance avait surexcité les appétits de la brute. Une fièvre de bestialité marbrait sa face. Des taches sanglantes montaient à ses joues et des gouttes de sueur lui perlaient aux tempes.

Elle poussa un cri déchirant, sorte d'appel suprême et désespéré.

Mais lui, fou de rage, les forces décuplées par la convoitise, l'emporta d'un bond au fond de la chambre.

— Prends garde à toi! murmura-t-il en se penchant sur elle, si tu cries, je te tue.

II.

Tous ceux qui comme moi ont connu Daniel Vauthret en parlent encore, et son souvenir vivra longtemps à Saint-Germain-la-Feuille, bien que nombre de printemps aient déjà reverdi sa tombe.

Né dans ce petit village de la Côte-d'Or, au pied duquel se déroule le beau vallon de la Seine, il passa sa première enfance à fouiller les haies, à battre les buissons, dénichant des nids, tendant des raquettes aux mésanges et des lacets aux grives.

Le soir, il rentrait les cheveux en désordre, de grands accrocs à sa blouse, et pour peu qu'il ne s'attardât pas trop à échanger des coups de poings avec ses camarades du village, on le voyait se glisser sans bruit dans la ferme de monsieur son père, et se renfermer dans l'endroit le plus obscur.

Là, nul n'eût reconnu le petit sauvage qui dès l'aube se perdait dans les bois profonds, traquant les fauves, ou échangeant avec ses compagnons quelques solides horions.

L'enfant devenait soumis, ou pour mieux dire farouche, et quand le père Vauthret fronçait ses gros sourcils, le pauvret se faisait plus petit encore, de crainte d'attirer sur lui ce qu'il connaissait de l'attention paternelle.

En le voyant si craintif, le bonhomme haussait les épaules. Évidemment il tenait son héritier en profond mépris, et pour qu'il reprît un peu de confiance en son avenir, il fallait qu'il le surprît, tapant dru au milieu de quelque bousculade.

C'est qu'alors l'enfant devenait héroïque. Le front haut, l'œil enflammé, il se lançait dans la mêlée au milieu des bourrades et

des cailloux. Coups de pieds et coups de poings, les camarades en avaient vu de dures quand ils tombaient en sournois sur quelque pauvre créature frêle ou chétive. Ceux-là, les petits, les gringalets, c'étaient ses protégés. Malheur à qui levait la main sur ces avortons, trop faibles pour se défendre !

Jacques Févret portait près de la lèvre une petite cicatrice rapportée d'une de ces batailles. Un jour qu'il tombait à bras raccourci sur un petit boiteux, un innocent qu'on occupait à garder les oies, Daniel, accouru aux cris de l'enfant, avait saisi Févret au collet, et ce fut pendant cinq minutes une distribution de horions à vous donner la chair de poule. Jacques laissa aux mains de Daniel le col de sa chemise et l'unique bretelle qui soutenait sa culotte. La tartine du boiteux, cause première du différend, fut restituée à son propriétaire, qui ne laissa pas d'y mordre à belles dents malgré les avaries qu'elle avait subies dans la lutte. D'ailleurs, le combat une fois clos, les belligérans fraternisèrent. Daniel tendit la main à Jacques pour l'aider à se relever. Celui-ci fit la grimace, mais tout compte fait se laissa remettre sur ses pieds.

Daniel avait déjà tout oublié. Il ne se souvenait même plus de ce nom de « lâche, » dont il avait souffleté le petit Févret. L'autre avait, il est vrai, la mémoire ou la rancune plus longue. Il détestait d'instinct ce fils de paysan riche, lui l'enfant pauvre, abandonné, élevé presque par charité. Pourtant, comme Daniel était bon prince, comme il partageait volontiers ses sous et ses friandises, Jacques rongea son frein et se contenta, à l'avenir, quand il ruminait quelques mauvais coups, de regarder aux alentours s'il n'apercevait pas Daniel.

Ce soir-là, Daniel rentra au logis, un œil poché, sa blouse en loques, mais le papa Vauthret, qui de loin avait suivi les péripéties de la lutte, ne souffla mot de l'aventure. On eût pu même le voir sourire d'un silencieux et discret sourire, et peut-être, en écoutant bien, l'eût-on entendu murmurer :

— Ce sera tout de même un solide gaillard.

Du reste, là s'arrêtaient les démonstrations de l'amour paternel. Le paysan avait bien assez à faire d'élever et de vendre ses bêtes, de rentrer ses foins et ses avoines, et quelquefois, quand l'occasion s'en trouvait, de prêter à un voisin dans l'embarras, si toutefois l'intérêt lui semblait honnête. Aussi parlait-on dans son entourage des gros sacs d'écus qui, suivant toute probabilité, devaient s'amonceler dans quelque cachette ; mais si on avait le malheur de toucher à ce sujet, le fermier haussait les épaules et se plaignait de la récolte.

C'était un homme rudement fort que le père de Daniel, et point

assez simple, je vous prie de le croire, pour s'amuser à de vaines tendresses.

L'enfant attendit longtemps que les bras paternels s'ouvrissent pour le recevoir, mais il comprit apparemment que cela n'arriverait jamais. Quant à sa mère, Madeleine, la servante qui l'élevait, lui avait dit qu'elle était au ciel.

Le ciel! c'était bien loin, le ciel! Pourtant comme il y avait des momens où ce pauvre petit cœur se gonflait, quand l'enfant altéré de tendresse se surprenait à soupirer après son isolement, il cherchait, attentif, s'il ne découvrirait pas dans les espaces bleus celle qui avait manqué à son berceau.

Le ciel, — mot profond et mystérieux qui avait éveillé dans cette tête des rêves étranges.

Et pourtant Daniel savait à peine prier. Son catéchisme appris en hâte, il s'était agenouillé sur les pierres de l'église pour recevoir l'hostie. Mais le recueillement manquait au néophyte, et ce n'est qu'à renfort de taloches que le prêtre avait obtenu le degré d'attention nécessaire à cette grande initiation religieuse.

Une fois cet acte accompli, nul ne s'était préoccupé de lui rappeler le chemin de l'église, qui d'ailleurs fut fermée bientôt après. Le souffle révolutionnaire avait passé sur les campagnes. On pillait les châteaux et les abbayes. Daniel, aussi insouciant de l'autel que du trône, se trouva, en fin de compte, plus habile à lancer sa fronde qu'à égrener son chapelet.

A force d'avoir arpenté les landes et battu les forêts, après avoir été tour à tour dénicheur, trappeur et chasseur, il advint que Daniel avait grandi sans s'en apercevoir, mais tellement grandi, que, sauf les gens du pays, on eût hésité à le reconnaître. Un jour même le père Vauthret, dont la taille se courbait sensiblement, put constater qu'il avait pour fils un grand diable de six pieds, brave comme un lion, robuste comme un chêne, agile, adroit, avec le plus franc sourire qui ait jamais découvert des dents blanches. Ajoutez à cela qu'il travaillait à lui seul comme quatre hommes, qu'il chassait comme Nemrod, mais qu'il rougissait comme une jeune fille quand un cotillon passait près de lui.

Tout avait donc réussi au bonhomme, son amour-propre de père et son âpreté de paysan se trouvant également satisfaits.

Je ne jurerais pas que le premier des deux sentimens ne l'emportât sur l'autre, surtout quand il voyait se presser sur le passage de Daniel cette troupe de jeunesses qui s'éparpillaient devant lui comme une nuée de cailles à travers blés.

Daniel, lui, n'y voyait goutte.

Quand sa petite cousine Anne se penchait à sa fenêtre et le sa-

luait d'un bonjour amical, il se sentait si troublé qu'il devenait tout gauche, et il s'enfuyait de peur de la voir rire de lui.

Pour les autres jeunes filles, elles l'effrayaient plus encore, ce qui les mettait en gaîté et lui attirait force sarcasmes. Le bonhomme qui assistait à toutes ces lutineries y trouvait sans doute grand sujet de liesse, car un sourire narquois plissait ses lèvres minces, et il y avait dans ses yeux aux paupières flétries un rayonnement de joyeuse gaillardise, tout plein de réminiscences gauloises, tout gros d'indiscrétion sur le compte du passé.

A l'époque où les haies sont blanches d'aubépine et les pommiers roses de fleurs, quand, suivant la pittoresque expression des campagnes, les gars s'en vont aux blondes, c'est-à-dire quand chaque garçon choisit son amoureuse, Daniel, plus pensif peut-être, mais non moins farouche, s'en allait seul le long des buissons.

A quoi rêvait, par les claires soirées du printemps, ce grand garçon marchant droit devant lui, cheveux au vent? C'est ce que nul ne pouvait dire, pas même Anne, quelque envie qu'elle eût de le savoir.

Anne en était là de son roman, c'est-à-dire qu'elle n'en avait pas encore entamé le premier chapitre, quand un beau jour, sans crier gare, le père Vauthret se laissa mourir.

Daniel, plus atterré qu'ému, resta auprès de lui. Il vit sans trop savoir pourquoi la vieille Madeleine allumer un cierge et recouvrir le visage rigide du vieillard d'un drap qui, en retombant, en dessina les saillies anguleuses. Puis, pour la première fois, il resta seul, tout surpris de ne plus entendre la voix gouailleuse ou sévère du bonhomme, et se retournant par momens pour voir s'il n'était pas à l'épier là-bas sous un coin de son grand drap blanc. Ce soir-là, la chambre lui sembla bien vide, et le tic-tac du coucou bien lugubre au milieu du silence de cette longue nuit.

Le lendemain deux vigoureux gaillards apportèrent une bière de chêne, et quand les coups de marteau qui clouaient le cercueil retombèrent drus sur les planches, il se passa quelque chose d'étrange dans le cœur de Daniel.

Tous les amis de Vauthret, ses voisins, ses serviteurs se tenaient là, la tête découverte.

Le curé arriva revêtu de son surplis. C'était celui-là même qui lui avait enseigné les vertus théologales à renfort de taloches, et les sciences exactes à coups de plat de règle, mode d'éducation absolument insuffisant si l'on en juge par l'inexpérience de Daniel en matière de foi et d'arithmétique.

Comme l'église était fermée, la cérémonie funèbre se réduisit à quelques prières. Après quoi le prêtre adressa à Daniel quelque homélie en guise de consolation, Daniel ne comprit qu'à moitié, ce

qui fit qu'il ne répondit rien du tout, et il suivit le corps de son père jusqu'au cimetière, qui est tout proche autour de l'église.

Daniel n'eut aucune des manifestations extérieures de la douleur. Il lui sembla seulement qu'un grand vide s'était fait autour de lui. Mais, habitué de longue date à tout renfermer en lui-même, il se garda de rien exprimer. Certes, ce n'était pas le défunt qui lui avait enseigné l'expansion !

Quand les parens et les amis se furent éloignés, quand il ne resta plus trace de cette sorte d'orgie habituelle aux paysans et qu'on nomme le repas funèbre, Daniel en se retrouvant seul se demanda s'il n'avait pas rêvé. Machinalement il sortit et se trouva sans savoir comment sur le chemin de ses grands bois.

Comme il allait dépasser les dernières maisons du village, une jeune fille se dressa brusquement devant lui.

— Vous voilà bien seul, mon pauvre Daniel ! dit la petite Anne d'une voix si douce que les notes entrèrent comme une mélodie jusqu'au cœur du jeune homme.

Chose étrange, ce mot de pitié, le premier qu'on lui eût jamais adressé, lui causa une émotion inconnue. En se sentant plaint, il eut pour ainsi dire la révélation de sa souffrance, et des larmes, les premières qu'il eût versées, lui vinrent en si grande abondance qu'il faillit en être suffoqué.

— Oui, bien seul! murmura-t-il d'une voix étouffée.

— Pleurez, dit-elle, cela soulage, n'est-ce pas ?

— Je ne sais pas, répondit-il, je souffre tant !

— Allons, Daniel, fit-elle en relevant la tête par un geste résolu, du courage ! Vous êtes un homme après tout.

Daniel, qui n'en avait jamais douté, fit un geste d'assentiment.

— Et il vous reste, ajouta la fillette, des gens qui vous aiment.

Instinctivement elle baissa la voix et dit presque en hésitant :

— Nous vous aimons beaucoup, Daniel.

Et vaillamment elle lui tendit la main.

C'est à peine si le pauvre enfant osa la serrer dans les siennes. Était-ce douleur ou joie ? un long frémissement le secoua de la tête aux pieds. Il abandonna cette main et s'échappa brusquement.

Ses larmes s'étaient séchées, et il regardait d'un œil distrait les oiseaux qui se poursuivaient dans la cépée. Pourtant au plus épais des fourrés, il croyait par momens apercevoir la figure demi-souriante, demi-attendrie de sa cousine Anne.

Daniel se prit le front à deux mains pour tâcher de savoir en y réfléchissant bien, comment il avait emporté dans son cœur le souvenir de cette petite tête rose.

III.

A dater de cette époque, il ne s'écoula guère de jour que Daniel ne s'arrêtât à la porte du cousin Finot.

Du reste, elle était toujours ouverte, cette bienheureuse porte, et le jeune homme, qui n'eût peut-être pas eu le courage d'y heurter, avait encore bien moins celui de passer outre.

Par quel hasard ce seuil hospitalier se trouvait-il toujours prêt à le recevoir? C'est ce qu'il ne se demanda jamais, trouvant la chose parfaitement naturelle. Chaque fois qu'il passait, il se baissait instinctivement et cherchait dans la pénombre la mine souriante d'Anne.

La petite personne affairée, empressée, allait et venait, vaquant avec une activité extrême aux soins du ménage. Daniel considérait sa taille rondelette, sa tête mignonne, et s'éloignait en poussant un soupir.

Parfois le père Finot était là. Ces jours-là Daniel recevait l'accolade. Le paysan le faisait entrer, on apportait des verres sur la table et on trinquait en buvant un coup de vin blanc.

— Un bon temps! disait le paysan, tout en faisant claquer sa langue contre son palais.

Anne continuait à se trémousser de plus belle, observant du coin de l'œil ce grand dadais de Daniel qui ne la quittait pas du regard,

La maman Finot, assise dans un fauteuil, tricotait un bas, tout en plaçant de temps en temps un mot dans la conversation.

D'ailleurs cette conversation, c'était généralement son mari qui en faisait les frais. Daniel, passé au rôle contemplatif, se serait bien gardé de contredire qui que ce fût.

— Ah! çà, mon garçon, dit un jour le père Finot, las évidemment de discourir sur les chances de la récolte et la maladie du bétail, est-ce que tu ne vas pas un jour ou l'autre faire une fin? Il me semble que tu as assez traîné tes guêtres comme ça, et que tu ne t'en trouverais pas plus mal si tu prenais femme. Sans compter que tes affaires n'en iraient que mieux, car je me suis laissé dire que tu n'avais guère d'intérêt, et si le papa Vauthret, par impossible, revenait de là-bas, m'est avis qu'il ferait une fière grimace en voyant comme ses écus roulent.

— Croyez-vous, mon cousin? murmura Daniel, qui, à cette évocation du mort, avait senti un frisson lui courir dans le dos et qui regardait dans les coins avec une certaine anxiété, se demandant ce que pourrait bien être, le cas échéant, l'explosion de la colère paternelle.

— Dame! reprit le paysan, en riant à petit bruit, mon cousin Vauthret, que Dieu ait son âme! n'était pas toujours commode. C'était un bien brave homme, un peu dur au pauvre monde, c'est vrai, mais ça, c'est son affaire. Il règle ses comptes là-haut, et s'il ne dupe pas le bon Dieu, c'est qu'il aura rudement changé. Mais toi, mon gars, c'est différent. Le pauvre cher homme n'a pas tué son corps et damné son âme à seule fin de te voir voler ton bien. Tes métayers se rient de toi, tes domestiques te pillent, nom de nom! Mon garçon, il faut que tout ça change!

— Mais, mon cousin, se récria Daniel, les pauvres diables n'ont pas le sou. C'est à peine s'ils peuvent vivre, et j'irais encore leur disputer le peu qu'ils gagnent!

— Ta ta ta, interrompit le paysan, qui se montait de plus en plus et ne s'interrompait que pour humecter son gosier à grand renfort de vin blanc, va-t'en voir si ton père se serait payé de cette monnaie-là! Ils savent que tu n'es qu'un nigaud, mon fils, et ils te régalent de leurs jérémiades en guise de redevance, tout en se gaussant de toi à l'occasion.

— Vous avez peut-être raison, mon cousin, approuva le jeune homme; je tâcherai de mettre ordre à ces affaires, quoique vraiment ce soit bien difficile.

— Toi, malheureux! exclama le bonhomme avec une explosion de gaîté telle qu'il se renversa dans son fauteuil pour rire plus à son aise, mais tu laisserais tomber d'une main ce que tu ramasserais de l'autre. C'est une femme qu'il te faut, te dis-je, une femme sage, ordonnée, ménagère, telle que le père Vauthret t'en aurait mis une entre les pattes s'il en avait eu le temps, le pauvre cher homme! en te priant de lui donner des petits-fils le plus tôt possible, car il rêvait de faire souche de bourgeoisie.

Daniel devint presque aussi rouge que sa cousine Anne, mais il n'eut pas comme elle la ressource de cacher sa confusion en s'échappant à l'étage supérieur.

— Me marier! murmura-t-il, y songez-vous?

— Ce n'est pas l'embarras, fit l'autre, tu ferais aussi bien d'y songer toi-même, mais si on attend que tu t'en avises!..

Et Finot haussa les épaules d'une manière significative.

— Me marier! répétait le pauvre garçon, et qui donc voudrait de moi?

— Bah! ce n'est pas les amoureuses qui manquent. Il en pleut autour des garçons presque autant que de prétendans autour d'une fille. Vas-tu pas me faire croire qu'un gaillard de six pieds comme toi est embarrassé devant les jeunesses? Moi qui te parle, je sais comment les choses se passent, je vois les frelons rôder autour de

la ruche, et il n'y a pas de jour que je ne sois obligé d'en flanquer à la porte un ou deux qui te valent bien...

— Et c'est le tort que vous avez, interrompit madame Finot en plantant son aiguille à tricoter au-dessus de son oreille droite. Notre fille est parfois songeuse, surtout depuis que vous avez rebuté ce pauvre Jacques.

— A d'autres ! vous voudriez faire épouser à votre fille tous les mendians du pays.

— Anne sera peut-être bien assez riche pour prendre l'homme qu'elle aime.

— Assez riche ! assez riche ! grommela le bonhomme ; qu'en savez-vous d'abord ? Est-ce qu'on est jamais assez riche !

Et le père Finot, excessivement contrarié de la sortie de sa femme, aurait probablement continué longtemps sur ce ton si Anne n'était rentrée en ce moment, ce qui le contraignit bien à regret de se taire.

Quant à Daniel, le pauvre enfant, qui, à cette douce, mais lointaine perspective de mariage, avait senti son cœur trembler, et mille rêves inavoués, mais charmans, voltiger dans son cerveau, il venait de voir si brutalement souffler sur son château de cartes qu'il n'osait même pas se baisser pour ramasser les ruines de l'édifice.

Il sortit rêveur, contraint, répondant à peine aux dernières exhortations de Finot, et baissant les yeux devant Anne, qui n'y comprenait mie.

— Une heureuse idée que vous avez eue de parler de Jacques devant Daniel ! dit le paysan, lorsqu'il se retrouva en tête-à-tête avec sa femme.

— Un bel amoureux transi que vous aviez trouvé là ! riposta la dame, qu'une attaque ne prenait jamais au dépourvu.

Pendant plusieurs jours, on attendit vainement Daniel. Il passait rapidement, et plus rapidement encore se perdait dans les grands bois qu'on aperçoit à l'horizon.

Certes Daniel profitait peu des sages conseils de son parent, car jamais encore il n'avait si peu surveillé ses hommes, et lui qui, à l'occasion, ne craignait pas de donner un sérieux coup d'épaule, à seule fin de ne point surmener son monde, il abandonnait son poste au moment où son absence était presque une désertion.

Du reste, c'était probablement une nouvelle lubie, et l'on en riait d'autant plus qu'on en profitait davantage.

Au contraire, Finot se multipliait. Aux prés comme aux cuisines, on apercevait partout sa face rougeaude et son gros ventre, que promenaient deux petites jambes infatigables. Gourmandant ses gens, irrité contre ses servantes, il avait perdu une partie de cette

belle humeur un peu joviale, qu'il dépensait volontiers en causeries intrépides.

Anne elle-même semblait avoir égaré sa gaîté et oublié ses allures de fauvette. Aussi, aux heures où naguère Daniel les visitait, la voyait-on tout au fond de l'enclos, se promenant à pas lents, entre les plates-bandes en friche, au centre desquelles se dresse çà et là un mélancolique tournesol.

Pourtant, comme elle était résolue par nature, elle se lassa vite du rôle passif dans lequel elle s'était renfermée. Un peu piquée tout d'abord de la froideur de Daniel, elle réfléchit et resta convaincue qu'il n'avait pu devenir ingrat. Elle le connaissait par cœur, ce garçon-là; elle l'avait vu si souvent pâlir sous son regard que la fine mouche savait à quoi s'en tenir.

Qu'il fût timide, ombrageux même, rien de mieux. Elle l'aimait ainsi. C'était son affaire, mais qu'il devînt indifférent ou volage, c'est ce qu'il fallait voir.

En tout cas, Anne se promit d'en avoir le cœur net. Elle savait que ce grand rêveur aimait à promener par les bois ses longues songeries, qu'il s'égarait volontiers dans les profondeurs sauvages de la forêt. Elle l'avait rencontré souvent le regard perdu dans l'espace, distrait ou comme absorbé dans quelque contemplation intérieure.

— Songes creux! disait le père Finot en haussant les épaules.

Elle ne s'expliquait pas là-dessus, mais elle connaissait ses habitudes, ses promenades favorites. Décidément, elle savait tout, cette petite Anne.

Elle partit donc un jour leste, brave, rose comme les églantines de mai qui étoilaient les ronces des talus. Un ciel de printemps, un beau ciel pâle, d'un bleu teinté d'opale, laissait filtrer une lumière douce. Aux deux côtés du chemin couraient les haies toutes blanches de fleurs, toutes remplies de bourdonnemens d'insectes.

Elle descendit d'un trait le sentier en pente, semé de gros cailloux. Le vallon qui s'ouvrait devant elle, abrité du vent, et par conséquent plus hâtif, était tout plein de verdure fraîche et d'herbe fine.

Au fond la vallée de la Seine s'élargit, s'arrondit et semble appuyer à la montagne ses pentes sombres et boisées. C'est là que coule, avec un doux bruissement, sur son lit de sable semé de graviers, cette source qui doit devenir un fleuve.

Anne, instinctivement émue par la majesté sauvage du paysage, pénétrée de ces moites et tièdes effluves que distillent les brises du printemps, s'était assise songeuse sur une pierre moussue quand tout à coup un jeune chien de chasse, bondissant sur ses grosses

pattes, avec des cris de joie et des frétillemens de queue, sauta jusqu'à elle et vint flairer ses mains du bout de son museau humide et rose.

Un grand garçon solidement bâti, brun de peau, les yeux hardis, une baguette à la main, suivait le chien d'une allure nonchalante ou lassée.

Il s'assit sans façon à côté de la jeune fille, et son sourire aux dents aiguës souligna l'ironie de sa question.

— Ce n'est pas moi, ma mie, que vous attendiez à cette heure?

Anne, rouge de confusion, leva sur lui ses yeux bleus, et fit un gros mensonge d'une voix mal assurée.

— Ni vous ni personne; je me soucie des autres juste comme ils se soucient de moi.

— Et bien vous faites, ma chère, remarqua Févret toujours railleur, car vous perdriez votre temps et vos peines.

Elle se tut, n'osant l'interroger, avec le doute cruel qui lui mordait le cœur. Il avait l'air si sûr de lui qu'elle eut peur tout à coup d'apprendre ce qu'elle avait tant désiré savoir.

Lui, silencieux, battait du bout de sa baguette de coudre les asphodèles aux feuilles humides qui foisonnaient à leurs côtés. Son sourire avait disparu, un pli se creusait à son front comme s'il eût profondément réfléchi.

— Anne, reprit-il brusquement en lui saisissant le bout des doigts, je suis bien aise de vous rencontrer seule, car j'ai besoin de vous parler. Pourquoi donc ne voulez-vous pas m'aimer?

Est-ce qu'elle savait?

Elle essaya de sourire. Certes elle l'aimait comme un camarade, comme un vieil ami qu'on a toujours connu. Est-ce qu'il lui fallait autre chose?

— Certes oui, fit-il, avec un éclair dans ses yeux sombres, car moi ce n'est pas comme cela que je vous aime!

Derrière eux, la forêt profonde semblait assoupie dans l'air tiède. Les jeunes pousses couvertes de verdure tendre s'épanouissaient dans la poussière d'or du soleil.

Il tenait toujours la petite main d'Anne, qu'il serrait un peu de ses doigts irrités et nerveux.

— A quoi bon reparler de cela? dit-elle, ne vous ai-je pas dit déjà que c'était impossible? Pourquoi revenir là-dessus?

— Ne le répétez pas, interrompit-il, car je ne veux pas vous croire.

Il s'était rapproché d'elle, si près qu'il frôlait sa robe, et comme elle essayait de se dégager, il effleura de ses lèvres les petits doigts qu'il retenait prisonniers.

— Jacques, finissez, dit-elle avec impatience; c'est très mal ce que vous faites là.

— C'est votre faute, ma mie; pourquoi donc êtes-vous venue jusqu'ici me tenter? Je ne pensais guère à vous tout à l'heure, tandis que maintenant...

— Eh bien! maintenant?

— Maintenant, je songe que, si je vous laisse aller, vous êtes peut-être perdue pour moi, et que, quoi qu'il arrive, je ne vous veux point à d'autres.

Il la retenait toujours, et comme il l'attirait peu à peu, elle fit un brusque mouvement pour se dégager. Dans l'effort qu'elle tenta, le peigne, dont les dents mordaient ses cheveux, se détacha; de longues mèches d'or bruni ruisselèrent sur ses épaules avec des ondoiemens et des reflets de gerbe mûre caressée par le vent.

Pourtant, comme elle n'arrivait pas à se faire libre, elle se débattait avec une colère d'enfant, des trépignemens, des secousses de révolte.

Lui semblait à peine s'en apercevoir, il la maintenait d'une étreinte énergique, la ramenant plus près de lui à mesure qu'elle résistait davantage.

— Voyez, ma mie, si je voulais pourtant!

Le pli de son front se creusait plus profond. Il y avait dans ses yeux noirs, dans le frémissement de ses lèvres, comme une menace et comme une souffrance.

— Jacques, murmurait-elle, Jacques! pour l'amour de Dieu, laissez-moi m'en retourner. Qu'est-ce que ça peut vous faire de me tourmenter ainsi?

— Vous me croyez donc bien sot, ma chère? je vous tiens, je vous garde.

A ce moment, le chien, qui s'était endormi le museau dans ses pattes, se redressa avec des jappemens furieux.

Un craquement d'arbustes leur fit tourner la tête. Daniel, le fusil en bandoulière, se dressa entre eux de toute la hauteur de sa grande taille. Il s'avança droit sur Févret.

— Lâche-la, dit-il, d'un ton bref encore tout essoufflé, car il venait de descendre la montagne à grandes enjambées, broyant sur son passage les obstacles qui menaçaient de l'arrêter.

Le gars ne se le fit pas répéter, il ramassa sa baguette, siffla son chien et s'éloigna de sa même allure lâchée et traînante, non sans avoir attaché sur eux un regard noir de haine.

D'un mouvement brusque, instinctif, Anne se réfugia aux bras du jeune homme.

— Ah! Daniel! répétait-elle sans rien trouver d'autre à lui dire.

Lui, tout ému, n'osait bouger de peur de la déranger. Des sensations ignorées s'éveillaient en lui. Avec ce vent de mai qui lui caressait les tempes et cette poitrine de femme qui palpitait contre lui, il se sentait tout autre. Il contemplait ravi et navré tout à la fois cette petite tête échevelée, de temps en temps secouée par des spasmes, et les larmes qui trempaient encore le bord de ses cils blonds.

— Si vous saviez! si vous pouviez savoir!.. murmurait-elle d'une voix entrecoupée.

Non, il ne savait rien. Qu'avait-il besoin de savoir? N'était-il pas heureux comme cela? Il la tenait là près de lui, il ne demandait rien de plus. D'ailleurs vaguement il entrevoyait la vérité, il devinait presque la scène dont il n'avait fait que brusquer le dénoûment.

Comme tout cela lui faisait du bien! Lui qui avait cru!.. Ah! bien oui, elle ne s'en souciait guère de maître Jacques! Avez-vous vu comme elle se démenait pour lui faire lâcher prise?

Il n'y tint plus, son cœur débordait, il se pencha sur elle :

— Ainsi, chère mignonne, vous ne l'aimiez pas?

— Lui?

Ah! le beau regard qu'ils échangèrent. Daniel lui-même ne put s'y tromper.

Oui, c'était bien lui qu'elle aimait, c'était lui qu'elle était venue chercher. Était-il assez bête de n'avoir pas compris cela tout de suite? Heureusement qu'elle avait de l'esprit pour deux, la chère petite.

Tout cela et bien d'autres choses encore lui trottaient dans la tête. Il avait la cervelle pleine d'idées, mais il ne trouvait rien à dire.

Seulement par deux fois avec un grand soupir :

— Je suis heureux! murmura-t-il, je suis heureux!

Et elle? Elle rayonnait, la chère mignonne. Elle avait retrouvé son Daniel de la tête aux pieds. Elle tremblait un peu cependant, encore émue de la scène de tout à l'heure. Puis elle se sentait embarrassée par cette tendresse contenue, au fond de laquelle elle sentait une grande passion.

Pourtant, sa nature d'enfant rieuse reprenant le dessus, elle s'était remise à causer de bonne humeur, puis elle avait rajusté et tordu ses grands cheveux emmêlés dans la lutte.

— Comme me voilà coiffée! disait-elle en se regardant dans le ruisseau.

Lui la trouvait très bien, il n'y paraissait plus du tout, et l'on

reprit de plus belle une causerie pleine de confidences. On avait perdu tant de temps! on avait tant de choses à se raconter!

— Vous rappelez-vous?..

— Est-ce que vous aviez remarqué?..

Ils n'en finissaient pas; si bien que le soleil touchait à la cime des arbres avant qu'ils eussent songé à rentrer chez eux.

La route fut charmante. Anne était vive et gaie comme les rouges-gorges qu'elle faisait envoler. Daniel, plus timide ou plus ému, savourait son bonheur en silence.

Ils se séparèrent à l'entrée du village.

Anne, qui rentrait chez elle avec l'aplomb d'une enfant gâtée, fut toute déconcertée de trouver sur la porte le père Finot, qui l'attendait, raide et gourmé, avec sa grosse face luisante et rougeaude.

Comme elle s'arrêtait, étonnée de cette attitude hostile, il lâcha la bordée et l'arrangea de belle sorte.

Il n'aimait pas les coureuses, lui, ah! mais non. Ce n'était pas la fille à Finot qui irait chercher des aventures avec des garnemens sans aveu, des propres à rien qui ne savaient pas compter jusqu'à dix et qui ne s'entendaient qu'à perdre les jeunesses. Ce n'est pas à lui qu'il fallait en faire accroire. Il en savait plus long qu'on ne pensait. L'eau qui dort, c'est encore la pire.

— Et quand ce mâtin-là viendra traîner ses guêtres dans la maison de votre père, je sais bien qui se chargera de le flanquer à la porte!

Anne, qui comprit qu'elle n'aurait pas le dernier mot, courut à sa mère.

Là, ce fut bien autre chose : les jeunesses d'aujourd'hui n'avaient guère de conduite :

— De mon temps, les filles n'allaient pas se jeter à la tête des gens qui ne les voulaient pas. Tout allait de travers maintenant: cela finirait mal!

La jeune fille, ne pouvant placer un mot, s'enfuit chez elle en tapant la porte d'un geste de colère.

A qui en avaient-ils donc? Est-ce qu'elle avait fait quelque chose de mal?

Elle resta dans sa chambre, boudeuse, irritée, ne comprenant rien à toute cette sotte histoire.

Quand Daniel, tout glorieux, s'en vint presque bravement chez sa petite Anne, il fut tout déconfit de voir son compère Finot tourner les talons et la porte de la salle basse se fermer brusquement avec un bruit hostile de verrous et de gonds rouillés.

Il n'en fallait pas tant pour le démonter. Il s'en alla l'oreille basse, avec un tel chaos d'idées dans sa pauvre tête que pas une explication rationnelle ou logique n'en put surgir.

Que s'était-il passé? Pourquoi la jeune fille ne l'avait-elle pas prévenu? Autant de points d'exclamation qui restaient sans réponse.

Anne, de son côté, très surveillée par ses parens, n'avait pu joindre son amoureux.

Elle restait boudeuse, concentrée, avec des mines sournoises d'enfant gâtée mise en pénitence, tandis que son père, toujours rogue, d'une indignation si persistante qu'il devait la tenir d'un autre, la regardait à la dérobée, moitié attendri, moitié furieux.

Pourtant la jeune fille avait réfléchi, et peu à peu la lumière s'était faite. A quelques allusions de sa mère, moins discrète ou plus loquace, elle avait compris que maître Févret devait être pour quelque chose dans l'affaire.

Qu'avait-il pu dire? Dans sa pureté, elle le soupçonnait à peine, mais l'innocence des femmes tient toujours en réserve assez de finesse pour se passer d'expérience.

— Que Daniel se déclare, et nous verrons bien, pensa-t-elle.

Elle le guetta donc, ce qui n'était pas chose facile, car il évitait maintenant de rôder aux alentours.

Pourtant, un jour de lessive, tandis que la ménagère, manches et jupes troussées, se démenait dans la buanderie, elle l'aperçut et l'appela d'un geste rapide.

Le bruit des battoirs, le nuage blanc et savonneux qui s'envolait des baquets remplis d'eau bouillante, laissèrent Daniel libre de traverser la cour sans être remarqué, de pousser la petite barrière faite de lattes et de rejoindre au fond du jardin sa cousine, qui l'attendait de pied ferme.

L'herbe rongeait les allées; quelques roses s'épanouissaient languissantes et dépaysées au coin des carrés de légumes.

— Anne, ma mignonne, qu'y a-t-il donc? interrogea Daniel avec un grand soupir.

— Je n'en sais rien, répondit-elle, battant le sol de ses pieds impatiens, mais bien sûr il faut que cela finisse. Venez, Daniel, me demander à mon père.

Le pauvre garçon eut un sursaut d'épouvante. Il se rappelait sa dernière rencontre avec Finot, et le grincement qu'avait fait en se fermant cette bienheureuse porte.

— Y pensez-vous? murmura-t-il aux abois; s'il allait me mettre dehors?

— Je voudrais bien voir ça! fit la jeune fille, qui rentrait en possession de son vrai caractère.

Et résolue, le teint animé, elle entraîna son amoureux, qui machinalement se laissa faire.

IV.

Qui fut bien surpris? Ce fut le couple Finot lorsque nos deux étourneaux firent au logis cette rentrée triomphale, Anne suspendue au bras de Daniel, elle toute rose, toute joyeuse, toute remuante; lui un peu pâle, avec ses grands cheveux plats, qu'une sueur d'angoisse collait aux tempes.

Ah! çà, qu'est-ce qu'il avait donc voulu, cette canaille de Févret avec ses histoires de l'autre monde? Avec cela que Daniel avait la tête de quelqu'un qui pense à mal!

L'étonnement fut tel que le bonhomme, en train de passer sa veste, resta momentanément les bras en l'air, et que la ménagère en oublia de rabaisser ses manches. Ce fut dans cette tenue absolument dépourvue de dignité qu'ils reçurent la demande en mariage.

— Mon père, dit Anne, entrant du premier coup dans le vif de la question, voici Daniel qui me veut pour femme et qui vient vous demander votre consentement.

Comme cela! tout de suite! Est-ce que jamais Finot avait traité une affaire de cette façon-là?

Entre paysans on se tâte, on se regarde venir. Au moment de faire un pas en avant, on se donne l'air de reculer. Et l'on s'arrête pour voir si l'autre vous regarde. Et puis la dot : encore une question diablement grave, celle-là! Et Finot se grattait l'oreille, pendant que ces pensées et bien d'autres encore lui trottaient par la cervelle.

— Voyons, fit-il pour gagner du temps, c'est encore cette petite évaporée qui a fait des siennes. Est-ce que vous vous croyez bons à marier par hasard? Un beau ménage que vous feriez là, ma parole! toi, une étourdie qui ne sait ce qu'elle veut; lui un grand nigaud qui passe sa vie à bayer aux corneilles.

Et, par un haussement d'épaules qui trahissait la plus verte indignation, Finot acheva d'enfiler sa veste.

Anne et Daniel s'entre-regardèrent, légèrement décontenancés.

— Est-ce que vous savez seulement ce que c'est qu'un ménage? conclut le paysan.

— Nous savons seulement que nous nous aimons, objecta timidement Daniel.

— Tout le monde sait ça, mes enfans, et sans avoir besoin de l'apprendre encore, mais c'est bien la moindre des choses.

A ce moment, la réserve, représentée par la maman Finot, jugea à propos d'arriver au secours de l'avant-garde.

— Voyons, Finot, objecta-t-elle en s'essuyant les yeux du coin de son tablier, qu'est-ce que tu racontes? puisque ces enfans s'aiment!

Le bonhomme trouva bien encore quelques objections, histoire de ne pas faiblir trop vite, mais Daniel lui-même ne s'y trompa guère, et, à dater de ce jour, Anne, au su et vu de tout le monde, devint sa promise.

Dès lors commença pour la ménagère une vie d'agitation et d'émoi. Que de conciliabules avec les voisines, que de conférences avec Madeleine, que de rouets on entendit ronfler à petit bruit dans les chaumières, et comme les quenouilles blondes de chanvre se démenèrent dans la main des fileuses!

C'est qu'il s'agissait du trousseau de l'épousée, et que, lorsque les deux plus gros fermiers du pays unissent leur fortune, il faut bien faire un peu de bruit pour que les autres s'en doutent.

Chacun en était là de ses projets et de ses espérances, et nul ne se doutait certes dans ce petit pays du gros drame qui se jouait sur la frontière, et dont le dénoûment devait se faire à grand renfort de canon.

Un jour, un beau jour de printemps, alors que la Sainte-Lucie fleurissait dans les haies verdoyantes, et que les oiseaux chantaient à plein gosier le retour du soleil, un homme à cheval s'en vint remettre au maire une lettre scellée d'un large cachet. Une heure après, il y avait grande rumeur dans le village, on collait des affiches sur les murs, et sur la porte de la maison commune on pouvait lire en gros caractères :

CITOYENS, LA PATRIE EST EN DANGER.

Tous ne comprirent pas d'abord. Qu'était-ce que ce danger qu'on affichait en grosses lettres?

L'invasion? hélas! on ne la connaissait pas alors. Le peuple avait ses plaies et ses misères, plaies saignantes, misères sans trêve, mais il ignorait encore ce fléau plus impitoyable que les autres qui s'abat sur les nations pour les étreindre et les anéantir.

Ils comprirent enfin. Ils comprirent qu'on leur demandait leurs fils, leurs frères, leurs fiancés pour aller là-bas, bien loin; dans des pays que nul ne connaissait, hélas! venger les fils que d'autres avaient perdus, les fiancés que d'autres pleuraient encore. Ils comprirent qu'on leur arrachait la partie la plus jeune, la plus vivante, la plus pure de leur sang, et qu'on la leur enlevait sans même parler de retour. Il y eut alors bien des larmes, et les vieilles mères, que les jeunes hommes gourmandaient de leur faiblesse, se cachaient tremblantes pour pleurer leurs fils.

Daniel alla chez sa cousine Anne, qui déjà savait tout.

Le paysan et sa femme étaient là, assis tous deux, mornes et pensifs devant les larmes de l'enfant.

— Quelle douleur! dit Anne en sanglotant, quand Daniel vint lui prendre la main.

Lui, qui se sentait devenir un homme, la rassurait et essayait de lui sourire.

— Je reviendrai, répondait-il, je reviendrai vous rappeler que vous m'avez promis d'être mienne.

— Ah! Daniel, murmurait-elle d'une voix entrecoupée, je vous attendrai, je vous attendrai, toujours, même si vous ne revenez pas.

Le père Finot n'en prenait pas non plus trop facilement son parti.

— Quand je pense, faisait-il en donnant un grand coup de poing sur la table, qu'il va s'aller faire tuer là-bas! Comme si sa peau ne valait pas mieux que celle de tous ces meurt-de-faim!

Il partit pourtant. Il partit le cœur bien gros, non de crainte, Daniel ne la connaissait pas, mais du regret de tout ce qu'il fallait quitter. Il partit, le havre-sac au dos, son bâton ferré à la main, marchant dans ses souliers à gros clous, comme ses camarades, qui tous pourtant n'avaient pas de souliers.

Cependant, quand il eut perdu de vue ses montagnes, quand il ne respira plus les senteurs de ses fraîches vallées, bien que le souvenir d'Anne vînt encore de loin en loin l'attendrir, il se sentit si plein de résolution et de courage que c'est à peine s'il se reconnut lui-même.

C'est qu'on retrouve encore dans cette vigoureuse race bourguignonne quelques-uns des traits caractéristiques des compagnons du Téméraire. Laboureurs aujourd'hui, il faudrait peu de chose pour leur rappeler qu'ils ont été condottieri. Et si d'aventure les fils sont soldats, l'orgueil des pères, mieux encore que la vaillance des enfans, trahira le sang de ces francs batailleurs, de ces rudes compères, dont on se rappelle encore la mauvaise tête et les grands coups d'estoc.

Pourtant Févret, que la levée en masse emportait du même coup, s'en allait gouailleur, portant le bissac d'un air crâne, ses souliers troués et avachis alourdissant encore sa marche traînante.

Très fanfaron celui-là, il regardait d'un œil narquois tous ces fils de paysans riches, devenus tout à coup de la chair à canon.

— Allez-y donc, vous autres! murmurait-il dans un sourire cruel.

Pour lui, il s'en moquait pas mal. Sa peau ne valait pas cher. Si quelque obus l'emportait à califourchon pour le grand voyage,

ce n'est pas les jolies filles qui se rougiraient les yeux à le pleurer. Et il regardait à la dérobée ce grand Daniel, qui se détournait honteux pour cacher une larme.

Pourtant, à quelques mois de là, le bruit se répandit qu'on l'avait aperçu du côté de Blaisy.

Il revenait plus déguenillé qu'au départ, les joues creuses, le regard sombre, ses grands cheveux mal peignés lui tombant sur les yeux.

Ceux qui l'avaient rencontré hésitaient à le reconnaître. Que s'était-il passé ? Pourquoi se cachait-il plutôt que de venir recevoir l'accolade et casser une croûte avec les vieux amis ?

Bientôt on sut à quoi s'en tenir. La maréchaussée battit le pays à plusieurs reprises pour le repincer, lui et quelques gredins de son espèce, graine de traîtres, qui désertaient devant l'ennemi.

On s'indigna d'abord, puis on les excusa. On finit même par les plaindre.

C'était bien dur aussi, cette vie-là. Est-ce qu'on allait leur prendre leurs enfans jusqu'au dernier ?

Peu à peu, avec le temps, on accueillit ces misérables. On leur fit l'aumône d'un repas, on glissa dans leur havre-sac un pain bis; on vida dans leur gourde le reste de quelque flacon de vieille eau-de-vie. On les laissa dormir dans le coin de quelque hangar, criant : Sauve qui peut ! quand les gendarmes apparaissaient à l'horizon.

C'est ainsi que Févret revint errer aux alentours de Saint-Germain-la-Feuille.

Anne l'aperçut un jour et devint toute pâle, car elle ne l'avait pas revu depuis le départ de Daniel.

Lui, ne dit rien, et disparut à l'angle d'un mur.

Pourtant, il revint souvent rôder autour de la maison, les flancs maigres, l'œil avide, avec des allures de loup affamé.

Un jour que la jeune fille travaillait silencieuse devant une fenêtre ouverte, les pieds appuyés aux barreaux d'une chaise de paille, il apparut tout à coup devant elle.

Elle était si triste maintenant que rien ne l'effrayait même plus, absorbée qu'elle était dans une seule et même pensée, et comme détachée en quelque sorte de tout ce qui n'était pas l'absent.

— Eh bien ! ma mie, murmura Févret en se penchant vers elle, un beau sort que vous a fait là l'ami Daniel !

— Daniel est à son devoir, fit-elle sans lever les yeux.

— Un joli devoir, continua-t-il, que de laisser ceux qui vous aiment se consumer dans la peine. Est-ce qu'une belle fille comme vous est faite pour se ronger l'âme et perdre sa jeunesse dans les

tourmens? Il y en a diablement, ma chère, qui ne demanderaient qu'à vous consoler.

— Taisez-vous, répliqua-t-elle, tandis que le cercle bistré qui meurtrissait ses yeux semblait s'accuser plus profond et plus sombre.

Et comme il continuait de la tancer, lui demandant « si c'était toujours sérieux, cet amour-là? »

— Tenez, Jacques, dit-elle, brisons là, j'aime mieux ça. Vous me feriez venir de mauvaises pensées. Rappelez-vous que Daniel serait ici pour me défendre, s'il avait fait comme bien d'autres qui ne craignent pas d'être méprisés.

— Pas assez malin pour ça! répliqua Févret, avec son ricanement aux dents aiguës.

Elle devint blanche comme le linge auquel elle travaillait, et se levant toute droite :

— Ne l'insultez pas devant moi, dit-elle. Je ne voudrais avoir sur la conscience le malheur de personne, mais ne me tentez pas, car je ne réponds plus de moi-même. Tenez, allez-vous-en, car si à cette heure on était pour vous prendre, vous venez de me faire tant de mal que j'aurais peut-être la faiblesse de vous dénoncer.

Il partit en effet et se le tint pour dit sans doute, car il ne reparut plus. Seulement on entendit de loin en loin parler de ses méfaits, qu'on racontait presque comme des exploits.

On le signala bientôt comme le plus intrépide des braconniers: la légende s'en mêlant, on lui attribua plus d'un hardi coup de main dont il ne se doutait même pas.

D'ailleurs le petit nombre seul s'intéressait à ces choses.

A ce moment-là, à Saint-Germain-la-Feuille comme dans tous les hameaux de la France, on oubliait les intérêts de la veille, les espérances du lendemain, et l'on tendait l'oreille pour saisir au passage le bruit des grands événemens qui sans doute se passaient au loin.

De temps en temps une lettre arrivait au village. Ceux qui l'avaient reçue pleuraient en la décachetant.

Puis on allait lire à tous ces lignes naïves, qui apportaient dans les plus paisibles chaumières comme un écho des roulemens du tambour, du clairon qui sonne la diane au milieu du brouillard matinal, des hourrahs qui ébranlent les champs de bataille.

Plus nombreux, hélas! étaient ceux qui en attendaient et qui n'en recevaient pas.

C'est ainsi qu'Anne suivit de loin la sombre épopée de l'armée de Sambre-et-Meuse.

C'était là qu'était Daniel. C'est de là qu'à de rares intervalles on

recevait de petits billets d'une écriture un peu informe, tracés par une main malhabile. Comme rien qu'à voir ces caractères la pauvre Anne se prenait à trembler! Et que de larmes en lisant ces lignes où Daniel racontait ses misères en termes si insoucians et si naïfs!

Que de journées sans vivres, que d'étapes sans souliers, que de nuits dormies à la belle étoile entre les remblais d'un fossé! Et de tout cela, Daniel plaisantait, le pauvre garçon! Comment vouliez-vous qu'Anne fît pour ne pas sangloter?

Aussi comme elle la savait par cœur, cette vaillante armée! Elle avait pleuré à ses souffrances, tressailli à ses victoires. Elle en connaissait le chef, Jourdan, un brave, celui-là, disait Daniel, quoique tout jeune comme ceux de ce temps-là où l'on ne savait plus vieillir. Quand elle en parlait, et elle en parlait souvent, elle disait : « Notre général. » Et de tout cela, elle causait sans cesse avec chacun, même un peu dans ses prières à la bonne sainte Vierge, devant la petite statue de plâtre qu'elle cachait dans sa chambre, et qui le long de l'été ne chômait jamais de bouquets blancs.

Une longue année s'écoula de la sorte, année sombre toute remplie d'angoisses, avec de rares éclairs de joie, année pendant laquelle la rieuse petite Anne crut avoir désappris la gaîté.

Puis tout à coup se répandit le bruit d'une grande bataille livrée, une victoire, disait-on. Beaucoup se réjouirent, et Anne se demandait si une victoire lui rendrait Daniel.

Mais les jours, puis les semaines, puis les mois s'écoulèrent, et l'on n'entendit plus parler du jeune Vauthret.

Quelques-uns avaient reçu des nouvelles de leurs gars. D'autres avaient appris par des camarades que leurs fils dormaient là-bas. De Daniel on ne savait rien. Qu'était-il devenu, le pauvre garçon? Reposait-il inconnu avec tant d'autres sous quelque tertre dans un coin des champs de Fleurus, ou l'avait-on enfoui au fond de quelque forteresse tout grelottant de froid et de misère?

Ah! la prison allemande, les camps sans abri où l'on grouille dans la boue, la soupe à l'eau qu'on distribue une fois par jour quand on ne l'oublie pas, la maladie, le dénûment, la faim et l'outrage, peut-être vaut-il mieux encore une toute petite pierre, sous laquelle on dort paisible, doucement bercé par la prière de ceux qui vous ont aimé!

Il y avait longtemps qu'on n'entendait plus parler de Daniel, et devant Anne on évitait de prononcer son nom, quand le piéton remit aux mains mêmes de la jeune fille une lettre jaunie dont les caractères lui étaient bien connus.

Un billet joint à cette lettre expliquait de quelle façon on la lui avait fait parvenir.

Daniel avait été fait prisonnier à Fleurus, puis interné à Prague,

où il avait retrouvé quelques Français comme compagnons de captivité. Après plusieurs années d'oubli, un d'entre eux, un officier, avait obtenu, grâce à un échange, de rompre son exil.

Daniel humblement, avec le respect qu'on doit aux supérieurs, lui avait présenté au moment du départ son petit chiffon de papier. L'autre l'avait pris sans rien dire et s'était mis en route en grande hâte, car l'avancement marchait toujours là-bas, pendant qu'il moisissait au fond de la Bohême.

Pourtant, si pressé qu'il fût de rejoindre son régiment, il n'avait pas oublié la lettre du soldat, et la preuve, c'est qu'Anne pleurait à chaudes larmes en dévorant les lignes de l'exilé.

« Vous voyez, mes amis, disait-il, que je ne suis pas tout à fait mort, bien que je n'en vaille guère mieux et que, si cela dure, je je ne perde à tout jamais la chance de vous rapporter ma grande carcasse.

« Nous étions une douzaine quand on nous a pris, tous solides, taillés à grands coups de hache, de rudes gaillards à rencontrer le sabre au poing.

« Maintenant, nous ne sommes plus que deux, et encore?..

« C'est égal, le jour où ils nous ont pincés, les bandits! il paraît qu'on les a fièrement brossés et qu'on les frotte encore de temps en temps quand l'occasion s'en trouve. Tout au moins, c'est ce qui s'appelle une consolation.

« Est-ce que vous tous là-bas, tant que vous êtes, vous vous rappelez encore ce pauvre diable de Daniel, un grand simple, dont les filles se riaient entre elles et que pourtant ma petite Anne a bien pleuré!

« Chère petite Anne, quand je pense qu'ils te l'ont mis en cage ton pauvre oiseau et qu'ils continuent chaque jour à lui rogner les ailes! Ah! nos montagnes! les champs de mon père, et la Seine qui chante si doucement au fond de notre belle vallée!

« Heureusement que la nuit on dort; alors à travers les barreaux, il me semble que j'aperçois ta chère petite tête rose. Nous causons. Dieu sait comme tu me grondes pour m'encourager! Et c'est pour cela, sans doute, qu'on ne m'a pas encore cousu dans une toile d'emballage et couché auprès des camarades.

« Que c'est dur le réveil! Il faut te quitter, douce amie, et retrouver le froid et la faim qu'on avait oubliés la veille.

« Dire pourtant qu'il faut manger tous les jours! Est-ce que ça a du bon sens une chose pareille?

« Et si ce n'était encore que la misère! Nous n'étions pas toujours en fête à l'armée là-bas, mais nous avions au moins le ciel sur notre tête, et puis nous n'entendions pas baragouiner autour de nous ce maudit jargon.

« C'est égal, il y a des jours où, si l'on n'était pas un homme.., et même tout en étant un homme, j'aurais pleuré bien des fois, si ce n'était le camarade.

« Un bien drôle d'être que ce gamin-là, tout maigre, tout grêle et qui rit toujours! Un Parisien, à ce qu'il paraît, qui tout petit a couru les émeutes, et qui un beau jour s'est engagé, histoire de se battre pour tout de bon.

« Eh bien! vous me croirez si vous voulez, de nous deux c'est encore cet animal-là qui est le plus robuste. Il résiste à tout, il se moque de tout, même de moi, à qui il raconte des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête. Il est adroit comme un singe, il travaille comme un nègre et fabrique des tas de petites choses que les gens du pays nous achètent.

« Moi qui ne sais rien faire que de t'aimer, ma pauvre Anne, je grimpe à notre fenêtre grillée, et à travers les barreaux, je vends notre marchandise aux passans.

« C'est toujours une piécette d'attrapée par-ci par-là.

« L'autre jour, un grand escogriffe s'arrête pour entrer en affaire. Puis crac! avant que j'aie eu le temps de me reconnaître, il détale, emportant le bibelot sans payer.

« Ah! je lui en ai dit par exemple. Il ne m'a pas compris, c'est possible, mais ça m'est égal!

« Ça ne fait rien, si jamais je repince ce gredin-là!..

« Adieu, chère petite Anne, et vous tous mes amis de là-bas. Pensez un peu à moi du fond de notre chère Bourgogne, et priez quelquefois pour qu'on rouvre la trappe, car il y a vraiment trop longtemps qu'on nous a pris au trébuchet. »

V.

La trappe se rouvrit enfin, mais il n'était que temps. Lorsque, après le traité de Campo-Formio, les prisonniers furent rendus et dirigés sur la frontière, Daniel, qui avait dû rejoindre son régiment, n'y fit qu'une apparition. Décidément l'Allemagne nous rendait nos hommes dans un piteux état.

Le major fit la grimace, on griffonna quelques feuilles de papier, et Daniel se retrouva sac au dos sur le chemin de ses montagnes, réformé et rayé des cadres. Singulière chose que la patrie! comme les poumons se dilatent, rien qu'à respirer l'air vivifiant du pays natal! Qui pourra dire pourquoi Daniel, sorti mourant des forteresses de la Bohême, gravissait d'un pas si ferme les coteaux de la Bourgogne, et cela en dépit de ses souliers troués et des meurtrissures que laissaient à ses pieds les cailloux de la route!

C'est que, dans chaque sentier, dans chaque buisson, il retrouvait

quelque chose de sa vie passée, depuis la Suzon qui coule à petit bruit dans son lit bordé de saules jusqu'à l'étang de Grillande endormi au milieu de ses grands peupliers.

Seulement les arbres avaient grandi, et les hommes s'étaient courbés!

Quatre années, pensez donc! Cela pourtant eût passé si vite dans leur maison à Saint-Germain! Il aurait déjà des fils haut comme ça, tandis que maintenant...

Pauvre Daniel, quelle angoisse étrange lui serrait le cœur en apercevant de loin, là-bas sur la côte les maisons groupées les unes contre les autres!

C'était par un jour d'automne rempli de brume. Les haies dépouillées, toutes ruisselantes, frémissaient sur son passage, les dernières feuilles se détachaient des arbres et s'envolaient en frissonnant. Ce triste village enveloppé de bruine, était-ce bien celui-là même qu'il avait laissé par un jour d'avril, tout baigné d'un soleil de printemps?

Hélas! qui sait si l'espérance qu'alors il emportait au cœur n'avait pas eu le sort des aubépines en fleur, flétries par les premières bises!

Tout en rêvant de la sorte, il était arrivé devant la maison Finot. Nul ne pourrait dire qui ouvrit la porte et comment il se trouva tout à coup entre le bonhomme et sa femme, chacune de ses mains dans leurs mains, tandis qu'au fond de la chambre Anne toute pâle se soutenait à la huche pour ne pas tomber.

C'était lui, c'était bien lui. On l'avait reconnu malgré ses grosses moustaches, son teint basané, ses joues creuses, quelques rides prématurées qui plissaient son front, et aussi les rares fils argentés qui apparaissaient le long des tempes.

Les cœurs étaient si pleins qu'on ne trouvait rien à se dire; on se regardait et voilà tout.

Les Finot, eux aussi, s'étaient voûtés, il n'y avait que la petite Anne qui était restée la même et qui, de pâle qu'elle était tout à l'heure, était devenue rougissante comme un bouton d'églantier.

C'est qu'aussi il y avait bien de quoi rougir devant le fiancé qui lui revenait de si loin. C'était maintenant tout à fait un homme, un homme résolu, énergique, à peine dompté par la misère, nullement abattu par ses souffrances, et tout prêt à reverdir comme ces grands chênes que l'hiver a dépouillés.

N'étaient son beau sourire et son regard attendri, jamais Anne n'eût retrouvé son Daniel.

Comme de juste, ce fut le paysan qui le premier retrouva la parole.

— Vois-tu, dit-il, cela fait tout de même du bien de se revoir.

Ce n'est pas qu'on n'ait pensé à toi, quand tu étais là-bas dans leurs maudites casemates, mais enfin ce n'était pas la même chose.

Et après une pause, revenant à son sujet favori :

— Tu retrouveras tout en ordre, ta ferme en bon état, tes greniers bien garnis, sans compter qu'avec les écus des fermages on t'a encore arrondi ton lopin.

— Ah! papa Finot, interrompit Daniel, vous serez donc toujours le même! Je suis sûr que, pour m'enrichir, tandis que je crevais de faim chez ces damnés kaiserlichs, vous avez pressé si fort sur le pauvre monde que plus d'une fois vous avez dû le faire crier.

— Tais-toi donc. Est-ce qu'Anne l'aurait permis? Elle était là pour réclamer la plus grosse part au profit des besogneux, et sans reproche, garçon, tu n'as pas plus manqué des « Dieu vous bénisse! » de tous ces gueux que de cierges à la sainte Vierge.

— Alors, douce petite amie, fit Daniel en attirant la jeune fille jusqu'à lui, ce sont donc vos prières et leurs bénédictions qui m'auront racheté de l'exil?

Il tenait ses deux mains dans les siennes, mais, comme les larmes la gagnaient, elle se dégagea pour se cacher le visage, ce qui fait que de ses bras redevenus libres, Daniel entoura la taille de la jeune fille et la baisa au front, tout en haut, là où les cheveux naissent et où l'on aperçoit comme une petite frange d'or.

Ce fut au tour de la maman Finot de réclamer l'attention de son gendre. Moitié de gré, moitié de force, elle l'entraîna vers la grande armoire, toute remplie de belle toile bise.

Ce qu'on avait filé durant ces quatre années était chose incalculable. Les planches pliaient sous leurs piles de draps, et il y avait si grande quantité d'étoffes rousses entassées dans tous les coins que ce n'est qu'à renfort de poignet qu'on arrivait à faire joindre les battans.

De tout cela se dégageait une bonne odeur de lavande et de sauge qui sans doute montait à la tête de la bonne femme, car elle devenait presque aussi loquace que son mari lui-même.

Finot, qu'on avait oublié, reparut, apportant avec soin une bouteille toute recouverte de toiles d'araignées, et Daniel se retrouva, comme au bon vieux temps, attablé et trinquant avec le bonhomme.

— Allons, garçon, dit le paysan après avoir débouché sa bouteille avec amour et tout en dégustant le vin, avale-moi ça et dis-moi s'ils t'en donnaient tous les jours comme ça, là-bas, dans leur maudite tanière?

— Les brigands! fit Daniel en montrant le poing.

— Tout doux, mon fils! interrompit Finot, maintenant que te voilà hors de leurs griffes, il faut oublier les mauvais jours.

— Oublier! s'écria le jeune homme. Ah! vous croyez, mon père, qu'on peut oublier ces choses-là, qu'on empoche les hontes et les amertumes, qu'on avale les outrages et qu'on s'endort bien tranquille là-dessus et murmurant : « Dieu me garde! » Qui donc vous a mis ces idées en tête? Les affronts, il faut les subir quelquefois, mais les oublier, jamais! Et encore, entendez-vous, il n'y a que les vieux comme vous et les infirmes comme moi qui soient forcés de les supporter; les autres s'en vengent. Moi je ne compte plus. Ils m'ont mis au rancart là-bas, parce que ma peau, à ce qu'il paraît, ne vaut même plus la peine d'être risquée, mais si je vis encore quand mes fils seront des hommes, je leur dirai comment les choses se sont passées, et vous verrez s'ils parleront d'oublier!

— Vos fils soldats! interrompit la vieille femme avec horreur.

— Officiers, bonne mère, fit le jeune homme en se découvrant.

Cette fois, personne ne répliqua, pas même Anne, qui sans doute eut la prescience de la discipline militaire.

Finot se le tint pour dit et se garda bien de rompre en visière aux idées belliqueuses de monsieur son gendre; sa femme les oublia pour se livrer tout entière aux préparatifs de la noce, Anne se sentit à la fois toute troublée et tout orgueilleuse, en se rappelant les fières paroles de Daniel.

Pour une belle noce, ce fut vraiment une belle noce que celle d'Anne et de Vauthret.

On en parla à dix lieues à la ronde, et de tous les villages d'alentour Chanceaux, Saint-Seine et bien d'autres qu'il serait trop long de vous énumérer, fondirent des nuées de cousins, des essaims de cousines, ceux-ci rubiconds comme le dieu des vendanges, celles-là épanouies comme des pivoines.

Les cours s'emplirent de véhicules étranges, tenant le milieu entre la charrette et le cabriolet. Il en descendit nombre de femmes plus rondes les unes que les autres, sanglées dans leur corsage et défripant avec complaisance les plis de leur jupe. Les maris suivaient, un peu gênés par les entournures de leurs vestes, et les gars, tout fiers de leurs blouses neuves, se tenaient raides comme des piquets, de peur de perdre un pouce de leur taille.

Rien qu'à voir les cuisines, l'eau vous en venait à la bouche. Sous les vastes cheminées, des dindes gigantesques, des gigots invraisemblables encombraient les tournebroches et prenaient au contact des tisons une belle teinte dorée.

On avait sorti les nappes de plus fine toile, les couverts les plus massifs et les chandeliers d'argent. Des femmes en béguin d'indienne couraient affairées des fourneaux à la basse-cour, et plumaient les volailles, comme d'autres exercent un sacerdoce.

Anne et Daniel se laissaient embrasser par ceux-ci et féliciter par ceux-là, sans trop savoir ce qu'ils faisaient.

Le beau discours que fit M. le maire, et comme tout le monde en fut émerveillé, à commencer par le papa Finot, pour qui c'était preuve de grande considération! Ce n'est pas qu'on y comprît grand'chose, mais M. le maire, un riche vigneron de la côte de Beaune, rond comme une petite tonne, était joliment imposant avec cette large écharpe tricolore étalée sur son gros ventre.

Cela n'empêcha pas la petite Anne de pousser un gros soupir en passant devant l'église encore fermée, et en pensant qu'il fallait aller chercher au fond d'une grange la bénédiction du vieux prêtre et qu'il manquerait à leur union l'autel chargé de fleurs blanches, et la douce image de la Vierge, au fond de sa niche bleue étoilée d'or, leur souriant à travers les flammes des cierges.

Ce grand mécréant de Daniel n'en semblait pas autrement affecté, le sans-cœur, car il serrait diablement fort le bras de sa petite femme.

A table, ce fut bien autre chose, les rasades se succédaient dru comme grêle. Les truites argentées de la Suzon, les écrevisses de l'Armançon ne faisaient que paraître et disparaître. Les belles fourchettes que ces Bourguignons, et comme ils arrosaient résolûment chaque service des crus les plus divers et les plus capiteux! Les convives criaient comme de beaux diables. Daniel tenait tête à tous et rendait santé pour santé à ces intrépides porteurs de toasts... Aussi je ne jurerais pas qu'il ne fût un peu étourdi quand il se retrouva tout seul avec Anne, en la maison de son père, dans cette même pièce grave et froide, les enveloppant de calme et de silence au sortir de la bruyante et chaude orgie de tout à l'heure.

Il se passait dans le cerveau de Daniel un singulier phénomène. Tout ce qui depuis quelques heures avait été dit autour de lui fermentait dans sa tête. Il retrouvait dans sa mémoire des phrases complètes du *speech* de M. le maire, des lambeaux de sermon du vieux prêtre, et aussi bon nombre de plaisanteries fortement épicées que lui avaient servies les convives. Tout cela lui apparaissait sous un jour étrange, et en même temps que la tête lui tournait un peu, il se sentait envahi par une émotion singulière.

Anne était là toute rêveuse et toute rougissante, et l'on devinait à l'agitation de son corsage combien son petit cœur devait se démener dans sa poitrine.

Daniel, n'y tenant plus, l'attira à lui d'une seule étreinte; mais Anne, qui ne s'attendait pas à une si brusque attaque, lui glissa d'entre les bras et s'enfuit dans la chambre voisine.

Le bruit d'un verrou lestement poussé arrêta court dans sa pour-

suite le héros de Sambre-et-Meuse. Il resta moitié en équilibre sur ses longues jambes, tandis que le coucou sonnait joyeusement l'heure et que le balancier, enfermé dans sa gaine de noyer, continuait à battre les secondes avec un petit rire sarcastique.

Peut-être en toute autre circonstance, le soldat de Jourdan, habitué à donner l'assaut, eût-il résolûment enfoncé la porte, mais ce soir-là Daniel avait une manière particulièrement philosophique d'envisager les choses. Était-ce le corton ou le vin bourru, ou le discours de M. le maire? Je ne sais. Toujours est-il qu'une heure après, en regardant à travers les fentes de la porte, la petite Anne aperçut son mari renversé dans le grand fauteuil, dormant à poings fermés et opposant la sérénité la plus olympienne aux ricanemens du coucou.

VI.

Le lendemain... mais qu'est-il besoin de raconter le lendemain, puisque un an après Daniel berçait sur ses genoux un petit être mignon et rose comme sa mère ?

Ce n'est pas qu'il n'eût éprouvé une véritable déception le jour où la maman Finot, lui remettant entre les bras le poupon bien empaqueté dans ses langes, lui avait dit :

— C'est une fille.

Depuis plusieurs mois Daniel caressait d'autres rêves. Un garçon ! rien que cette pensée le faisait tressaillir d'orgueil. Il le voyait déjà, trottant sur ses petites jambes, hardi, leste et résolu. Il lui apprenait à grimper aux arbres, à dénicher les merles et plus tard, à mesure que l'enfant se faisait plus grand, il avait dans son passé tant de choses à lui dire ! Que d'histoires joyeuses ou navrantes, et comme les grands yeux naïfs de son fils rayonneraient rien qu'à l'entendre parler ! Car il comptait bien en faire un homme de ce gamin-là, et quand ses vieilles jambes seraient trop faibles pour le porter, il voulait pour le soutenir un bras jeune et vigoureux.

Certes ce fut un coup bien rude.

Pourtant, comme après tout la fillette n en était pas cause, Daniel, qui n'était pas homme à lui en garder rancune, se mit tout simplement à épier son premier sourire. Celle qui vint deux ans après ne fut guère moins bien accueillie. La plus dépitée ce fut Anne, et Daniel eut bien assez à faire de la consoler.

Quant à la maman Finot, qui se faisait vieille, elle se remit à son rouet et en grande hâte commença de filer le trousseau des petiotes.

Seulement, lorsque Vauthret comprit que ses fils se feraient peut-être trop longtemps attendre, il éprouva le besoin de changer de vie et de reprendre pour lui-même l'existence aventureuse qu'il avait rêvée pour eux.

La santé était revenue peu à peu. Il lui fallait maintenant les longues marches à l'air libre. La vie contemplative ne lui suffisait plus. D'ailleurs Anne était trop positive pour aimer les rêveurs. Il prit donc sa course par monts et par vaux, allant au loin vendre son bétail et courant le pays nuit et jour, la ceinture gonflée d'or, son bâton ferré à la main. Que de fois il s'arrêta prêtant l'oreille quand le coup de feu d'un braconnier retentissait en plein bois! Mais Anne en fut quitte pour ses angoisses. Sitôt qu'ils apercevaient la grande silhouette de Daniel, les plus intrépides rentraient en hâte dans l'épaisseur des fourrés.

C'est ainsi que Daniel retrouva Jacques Févret. Il le rencontra vers la lisière des bois, errant l'oreille au guet, prêt à s'enfoncer à la première alerte dans les grands taillis, ou sous les roches profondes. Il le retrouva, se glissant timide et besogneux sous la haute cheminée des auberges, troquant dans un coin sombre les lièvres tués en fraude.

La première rencontre fut gênée de part et d'autre. Ce diable de Févret leur avait joué de si méchans tours!

Il est vrai qu'il n'en avait guère tiré profit, le pauvre diable! Et Daniel s'émut de cette misère profonde, courageusement supportée après tout.

En retrouvant ce vieux camarade, usé, cassé par les privations d'une vie si rude, il oublia la cause première de ses maux.

Lui, bercé, endormi dans son bonheur, avait perdu cette âpreté de souvenirs que le malheur avive.

Puis Févret gardait dans sa lutte contre l'ordre établi une certaine crânerie qui séduisait, quoi qu'il en fût, l'imagination de Vauthret. Incapable de se plier à une discipline quelconque, l'ancien déserteur était pourtant brave pour son compte. Or Daniel aimait les braves, étant lui-même de forte trempe.

Peu à peu, il reprit à l'égard du braconnier ses anciennes allures, lui généreux sans y prendre garde, l'autre ne demandant jamais, mais acceptant sans dire merci.

Anne avait bien risqué quelques remontrances timides.

Le compagnon avait bien mauvaise renommée... Est-ce qu'il ne se rappelait pas?...

Daniel haussait les épaules.

Il y avait beau temps que Févret ne pensait plus à toutes ces sottises. D'ailleurs si chacun se détournait de lui, n'était-ce

pas le condamner au mal sans retour possible? Ne faut-il pas tendre la main à ceux qu'on veut essayer de ramener? Qui sait si l'estime de braves gens comme eux, et quelques petits secours discrètement offerts ne lui permettraient pas un jour ou l'autre de changer de vie?

A cela Anne ne répondait rien. Seul, Pyrame continuait à protester. Pour peu qu'il aperçût la silhouette de Févret, c'étaient des aboiemens furieux. Il secouait farouche sa grosse tête aux longues oreilles.

C'était bien autre chose quand Vauthret s'attablait dans quelque auberge, coude à coude avec le braconnier. Il venait avec des grognemens de colère, le poil hérissé, la queue basse collée à ses flancs maigres, flairer d'un air hostile les vêtemens de son ennemi. Et quand Daniel impatienté, après avoir vainement crié : « Tout beau, Pyrame! » levait la main d'un geste de menace, l'animal défiant et sombre allait se blottir à ses pieds, levant de temps en temps son œil irrité vers le voisin qu'il fallait subir.

Or, un soir que, suivant sa coutume, Daniel rentrait de sa tournée, le bâton ferré à la main, comme il n'était plus qu'à une faible distance de Saint-Germain-la-Feuille, il fut tout surpris de voir le chien bondir à sa rencontre.

Il était si solidement bâti, ce diable de Pyrame, avec son poil rude, ses pattes vigoureuses et sa grosse tête aux yeux intelligens et tendres, que, dans les transports de sa joie, il faillit renverser son maître.

— A bas! Pyrame! à bas! fit-il tout en le flattant de la main.

L'animal se calma. Il s'était détaché sans doute et était venu rejoindre Vauthret sur la route qu'il avait coutume de suivre.

Semblable aubaine était rare; aussi s'en donnait-elle à cœur-joie, la brave bête.

Pourtant, comme il se faisait tard, Daniel hâta le pas. De son côté, le chien manifestait une agitation singulière. Il s'élançait à corps perdu du côté du village, puis revenait par petits sauts avec des jappemens et des hurlemens plaintifs.

Daniel ne prêtait à ce manège qu'une attention distraite.

Il faisait nuit close. La longue route grise se déroulait devant lui à perte de vue. De sombres masses de bois mettaient de hautes taches noires aux deux côtés du chemin. Parfois, par une déchirure de nuages, un rayon de lune baignait les taillis d'un flot de lumière blanche.

Ils avançaient cependant; on apercevait quelques lueurs aux vitres des maisons du village.

Maintenant la forêt ne formait plus qu'une ligne obscure à l'ho-

rizon. Le chemin rocailleux serpentait entre des champs dénudés. Des petits murs de pierre mal crépis bordaient le sentier. Au loin, bien loin encore, la ferme ensevelie dans la nuit, les bâtimens sombres, silencieux dans l'obscurité profonde.

Soudain, un bruit inexplicable, quelque chose comme un cri lointain, traversa le silence et alla mourir dans les échos de la montagne.

Le chien releva la tête, dressa les oreilles, resta en arrêt deux ou trois secondes, puis, rassemblé, partit d'un bond et prit une course folle à travers les ténèbres.

Quand, quelques minutes plus tard, Daniel, pressentant un malheur, rentra haletant au logis, il trouva la porte grande ouverte, Anne presque évanouie sur le carreau, et Pyrame qui s'acharnait au cadavre de son ennemi.

Févret portait à la gorge la marque sanglante des crocs de l'animal.

Au cri de sa maîtresse, Pyrame était revenu à son poste déserté. Comme Févret l'entraînait au fond de la chambre, Anne vit passer dans un bond formidable le chien furieux, l'œil sanglant, la gueule béante. Alors l'étreinte qui l'étouffait se desserra lentement. Févret râlait, la face contre terre. D'un seul effort, l'animal avait terrassé et étranglé l'agresseur.

Telle est l'histoire que m'a répétée bien souvent, avec quelques variantes, mon grand-père Vauthret, qui en avait été le héros.

Quand, par les longues veillées d'hiver, après avoir gambadé par la chambre, je revenais me poser à califourchon sur lui, serrant entre mes petits genoux ses vieilles jambes, il se rapprochait tout doucement du foyer, et tout en tisonnant, tandis que le sarment pétillait dans l'âtre, il contait de sa voix tremblante toutes ces belles histoires de sa jeunesse.

Bien des jours s'étaient écoulés depuis, et les fillettes avaient eu tout le temps de pousser si bien qu'un beau matin on lui avait apporté son petit-fils, celui-là même qu'il attendait depuis si longtemps.

Mais l'arrivée du petit homme l'avait fait reverdir, et c'est à peine s'il sentait les années maintenant qu'une nouvelle pousse avait jailli du vieux tronc.

Le grand-père n'est plus, l'enfant est devenu un homme, se préparant à laisser à d'autres les souvenirs que lui a légués l'aïeul.

***

REVUE LITTÉRAIRE

Chansonnier historique du XVIII*e siècle*, publié par M. Émile Raunié. — I. *La Régence*, 4 vol. in-18; Paris, Quantin, 1879-1880.

Il y a de cela quelques mois, paraissait le premier volume d'un recueil demeuré jusqu'alors, dans son ensemble, à peu près inédit, et pour cette raison, comme on peut croire, d'autant plus fameux parmi les érudits, sous le nom de *Chansonnier Maurepas*. On nous en avait si souvent parlé comme d'un inépuisable trésor de renseignemens historiques; l'éditeur, M. Émile Raunié, dans une préface intéressante et consciencieusement étudiée, nous renouvelait d'un ton si convaincu l'assurance que nous allions trouver là, sur l'ancienne société française, abondance de mordantes épigrammes et d'instructives révélations; enfin le nom lui-même de Maurepas nous était parvenu comme le nom d'un homme de tant d'esprit, dans un siècle où l'esprit, à ce que l'on prétend, courait les rues; que nous crûmes, en effet, naïvement, que l'histoire et la littérature s'enrichissaient tout d'un coup de quelques milliers de pièces dont la valeur historique n'aurait d'égal que l'agrément littéraire. A la vérité, nous aurions pu réfléchir, — puisque aussi bien les érudits prennent à tâche de nous en administrer tous les jours quelque preuve nouvelle, — que l'inédit trop souvent n'est inédit que parce qu'il ne vaut pas la peine d'être édité. Pour une publication vraiment utile, c'est le cas de combien de *Mémoires* et de *Correspondances?* Mais quoi! l'épigramme, la chanson, le vaudeville, — ce sont des genres si français! Dans les histoires imprimées, on trouvait quelquefois sur une favorite arrogante, sur un ministre incapable, sur un général malheureux, de si jolis couplets, si bien tournés, dont la

pointe était si malicieusement aiguisée, si traîtreusement empoisonnée ! Et puis « ces chants satiriques et profanes, symbole éternel de la légèreté de la nation, » comme les appelait Massillon avec une élégante indignation, dans le même temps que les beaux esprits de la cour et de la ville chansonnaient à l'envi les désastres d'Hochstædt ou de Ramillies, nous savions qu'ils avaient vengé nos pères de tant d'humiliations, et non pas seulement depuis le XVIIe siècle, mais de tout temps, à vrai dire, avant même qu'il y eût une France, puisque dès le IVe siècle on leur en faisait déjà le reproche. *Cantilenis infortunia sua solantur*, disait un père de l'église bien avant qu'on eût défini la monarchie de Louis XIV et de Louis XV un absolutisme tempéré par des chansons. Et sans faire attention que nous courions le risque de ressembler au marquis de Mascarille, qui travaillait « à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine, » nous imaginions volontiers une histoire de France racontée par les chansons, comme d'autres l'ont imaginée racontée par les caricatures, voire par les faïences. Il en va falloir désormais un peu rabattre. Avouons-le sans tarder davantage. Si la publication de ce volumineux *Chansonnier* ne rend pas d'autre service, — ce que nous sommes un peu tenté de croire, — elle nous aura rendu celui-là du moins de nous avoir une fois pour toutes désabusé sur ce qu'une chanson, — tant historique soit-elle, — peut contenir de vraiment instructif et de digne d'être enregistré par l'histoire. Le mot de Figaro n'a jamais été plus vrai : « Ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. »

Il n'y a pas à s'étendre sur la valeur littéraire du recueil. Elle serait nulle, absolument nulle, s'il ne convenait d'excepter de cette condamnation sommaire une douzaine de pièces, — qui sont lisibles, — et deux ou trois, — qui sont presque éloquentes. Otez-les, il ne reste pas dans ces quatre volumes, d'environ chacun trois cents pages et formés, à ce qu'on a le droit de croire, d'une sorte de choix des meilleurs couplets, cent vers en tout qui ne soient pas indignes d'être retenus. « L'art de la plaisanterie a fait depuis quelque temps d'immenses progrès, disait d'Argenson dans un passage que reproduit la préface de M. Raunié. Les vers burlesques de Scarron, qui réjouissaient tant nos pères, choquent notre goût plus épuré, et il n'est point de faiseur de parodies pour l'opéra comique qui ne fasse cent fois mieux que la fameuse *Apothèose de la perruque de Chapelain.* » Cette citation prouve ce que l'on savait, que le marquis d'Argenson n'avait pas le goût difficile. Non pas assurément que nous éprouvions une admiration exagérée pour l'*Apothèose de la perruque de Chapelain*, ou pour les vers burlesques de Scarron : au contraire ! Nous disons même que « cent fois mieux que l'*Apothèose de la perruque de Chapelain,* » c'est encore bien peu de chose.

Je vous en fais juge. Voici, par exemple, une épitaphe de Louis XIV :

Ci-gît l'idole de la France
Et l'ennemi de son repos,
Il fut un gouffre de finance,
Et l'asile des impôts.

D'Argenson aura beau dire, et Marais, et Barbier, ou tout autre; je déclare qu'il m'est impossible de goûter dans ce triste quatrain le moindre grain de sel. Voici encore un couplet sur la disgrâce du père Le Tellier :

Tellier, ta disgrâce
T'attire du mépris
Que la populace
A trop bien appris.
Chacun t'abandonne
Comme on ferait un pendu,
Lanturlu.

C'est le chef-d'œuvre de la platitude. On ne chante rien aujourd'hui dans nos cafés-concerts qui ne soit immédiatement au-dessus d'un pareil couplet. Il y en a déjà quelques centaines, mais si l'on pousse, comme on nous en menace, au douzième volume, il y en aura quelques milliers de cette force dans le *Recueil Clairambault-Maurepas*.

Évidemment on les goûtait alors, puisqu'on les collectionnait. Nous en avons d'ailleurs d'indiscutables témoignages. Mathieu Marais dit, dans son *Journal*, à la date de 1720 : « J'ai vu une chanson sur l'affaire de la *Constitution*, à l'occasion d'un envoyé du sultan qui arrive. C'est une *application très ingénieuse* au *Corps de doctrine* et aux explications suivant lesquelles on peut accepter tout ce qu'on voudra et même l'Alcoran. » Citons le dernier couplet de cette application très ingénieuse :

Il est vrai que l'Évangile
Que prêche notre curé
Dans la bulle prend un style
Tout à fait défiguré.
Va, si Couët se met en tête
De protéger l'Alcoran,
Tu ne seras qu'une bête
Si tu n'es pas musulman.

Il est difficile, on nous l'accordera, d'aiguiser plus maladroitement une pointe. Le même Marais encore, dans une autre pièce, intitulée *la Fagonade*, amas de grossières injures entassées contre Fagon, l'un des commissaires de la chambre de justice et revêtu de je ne sais quel emploi de finance, découvre ce qu'il appelle « toute la force et la vigueur de l'esprit satirique » et crie du fond de son étude au « chef-d'œuvre de

noirceur et de malice. » Il faut détacher quelques vers du chef-d'œuvre, qui est très long. Il s'agit du caractère de Fagon :

Au venin qui bout dans ses veines
Dieu joignit l'esprit d'Attila,
Et sur lui l'enfer exhala
Du souffle impur de ses haleines
Les sept fameux péchés mortels,
Les sentimens les plus cruels,
Des âmes les plus inhumaines.

Que de grâces dans la médisance ! et que voilà donc un homme spirituellement drapé ! Je ne suis pas fâché que ce soit à Marais que l'éditeur du *Chansonnier* ait emprunté ces témoignages d'admiration. Sainte-Beuve, un beau jour, je ne sais par quel caprice, ne s'était-il pas ingénié de faire de Mathieu Marais une espèce d'autorité littéraire et de nous le dépeindre quasi sous les traits d'un représentant du meilleur goût du XVIIe siècle attardé dans les premières années du siècle de Voltaire? C'était un fort honnête homme que Marais, je le crois, mais un juge douteux des choses de l'esprit. Peut-être aussi, d'un siècle à l'autre, n'est-il rien, — non pas même la mode, — qui change et diffère de soi-même autant que ce que l'on appelle esprit, de l'un des termes les plus généraux, les plus vagues, les plus lâches qu'il y ait dans la langue littéraire.

On eût aimé du moins que l'éditeur du *Chansonnier* ne se payât pas, lui, d'illusions sur la qualité du régal qu'il nous offrait. « Bon nombre de ces couplets, nous dit-il dans sa préface, sont de petits chefs-d'œuvre de verve et de style. » Il faut alors que nous ayons joué de malheur; car vainement les avons-nous cherches, et, malgré la meilleure volonté du monde, nous ne les avons pas rencontrés. Ce que nous avons trouvé de mieux, c'est peut-être l'épigramme suivante :

L'abominable banqueroute
Que fait Louis dans sa déroute
Va charger la barque à Caron.
Il meurt si gueux dans son vieil âge
Qu'on craint que la veuve Scarron
N'ait fait un mauvais mariage.

Mais il faut ajouter qu'elle était connue depuis longtemps. Et cette réflexion nous mène au jugement qu'il convient jusqu'ici de porter sur l'ensemble du recueil : ce qu'il renferme d'inédit méritait de demeurer dans l'ombre, mais ce qui valait la peine d'en être tiré depuis longtemps n'était plus inédit.

On nous répondra qu'il n'importe guère après tout que ces épigrammes, ces chansons, ces satires aient ou n'aient pas de valeur litté-

raire. Elles ont une valeur historique : c'est assez. S'inquiète-t-on de la valeur littéraire d'un document historique? Non plus en vérité qu'on ne se soucie du style d'un acte notarié. On n'ira donc pas chercher dans le *Chansonnier du* XVIIIe *siècle* des modèles de l'art d'écrire purement ou de plaisanter avec aisance, mais n'y trouvera-t-on pas mieux que cela, si l'on y trouve un commentaire perpétuel de l'histoire officielle, une illustration populaire, pour ainsi dire, — d'autant plus instructive qu'elle sera plus libre, et même licencieuse, — des récits d'apparat et de l'historiographie brevetée ? « Un des grands agrémens de ce monde, dit quelque part Voltaire, est que chacun puisse avoir son sentiment sans altérer l'union fraternelle. » Notre sentiment est que sur la valeur, même historique, de ces inédits dont on encombre annuellement la librairie contemporaine, on se méprend étrangement. Tant de publications dont on nous accable, bien loin de rendre service à l'histoire, elles lui nuisent, et elles nous facilitent si peu la connaissance du passé qu'au contraire elles l'embrouillent : ce qu'il est aisé de démontrer à l'occasion et par le moyen de ce *Chansonnier*.

Et d'abord on ne connaît pas les auteurs de ces *Chansons*. Qui sont-ils? dans quel monde ont-ils vécu ? sont-ce des courtisans? sont-ce des gens de lettres? sont-ce peut-être uniquement des spéculateurs en scandale, comme il s'en est rencontré de tous temps, et des *maîtres chanteurs?* vous entendez assez dans quel sens nous prenons le mot, Le fait est qu'on l'ignore.

Celui qui a fait la chanson
N'oserait dire son nom
Car il aurait les étrivières.

ou bien :

L'auteur de ce vaudeville
Ne dira pas ce qu'il est
Par la raison qu'il se plaît
A voir de loin la Bastille.

J'approuve leur prudence; mais il suit de là qu'il devient impossible de contrôler l'authenticité des renseignemens et la sûreté des informations qu'ils nous donnent ou qu'ils sont censés nous donner. Un papier sans signature est de l'espèce de la lettre anonyme : mensonge, quand ce n'est pas infamie. *Ut contemptissimus quisque, ita solutissimæ linguæ est.* Et quel avantage trouve-t-on à jeter ainsi dans la circulation de l'histoire un fatras de documens suspects, si ce n'est de mettre à la merci d'un coquin du temps jadis la réputation des personnes, l'honneur des familles, et j'ajoute la dignité de l'histoire? On affecte aujourd'hui de l'oublier : il n'en est pas moins vrai qu'il y a des

détails que l'histoire, entendue comme elle devrait être entendue, n'a ni besoin, ni souci par conséquent, de connaître. Que nous importe, par exemple, la chronique scandaleuse des maîtresses du régent? ont-elles exercé quelque influence sur les affaires? l'une d'elles, par hasard, s'est-elle trouvée mêlée à quelque secret d'état? Si oui, comme ce fut le cas plus tard de Mme de Prie ou de Mme de Pompadour, tous les détails que vous pouvez recueillir et dont vous nous démontrerez l'authenticité, nous nous empresserons d'en faire notre profit; si non, dispensez-nous de ces anecdotes licencieuses et de ces refrains obscènes qui ne nous apprennent rien, ne nous servent de rien, ni ne nous mènent à rien. Mme de Sabran fut remplacée par Mme de Parabère, qui fut remplacée par Mme d'Averne, qui fut remplacée par Mme de Falaris. Je ne sais si c'est bien l'ordre de leur succession. Mettez donc que Philippe d'Orléans, régent de France, aima les femmes, et comme nous sommes gens vertueux, gens qui prenons

A l'honneur de nos rois un intérêt extrême,

mettez même qu'il les aima trop, et voilà qui est dit, et n'en parlons plus. Mais l'histoire des mœurs? dira-t-on. Comme si nous ne savions pas que la cour est la cour, que les hommes sont les hommes, que les vicieux mourront, mais jamais le vice, que les ambitions inavouables et les amours vénales sont de tous les temps, et que du haut en bas de l'échelle sociale il n'y a de différence que la manière de s'y prendre!

Là-dessus, en fait d'histoire des mœurs, qu'y a-t-il dans vos *Chansons* que vous ne retrouviez tout au long dans les *Mémoires* ou les *Correspondances?* Ouvrez le recueil de M. Raunié. Pas une pièce qu'il ne soit obligé d'annoter et de commenter. Pas une allusion qu'il n'ait à préciser par quelque renseignement tiré des *Mémoires de Saint-Simon*, ou du *Journal de Dangeau*, des *Lettres de la Palatine* ou du *Journal de Barbier*. A quoi bon, disions-nous, publier des textes anonymes? nous disons maintenant : à quoi bon publier des textes obscurs, qui ne peuvent être éclairés que de la lumière qu'on emprunte à des textes publiés déjà depuis longtemps? C'est exactement comme si pour éclairer le compte-rendu d'un procès criminel on s'avisait d'en appeler à la *complainte* qu'en ont déduite les faiseurs populaires. Vous ne comprenez pas tel récit des *Mémoires* de Saint-Simon ou du *Journal de Dangeau;* certaines circonstances vous échappent, quelques points demeurent douteux, quelques autres s'enfoncent dans l'épaisseur de l'ombre? Fort bien, nous arrivons à votre secours, et ce témoignage d'un acteur ou d'un témoin des événemens, ce récit d'un écrivain qui fait profession d'écrire pour la postérité, cette affirmation d'un homme qui tenait état dans le monde, et dont vous pouvez aisément contrôler

la véracité, nous allons, nous, l'*illustrer* par le témoignage d'une *Chanson* dont l'auteur inconnu n'a peut-être rien compris, rien su ni rien vu des choses dont il parle. *Similia similibus*. Il fait nuit : fermons les volets; ce sera le moyen d'y voir plus clair.

Je n'exagère pas. « Une multitude de circonstances restées inconnues, nous dit M. Raunié, d'après M. G. Brunet, sont dans les chansonniers, toujours empressés à recueillir avec avidité, à colporter avec indiscrétion le scandale du jour ou l'anecdote de la veille. Ils nous apprennent par exemple que le chevalier de la Ferté, étant embarqué avec le comte d'Estrées, lui fit voler ses assiettes d'argent par un mousse. » Ils nous apprennent! Mais sentez-vous bien toute la force de ce mot? Ils nous apprennent! c'est-à-dire, il suffira d'un couplet anonyme, inspiré qui sait par quelle basse vengeance ou par quels honteux motifs, pour que nous inscrivions une action déshonnête au compte définitif d'un personnage historique. Sans doute aussi qu'il suffira d'avoir trouvé ces trois vers dans le recueil de M. Raunié :

Massillon s'en va à Clermont,
Pour prendre aux femmes le menton,
Ainsi qu'il faisait à Paris

pour être en droit de suspecter les mœurs de Massillon, d'accoler à son nom, sans autre autorité, quelque épithète goguenarde, et d'écrire dans les histoires ou dans les dictionnaires : « le galant Massillon, » ou « le voluptueux évêque de Clermont? » Qui ne voit que c'est ici la négation même des règles les plus élémentaires de la critique historique? Et multiplier ces sortes de publications, est-ce rendre service à l histoire? ou si c'est ajouter aux moyens déjà trop nombreux dont le pamphlet dispose pour la falsification de l'histoire?

Aussi bien, ce que nous disons ici des *Chansons*, allons jusqu'au bout, et ne craignons pas de l'étendre jusqu'à bon nombre des *Mémoires* et des *Correspondances*.

Nous accordons aujourd'hui beaucoup trop aisément notre confiance, et notre confiance entière, notre confiance aveugle, à ces recueils de mémoires et de correspondances dont notre littérature historique est si riche. Supputez en effet tout ce que l'on a publié, dans le siècle où nous sommes, de *Lettres* et de *Mémoires* sur le seul règne de Louis XIV. Mettez à part, bien entendu, les documens d'état, comme la *Correspondance de Mazarin* ou comme les *Lettres et Instructions de Colbert*. Réservez encore quelques recueils qui tirent une autorité particulière du rôle actif qu'ont joué leurs auteurs dans l'histoire de leur temps; tels seront les *Mémoires de Villars* ou les *Mémoires de Torcy*. Faut-il dire d'un mot à quoi servent presque tous les autres? Uniquement à nous mettre en défiance de ce que nous avions cru savoir, et sur ce qui pas-

sait pour le plus certain uniquement à nous fournir des raisons moins encore de douter, pour parler franc, que d'ergoter. Relisez dans le *Siècle de Louis XIV* et dans les quelques opuscules additionnels de Voltaire, ce que le XVIIIe siècle a su du fameux Masque de fer, et dites-moi ce qu'aujourd'hui nous en savons de plus? Mais trois ou quatre hypothèses avaient cours en ce temps-là; dix ou douze aujourd'hui se contrarient et se combattent. Et le plaisant de la chose, c'est qu'après tant d'inédits publiés et de papier noirci, il se pourrait que la version de Voltaire demeurât la plus plausible de toutes.

Prenons un autre exemple, et de l'histoire anecdotique passons à l'histoire générale. Voici les *Mémoires de Saint-Simon* et la *Correspondance de la princesse Palatine*. Est-il un historien digne de ce nom qui, sur la foi de semblables témoignages, osât former un jugement définitif sur Mme de Maintenon? Ce n'est pas qu'il m'intéresse outre mesure de savoir si les Fouquet et les Villarceaux ont fait ou non l'intérim entre le roi de France et l'auteur de *Dom Japhet d'Arménie*. Et je défie bien qu'on me prouve, pour le dire en passant, en quoi la solution de ce problème d'alcôve intéresse l'histoire. Mais ce que je veux dire, c'est que les lettres de cette « bonne Allemande » qui n'était ni si bonne, ni si naïve surtout, qu'on voudrait bien quelquefois nous le faire croire, combinées avec les mémoires du plus vaniteux des ducs et pairs, ne peuvent donner de la personne et du rôle politique de Mme de Maintenon que l'idée la plus fausse. Il y a plus, et j'ose avancer que, sur ce point d'importance, l'unique obligation que nous ayons à ces deux volumineux recueils, c'est qu'il faut commencer par réfuter ce qu'ils contiennent de médisances et de calomnies, à toutes fois qu'on veut parler de Mme de Maintenon.

Au moins encore des Mémoires comme ceux de Saint-Simon, ou des Correspondances comme celles de Madame, peut-on les contrôler. La mère et l'ami du régent ont *figuré* sur le théâtre de l'histoire; s'ils n'ont participé ni l'un ni l'autre à rien de ce qui s'est passé de très considérable sur la scène de leur temps, ils étaient dans les coulisses; ils ont connu les acteurs du drame ou de la comédie qui se jouaient, ils leur ont parlé. Mais ceux qui n'avaient leur place qu'au parterre, les Marais, les Barbier, les Hardy, les Regnault, qui contemplaient la cour du fond de leur cabinet d'avocat ou la ville d'un coin de leur boutique de libraire, les bons témoins, je vous le demande, et les belles autorités que voilà! J'ose à peine calculer approximativement ce que ces honnêtes annalistes ont répandu de contre-vérités dans l'histoire. On n'a pas encore imprimé les *Mémoires* ou *Journaux* des deux derniers. *Di, talem avertite pestem!* et puisse-t-on ne les imprimer jamais! Je reviens à nos chansonniers.

On dit, et M. Raunié n'a garde d'oublier l'argument, que si l'autorité

de leurs refrains n'égale pas tout à fait celle des documens d'état, à tout le moins « ils forment à côté de l'autorité officielle une histoire libre où l'on retrouve les sensations vraies que les événemens ont fait naître dans l'âme des contemporains, et les appréciations qu'ils ont provoquées de la part des hommes qui étaient le plus aptes à les juger. » Ce n'est plus seulement ici la négation de la critique historique, c'est la négation même de l'histoire. En fait d'appréciations, il n'y a rien de tel pour mal juger des événemens que d'en être le contemporain. Quel est celui des contemporains de la révocation de l'édit de Nantes qui s'est avisé des conséquences de cet acte tristement fameux? Quel est celui des contemporains du système de Law qui s'est douté qu'il assistât à la naissance dans la rue Quincampoix de cette puissance des temps modernes que nous avons appelée le crédit? Quel est celui des contemporains, mais surtout des témoins de la prise de la Bastille qui, voyant une poignée de patriotes se ruer à l'assaut de la vieille prison d'état, s'est douté qu'il voyait une révolution passer sous ses fenêtres? On l'a dit et nous ne saurions trop le répéter; les contemporains n'ont pas plus la « sensation vraie » des événemens dont ils sont les témoins ou les acteurs, que le soldat sur le champ de bataille n'a la « sensation vraie » du plan du combat dont il est une pièce. Et combien cela n'était-il pas encore plus vrai, si possible, sous l'ancien régime, avec la difficulté des communications, la rareté des journaux, l'insuffisance des renseignemens, l'indifférence des particuliers à la chose publique, les faits enfin ne parvenant à la connaissance de la foule que défigurés et travestis, altérés en mille manières par la multiplicité même des milieux qu'ils avaient dû traverser! Aurions-nous donc oublié combien la vérité, « la vérité vraie, » comme dit Beaumarchais, est chose délicate, fragile, qu'on blesse involontairement et qu'on mutile presque sans s'en apercevoir, parce que chacun de nous n'en accepte que ce qui convient à ses préjugés, à ses passions, à sa façon de penser? A plus forte raison, quand, comme les faiseurs d'épigrammes et de chansons, on fait littéralement métier de ne s'enquérir du vrai qu'autant qu'il peut servir de thème aux variations de la médisance et de la malignité. Le propre d'un satirique c'est, en général, de ne voir les hommes et les choses que par leurs mauvais côtés, mais le propre des chansonniers, c'est de ne les voir que par leurs côtés honteux.

On n'a donc même pas le droit de prétendre que pour telle ou telle période de notre histoire nationale, les chansonniers nous donnent seulement ce qu'on pourrait appeler le niveau de l'esprit public. Il est déjà très dangereux, quoi qu'on en ait dit, de vouloir juger d'une société sur sa littérature. Ses pièces de théâtre et ses romans, j'entends ceux qui survivent et qui passent à la postérité, dont il est permis de dire, par conséquent, dans une certaine mesure, que par l'unanimité

de ses applaudissemens elle a reconnu la ressemblance, ne sont pourtant qu'une expression d'elle-même très incomplète, et souvent infidèle. Mais quand on descend des œuvres de la littérature jusqu'à des productions telles que celles des *chansonniers* ou *sottisiers*, comme on les nommait alors, dont aucune pour ainsi dire ne peut produire l'acte de son état civil, qui toutes ou presque toutes sortent on ne sait de quelles officines pour circuler sous le manteau et de là s'aller perdre chez quelque collectionneur acharné à l'enrichissement de son cabinet, on conviendra que du sentiment que ces chansons expriment, il serait plus qu'imprudent de conclure la complicité de l'esprit public. Rien ne nous garantit que telle chanson du *Recueil Clairambault-Maurepas* ait couru; rien ne nous garantit que cette autre ait dépassé jamais le petit cercle de roués où elle naquit après boire; rien ne nous garantit qu'une troisième ne soit pas en unique exemplaire. Non-seulement donc nous ne pouvons pas contrôler la véracité du chansonnier, mais nous ne pouvons pas non plus mesurer la popularité de la chanson. Je me trompe : il est un cas où de la quantité même des *Chansons* qui se répètent et se pressent sur un même sujet, nous pouvons inférer que l'événement a frappé vivement les esprits. Alors nous apprenons que le bon peuple de Paris a salué par des cris de joie la mort de Louis XIV; nous apprenons que le système de Law, après avoir soulevé de folles espérances, a soulevé de furieuses clameurs de désespoir et d'indignation; nous apprenons que Dubois n'a pas été le modèle des vertus épiscopales; nous apprenons que l'affaire de la constitution a passionné la France entière et failli faire éclater une révolution. Avions-nous vraiment besoin des chansonniers pour l'apprendre, et n'est-ce pas là ce qui s'appelle vulgairement découvrir l'Amérique en 1880?

Et c'est pourquoi nous ne saurions comprendre la faveur croissante, pourtant, avec laquelle il semble qu'on accueille les publications inédites, chansons ou mémoires, lettres ou journaux. Elles n'ont ni de quoi plaire, étant pour la plupart de la dernière médiocrité littéraire ; ni de quoi nous instruire, n'étant, si l'on nous passe l'expression, que du *papotage* historique, lorsqu'elles ne sont pas de belle et bonne calomnie; elles sont de plus dangereuses.

Elles développent en effet dans le public un goût fâcheux pour l'histoire anecdotique, je dirais mieux encore pour la chronique scandaleuse. Elles l'habituent insensiblement à ne voir de l'histoire que les plus petits côtés. Ce sont les pires procédés du *reportage* et du mauvais journalisme appliqués à ce qu'on appelle pompeusement la connaissance des idées et des mœurs. Un reproche que nous avons entendu faire à ce *Chansonnier du* XVIII*e siècle*, c'est que pour un recueil du temps de la régence, il ne contenait ni des pièces assez libres ni assez de pièces libres. Aussi en sommes-nous venus à connaître admirablement les

maîtresses de Louis XIV et de Louis XV; mais qu'il y ait dans le même XVIIIe siècle quelques exemples de la plus haute vertu patriotique, nous les connaissons à peu près comme s'ils avaient été donnés à la Chine. Il y a toute une bibliothèque sur Mme de Pompadour et sur Mme du Barry; sans compter ce que le roman, dont c'était assurément le droit, a tiré de leurs aventures. Nous savons, à quelques deniers près, ce que chacune d'elles coûtait au roi de France. De prétendus historiens n'ont pas dédaigné de nous introduire jusque dans le cabinet de toilette et jusque dans l'alcôve de ces intéressantes personnes; mais voulez-vous me dire où vous trouverez une biographie de Dupleix, ou de la Bourdonnais, ou du bailli de Suffren?

Ce qu'il y a là de regrettable, ce n'est pas, notez-le bien, que l'on s'occupe de Mme de Pompadour ou de Mme du Barry, c'est uniquement que l'on se détourne des grandes questions et que nos historiens perdent le sens de la grande histoire. Il ne faut pas d'ailleurs s'en étonner. Avec les méthodes qu'ils prônent et parmi le fatras de ces publications dont ils nous accablent, l'étonnant serait qu'ils eussent pu se reprendre, et l'admirable qu'ils eussent eu l'audace de lutter contre le courant. On dominait sa matière autrefois; aujourd'hui on se laisse dominer par elle, et l'on prétend qu'il y a progrès. Le fait est que les érudits succombent sous le détail, et perdus dans cet amas de documens qu'ils brassent désespérément, incapables de rien sacrifier des notes et notules qu'ils ordonnent dans leurs portefeuilles avec une régularité de comptables, impuissans à prendre parti, le courage qu'ils n'ont plus, c'est le courage d'ignorer les documens inutiles, et l'habitude qui leur manque, c'est l'habitude de penser. Ils ont peur des idées générales. Au nom de l'érudition, ils ont mis l'interdit sur la liberté de penser. Aussi regardez ce qu'est devenue chez nous la production historique depuis quelques années, chez nous, dans le pays des Guizot, des Michelet, des Augustin et des Amédée Thierry, des Mignet, et dans ce siècle qui s'intitule volontiers lui-même le siècle de la critique et de l'histoire : on édite, on commente, on compile, on ne compose plus. Il paraît que sur toutes les grandes questions de l'histoire des temps modernes, ce sont les documens qui manquent! Nous aurons l'impertinence de croire que ce ne sont pas les documens qui manquent, mais bien l'art de les mettre en œuvre; et j'ajouterai le temps, le temps matériel de consulter seulement ou d'extraire ce qu'on en a publié sur toutes les grandes questions de l'histoire générale. Ce sont si peu les documens qui manquent, qu'au contraire il y en a trop. Une vie d'homme suffirait-elle pour lire par exemple tout ce qu'on a publié sur l'histoire de la réformation ou sur l'histoire de la révolution française?

Il est vrai que, parmi tant de documens, c'est quelquefois le document capital qui manque, celui qui trancherait le débat et qui couperait

court à toute controverse. Seulement ce n'est ni dans les *Mémoires* en général, ni dans les *Correspondances* d'un caractère privé, ni dans les pamphlets, ni dans les brochures, ni dans les satires, ni dans les chansons qu'on rencontre de tels documens; c'est à peu près uniquement dans les archives d'état. Il y aurait donc un moyen bien simple de resserrer aux bornes du nécessaire et de l'utile ces « publications inédites. » Ce serait de publier tout ce que les circonstances permettraient de publier en fait de documens d'archives. Si par exemple le gouvernement allemand poussait jusqu'au cinquantième volume, ou au-delà, la *Correspondance politique de Frédéric le Grand*, il est bien évident que ce serait profit net pour les historiens de l'avenir. Pour les mêmes raisons, nous n'hésiterons pas à regretter que, dans notre grande *Collection des documens inédits sur l'histoire de France*, on ait cru devoir, en trop d'occasions, remplacer les textes originaux par une analyse sommaire de leur contenu. Mais, pour les correspondances privées et les mémoires, quel inconvénient y aurait-il à les renfermer sous de triples clés et à ne les mettre au jour qu'autant qu'ils auraient, comme les *Mémoires de Saint-Simon*, une valeur littéraire de premier ordre? Si l'on n'avait pas mis au jour le *Journal* de l'avocat Barbier, je vois parfaitement ce que l'avocat Barbier y aurait gagné; je vois moins bien ce que nous y aurions perdu.

Le bonhomme Barbier, grand transcripteur de chansons, nous ramènera tout naturellement à notre *Chansonnier*. Ce n'est pas avoir dépassé les limites rigoureuses de notre sujet que d'avoir touché quelques mots de l'abus des publications inédites. Il y a là certainement un danger. Nous nous sommes contenté de l'indiquer, puisque l'occasion s'en offrait. Il y a tout lieu de prévoir que nous aurons encore trop tôt l'occasion d'y revenir. Nous louerons d'ailleurs très volontiers le soin que l'éditeur du *Chansonnier du* XVIII*e siècle* a mis à son travail, trop de soin, comme lorsqu'il lui paraît nécessaire de nous apprendre en note que « Sardanapale était un roi d'Assyrie, célèbre par son existence efféminée et voluptueuse, » ou encore que Machiavel, Nicolas Machiavel, est « un célèbre écrivain politique italien, dont le livre du *Prince* a obtenu une légitime célébrité; » nous louerons surtout sa préface, qui reste encore ce que nous aimons le mieux de tout ce *Chansonnier;* mais nous ne pouvons pas lui accorder qu'il y eût urgence à faire paraître ce volumineux recueil, parce que nous ne pouvons pas lui accorder que ceux qui aiment les bons vers y trouvent plaisir, ni que ceux qui aiment mieux l'histoire que les curiosités de l'histoire en tirent jamais profit.

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août 1880.

Les fêtes, les galas, les ovations, les banquets, les discours et les incidens n'ont pas manqué depuis quelques jours en France; ils n'ont manqué ni à Paris ni en province. C'est comme une suite des feux d'artifice de l'autre mois, comme un dernier bouquet avant les vacances qui vont sans doute donner à tout le monde, au gouvernement, aux importans de la politique, au pays d'abord, quelques semaines de silence et de repos. Au même instant ou à peu près, dans ces quelques jours qui viennent de s'écouler, tout s'est réuni. Les élections des conseils généraux se sont terminées par une victoire réitérée de scrutin pour le nouveau régime, par des avantages évidens et croissans que les commentateurs officiels ou officieux se hâtent d'interpréter et d'exalter. M. le ministre de l'instruction publique, tout fier de ses réformes universitaires, n'a pas laissé échapper l'occasion de célébrer une fois de plus ses propres mérites en distribuant des couronnes selon l'usage traditionnel à la jeunesse des lycées rassemblée pour une heure dans la vieille Sorbonne, déjà impatiente de se disperser. Le chef de l'état, M. le président Grévy, a fait avec tout l'éclat officiel son voyage à la mer; il est allé à Cherbourg accompagné de M. le président du sénat, de M. le président de la chambre des députés, d'un certain nombre de ministres, de personnages plus ou moins publics, et, après avoir vu l'armée de terre réunie autour de lui il y a un mois à Paris, il a rendu visite à la marine au milieu du concours empressé des populations normandes; il a continué et couronné aux bords de la Manche la cérémonie du 14 juillet. La république a ses succès, ses fêtes, ses voyages et ses bulletins. Tous ces faits d'hier ont déjà leur histoire, comme ils ont aussi, à n'en pas douter, leur signification et leur moralité. Ils sont, si l'on nous passe le terme, l'illustration prolongée et variée d'une situa-

tion dont ils révèlent les caractères, les ressources en même temps que les dissonances, les bizarreries et les faiblesses.

Assurément ces élections des conseils généraux qui viennent de s'accomplir sans agitation et sans trouble aux premières heures d'août, qui n'ont été complétées par un scrutin définitif que dimanche dernier, ces élections ont leur place dans nos affaires du jour. Elles sont jusqu'à un certain point un événement et dans tous les cas un succès marqué, incontestable et incontesté pour la cause républicaine. Ce n'était point, il est vrai, une élection générale, ce n'était qu'un renouvellement partiel. Ce renouvellement, cependant, il était assez considérable pour avoir une signification sérieuse; il s'étendait à près de quinze cents cantons, et dans ce nombre s'il y a des républicains, même des républicains de quelque notoriété, qui ont été vaincus, il y a beaucoup plus de conservateurs qui ont été évincés, particulièrement dans des contrées comme la Charente-Inférieure, la Corse, où l'impérialisme avait gardé jusqu'ici tous les avantages. Tout bien compté, les républicains ont gagné près de trois cents sièges dans les conseils généraux renouvelés. Voilà le fait simple et clair, dont le premier résultat est le déplacement de la majorité dans un assez grand nombre de départemens. Tel qu'il est, ce scrutin, il a donc son importance, même une importance politique, et parce qu'il affecte dans leur composition des assemblées qui prennent une part directe, décisive à l'élection du sénat, et parce qu'il est le symptôme d'un certain état de l'opinion, d'un courant qui se dessine de plus en plus. Qu'on se plaise à scruter, à interpréter d'une manière plus ou moins spécieuse la nature et les causes de ce mouvement, qu'on recherche avec plus ou moins de subtilité dans quelle mesure des circonstances précises, les actes les plus récens de la politique, les pressions officielles ont pu déterminer ou modifier le vote, on risque sans doute de prendre des imaginations et des fictions pour des réalités. Le dernier scrutin, selon toute vraisemblance, s'explique beaucoup mieux dans certaines contrées par des raisons locales ou personnelles, et dans la plupart des cas par une cause générale sur laquelle vaincus et vainqueurs sont également intéressés à ne pas se méprendre.

Sait-on ce que signifient surtout ces élections, ce qu'elles prouvent une fois de plus? Elles prouvent que le pays en général, sauf des circonstances criantes qui le révoltent, est volontiers pour ce qui existe, pour le gouvernement établi, et par une suite naturelle pour ceux qui se présentent à lui sous le drapeau de ce gouvernement devenu la légalité reconnue. Les conservateurs cherchent bien loin les causes de leurs mésaventures, qui sont aussi réelles que nombreuses, qui tendent à se multiplier dans les élections. Le secret de leurs échecs et de leurs déceptions, c'est qu'ils n'ont pas su accepter à propos ce qu'ils ne pouvaient pas éviter; c'est que depuis des années ils se sont laissé placer

dans des conditions fausses, assez mal définies, où ils semblent toujours mettre en doute, menacer ce qui existe, et où ils n'ont pourtant rien à offrir sérieusement, parce qu'ils auraient trop à offrir, parce qu'ils représentent trop de causes diverses. Ils ont la considération, la position sociale, le talent, les traditions; ils ont bien souvent raison, ils ont été surtout fondés dans ces derniers mois en combattant le gouvernement dans ses complaisances pour le radicalisme, dans ses expédiens de désorganisation, dans ses procédés violens ou équivoques contre toutes les garanties libérales. Ils ont la victoire de la raison, souvent de l'éloquence, et cependant, cela est bien clair, leur influence n'est pas pour le moment proportionnée à leur position, à leurs talens, à la légitimité de leurs revendications. Au jour du vote, ils perdent du terrain parce que le pays ne voit pas distinctement où il serait conduit par eux, quel lendemain lui préparerait une majorité conservatrice trop visiblement incohérente. Il ne voit rien — ou plutôt il démêle vaguement des luttes inévitables, le conflit des prétentions, la collision des régimes et des drapeaux; il s'arrête devant cet inconnu! Les conservateurs sont les victimes d'une situation où ils n'ont pas su prendre assez résolûment leur parti; ils en subissent les conséquences au scrutin, et les républicains de leur côté, les républicains exclusifs ne se tromperaient pas moins que les conservateurs s'ils s'exagéraient la portée de leur victoire d'hier, surtout s'ils y voyaient le signe d'une adhésion croissante de la France à une politique de radicalisme et d'aventure, à des violences de parti. Il est certain qu'on tirerait d'étranges conséquences des manifestations du pays et qu'on s'exposerait à de rapides, à de terribles mécomptes, si on imitait le conseil d'arrondissement de Marseille demandant, dès sa première réunion la révision, de la constitution, la disparition du sénat, la suppression de l'inamovibilité de la magistrature, etc. Voilà bien des choses auxquelles les électeurs des conseils généraux et des conseils d'arrondissement n'ont sûrement pas songé.

La vérité est que, dans ces élections dernières, qu'il faut voir comme elles sont, il ne s'est point agi de dicter des programmes, de sanctionner des actes de persécution contre des croyances religieuses, de pousser le gouvernement dans une voie où il ne trouverait, où il n'a déjà trouvé que des périls. La France a cru tout simplement se prononcer contre tout ce qui ressemblerait à des révolutions ou à des agitations nouvelles. Le pays n'a voté ni pour un parti, ni pour un système, ni pour un ministère. Il a voté pour la république parce que la république est le régime régulièrement constitué de la France, parce qu'elle ne pourrait disparaître que par des convulsions redoutables; il a voté pour l'ordre légal et pour la paix, rien de plus, rien de moins. Il a témoigné une fois de plus, si l'on veut, qu'il acceptait un régime auquel il ne demande, pour prix de son adhésion, que la protection de ses inté-

rêts, la sécurité dans sa vie nationale. C'est le sens politique de ces élections, le sens simple et vrai dégagé des interprétations abusives, des exagérations des uns, des récriminations des autres. Le besoin de croire à la durée, de s'en donner à soi-même l'assurance ou l'illusion, c'est le secret du dernier scrutin, et quand on y regarde de près, la réception qui vient d'être faite à M. le président de la république dans son voyage à Cherbourg au lendemain du vote, cette réception, dans ce qu'elle a de meilleur et de plus saisissable, n'a point, à tout prendre, d'autre signification.

A vrai dire, ce voyage aux côtes de la Manche ne paraît pas avoir été facile à décider, à organiser et à conduire jusqu'au bout. Il a été précédé, traversé ou entremêlé d'incidens curieux et caractéristiques. Ce n'est point, à ce qu'il semble, M. le président Grévy, qui devait d'abord aller à Cherbourg. Les historiographes ont du moins annoncé que M. Jules Grévy devait rester à l'Élysée. M. le président de la chambre des députés avait reçu des représentans de la ville de la Manche une invitation qu'il avait acceptée avec un certain apparat. Tout était concerté lorsqu'on s'est probablement aperçu que cette visite retentissante de M. Gambetta, dans un de nos principaux ports ne laisserait pas de paraître un peu extraordinaire et pourrait soulever quelques difficultés. M. le ministre de la marine, de son côté, n'a pas manqué sans doute de faire observer que la présence du chef de l'état lui-même serait un témoignage d'estime et d'intérêt dû à nos marins. M. le président de la république s'est laissé facilement ramener à l'idée d'aller en personne à Cherbourg, et pour que ce voyage fût complet, pour qu'il eût tout son éclat, il a été décidé que le chef de l'état serait accompagné de M. le président du sénat aussi bien que de M. le président de la chambre des députés. Ce n'est pas tout, il y avait une bien autre complication. En ce moment même, entre la municipalité de Cherbourg appuyée par la députation et le préfet maritime la guerre était allumée; elle s'était récemment aggravée à l'occasion de la distribution des drapeaux. M. l'amiral Ribourt, chargé de présider à cette cérémonie, a eu la simplicité de croire que lui, première autorité dans un grand port militaire, il n'avait pas à aller rendre des hommages particuliers à M. le maire de Cherbourg, à M. le député, à un certain nombre de personnages municipaux. De là un violent conflit où M. l'amiral Ribourt a eu jusqu'au bout la tenue d'un homme aussi ferme que taciturne devant tous les déchaînemens. Frapper l'amiral qui n'avait manqué à aucun devoir, à aucune règle, qui n'avait d'autre tort que de ne pas rechercher la faveur des importans du jour, on ne le pouvait pas décemment, et M. le ministre de la marine ne paraissait pas disposé à s'y prêter. Refuser toute espèce de satisfaction à la municipalité chargée de faire les honneurs de la ville, c'était peut-être entreprendre un voyage officiel dans des condi-

tions singulièrement hasardeuses. Il a fallu passer à travers tous ces défilés : on y a réussi tant bien que mal. M. Gambetta, dit-on, n'aurait pas été le dernier à employer sa diplomatie auprès de ses amis de Cherbourg. M. le président Grévy a fait des complimens à « l'excellente municipalité, » et il a montré pour la forme quelque réserve avec l'amiral Ribourt, qui s'est tenu à sa place sans ostentation et sans affectation. Au bout du compte, les difficultés ont été plus ou moins éludées pour le moment, les apparences ont été plus ou moins sauvées, et le voyage a pu s'accomplir : il s'est accompli avec tout le succès désirable, au milieu des réjouissances, des acclamations et des ovations, — non toutefois sans être accompagné de quelques scènes étranges et sans perdre par instans un peu de son caractère sérieux.

Tout s'est passé en définitive aussi bien que possible, avec ce mélange d'apparat officiel et de liberté familière, de confusion un peu bruyante qui caractérise les fêtes d'aujourd'hui. Lancement d'un navire, visites à l'escadre et à l'arsenal, distributions de récompenses, banquets, échanges de félicitations et de toasts, effusions populaires, illuminations, le programme a été complet. Rien n'a manqué, pas même cet éternel défilé de jeunes filles reparaissant maintenant en toute circonstance avec les trois couleurs dans leur toilette. C'est peut-être patriote et républicain à la mode du conseil municipal de Paris; mais c'est assez ridicule, et franchement on ne voit pas bien en quoi le salut et l'honneur des institutions sont intéressés à ce que d'aimables enfans soient promenées en tenue tricolore, braillant sans y rien comprendre les refrains les plus osés de *la Marseillaise* sur le passage des pouvoirs publics! M. le président Grévy n'avait probablement pas demandé que cet article fût inscrit dans le programme. Au milieu des épisodes et des diversions de ces deux jours de fêtes, d'ailleurs, M. Grévy, c'est une justice à lui rendre, a fait son devoir de chef de l'état avec une gravité simple. Il a parlé, quand il l'a fallu, il a parlé avec brièveté, avec mesure, et, représentant de la France, il a su mettre un accent juste et éloquent dans son toast à la marine française. M. le président du sénat, lui aussi, sans se prodiguer, a trouvé l'occasion de placer quelques mots sensés et bien tournés.

Quant à M. le président de la chambre des députés, il n'était visiblement pas allé à Cherbourg pour se reposer, et il s'est peut-être un peu trop souvenu qu'il devait d'abord être le seul héros du voyage. Il s'est remué de façon à paraître éclipser tout le monde, même M. le président de la république, qu'il s'est empressé de couvrir de ses hommages. M. Gambetta était partout, à l'arsenal, aux forts, sur la flotte, au banquet, au cercle du commerce, dans la rue, où il a harangué la foule du haut de sa voiture. Le matin, il expliquait comment, si on eût écouté Vauban, le fort de Cherbourg aurait été placé dans la vallée de Quin-

campoix, et comment le génie maritime s'y était opposé; le soir, il renouait connaissance avec ses amis les commis-voyageurs, qu'il a plus que jamais appelés ses collaborateurs, qu'il destine toujours à être les missionnaires de la république. M. Gambetta s'est montré un homme plein de ressource dans le soin de sa popularité, caressant d'une main hardie ceux qu'il veut conduire ou soumettre, déclinant l'admiration qu'on lui offre et se contentant de l'affection, c'est-à-dire du dévoûment, habile à lancer des paroles qui mettent les imaginations en éveil en leur ouvrant des perspectives indéfinies. Il a tenu à expliquer, presque à excuser son culte, sa passion pour l'armée, pour tout ce qui peut aider à la reconstitution des forces militaires de la France. Il n'avait pas à s'excuser d'une préoccupation qu'on ne lui reproche pas, et s'il veut que ce culte soit intelligent et efficace, digne de la France, il n'a qu'à s'inspirer du sentiment que M. le ministre de la marine exprimait en recevant M. le président de la république à bord du *Colbert*, en lui souhaitant la bienvenue par ces viriles et significatives paroles : « Vous voyez ici des hommes qui, étrangers à toutes les querelles des partis, sourds aux trop nombreuses excitations des passions politiques, n'ont qu'une pensée, un désir, un but suprême, la défense du pavillon de la France républicaine qui, dans sa majestueuse simplicité, flotte sur la poupe de nos vaisseaux. » C'est là le moyen de refaire réellement une armée, une marine après les désastres, et si on était revenu de Cherbourg avec cette pensée sérieuse au milieu de tant d'autres impressions de plaisir ou d'orgueil, le voyage n'aurait pas été infructueux, tout ne se serait pas évaporé en discours et en complimens.

Le malheur est qu'en toute chose, dans les voyages officiels comme dans les élections, on ne voit que ce qui flatte, on n'écoute que l'écho des acclamations, on n'a de regards et d'attention que pour les signes favorables, pour tout ce qui ressemble à une approbation ou à un encouragement, et si l'on parle encore des « difficultés, » après les combats « qui sont finis, » c'est avec l'imperturbable assurance de gens qui se croient désormais éternels. « Tenir ferme le gouvernail et barrer droit, » ce n'est pas plus difficile que cela, à ce qu'il paraît. « Rassurez-vous, s'écriait M. Gambetta devant une réunion prompte à le croire sur parole, ne craignez rien, l'œuvre que nous avons fondée est indestructible. » Quelques jours auparavant, dans une des allocutions, d'ailleurs parfaitement modérées, qu'il a semées sur son passage, M. le président Grévy disait à M. le maire de Caen : « La république est jugée tous les jours davantage par ses effets, et elle rallie, pour les conserver solidement, les adhésions des hommes sensés, des esprits sages et pratiques; c'est le fait qui ressort clairement des dernières élections, qui en détermine le caractère si rassurant pour le présent, plus encourageant encore pour l'avenir, dont la plus sûre garantie est la persévérance dans la

politique de sagesse qui a été constamment la nôtre. » C'est là précisément la question, le commencement de l'illusion et de la confusion. M. le président de la république, on nous permettra de le dire, prend ici ses désirs et ses intentions pour des réalités. La question est de savoir si c'est la « sagesse » du gouvernement qui a créé cette situation tranquille et facile due à une multitude de causes, surtout à un irrésistible besoin de paix intérieure et extérieure, — si la politique régnante n'est pas au contraire de nature à mettre en péril ce mouvement d'adhésion dont parle M. le président Grévy.

Eh! sans doute, pour le moment la situation est aisée et peut prêter à l'illusion. La république, comme on le dit, « fait des progrès, » en ce sens qu'elle n'est pas sérieusement contestée, qu'elle est acceptée par le pays. Elle n'a point à redouter ses adversaires, qui seraient fort embarrassés pour la remplacer. Elle n'est menacée d'aucun côté, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. Elle n'a rien à craindre que d'elle-même, ou plutôt de ceux qui la compromettent par une politique de parti, qui triomphent ou se rassurent parce qu'ils ne voient pas éclater immédiatement les conséquences des fautes qu'ils accumulent, et qui croiraient pouvoir impunément épuiser le crédit de confiance ouvert par le pays. C'est là justement le point vif et délicat de la situation.

Le danger, quelles que soient les apparences du moment, vient de ceux qui, par passion ou par faiblesse, prétendent faire de la république un gouvernement de parti, qui, sous prétexte d'un intérêt républicain, d'un idéal républicain, soulèvent toutes les questions, inquiètent des classes entières, et qui, au lieu de rallier ces « esprits sages » dont parlait l'autre jour M. Grévy, ne réussissent qu'à les aliéner. Le danger est dans cet esprit d'exclusion qui se manifeste par de véritables manies d'épuration et dans cet esprit d'infatuation qui se déploie parfois avec une sorte de candeur. Les plus vrais ennemis de la république, ce sont les satisfaits qui se multiplient singulièrement aujourd'hui, qui se complaisent dans leur règne ou dans le règne de leurs amis, et qui à tout avertissement, à toute objection ont une réponse invariable. « Quoi donc! sont-ils toujours prêts à dire, est-ce que tout ne marche pas merveilleusement? L'ordre et la paix règnent partout comme ils n'ont jamais régné! les populations sont au travail sans trouble et sans crainte du lendemain. La rentrée des impôts dépasse toutes les prévisions. De l'argent, on en dépense de tous côtés, pour tout, sans trop compter, et on a pu réaliser encore des dégrèvemens. La prospérité publique ne cesse de s'accroître au sein d'une sécurité garantie. Est-ce que le pays, par les sympathies dont il a entouré M. le président de la république, par les élections dernières, ne vient pas de prouver qu'il sont les bienfaits du régime sous lequel il vit, qu'il accepte la politique que suit le gouvernement? est-ce que ce n'est pas la sanction la plus

décisive de tout ce qui s'est fait depuis quelque temps, et de l'amnistie et des décrets du 29 mars et des réformes de l'enseignement à tous les degrés? Que faut-il de plus? » — Soit; il n'y a qu'une chose à dire, c'est que tous les régimes ont eu leurs amis de ce genre, qu'ils appelaient même les amis du premier degré. Tous les régimes ont eu invariablement de ces satisfaits qui trouvaient que jamais la prospérité n'avait été plus grande, qu'il n'y avait jamais eu un gouvernement conduisant avec plus d'éclat et de succès les destinées du pays. Les satisfaits d'autrefois parlaient ainsi jusqu'à la veille de la chute, et par une ressemblance de plus avec les nouveaux satisfaits de la république, déjà de leur temps ils taxaient de pessimisme et d'humeur morose les esprits clairvoyans qui leur signalaient les dangers de leurs infatuations, qui leur rappelaient que les fautes accumulées s'expient, qui ne se payaient pas enfin de vanités, de déclamations et d'apparences.

S'il est un homme satisfait de lui-même, s'il y a un exemple vivant de cette infatuation qui est à la mode aujourd'hui, c'est bien certes M. le ministre de l'instruction publique, avec ses ambitions rénovatrices et agitatrices. M. le ministre de l'instruction publique peut se flatter de n'être point étranger aux embarras du gouvernement qu'il sert. Avec M. le ministre de la guerre il est probablement un des membres du cabinet qui auront préparé à la république les plus dures épreuves et qui laisseront après eux le plus de confusions et de désordres à réparer. C'est à l'initiative de M. Jules Ferry qu'est dû l'article 7, et les mésaventures de l'article 7 ont conduit le gouvernement dans cette voie d'arbitraire où il rencontre, où il rencontrera à chaque pas des difficultés nouvelles. M. le ministre de l'instruction publique a été personnellement sauvé des conséquences de l'article 7 par le vote du sénat d'abord, puis par les décrets du 29 mars, qui ont fait passer le fardeau sur M. le ministre de l'intérieur et sur M. le garde des sceaux. Voilà maintenant d'ici à peu le 31 août, date où les établissemens d'instruction dirigés par les jésuites et même par d'autres communautés religieuses non autorisées devront être fermés. Il reste à savoir comment on va s'y prendre pour frapper d'interdit des maisons qui dès ce moment annoncent qu'elles se rouvriront au mois d'octobre, qui seront censées n'être plus dirigées par les jésuites ou par les dominicains, mais qui resteront visiblement sous les mêmes influences. Si on n'y réussit pas, si on est obligé de s'arrêter devant des sociétés civiles légalement constituées, devant de nouveaux directeurs religieux ou laïques armés d'incontestables droits, qu'aura-t-on fait? On se sera donné le désavantage de tirer de l'arsenal de l'empire et de l'ancienne monarchie une législation surannée, d'avoir l'air de ruser avec la liberté de l'enseignement, avec la liberté des croyances, sans profit, sans atteindre sérieusement le but qu'on s'était proposé. Si on veut aller plus loin, où sera-t-on conduit?

M. le ministre de l'instruction publique, quant à lui, est pour le moment un peu détourné de cette campagne, qu'il a pourtant inaugurée, qu'il a étourdiment engagée. Il semble être tout entier à son rôle de régénérateur de l'enseignement de l'état, et c'est à ce titre, c'est comme grand maître de l'université de France qu'il a prononcé l'autre jour en pleine Sorbonne un discours dont le premier mot a été l'oraison funèbre du discours latin. M. Jules Ferry a commencé ses réformes par la suppression du discours latin, de même que son collègue, M. le ministre de la guerre, a donné un mémorable gage de son esprit réformateur par la suppression des tambours dans l'armée. Chacun fait ce qu'il peut!

Ce qu'il y a de curieux, de frappant et même de redoutable dans ce dernier discours de la Sorbonne, c'est justement cette infatuation, cette imperturbable assurance d'un ministre mettant sa légèreté agitatrice sous le pavillon républicain, remuant sans maturité les questions les plus délicates, traçant des programmes confus de nouveautés douteuses, traitant avec dédain tout ce qui a été fait avant lui et disant gravement : « Nous rentrons dans le bon sens... L'université de France comptera l'année qui s'achève parmi les plus mémorables, les plus fécondes de son histoire... Une restauration nécessaire s'est accomplie... L'université n'était hier encore qu'une bureaucratie ; depuis la loi qui a reconstitué le conseil supérieur, elle forme un corps vivant, organisé, etc. » Il faut, disons le mot, une singulière jactance pour parler ainsi quand on a l'honneur de passer comme une apparition fugitive à la tête d'un corps qui a eu pour chefs Royer-Collard, Guizot, Cousin, Villemain. Qu'il y eût des réformes utiles, nécessaires à réaliser et que M. le ministre de l'instruction publique s'y adonnât avec une application sérieuse et réfléchie, rien de mieux : il n'y aurait qu'à soutenir dans cette œuvre une bonne volonté intelligente, fût-elle un peu hardie. Les sympathies ne manqueraient pas ; mais ces vieilles méthodes dont M. Jules Ferry parle si légèrement, qu'il rejette dans le passé, qu'il bouleverse en prétendant les transformer, est-ce qu'elles ont été si stériles ? Est-ce qu'elles n'ont pas produit les vigoureuses et puissantes générations qui ont rempli une partie de ce siècle ? Elles n'étaient donc pas si infécondes, elles étaient éprouvées, et celles de M. Jules Ferry ne le sont pas encore. Qu'on supprime l'exercice du discours latin, si l'on veut ; soit! Seulement il est bien clair que ce n'est là qu'un symptôme, que cette suppression est le commencement d'une diminution des études classiques. M. Jules Ferry, avec autant de bon goût que de compétence, a beau s'évertuer à prouver que jusqu'ici on vivait dix ans à côté de l'antiquité sans la connaître, que c'était la faute des anciennes méthodes, que maintenant « on pourra pénétrer dans ces régions inconnues dont on s'obstinait à faire le tour. » Il prouve lui-même qu'il se fait une singulière idée de la manière d'apprendre le latin, lorsqu'il dit

qu'on l'apprendra désormais pour le lire, non pour l'écrire. M. le ministre de l'instruction publique, dans tous ses projets, dans toutes ses démonstrations, semble oublier que l'enseignement ne consiste pas seulement à remplir la tête d'un enfant de notions multiples et confuses sur toutes choses, qu'il consiste surtout à former une nature intellectuelle, un esprit capable de penser et de savoir. C'est à cela que servaient merveilleusement ces études classiques qui ont reçu le beau nom d'humanités! M. Jules Ferry croit avoir tout dit en mettant ses réformes sous le drapeau républicain. Il est malheureusement à craindre que ces réformes ne servent ni la république, ni l'enseignement, ni surtout la France.

Les affaires d'Orient, qu'on peut tout aussi bien appeler les affaires de l'Occident, marchent lentement, et on ne peut pas ajouter sûrement. Elles s'arrêtent, elles se replient, elles se compliquent en chemin, elles se détournent et, pour le moment, elles ne semblent pas près de toucher le but qu'on s'est proposé d'atteindre en essayant d'établir une paix telle quelle par la solution diplomatique des diverses questions de territoire ou de réorganisation que le congrès de Berlin a laissées en suspens. La dernière conférence qui s'est récemment réunie à Berlin pour reprendre et pousser jusqu'au bout l'œuvre du congrès a eu sans doute un avantage, un succès d'un moment. Elle a remis en présence les cabinets qui ont concouru à la paix de l'Orient et elle a constaté l'entente des gouvernemens. Elle a réuni les signatures de toutes les puissances au bas d'une note collective par laquelle la Porte ottomane a été sommée de s'exécuter en donnant au Montenegro ce qu'on lui a promis, aux Grecs des frontières nouvelles, aux populations de l'empire des réformes plus faciles à imaginer ou à promettre qu'à réaliser. La diplomatie a fait la démarche qu'elle avait concertée et elle s'efforce de rester sur son terrain : jusque là, c'est fort bien.

Malheureusement, s'il y a entre les puissances de l'Europe assez d'intérêts communs pour qu'un accord soit possible dans certaines conditions, pour un bien de paix et de civilisation, il y a aussi entre elles assez d'intérêts divergens pour que cet accord soit toujours fragile et risque d'être peu efficace. Les difficultés sont d'autant plus grandes que les alliances se déplacent et les questions se compliquent à chaque instant. La Russie, quant à elle, a son but invariable, elle ne change pas. Depuis qu'elle est rentrée victorieuse en Orient, elle n'a d'autre pensée et d'autre objet que de reprendre ses traditions de prépondérance, d'étendre et d'assurer son influence sur le Danube et sur les Balkans, dans la Bulgarie qu'elle a créée, dans la Roumélie plus qu'à demi détachée de l'empire turc. Elle met visiblement toute son habileté à revenir par tous les moyens, directement ou indirectement, au traité de San-Stefano qu'elle avait conquis à la pointe de l'épée et dans tous les accords qu'on lui propose, auxquels elle s'empresse de se prêter,

elle n'accepte, cela est bien clair, que ce qui est plus ou moins conforme à ses vues, ce qui sert ses intérêts. L'Angleterre, elle aussi, a bien en Orient ses ambitions d'influence, ses intérêts, ses vues traditionnelles dont lord Beaconsfield avait la prétention de s'inspirer dans sa diplomatie remuante et hardie. La question est de savoir dans quelle mesure la politique anglaise a été modifiée par l'avènement du ministère libéral, jusqu'où elle veut aller dans ses interventions diplomatiques, vers quelles alliances elle incline. Il est certain que, par une anomalie assez imprévue, les idées que M. Gladstone a exprimées plus d'une fois depuis quelques années au sujet de l'Orient n'ont rien d'absolument incompatible avec les combinaisons de San Stefano, ce qui tendrait à faire du cabinet de Londres un allié éventuel, tout au moins possible, du cabinet de Saint-Pétersbourg. Entre la Russie et l'Angleterre, l'Autriche et l'Allemagne prennent visiblement une position de plus en plus distincte. Elles ont lié partie, et le rapprochement qui s'est fait entre elles ne peut que s'accentuer, se resserrer en face d'une question qui ne laisse pas d'avoir son importance dans les affaires d'Orient, qui est de nature à mettre aux prises toutes les influences : c'est le règlement de la navigation du Danube.

Ce n'est point sans doute une question nouvelle ; elle avait été réglée autrefois après la guerre de Crimée, après le traité de Paris, qui, en dépossédant la Russie de quelques territoires, l'avait éloignée des rives du fleuve. Une des conséquences de la dernière guerre, des modifications territoriales qui ont été accomplies, du retour de la Russie sur le bas Danube, a été de remettre en doute tout ce qui avait été fait, de nécessiter de nouveaux arrangemens, de provoquer la nomination de nouvelles commissions internationales pour reprendre la question. La Russie, rentrée en possession de territoires qu'elle avait perdus autrefois, redevenue riveraine du fleuve, s'efforce nécessairement de ressaisir son influence sur la navigation, de faire adopter un régime, des règlemens où elle trouverait ses intérêts, et elle paraît en cela être secondée par l'Angleterre. L'Autriche, de son côté, tient à garder une certaine primauté dans une partie du fleuve, et elle y attache d'autant plus d'importance qu'elle est maintenant plus engagée en Orient par l'occupation de l'Herzégovine et de la Bosnie. L'Autriche est appuyée par l'Allemagne. Les deux puissances sont d'accord pour voir dans cette question du Danube une affaire d'intérêt commun. Elles semblent décidées à marcher ensemble, et l'entrevue toute récente de l'empereur d'Allemagne et de l'empereur d'Autriche à Ischl est certainement une preuve de l'intimité croissante des deux gouvernemens, de l'alliance des deux politiques. L'entrevue de l'empereur François-Joseph et de l'empereur Guillaume a même pris une signification de plus par la présence du prince de Serbie et du prince de Roumanie, l'un et l'autre riverains du Danube. Cette affaire de la navigation a eu nécessairement un rôle dans les

conversations des souverains momentanément réunis, et il n'est point douteux que la question du Danube n'ait à son tour son influence sur les suites de l'action collective engagée à Constantinople.

On continuera certainement à agir auprès de la Porte pour se rapprocher de plus en plus de l'exécution du traité de Berlin. La Porte s'exécutera en partie, elle commence déjà à s'exécuter au sujet du Montenegro, et cela dispensera d'entrer dans la voie des coercitions, de recourir à des démonstrations toujours périlleuses. L'Europe ne regrettera pas peut-être d'avoir une occasion de réfléchir et de s'arrêter, pour plusieurs raisons : d'abord parce que, pour aller plus loin, on cesserait vraisemblablement de s'entendre, et ensuite parce qu'on ne sait pas bien jusqu'où s'étendraient, comment finiraient les conflits que pourrait allumer l'apparition d'une force européenne sur les côtes de la Turquie.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

—

Diamans et pierres précieuses. Bijoux, joyaux et orfévreries, par MM. Ed. Jannettaz, E. Fontenay, Em. Vanderheym et A. Coutance. Ouvrage orné de 350 vignettes. Paris 1880; Rothschild.

Depuis le célèbre traité d'Haüy, qui date de 1817, il n'avait pas paru de monographie vraiment complète des pierres précieuses. Or ce traité, dont M. Babinet a pu dire ici même « qu'il n'y avait guère d'ouvrage contenant si peu d'erreurs, » n'était cependant plus au niveau des progrès de la science, et c'est là ce qui justifie la publication du livre que nous avons sous les yeux et qui a été élaboré en commun par une réunion d'hommes également compétens dans leurs spécialités. M. Jannettaz, maître de conférences à la Sorbonne, a rédigé les chapitres concernant les formes cristallines, les propriétés physiques et chimiques des gemmes, les gisemens, les procédés de reproduction; M. Vanderheym, président de la chambre syndicale des diamans et des pierres précieuses, s'est chargé des questions techniques : mise en œuvre, estimation des pierres, conditions du commerce; M. Fontenay a fait l'histoire de l'art du bijoutier; M. Coutance a fourni les pages consacrées au corail et aux perles fines. De cette collaboration il est résulté un ouvrage qui, à première vue, inspire confiance et qui se lit facilement parce que ceux qui l'ont composé ne nous parlent que de ce qu'ils connaissent bien.

« L'usage du diamant, nous dit-on, se vulgarise d'une façon surprenante : il s'en vend pour plus de 100 millions par an. » De pareils

chiffres sont faits pour donner une idée de l'importance toujours croissante du commerce des pierres précieuses et aussi de la richesse des gisemens. De temps à autre d'ailleurs, quand les mines en possession d'alimenter le marché commencent à ne plus suffire aux demandes de plus en plus pressantes de la joaillerie, malgré le secours efficace que lui a toujours prêté l'imitation, la découverte de nouveaux gisemens vient rétablir l'équilibre et remettre à flot le commerce languissant. On commence par accueillir avec défiance et par déprécier les nouveaux venus; mais la résistance du préjugé n'est pas longue, et tout le monde profite des conditions nouvelles créées par la concurrence des fournisseurs. Quand la découverte des mines du Brésil, en 1725, menaça de déposséder l'Inde d'un antique privilège, — la quantité de diamans jetés dans le commerce par le Brésil atteignit 144,000 carats dans les vingt premières années, — on en contesta tout d'abord l'existence: David Jeffries, dans son *Treatise on Diamonds*, se donne beaucoup de peine pour démontrer que les prétendus diamans du Brésil viennent en réalité de l'Inde. C'était plutôt le contraire qui était vrai : des marchands portugais, profitant de la sottise du public, achetaient à bon marché les diamans brésiliens et les faisaient passer dans l'Inde, où les anciens prix se maintenaient. Depuis cette découverte mémorable, il s'est passé près d'un siècle et demi sans qu'on ait signalé de nouveaux gisemens de quelque importance, car les trouvailles isolées faites dans les lavages aurifères de l'Oural n'ont donné lieu à aucune exploitation suivie. Mais, en 1867, la découverte des mines du cap de Bonne-Espérance est venue de nouveau changer les conditions du marché. Les premières pierres qui furent apportées en Europe étaient jaunes et assez impures : on s'empressa de déclarer que les diamans du Cap étaient sans valeur. Tout diamant jaune de mauvaise qualité, venant du Brésil ou des Indes, était immédiatement réputé « diamant du Cap. » Le commerce est déjà revenu de cette erreur. « Nous pouvons affirmer, disent les auteurs du nouveau Manuel, que parmi les diamans du sud de l'Afrique il y en a de qualité inférieure sans doute, mais qu'il y en a aussi dans les mêmes proportions d'excellente qualité. »

Les lecteurs de la *Revue* se rappellent sans doute les renseignemens curieux qu'a donnés ici même sur les mines de diamans du Cap un voyageur qui les avait vues de près (1). Il nous suffira d'ajouter quelques détails plus récens. L'exploitation de ces mines, qui se faisait d'abord par des moyens primitifs et dans un désordre fiévreux, s'est peu à peu régularisée en se centralisant entre les mains de sociétés formées à cet effet. Les sociétés diverses commencent aujourd'hui à se fusionner, et avant peu la compagnie française des diamans du Cap, qui s'est constituée sous la direction de M. Jules Porges, aura le monopole de cette immense

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er juin 1874, l'étude de M. Desdemaines-Hugon sur les *Mines de diamant du Cap*.

exploitation. Pour le moment, cette société a déjà groupé autour d'elle un bon tiers des meilleurs *claims*, et elle fixera en France un commerce qui se chiffre par 50 millions par an. L'extraction se fait maintenant de la manière suivante : la terre est retirée à l'aide de seaux dont le contenu, après avoir été trempé, est vidé sur une série de cribles superposés dont le plus fin est en dessous; l'eau jetée sur le premier passe dans tous les autres, et c'est dans le dernier qu'on aperçoit le diamant. Après ce premier lavage, la terre est versée dans de grands réceptacles remplis d'eau, et on l'agite jusqu'à ce que le diamant se trouve complètement dégagé.

Lorsqu'on songe au prix si élevé de ces menus fragmens de matière vile que les forces naturelles ont jadis façonnés en diamans, en rubis, en saphirs ou en émeraudes, on ne peut s'empêcher de se demander ce qui arrivera le jour où la chimie, qui a déjà accompli tant de merveilles, surprendra le secret de leur formation et créera de toutes pièces des pierres aussi belles, aussi parfaites que celles que la terre recèle encore dans son sein. C'est que ces gemmes qui nous semblent toutes formées de lumière ne sont pas d'une autre pâte que les cailloux du chemin. Le diamant, c'est un peu de charbon; les autres pierres précieuses sont essentiellement composées d'alumine et de silice. Il ne s'agit que de faire cristalliser ces matières dans des conditions dont on commence à soupçonner la nature. Et les tentatives, du reste, n'ont pas manqué : quelques-unes ont été couronnées d'un succès qui fait prévoir, dans un avenir prochain, des succès plus importans. De tous ces essais de reproduction, ceux qui avaient pour objet le diamant ont été jusqu'ici les moins heureux.

On sait que le physicien Despretz avait eu l'idée assurément fort ingénieuse d'entretenir pendant un mois, dans l'air raréfié, la lumière d'un arc voltaïque jaillissant entre un pôle de charbon et un pôle de platine, qui se couvrait peu à peu d'une couche noirâtre formée de parcelles de carbone. C'est dans cet enduit qu'on a trouvé des cristaux microscopiques qui paraissaient offrir les caractères physiques du diamant. Les résultats ont été plus palpables et moins problématiques pour les pierres de couleur. Dès 1837, M. Gaudin, en exposant à la flamme du chalumeau à gaz oxyhydrogène de l'alun d'ammoniaque, avait obtenu de l'alumine fondue aussi dure que le corindon. En ajoutant une matière colorante telle que le chromate d'ammoniaque, on obtient quelque chose qui ressemble au rubis. Il faut mentionner ensuite les ingénieuses tentatives d'Ebelmen, qui, en recourant à l'emploi de l'acide borique, put obtenir de petits cristaux de rubis spinelle ayant déjà de 2 à 3 millimètres de hauteur. M. de Sénarmont, et plus récemment M. Daubrée, MM. Henri Sainte-Claire Deville et Caron, MM. Fremy et Feil, ont eu recours à d'autres procédés et sont arrivés à des résultats de plus en plus satisfaisans. Dans les expériences de

MM. Fremy et Feil, qui datent de 1877, le rubis s'est présenté en belles tables, larges, de riche couleur, souvent transparentes, ayant toutes les qualités du rubis naturel; il ne leur manquait qu'une seule chose: l'épaisseur. Ainsi toutes les difficultés n'ont pas encore été vaincues, mais évidemment on est sur la voie. Le jour où nos chimistes pourront accepter les commandes des joailliers, nous applaudirons au triomphe de la science, mais nous regretterons peut-être de voir les gemmes, devenues des produits de laboratoire, perdre ainsi sans retour leur mystérieuse et antique auréole.

Un problème du même ordre, mais plus complexe peut-être, c'est celui de la production artificielle des perles. Il ne s'agit point ici de composer des perles véritables par des moyens purement chimiques, il s'agit de forcer les huîtres perlières à travailler à notre profit. Est-il possible de réaliser à volonté les conditions physiologiques dans lesquelles apparaissent d'ordinaire ces précieuses formations? Pour répondre à cette question, il faut envisager de plus près le mode de sécrétion auquel la perle doit sa naissance. M. Coutance, s'appuyant notamment sur l'autorité d'Hessling, qui a fait une étude approfondie de ce sujet, croit pouvoir affirmer que l'huître ne fait, en produisant la perle, rien d'anormal, puisque la nacre est formée de la même substance; elle y emploie une faible part de l'élément carbonaté qui constitue sa coquille. La « maladie » de l'huître n'est donc qu'une hypersécrétion, — une espèce de rhume. La perle est le résultat d'une congestion utilement détournée, d'une sorte d'opération chirurgicale ayant pour but de réparer une brèche faite à sa coquille, ou d'envelopper un corps étranger, — ver parasite ou grain de sable, — qui a été introduit accidentellement dans ses tissus. Une huître à perle n'est pas une huître malade, c'est une huître guérie.

On entrevoit ici le moyen de provoquer artificiellement la sécrétion des perles, sinon chez les pintadines, qui sont les ouvrières les plus habiles mais qui recherchent les profondeurs des océans, du moins chez d'autres bivalves qui sont plus à notre portée. Il paraît que Linné avait appliqué une opération de ce genre aux moules perlières de son pays; n'ayant pu vendre son secret à son gouvernement, il l'aurait cédé, moyennant 18,000 écus, à un commerçant de Gothenbourg, dont les héritiers auraient plus tard cherché vainement à le revendre pour 500 écus. Les Chinois réussissent à obtenir des perles hémisphériques en introduisant un corps étranger dans la valve de la coquille, et ils se livrent, paraît-il, en grand à cette industrie, sur laquelle M. Coutance a recueilli de curieux renseignemens.

Le directeur-gérant, C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — L^e ANNÉE.

JUILLET — AOUT 1880

Livraison du 1er Juillet.

Le Mensonge de Sabine, première partie, par Mme la princesse O. CANTACUZÈNE-ALTIERI 5
Les Nouveaux Jacobins, par M. Étienne VACHEROT, de l'Institut de France. 40
L'Empereur Julien, d'après de récentes publications, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française. 72
La Morale contemporaine. — I. — La Morale de l'évolution et du darwinisme en Angleterre, par M. Alfred FOUILLÉE. 112
Le Favori d'une reine. Don Fernand de Valenzuela, par M. Eugène BARET. . 144
L'Angleterre au temps de la restauration. — II. — Le Triomphe des conservateurs, par M. H. BLERZY 181
La Force et la Faiblesse des gouvernemens démocratiques, par M. G. VALBERT. 210
Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire 222
Essais et Notices 233

Livraison du 15 Juillet.

L'Alsace-Lorraine et l'Empire germanique. — II. — La Mission de M. de Manteuffel. 241
Le Mensonge de Sabine, deuxième partie, par Mme la princesse O. CANTACUZÈNE-ALTIERI. 292
L'Angleterre au temps de la restauration. — III. — La Politique libérale, par M. H. BLERZY. 336

André Cazaux l'Indien. Scènes de la vie des pampas, première partie, par M. Alfred ÉBELOT. 365
Les Origines du socialisme contemporain. — I. — Le Socialisme révolutionnaire, par M. Paul JANET, de l'Institut de France. 397
L'Angleterre et la Russie en Orient, par M. Émile de LAVELEYE. 423
Revue littéraire. Vingt-sept ans de l'histoire des études orientales, par M. F. BRUNETIÈRE. 455
Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire 468
Essais et Notices. 479

Livraison du 1er Août.

Le Mensonge de Sabine, dernière partie, par Mme la princesse O. CANTACUZÈNE-ALTIERI. 481
Les Études d'archéologie classique depuis Winckelmann jusqu'à nos jours, par M. George PERROT, de l'Institut de France 516
Les Origines du socialisme contemporain. — II. — Le Communisme au XVIIIe siècle et la Conspiration de Babeuf, par M. Paul JANET, de l'Institut de France. 556
Le Salon de Mme Necker, d'après des documens tirés des archives de Coppet. — V. — La Mère et la Fille, l'Éducation de Mme de Stael, par M. Othenin D'HAUSSONVILLE. 583
Les Assemblées du clergé en France sous l'ancienne monarchie. — IV. — Les Assemblées du clergé à la fin du XVIIe et au XVIIIe siècle, par M. Alfred MAURY, de l'Institut de France 621
André Cazaux l'Indien. Scènes de la vie des pampas, dernière partie, par M. Alfred ÉBELOT. 668
Une Religieuse excommuniée, Amélie de Lasaulx, par M. G. VALBERT. . . . 698
Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire. 710

Livraison du 15 Août.

Misé Féréol, première partie, par M. Jacques VINCENT. 721
Un Poète comique philosophe. — Épicharme, par M. Jules GIRARD, de l'Institut de France. 767
Un Jurisconsulte économiste. — M. Charles Renouard, par M. Henri BAUDRILLART, de l'Institut de France. 802
Lord Minto aux Indes, par Mme C. DU PARQUET. 829
Les Trois États de l'esprit humain, par M. Étienne VACHEROT, de l'Institut de France. 856
Mon Grand-Père Vauthret 893
Revue littéraire. *Le Chansonnier historique du XVIIIe siècle*, par M. F. BRUNETIÈRE. 932
Chronique de la Quinzaine, histoire politique et littéraire. 944
Essais et Notices. Les Pierres précieuses. 955

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Cie, rue St-Benoît.

365

397
423

455
468
479

481

516

556

583

621

668
698
710

731

767

802
829

856
893

932
944
955